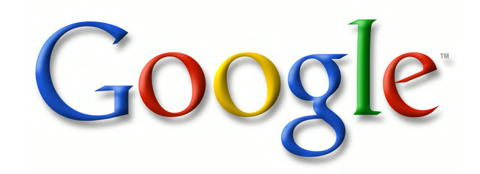
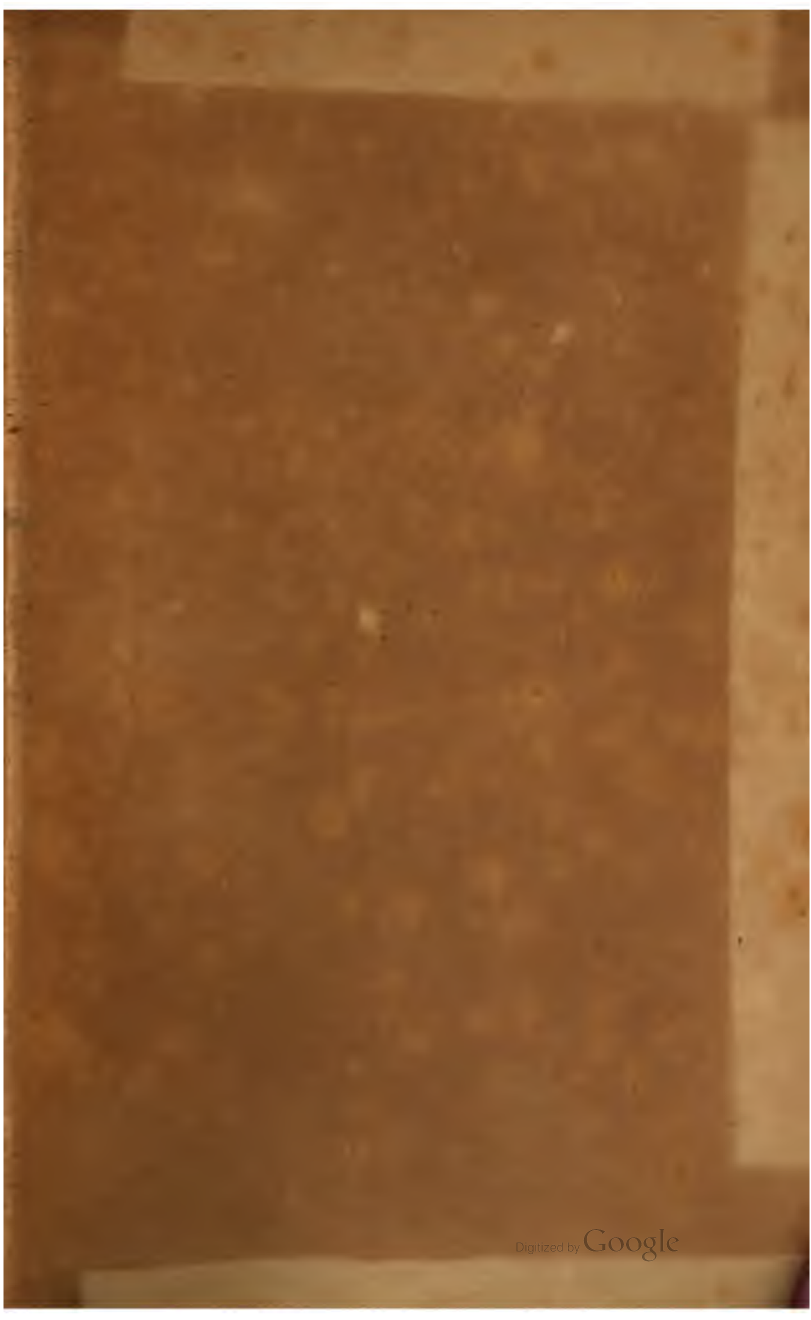

Google


RESEARCH
COPY





RECUEIL

DE

CHANTS HISTORIQUES

FRANÇAIS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON.

RECUEIL

DE

CHANTS HISTORIQUES FRANÇAIS

DEPUIS

LE XIIe JUSQU'AU XVIIIe SIÈCLE.

AVEC DES NOTICES ET UNE INTRODUCTION,

PAR

LE ROUX DE LINCY,

ANCIEN ÉLÈVE PENSIONNAIRE A L'ÉCOLE ROYALE DES CHARTES.

DEUXIÈME SÉRIE.

XVIe SIÈCLE.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLII.

INTRODUCTION

DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

Le nombre assez considérable des chansons historiques relatives à l'histoire du XVIe siècle m'a forcé de faire quelques changements dans la disposition typographique de cette seconde série. Au lieu de consacrer une notice particulière à chaque chanson, j'ai réuni, dans trois notices générales, les différentes remarques qui m'ont paru nécessaires à l'intelligence des documents dont ce volume est composé. L'histoire moderne commence, ainsi que chacun le sait, avec le règne de François Ier. Cette partie de nos annales, plus étudiée que la précédente, est aussi mieux connue; c'est pourquoi de longues explications au sujet des événements qui s'y rapportent deviennent inutiles : j'ai donc préféré restreindre mes commentaires et augmenter le nombre des pièces que je publiais.

On trouvera dans ce volume, sur presque tous les événements remarquables de notre histoire au XVIe siècle, une ou plusieurs chansons. Je suis loin cependant d'avoir pu réunir toutes les pièces du même genre composées à cette époque : chaque jour en voyait paraître; et ces chansons, imprimées séparément ou dans des recueils, étaient répandues avec profusion parmi le peuple, qui se plaisait à les répéter. Il est facile de se rendre compte de la multiplicité des pertes qu'on a dû faire en ce genre; on comprend que le hasard seul a laissé venir jusqu'à nous quelques-unes de ces feuilles destinées à reproduire les impressions fugitives que les événements faisaient naître. En considérant sous ce rapport les chansons historiques, elles méritent de fixer notre attention. C'est donc avec raison que les bibliographes, les bibliophiles et surtout les *bibliomanes* recherchent avec un soin minutieux tous ces recueils de chansons imprimés pendant le XVIe siècle. On en trouve plusieurs dans les grandes bibliothèques publiques, mais beaucoup d'autres (et des plus curieux) font l'ornement de cabinets particuliers. Grâce à l'obligeance des amateurs, j'ai pu choisir dans certains de ces recueils différentes pièces qui ne sont pas les moins importantes du volume que je publie.

Je nommerai ici MM. *Jérôme Pichon*, *Auguste Veinant* et *Giraud*, auxquels j'adresse mes remercîments.

Dans l'impossibilité où j'étais d'imprimer toutes les pièces que je connaissais, j'ai cru devoir ajouter à cette série une table chronologique et bibliographique des chansons relatives à l'histoire du XVI[e] siècle; seulement j'ai eu le soin de faire imprimer le mot *indication* au commencement du titre des différentes pièces qui n'ont pas trouvé place dans mon volume. J'y ai joint le titre exact de tous les recueils de chansons que j'ai consultés.

Un caractère particulier distingue une grande partie des chansons dont ce volume est composé. Elles sont l'œuvre des soldats et doivent compter au nombre des *chansons populaires*. Chez toutes les nations de l'Europe, on trouve en plus ou moins grande quantité des documents littéraires de cette nature. En France, chaque temps, chaque événement, chaque province, en a produit plusieurs; mais elles n'ont jamais été l'objet d'un recueil ou d'un travail complet (1). Malheureusement, cette tâche devient tous

(1) Parmi les travaux particuliers sur ce sujet, il faut mettre au premier rang l'ouvrage de M. de La Villemarqué : Barzas-Breiz, Chants Populaires de la Bretagne, 2 vol. in-8°, Paris 1839.



les jours plus difficile à remplir : le souvenir de ces vieux refrains s'efface; et les hommes de la génération du dernier siècle, qui en savaient encore quelques-uns, disparaissent peu à peu.

J'ai signalé, dans l'introduction de la première partie de ce recueil, quelques chansons populaires relatives à des événements des XIVe et XVe siècles; mais comme je n'ai pu recueillir que des indications ou des fragments assez courts, je n'ai pas insisté sur le caractère ni sur le rhythme poétique qui appartient à la chanson populaire. Je crois devoir y revenir aujourd'hui avec d'autant plus de raison que cette recherche m'a conduit à constater un fait qui n'est pas sans importance, à savoir, que le rhythme employé dans la chanson populaire n'a jamais varié parmi nous, et qu'il est le même que celui qu'on retrouve dans nos plus anciens monuments poétiques en langue vulgaire. Ce rhythme est l'*assonance :* « J'appelle » ASSONANCE dans l'ancienne poésie française, a dit

On trouve encore dans différents ouvrages sur les villes et les provinces de la France quelques chants populaires : Olivier Jules, Histoire de Valence, in-8°, 1831, page 207; Mélanges biographiques et bibliographiques relatifs à l'histoire littéraire du Dauphiné, par MM. Colomb de Batines et Olivier Jules, in 8°, 1838; pages 210, 211, 214, 215; Mémoires de la Société des Antiquaires de France, t. I, page 199; Chansons en dialecte poitevin, p. 208, 216, tome VIII, p. 225.

» M. Raynouard, la correspondance imparfaite et » approximative du son final du dernier mot du vers » avec le même son du vers qui précède ou qui » suit, comme on a appelé RIME la correspondance » parfaite du son identique final de deux vers formant le distique (1). »

Voici un exemple :

Si le roi m'avoit don*né*
Paris sa grand'vil*le*,
Et qu'il m'eût fallu quit*ter*
L'amour de ma *mie*,
J'aurois dit au roi Hen*ri* :
Reprenez votre Pa*ris*,
J'aime mieux ma *mie*
O *gai!*
J'aime mieux ma *mie*.

Quand on étudie avec attention les anciens poèmes historiques désignés sous le nom de chansons de Geste, on retrouve l'*assonance* dans un grand nombre de passages. Certaines versions de ces poèmes sont même écrites dans cette forme : celle de la bataille de Roncevaux, par exemple, publiée par M. Francisque Michel sous le nom de *Chanson de Roland*. Il suffit de comparer un fragment de ce poème avec les chansons populaires de toutes les

(1) Journal des Savants, juillet 1833.

époques pour s'assurer que c'est toujours le même rhythme. Voici quatre vers de la chanson de Roland :

Li reis Marsilus esteit en Sarraguce
Allez en est en un verger suz l'um*bre*
Sur un perrun de marbre bloi se cul*che*,
Envirun lui plus de vint milie hu*mes* (1).

Une autre règle, également signalée par M. Raynouard, dans cette sorte de poétique naissante, consiste à ne pas compter l'E muet de la quatrième syllabe du vers de cinq pieds, ni celui de la sixième dans les vers Alexandrins. En voici un exemple tiré du romau de *Garin :*

N'est pas richois*e* ne de vair ne de gris
Mais est richois*e* de parens et d'amins
Li cuers d'un homm*e* vaut tout l'or d'un païs (2).

Quant au caractère de ce genre de composition, il a aussi toujours été le même : simplicité naïve d'expression, qui n'exclut pas cependant l'esprit; certains traits satiriques, hardis parfois, mais aussi toujours vrais. Voici une chanson qu'un berger de la So-

(1) La Chanson de Roland ou de Roncevaux, du XII[e] siècle, publiée pour la première fois par Franç. Michel, 1 vol. in-8°, page 1.

(2) Roman de Garin-le-Loherain, publié pour la première fois par M. P. Paris, t. II, p. 212.

logne a chantée l'année dernière à l'un de mes condisciples de l'École des Chartes, M. Alexandre Teulet, qui me l'a communiquée. Je m'empresse d'autant plus de la publier qu'elle a un caractère historique et semble faire allusion à quelqu'une des grandes favorites qui ont été célèbres pendant les deux derniers siècles.

1 C'est le roi entrant dans Parise,
Salua toutes les dames;
La première qu'il salua
C'est la belle marquise.

2 Marquis, t'es plus heureux qu'un roi
D'avoir une femme si belle,
Si tu voulais j'aurais l'honneur
De coucher avec elle.

3 — Ah! mon roi, ça vous est permis,
Car vous êtes roi de France;
Mais si vous n'étiez pas mon roy,
J'en aurais ma vengeance.

4 — Mary, ne te fache donc pas,
T'auras ta récompense,
Je te ferai dans mes armées
Beau maréchal de France.

5 — Habille-toi bien proprement,
Coiffure à la dentelle,
Habille-toi bien proprement,
Comme une demoiselle.

6 Adieu, ma mie, adieu, mon cœur,
Adieu, mon espérance,
Puisqu'il te faut servir le roi,
Séparons-nous d'ensemble.

7 Mais la reine lui fit un bouquet
De ses belles fleurs de lyse,
La bonne odeur de ce bouquet
Fit mourir la marquise.

8 Le roi lui fit faire un tombeau
De ces belles pierres de lyse,
Il envoya son Mirebeau
A la mort de la marquise.

On trouve encore dans les différentes provinces de la France des chansons populaires pleines de grâce et de poésie. En voici une qui appartient à la Franche-Comté, et dont je dois communication à M. Brizeux, l'auteur de *Marie*.

LES TROIS PRINCESSES.

1 Derrièr' chez mon père
(Vole, mon cœur, vole!)
Derrièr' chez mon père
Y a un pommier doux, (*bis*)
Tout doux,
Et iou!
Y a un pommier doux.

2 Trois belles princesses
(Vole, mon cœur, vole !)
Trois belles princesses
Sont couchées dessous, (*bis*)
Tout doux,
Et iou !
Sont couchées dessous.

3 — Çà, dit la première
(Vole, mon cœur, vole !)
Çà, dit la première,
Je crois qu'il fait jour (*bis*)
Tout doux,
Et iou !
Je crois qu'il fait jour.

4 — Çà, dit la seconde
(Vole, mon cœur, vole !)
Çà, dit la seconde,
J'entends le tambour, (*bis*)
Tout doux,
Et iou !
J'entends le tambour.

5 — Çà, dit la troisième,
(Vole, mon cœur, vole !)
Çà, dit la troisième,
C'est mon ami doux. (*bis*)
Tout doux,
Et iou !
C'est mon ami doux.

6 Il va à la guerre,
(Vole, mon cœur, vole !)
Il va à la guerre
Combattre pour nous, (*bis*)

Tout doux,
Et iou!
Combattre pour nous.

7 S'il gagne bataille,
(Vole, mon cœur, vole!)
S'il gagne bataille,
Il aura mes amours, (*bis*)
Tout doux,
Et iou!
Il aura mes amours.

8 Qu'il perde ou qu'il gagne,
(Vole, mon cœur, vole!)
Qu'il perde ou qu'il gagne,
Il les aura toujours, (*bis*)
Tout doux,
Et iou!
Il les aura toujours (1).

Je terminerai ces observations préliminaires en indiquant ici les différentes pièces de ce volume qu'il faut ranger parmi les chansons populaires :

(1) M. X. Marmier, page xx de son introduction des *Chants populaires du Nord*, a cité plusieurs couplets de cette chanson.

J'espérais, dans cette seconde série, terminer le *Recueil des chants historiques français*; mais l'abondance des documents relatifs au XVIe siècle m'a forcé de faire pour cette époque un volume séparé. Dans une troisième série, je publierai les chansons relatives aux XVIIe et XVIIIe siècles, un appendice à ce Recueil, et une table générale de noms d'hommes et de lieux.

CHANSONS

RELATIVES

AUX RÈGNES DE LOUIS XII ET DE FRANÇOIS Ier.

ANNÉES 1500 A 1547.

NOTICE.

Les événements du règne de Louis XII ont été le sujet d'un certain nombre de compositions poétiques. Mais ce sont plutôt des œuvres savamment élaborées par les rimeurs officiels de cette époque, que des chansons échappées à la verve plaisante et satirique de la nation : aussi je n'ai pas dû les faire entrer dans mon recueil, et je me suis contenté de les signaler dans mes indications bibliographiques. Cependant, déjà vers cette époque on commence à rencontrer les traces de ces chansons populaires composées par les soldats *aventuriers* de France et qui deviennent si communes pendant le règne de François Ier et celui de son fils. Ainsi, Brantôme nous a conservé un couplet de celle qui fut chantée, en 1513, après la déroute de Novarre; et j'ai pu reproduire la ballade caennaise qu'un certain Pierre de La Longue, écolier de cette ville, a faite contre les Lansquenets que Louis XII avait pris à son service. Quant à la ballade sur la reddition de Gênes, c'est l'œuvre de Jean d'Auton, chroniqueur officiel du roi Louis XII. L'auteur nous apprend lui-même dans quelle circonstance elle a été écrite : « En Ast se reposoit le roi

» lors ; et lui un jour, se sentant délibéré, dit qu'il se
» vouloit essayer en son harnois et chevaucher un des
» coursiers de son écurie pour s'en aider à la bataille,
» laquelle chacun espéroit...... Tandis qu'il se faisoit
» armer, je dépliai mon papier, et m'approchant de lui
» et lui dis : « Sire, j'ai fait une petite ballade touchant les
» Genevois (*Gênois*) ; s'il est vostre plaisir de l'ouïr, je
» l'ai ici. » Lors me commanda que je la lusse ; ce que je
» fis comme s'ensuit (1). »

Le même chroniqueur a composé différentes poésies, épîtres, rondeaux, lais ou ballades sur les événements du règne de Louis XII. Ce ne fut pas le seul, et Jehan Marot, André Delavigne, Saint-Gelais et d'autres poètes moins connus se sont exercés sur le même sujet. Anne de Bretagne, femme de Louis XII, a été principalement exaltée par ces poètes. La chanson en vingt-quatre couplets que Jehan Le Maire de Belges a consacrée à la convalescence de cette princesse, est un modèle de ces sortes de compositions. Mieux inspiré que de coutume, Jehan Le Maire a rencontré dans cette pièce, beaucoup trop longue, quelques traits poétiques. A vrai dire, Anne de Bretagne fut une princesse digne en tout point d'inspirer de pareils éloges. Pleine de grâces, pleine de vertus, elle apporta sur le trône toute l'élévation d'âme, toute la bonté de cœur qui font les grands princes ; elle mérita de partager le sceptre avec celui qui fut surnommé le *Père du peuple*.

Les deux petites pièces de Jehan Marot n'ont jamais été imprimées. Elles nous révèlent un fait de sa vie qui n'était pas encore connu.

(1) Chroniques de Jehan d'Auton, publiées pour la première fois en entier, etc., par L. Jacob, bibliophile. Paris, 1836, in-8°, t. III, p. 288.

Si je n'ai pu trouver qu'un petit nombre de pièces ayant rapport au règne de Louis XII, en récompense, je suis parvenu à réunir sur celui de François Ier des documents aussi multipliés que remplis d'intérêt. Les chansons que je publie relatives à cette époque s'élèvent à plus de quarante, et j'en indique beaucoup d'autres que je n'ai pas cru devoir faire entrer dans mon travail. Aucun des événements remarquables du règne de François Ier n'est passé sous silence, et plusieurs de ces événements sont appréciés sous un jour tout nouveau. Ainsi, la victoire de Marignan, le siége de Mézières, la défaite de Pavie et la captivité du roi, la trahison du connétable de Bourbon, les querelles longues et sanglantes de François Ier et de Charles-Quint, sont tour à tour célébrés dans ces chansons.

Près de la moitié des pièces qui vont suivre se distingue par un caractère particulier, celui que j'ai assigné précédemment aux chansons populaires. Elles sont l'œuvre des soldats *aventuriers*, ces enfants perdus de nos armées au XVIe siècle, ceux là même que le connétable de Bourbon entraîna avec lui dans ses grandes expéditions. Brantôme, qui avait connu personnellement plusieurs chefs de ces bandes indisciplinées, en parle de la manière suivante : « D'autres les ont appelez *advanturiers de » guerre tirez delà les montz*, et aussi que tels les trouve- » rez vous mesmes, dans les vieux romans du roi Louis XII » et du roi François premier, au commencement; et peints » et représentez dans les vieilles peintures, tapisseries et » vitres de maisons anciennes; et Dieu sçait comment » représentez et habillez plus à la pandarde vrayement, » comme l'on disoit de ce temps, qu'à la propreté, por- » tans des chemises à longues et grandes manches, » comme Bohêmes de jadis ou Mores, qui leur duroient

» vêtus plus de deux ou trois mois sans changer, ainsi » que j'ay ouy dire à aucuns ; monstrans leurs poitrines » velues, pelues et toutes descouvertes ; les chausses plus » bigarrées, découpées, déchiquetées et ballafrées, et la » plupart monstroient la chair de la cuisse, voire des » fesses (1). »

François Ier avait été obligé d'employer ces troupes indisciplinées pendant les guerres d'Italie. Elles ne tardèrent pas à devenir un véritable fléau pour la France ; et, comme les *Routiers* des XIIe et XIIIe siècles, et les *Grandes Compagnies* du XIVe (2), elles ravagèrent plusieurs de nos provinces. La Normandie eut principalement à souffrir de leurs désordres et, dès l'année 1523, une ordonnance royale avait été promulguée dans le but de les arrêter. Cette ordonnance parle des aventuriers avec plus de mépris encore que ne le fait Brantôme : « Et par les dites longues guerres, y lit on, se sont le- » vez quelques *advanturiers*, gens vagabondz, oiseux, » meschantz, flagitieux, abandonnez à tous vices, lar- » rons, meurtriers, rapteurs de femmes et de filles, » blasphémateurs et renieurs de Dieu, cruelz, inhu- » mains, immiséricordieux, faisants de vice vertu, loups » ravissantz, faictz pour nuyre à chascun, ne voulantz, » ne sachantz nul bien ne service faire ; coustumiers de » manger et dévorer le peuple, le desnuer et despouiller » de tout son bien, perdre, gaster et dissiper tout ce » qu'ilz trouvent, battre, mutiler, chasser et mettre le » bonhomme hors de sa maison ; tuer, martyriser noz » pauvres subjectz, et leur faire plus d'oppresse, de vio-

(1) Capitaines françois, t. III, p. 244.

(2) Voyez, au sujet des *Routiers* du XIIe siècle et des Grandes Compagnies, deux articles de la Bibliothèque de l'École des Chartes, de MM. Gerand et Freville, t. III, p. 125 et 258.

» lence et cruaulté que nulz ennemiz, fussent-ils Turcz
» et infidèles, ne voudroient faire ny penser (1). »

Comme on doit le croire, de tels hommes n'ont apporté, dans les chansons qu'ils consacraient au récit de leurs exploits, ni beaucoup d'art, ni beaucoup de délicatesse. En revanche, ils ont toujours présenté un tableau fidèle des événements dont ils parlaient. Au point de vue historique, il est juste d'accorder à ces chants populaires une certaine valeur. Ils peuvent servir à l'éclaircissement d'un fait ignoré ou mal connu. Comme exemple, je citerai la seconde des chansons, relative au règne de François Ier, qui se rapporte au capitaine Pierre de Navarre.

Menacé par une grande partie de l'Europe, le roi n'hésita pas à employer tous les moyens pour résister à la ligue redoutable formée contre lui; c'est pourquoi il fut heureux de pouvoir engager à son service l'un des chefs d'aventuriers les plus célèbres de ce temps, le comte Pierre de Navarre. Après avoir été long-temps à la solde de l'Espagne et rendu de grands services à cette puissance contre les Maures d'Afrique, Navarre fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne, en 1512; il languit pendant deux années. Soit dédain, soit tout autre motif, Ferdinand refusa de donner un seul ducat pour le racheter : aussi le capitaine accepta-t-il avec empressement les offres de François Ier. Brantôme a consacré à Pierre de Navarre une page curieuse.

« Les Espaignols pour lors parloient de luy de ceste
» façon : « Ce comte Pedro de Navarre estoit un homme
» qui avoit atteint de grands honneurs en guerre, pour

(1) Floquet, Histoire du Parlement de Normandie, t. II, p. 21, au sujet des Aventuriers. Voyez aussi Rabelais, *Gargantua*, livre I, chap. XXVI.

» une finesse estrange, art et singulière façon à prendre » places, sans pourtant qu'il eust autrement aucune » splendeur de lignage. »

» Voilà comment ils en parloient; et pourtant luy » donnèrent le titre de comte et de don. Prenez le cas » qu'il ne le fust de race, mais il l'estoit par sa valeur » et ses mérites. Je l'ay ainsy ouy dire aussi à M. de » Montluc que les Espaignolz le tenoient ainsy, possible » de despit qu'ils eurent contre luy de quoy il les avoit » quictez, et pris le party des François; car il n'y a gens » au monde qu'ils hayssent plus qu'un révolté et le » deschiffrent le plus et en disent plus de mal. Mais » qu'eust-il faict, le pauvre diable? Le voylà pris, le voilà » confiné en une prison et puis mis à rançon. Jamais son » roy ne luy voulut donner un seul ducat pour le rachep- » ter. Voylà le roy Françoys qui le void desesperé et » mal content, luy offre la délivrance de sa rançon et » prison, et le prend à son service. J'ay ouy dire que le » roy Ferdinand n'en fist plus cas, le soupçonnant qu'il » n'eut pas bien faict en ceste bataille, ou qu'il eut joué » ce jeu exprès pour faire perdre la bataille; et pour ce, » le quicta là et le desdaigna. Son avarice en fut bien » aussy la cause. Tant y a que le roy ne se repentit point » de se servir de luy en plusieurs bons endroictz, comme » à la prise du chasteau de Milan, où il cuyda mourir » soubs la mine et les pierres qui le couvrirent tout, non » sans grand danger de sa vie (1). »

D'après la chanson faite par les aventuriers et que j'ai placée avec raison, je crois, sous l'année 1515 (2), François Ier commença par donner à Pierre de Navarre le

(1) Brantôme, Capitaines étrangers, t. I des Œuvres complètes, in-8°, p. 93.

(2) Voir la chanson, n° VI.

commandement de dix mille aventuriers gascons que ce dernier fit embarquer à Lyon pour aller, soi-disant, combattre les Infidèles. Notre chanson seule parle de ce fait, qui n'est pas sans importance. Il semble être confirmé par ce passage d'une lettre qu'écrivait à ses alliés le roi Ferdinand, en les engageant à se méfier du nouveau roi de France et des préparatifs de guerre qu'il faisait : « Est-ce pour défendre la Bourgogne qu'un train » immense d'artillerie défile dans le Lyonnais et gagne » insensiblement les montagnes? Est-ce encore pour dé- » fendre la Bourgogne, que l'Allemagne lui fournit jus- » qu'à dix mille Lansquenets, que le duc de Gueldres lui » rassemble dans ses états six mille fantassins d'élite, » que *Pierre de Navarre, mon sujet rebelle, vient jus- » que sur les frontières de mon royaume lever dix » mille Gascons ou Basques* (1)? »

Un pareil témoignage donne encore plus d'intérêt et de piquant aux faits qui nous sont révélés par cette chanson.

CHANSONS

SUR LA BATAILLE DE MARIGNAN.

Le roi Ferdinand n'avait pas tort, car aussitôt que François Ier eut rassemblé les troupes nécessaires, il se prépara à reconquérir le Milanais. Il passa les monts, et battit les Suisses qui étaient chargés de les défendre. Enhardis par ce premier succès, les Français continuèrent leur marche et se rendirent maîtres d'une grande partie du Milanais. Ils avaient à leur tête un roi jeune

(1) Histoire de François Ier, par Gaillard, t. I, p. 127.

et hardi, plein de confiance dans son armée, qui était conduite par de vaillants capitaines. Bayard, La Trémoille, Montmorency, le connétable de Bourbon, La Palice marchaient à côté de François Ier. C'est pourquoi les Aventuriers qui accompagnaient l'armée répétaient la chanson qui commence ainsi (1) :

Le roi s'en va delà les monts (*bis*),
Il menra force piétons,
Ils irout à grant-peine.
L'aleine, l'aleine, me fault l'aleine.

Le roi vint camper sous les murs de Marignan ; c'est là qu'après avoir été sur le point de conclure la paix, il fut attaqué par les Suisses, dont le cardinal de Sion avait ranimé le zèle et qu'il avait poussés de nouveau au combat.

François Ier accueillit avec joie l'occasion d'une grande bataille, et vit bientôt toutes les chances tourner en sa aveur. Il se comporta vaillamment ; car, ainsi que l'a dit Brantôme, « n'ayant pas encore vingt-deux ans, il y fit » si grandes appertises d'armes que jamais on ne vit » mieux faire en combattant. Il s'y méla si bien qu'il y » fust en grand danger, car sa grande buffe luy fut per» cée à jour d'un coup de pique (2). »

On sait que la nuit ayant surpris les combattants, ils couchèrent tous pêle-mêle. Les Suisses, aux premiers rayons du jour, s'étant précipités de nouveau sur l'artillerie française, furent vigoureusement repoussés. Environ dix à douze mille restèrent sur le champ de bataille ; les autres se sauvèrent avec leur général, le cardinal de Sion, « en quoy, remarque Brantôme, ils ne firent

(1) Voir la chanson, n° II.

(2) Capitaines françois, t. I, p. 225, édit. in-8°.

» ce qui est dit dans une chanson des advanturiers de ce » temps, » dont il nous a conservé un couplet.

Surpris par la nuit au milieu de ses hommes d'armes, François Ier coucha sur le timon d'une charrette, trouva quelques heures de sommeil, et le lendemain fut aussi frais et disposé à *mener les mains comme auparavant*, ainsi qu'il le fit bien paraître.

La victoire que les Français remportèrent à Marignan eut beaucoup de retentissement dans les différentes cours de l'Europe, et l'on conserve aux Archives du royaume une lettre de l'ambassadeur de France en Angleterre dans laquelle ce dernier rapporte qu'à la nouvelle de cette bataille Henri VIII ne put cacher son dépit, et même qu'il versa des larmes.

Des poésies de toute nature, mais principalement plusieurs chansons, furent composées sur la bataille de Marignan. Ainsi, outre les trois pièces que je publie, je cite le couplet d'une chanson faite par les Aventuriers, le seul que Brantôme nous ait conservé. De même dans le recueil intitulé *Galanteries des rois de France*, attribué à Sauval, il est dit, en parlant de la mort de Mademoiselle de Limeuil, fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, qu'elle se faisait répéter la *Défaicte des Suisses* (1). Enfin, il ne serait pas impossible de

(1) Quand l'heure de sa fin fut venue, elle fit venir son valet appelé Julien;....... celuy-cy, entr'autres talens, jouoit parfaitement du violon: « Julien, luy dit-elle alors, prenez votre violon et sonnés moy toujours, jusqu'à ce que vous me voyiez morte, car je m'y en vais, la Deffaite des Suisses. Et quand vous serez sur le mot : *Tout est perdu*, sonnez le pas quatre ou cinq fois le plus piteusement que vous pourrez. » Ce que fit Julien, et elle-même luy aidoit de la voix; et quand ce vint *Tout est perdu*, elle réitéra par deux fois et, se retournant de l'autre coustés du chevet, elle dit à ses compagnes : « Tout est perdu à ce coup. » Et à bon escient, car elle décéda à l'instant. (Anecdotes secrètes et amoureuses de la cour de France, depuis 1200 jusqu'en 1600, par Sauval. Manuscrit.)

retrouver encore d'autres pièces relatives au même sujet.

Des trois chansons que j'ai réunies sur la bataille de Marignan, la première est l'œuvre de Jean-George Alione d'Asti, qui florissait dans les dernières années du xve siècle et au commencement du xvie. Ce joyeux chanteur consacra ses veilles à la composition de farces populaires, moitié françaises, moitié italiennes. Il écrivit aussi plusieurs petits poèmes et quelques chansons en français, destinés à célébrer les victoires des seigneurs d'Asti, sa ville natale, qui n'étaient autres que les rois de France, devenus possesseurs de ce comté en 1389, par le mariage de Valentine de Milan avec Louis d'Orléans, second fils de Charles V.

Alione expia par une assez dure captivité la licence de quelques-unes de ses poésies; aussi la plus remarquable de ses œuvres est consacrée à la liberté. C'est une pièce de vers qui commence ainsi :

Il n'est estat plus digne en lieu terrestre
Que liberté......

Les œuvres d'Alione sont de la plus grande rareté. M. Brunet, notre habile bibliographe, en ayant acquis un exemplaire, réimprima ces œuvres en 1836 (1), et c'est d'après cette réimpression que je donne la chanson sur la bataille de Marignan.

La seconde pièce, composée par les Aventuriers de l'armée française, se trouve dans un recueil de chansons imprimé dans la première moitié du xvie siècle, et dont

(1) Poésies françaises de J.-G. Alione (d'Asti), composées de 1494 à 1520, publiées pour la première fois en France, avec une notice biographique et bibliographique, par J.-C. Brunet; Paris, Silvestre, 1836, in-8°. Goth.

le libraire Techener a donné une édition tirée à soixante-seize exemplaires en 1833, dans sa Collection de joyeusetez, facéties et folatres imaginacions, etc. Cette pièce est à la fin du recueil intitulé LA FLEUR DES CHANSONS. La troisième chanson est extraite d'un livre fort curieux dont voici le titre :

LE DIFFICILE DES CHANSONS. PREMIER LIVRE, CONTENANT XXII CHANSONS NOUVELLES A QUATRE PARTIES, EN QUATRE LIVRES, DE LA FACTURE ET COMPOSITION DE MAISTRE CLÉMENT JENNEQUIN. IMPRIMÉES NOUVELLEMENT A LYON PAR JACQUES MODERNE, DICT GRAND JACQUES, DEMOURANT EN RUE MERCIÈRE, PRÈS NOSTRE-DAME DE CONFORT.

Ce titre est suivi de la table des chansons, et la dix-septième, intitulée *la Guerre*, est celle que je publie. De chaque côté de ces mots, *la Guerre*, sont figurés deux petits canons. Le volume, composé de trente et un feuillets, a la forme d'un petit in-4° oblong tout à fait pareil à nos albums actuels. Chacune des chansons est accompagnée de la musique, et c'est principalement cette musique qui donne de l'importance aux paroles, assez insignifiantes, que Jennequin a jointes à son œuvre. Pendant le XVIe siècle, cette chanson de la Guerre eut beaucoup de célébrité. On se plaisait à l'entendre répéter; ainsi, Noël Dufail, seigneur de La Hérissaye, qui écrivit dans la seconde moitié du XVIe siècle son livre intitulé : *Les Contes et Discours d'Eutrapel* (1), dit à ce propos les paroles que voici : « Comme, par » exemple, quand l'on chantoit la chanson de *la* » *Guerre*, faite par Jennequin, devant ce grand roi » François, pour la victoire qu'il avoit eue sur les Suisses,

(1) Les Contes et Discours d'Eutrapel, par le feu seigneur de La Hérissaye, gentilhomme breton, 1585; Rennes, in-8°.

» il n'y avoit celuy qui ne regardast si son espée tenoit » au fourreau, et qui ne se haussast sur les orteils pour » se rendre plus bragard et de la riche taille (1). »

Je dois à M. Giraud la communication du rare et curieux volume des chansons de Jennequin, dont il a bien voulu m'autoriser à reproduire aussi la musique.

CHANSONS

SUR LA LEVÉE DU SIÉGE DE MÉZIÈRES PAR LES IMPÉRIAUX.

ÉLOGE DU CHEVALIER BAYARD.

Vers la fin de l'année 1521, la ville de Mouzon ayant été surprise par les Impériaux, le comte de Nassau, qui marchait à leur tête, résolut de s'emparer de Mézières. Il espérait par ce moyen se faire un point d'appui au milieu de la France. Cette conquête semblait facile, car Mézières était à peine en état de défense; les fortifications tombaient en ruines; armes, vivres, soldats, tout y manquait; mais Bayard en était gouverneur. Aussi, le capitaine Grand-Jean Picart qui, du service de François Ier, était passé à celui de l'empereur, disait au comte de Nassau : « *Je voudrais qu'il y eût dans la place deux mille hommes de plus, et le chevalier Bayard de moins.* »

Jean Picart avait raison, car Bayard, sommé de se rendre, répondit qu'il s'en garderait bien et que les corps entassés des ennemis seraient le seul pont par lequel il sortirait de la ville. Le siége commença donc et

(1) Page 105.

les Impériaux déployèrent contre la ville tous les moyens qui étaient en leur pouvoir; « ce n'étoit, dit Du Bellay, que » canonnades, que bombes, que boulets enflammés. » Bayard, abandonné par une partie de ses troupes, ne s'intimida pas, et résista pendant plus de six semaines, avec moins de mille soldats, à une armée de trente-cinq mille hommes et à une forte artillerie. Il imagina tant de ressources qu'il donna le temps au connétable de Bourbon et aux ducs de Vendôme et d'Alençon de venir à son secours. Une lettre de François Ier à sa mère nous apprend comment ce prince accueillit cette nouvelle :

« A MADAME,

» Madame, tout à s'teure ynsi que je me vouloys mettre o lit, est arivé Laval, lequel m'a aporté la serteneté du levement du syége de Mésyères. Je croy que nos anemys sont en grant peine, veu la honteuse retrète qu'il ont fete : pour tout le jour de demayn, je soré le chemyn qu'ys prendront, et selon cela il nous fodra gouverner ; et s'il ont joué la Passion, nous jourons la Vanganse. Vous suplyant, Madame, vouloir mander partout pour faire remercyer Dieu, car sans poynt de fote, il a montré se coup qu'il est bon Françoys.

» Et fesant fyn à ma lettre, remettant le tout seur le porteur, pry à Dieu qu'yl vous doint très-bonne vie et longue.

» Votre très-humble et très obeyssant fils,

» FRANÇOYS. »

La défense de Mézières est un des plus beaux faits d'armes de la vie du chevalier Bayard, qui abonde en

actions de ce genre. Aussi n'est-il pas surprenant que des chansons populaires en aient consacré le souvenir.

Les pièces que je reproduis ici sont copiées d'après les originaux conservés dans un volume de la Bibliothèque royale. Il en existe d'autres encore, ainsi qu'on peut le voir, dans nos indications bibliographiques.

CHANSONS

SUR LA PRISE D'HESDIN.

La veille de Noël de l'année 1521, François Ier avec son armée manœuvrait entre Douai et Valenciennes pour s'opposer aux troupes impériales; on apprit tout à coup que la ville d'Hesdin avait été presque abandonnée. Le roi envoya aussitôt le connétable de Bourbon avec ordre de s'en emparer. Voici comment Du Bellay rapporte cette expédition :

« Estant donc nostre armée remise ensemble en la
» plaine d'Artois, arrivèrent nouvelles que dedans Hé-
» din il n'y avoit aucuns gens de guerre; et en eut l'ad-
» vertissement monsieur de Vendosme, et que le lende-
» main se devoit faire une grande assemblée au dit lieu
» de Hédin, pour faire les nopces de la fille du receveur
» général d'Artois, soubs opinion que nostre armée fust
» encore de là l'eau. Par quoy le roy conclut d'y en-
» voyer en extrême diligence monsieur de Bourbon
» avecques la trouppe qu'il avoit amenée, et monsieur
» de Vendosme avecques son arrière-garde, et le comte
» de Sainct-Pol avecques les six mille hommes desquels
» il avoit la charge, lesquels partans d'Andinfer, qui

» estoit à trois lieues de Arras, encore que les pluies » fussent continuelles, feirent telles diligence que ceux » de Hédin, devant qu'ils sceussent le partement de » nostre armée, la virent devant leurs portes. La ville » soudain fut assaillie, laquelle, après avoir enduré qua- » rante ou cinquante coups de canon, fut emportée d'as- » saut. Et y fut trouvé un merveilleux butin, car la ville » estoit fort marchande, parce que de toute ancienneté » les ducs de Bourgongne y avoient faict leur demeure » principale (1). »

Tel est le fait auquel se rapportent trois chansons composées par les aventuriers français. On s'aperçoit aisément que les deux premières ne sont que la même pièce avec variantes et additions ; il m'a paru curieux de reproduire une double version de ces chants populaires.

CHANSONS

SUR LA BATAILLE DE PAVIE ET SUR LA CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS Ier.

La bataille de Pavie et la captivité de François Ier, que cette bataille entraîna, doivent être comptées au nombre des grands événements du XVIe siècle.

Si le conseil des plus vieux généraux, de La Tremoille, de La Palisse et d'autres avait été suivi, ce désastre ne serait pas arrivé ; l'amiral Bonnivet, principal moteur de cette bataille, ne racheta qu'à demi son imprévoyance en se faisant bravement tuer par les Lansquenets de

(1) Mémoires de Martin Du Bellay, liv. I, année 1521.

Bourbon. Quant à François Ier, il se conduisit dans cette bataille comme un brave chevalier. On lit avec plaisir ces lignes écrites par Brantôme :

« Ce grand roy François donc, faisant ceste journée » l'office d'un bon capitaine et d'un brave guerrier, » donne si vaillamment dedans les ennemis que d'abor- » dade il tue de ses mains royales don Hernando Cas- » triota, illustre capitaine, descendu des roys de Macé- » doine ; il tue encore de sa main l'alfier du comte de » Salme, qui estoit capitaine d'une compagnie d'Alle- » mans ; et tua aussi dom Hugo de Cordona, alfier de » la compagnie de gendarmes du marquis de Pescaire. » Enfin là où donna le roy et sa trouppe furent mis en » pièces deux compagnies et la cavalerie de Bavières, » que Ferdinand, roy des Romains, avoit envoyé à l'em- » pereur son frère. Et ce roy avec sa trouppe esbranla » si bien la bataille de dom Charles de Lannoy et de » Bourbon, que si un chacun eut faict comme luy, et » M. de La Palice qui fit la première charge, la bataille » estoit gaignée pour le roy (1). »

Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, que les Espagnols appelaient souvent *el capitan La Paliça grand mareschal di Francia*, fut tué à cette bataille. Après avoir long-temps combattu, La Palice, privé de son cheval, se jetait à pied au milieu des Suisses, quand le capitaine Castaldo le fit prisonnier. En considérant ce beau vieillard, l'Espagnol reconnut à la richesse de son armure que c'était un chef de l'armée et qu'il en pourrait avoir une bonne rançon, quand un autre capitaine, appelé Buzarto, survint et prétendit partager cette prise avec Castaldo, qui s'y refusa : « Eh bien, dit l'autre,

(1) Capitaines illustres françois, t. I, p. 229. François Ier.

ce ne sera ni pour toi ni pour moi, » et d'un coup d'arquebuse il cassa la tête au malheureux prisonnier. Chabannes avait assisté à toutes les grandes batailles livrées sous Charles VII, Louis XII, et François Ier; à celle de Fornoue, en 1495; à Cerignole, en 1503; à Aignadel, en 1509; à Ravennes, à Guinegate en 1512 et 1513, à Marignan, enfin à plusieurs autres expéditions dans lesquelles il s'était toujours couvert de gloire.

Ce n'est donc pas sans raison que dans la chanson des aventuriers de France (voir la seconde chanson sur la bataille de Pavie) on le désigne comme un *noble gens d'armes*, et qu'il partage avec François Ier les honneurs de la complainte populaire.

La Palice ne fut pas le seul grand capitaine qui mourut à Pavie; ainsi La Tremoille, Bonnivet, Chaumont d'Amboise, Lambesc, le bâtard de Savoie, le maréchal de Foix et d'autres encore périrent avec lui. François Ier lui-même nous a laissé dans une épître en vers l'histoire de cette bataille; il donne quelques détails sur la manière dont il fut fait prisonnier.

Et là je fuz longuement combatu
Et mon cheval mort sous moy abatu.
Dehors du parc pensans sauver leur vie,
Des nostres assez, estant peu leur amie,
Furent rompuz, prisonniers et deffaitz;
Ceulz-là je nomme en vertu imparfaitz.
. . . .

Le roi dit encore en parlant à la dame pour qui son épître a été écrite :

Assez souvent sy me fut demandée
La myenne foy qu'a toy seule ay donnée,
Mays nul ne peult se vanter de l'avoir.

Il continue :

De toutes parts lors dépouillé je fus.
Rien ne servit, deffense ny refus,
Et la manche de moy tant estimée
Par lourde main fut toute despecée.
Las ! quel regret en mon cœur fut bouté,
Quant sans deffense ainsy me fut osté
L'heureux présent par lequel j'ay promis
Point ne fouyr devant mes ennemys!
Mais, quoy ! j'estoys soubz mon cheval à terre,
Entre ennemis alors porté par terre,
Dont ma deffense à l'heure ne valut ;
Contre mon gré aussi Dieu le voulut.
Bien me trouva en ce piteux arroy,
Exécutant leur chef le vice-roy.
Quand il me vit, il descendit sans faille
Affin qu'ayde à tel besoing me baille.
Las ! que diray ? Cela ne veux nier,
Vaincu je fus et rendu prisonnier;
Parmi le camp en tous lieux fut mené
Pour me monstrer çà et là pourmené (1).

Des poésies de toute nature nous ont transmis le souvenir de la malheureuse journée de Pavie. Je me suis appliqué à recueillir les chansons que nos soldats ont composées sur cette défaite. Des cinq pièces qui suivent trois leur appartiennent incontestablement. Je les ai copiées dans un volume imprimé au XVIe siècle, intitulé la *Fleur des Chansons*. La quatrième est une complainte célèbre dont on répète encore quelques vers. Ainsi, l'on ne dit plus :

(1) Manuscrit de la Bibliothèque Royale, Poésies de François Ier.

Monsieur de La Palice est mort
Mort devant Pavie.

Mais bien :

Mort de maladie.

Enfin la cinquième est remarquable et par le souvenir qu'elle consacre, et par le nom de François Ier, qui en est l'auteur. Elle se trouve dans le petit recueil déjà mentionné précédemment de la *Fleur des Chansons*.

CHANSONS

SUR LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

Charles de Bourbon, connétable de France, a été l'un des personnages les plus fameux du XVIe siècle. On sait qu'après avoir servi le roi avec un grand dévouement, irrité du procès injuste que la mère de François Ier lui intenta, il consentit à se lier aux ennemis de la France, et finit par s'enfuir auprès de l'empereur Charles Quint, qui, après lui avoir promis de le marier à Éléonore, veuve du roi de Portugal, se contenta de lui donner un corps de troupes à commander en Italie.

La duchesse d'Angoulême, dont le connétable de Bourbon avait dédaigné l'amour, eut tort d'entamer contre ce prince un procès honteux et qui eut pour résultat, en ruinant le connétable, de le décider à une alliance long-temps refusée ; mais ce dernier fut plus coupable encore de céder à son dépit, d'écouter de perfides conseils et de prêter les mains à une conspiration

qui avait pour but le partage de la France entre lui, l'empereur et Henri VIII.

Étant parvenu avec beaucoup de peine à quitter le royaume, Bourbon arriva en Franche-Comté sur la fin de l'année 1523, où le cardinal de la Beaume le fit escorter; puis, gagnant le Trentin, il se rendit à Mantoue, où le duc son cousin lui donna un équipage; il vint ensuite à Plaisance, et y attendit les ordres de l'empereur Charles-Quint.

Bourbon ne tarda pas à s'apercevoir de la faute qu'il avait commise : du rang de premier prince du sang, de la charge de connétable de France, la plus importante du royaume, il descendit à un office de général pour l'empereur dans le duché de Milan. C'est en cette qualité qu'il assista aux revers des Français en Italie, pendant les années 1523 et 1524. C'est alors qu'il vit mourir avec gloire le brave chevalier Bayard et qu'il eut la honte d'essuyer les reproches de ce loyal serviteur.

En 1825, Bourbon fut un des principaux chefs de l'armée qui vainquit François Ier à Pavie. Ayant appris le danger auquel était exposé le roi, il fit proposer au prince de se rendre à lui. François Ier déclara qu'il verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de se rendre à un traître. Bourbon ne craignit pas cependant d'approcher le roi prisonnier. Celui-ci lui tourna le dos.

Malgré les revers dont la France était affligée depuis que Bourbon l'avait trahie, il n'en était pas plus heureux. Mal vu à la cour de Charles-Quint, qui n'avait pas tenu à son égard toutes les promesses qu'il lui avait faites, Bourbon voulut tenter la fortune. Il était parvenu à réunir autour de sa personne un grand nombre de ses amis; il avait aussi à son service beaucoup

d'aventuriers, principalement des bandes italiennes et espagnoles fort aguerries; mais l'argent lui manquait. Ce fut alors qu'il prit la résolution de faire le siége de Rome, de s'emparer de cette ville, et de s'enrichir ainsi que son armée par cette audacieuse tentative.

Couvrant son entreprise des intérêts de l'empereur, Bourbon déclara à ses troupes que le pape ayant violé la trêve devait être puni. Toutes ces bandes affamées de pillage et dévouées à leur général, approuvèrent ce dessein; dans les premiers jours de mai, Rome fut investie. Le 5, vers le soir, Monsieur de Bourbon, comme dit Brantôme, étant venu au-dessus du Belveder de Rome, plaça son camp, visita ses gardes et, ordonnant ses troupes pour le lendemain à l'assault, il les harangua pour la seconde fois. Il leur remontra aisément tous les avantages que la prise de Rome devait leur procurer; puis le lendemain, à la naissance du jour, vêtu d'armes blanches afin d'être mieux reconnu, Bourbon donna le signal. A peine avait-il monté deux échelons qu'un coup d'arquebuse le blessa mortellement. Il eut encore assez de force pour dire au capitaine Jonas, l'un de ses familiers, de le couvrir de son manteau, *afin que sa mort ne fût occasion aux autres de laisser l'entreprise si bien encommencée*, et il expira. Comme on le voit, ce n'est pas sans raison que dans la chanson des aventuriers on dit :

Un coup d'artillerie
Fut son dernier remort.

Chacun sait que l'armée du connétable s'empara de Rome et que, pendant deux mois consécutifs, la cité sainte eut à souffrir toutes les horreurs du pillage.

On assure que la mort du connétable excita encore

les bandes audacieuses qu'il avait commandées, et que, comme le dit Brantôme, « les soldats ayant desjà ouy » le vent de sa mort, en combattirent plus endiablement » pour la venger, laquelle certes le fut très-bien, car on » se mist à crier : *Carne*, *carne*, *sangre*, *sangre*, » *sterca*, *sterra*, Bourbon, Bourbon (1). »

Le sac de Rome a été le sujet de plusieurs chansons populaires. Deux de ces chants sont parvenus jusqu'à nous, et il en a existé un plus grand nombre ; car je n'ai pas retrouvé celui que les aventuriers de l'armée du connétable répétaient, et dont Brantôme nous a seulement conservé quelques vers.

La chanson qui précède celles sur la prise de Rome et sur la mort du connétable se rapporte à une tentative que fit ce général contre la ville de Marseille pendant l'année 1524. Il avait regardé la prise de cette place comme facile : « Trois coups de canon, avait-il dit, amèneront ces timides bourgeois à nos pieds, les clefs à la main et la corde au cou. » Bourbon s'était trompé, neuf mille habitants de Marseille ou des campagnes environnantes se joignirent à la garnison et firent échouer les projets du connétable.

La chanson, qui paraît avoir été composée par quelques compagnons aventuriers, vante beaucoup le capitaine *Rance*, celui-là même dont parle Du Bellay dans ses Mémoires (à la fin du livre II) : « Le roy adverty du » chemin que prenoit le dit de Bourbon, depescha le » seigneur *Rance de Cère*, homme fort expert au fait des » armes, et avecques luy le seigneur de Brion et environ » deux cents hommes d'armes et trois mille hommes de » pied pour se mettre dedans Marseille. »

(1) Capitaines étrangers, discours vingtième.

La chanson parle encore des coups d'artillerie lancés par les Français contre les troupes alliées.

On rapporte en effet que, le marquis de Pescaire étant à la messe dans sa tente, un boulet de canon y entra, tua le prêtre qui disait la messe et deux gentilshommes de Pescaire qui l'entendaient. Bourbon accourt au bruit et demande ce que c'est : « Ce sont, répond Pescaire, ces timides bourgeois qui viennent à vos pieds, la corde au col et les clefs à la main (1). »

Brantôme nous a conservé cette chanson faite par les aventuriers, et il dit à ce sujet, en parlant de l'amiral de Brion :

« Quand M. de Bourbon vint pour prendre Marseille,
» M. de Brion y estoit dedans et y acquist beaucoup
» d'honneur; aussi fust il très-bien assisté des habitans,
» qui sont très-braves et vaillans gens, et de tout temps
» immémorial ainsy que la ville est antique et noble et
» des plus de la France.

» Et s'y estoit aussi jetté dedans le seigneur Rance de
» Cere gentilhomme romain de grand maison, brave et
» vaillant, qui avoit sauvé de la desroute de l'admiral
» Bonnivet, et ramené delà les monts trois mille bons
» vieux routiers de guerre qui l'avoient longtemps
» par delà les traisnée. Aussi M. de Bourbon ne crai-
» gnoit rien tant que le dit Rance et ses compagnons,
» tesmoing le refrain de la vieille chanson des advantu-
» riers de guerre d'alors (2). »

Je n'ai pas voulu séparer les trois chansons qui se rapportent au connétable de Bourbon; aussi ai-je

(1) Gaillard, Histoire de François Ier, t. II, p. 196, éd. in 8°.
(2) Brantôme, Capitaines françois, t. II des Œuvres complètes, p. 279.

placé auparavant celle qui a été composée en l'honneur de la victoire qu'Antoine dit le Bon, duc de Lorraine, remporta sur les paysans de l'Alsace. Ce prince, aidé de Claude, son frère, comte de Guise et duc d'Aumale, et d'un certain nombre de gentilshommes français, défit ces révoltés à Loupstein et à Chenonville, et les força d'évacuer Saverne, dont il s'étaient emparés. « C'étoient, » dit l'*Art de vérifier les dates* (1), des sectaires luthé- » riens, anabaptistes, vaudois, qui séduisoient le peuple » par le double appât de la liberté de religion et de » l'affranchissement de la servitude féodale. »

Cette victoire eut beaucoup de retentissement en France, et à Paris principalement; le parlement décida qu'il serait écrit aux deux frères princes de Lorraine pour les féliciter (2).

CHANSONS

DES MARINIERS DE DIEPPE, SUR LE SIÉGE DE PÉRONNE PAR LES TROUPES DE L'EMPEREUR, SUR LE MARIAGE DE MADELEINE, FILLE DU ROI, ET SUR D'AUTRES ÉVÉNEMENTS DU RÈGNE DE FRANÇOIS Ier.

Je n'ai que peu d'observations à faire sur ces différentes chansons. Elles sont pour la plupart consacrées au récit des événements divers qui ont signalé la lutte entre François Ier et Charles Quint. Cette lutte est trop

(1) Art de vérifier les dates, édit. in-fol., t. III, p. 57.
(2) Ibid., t. II, p. 793.

célèbre et trop bien connue pour que j'aie besoin d'en rappeler les faits principaux; aussi je me contenterai de quelques observations sur certaines de ces pièces.

La chanson qu'un compagnon aventurier composa à l'occasion des victoires remportées sur la mer par les mariniers de Dieppe est fort curieuse; elle se rapporte, je crois, aux expéditions qui furent entreprises pendant le cours des années 1554 et 1555.

Les trois pièces qui la suivent ont consacré le souvenir du siége de Péronne, que le maréchal de Fleurange sut faire lever aux troupes impériales avec une si grande habileté. Elles ont été composées par les aventuriers français, ainsi qu'on le voit au dernier couplet de la troisième de ces chansons :

Qui fist la chansonnete
Ung noble adventurier
Qu'au partir de Péronne
N'avoit pas ung denier.

Ce qu'il y a de remarquable c'est qu'on y trouve les mêmes formes et presque les mêmes vers que dans la chanson sur le siège de Marseille, dont j'ai parlé précédemment. La gloire du maréchal de Fleurange y est fort exaltée, on y parle aussi beaucoup du comte de Dampmartin, qui fut tué en effet pendant les opérations de ce siége.

De même, *Jehan Lescot*, compagnon aventurier dauphinois, se déclare l'auteur d'une chanson fort curieuse relative à la campagne du Piémont.

Le caractère de la complainte populaire se retrouve encore dans la chanson composée sur le mariage de Madeleine, fille de François Ier, avec Jacques V, roi d'É-

3

cosse. Cette alliance n'eut pas lieu sous d'heureux auspices. François Ier était au plus fort de sa lutte avec Charles-Quint; et les troupes impériales envahissaient une grande partie de la France. Aussi trouve-t-on dans les historiens fort peu de détails sur ce mariage. Cependant je lis dans les Mémoires de Martin Du Bellay, sous l'année 1536 : « Le roy, dès-lors qu'il eut » donné ordre à Lion pour toutes les frontières de son » royaume, deslogea de Lyon; et sur le chemin au haut » de la montagne de Tarare, entre le dit lieu de Tarare » et Saint-Symphorien, où y a un lieu qui s'appelle » La Chapelle, auquel lieu estant là au disner le vint » trouver le roy d'Écosse. »

Du Bellay, après avoir rappelé que ce roi amenait au secours de François Ier seize mille hommes, ajoute qu'il accourut en toute diligence pour ne pas manquer à la bataille que Charles-Quint allait livrer. Il apprit en chemin la retraite des Impériaux : « Ce qui fut occasion » qu'il modéra sa diligence. Mais, continue Du Bellay, » le roy envoya au-devant de luy pour le haster et qu'il » laissast venir son train après; et trouva le dict roy » d'Écosse ainsi que j'ay dict cy-devant, à la ditte cha- » pelle, au quel lieu il fut grandement recueilly du roy. » Et après plusieurs autres propos luy demanda l'une de » ses filles en mariage. »

Bien que François Ier vit dans ce projet des difficultés assez grandes à cause du roi d'Angleterre, il ne voulut pas cependant refuser Jacques V, « considérant la » franche volonté dont il avoit usé envers luy, considé- » rant aussi l'ancienne alliance des deux royaumes de » France et d'Écosse, et que le père du dit roy estoit » mort en bataille pour le party du feu roy Louis dou- » zième, ne luy voulut aussy plainement accorder, mais

» remist la chose en délibération d'entre eux deux après » que le dit roy auroit veu la dame. »

Cette entrevue fut, à ce qu'il paraît, favorable à la jeune princesse, car au commencement de l'année suivante, le roi étant à Blois, dit Martin Du Bellay, « fut conclu le » mariage du roy d'Écosse avec madame Madeleine et là » furent fiancés, remises les nopces à faire à Paris. » Elles furent célébrées à Paris le 1er janvier 1537, dans l'église de Notre-Dame; le repas des noces, qui fut probablement la seule fête donnée à cette occasion, eut lieu dans le palais épiscopal.

Madeleine, née à Saint-Germain-en-Laye le 10 août 1520, était la troisième fille de François Ier. Elle ne vécut pas long-temps dans cette sauvage Écosse, où elle vint si triste de quitter Blois, la cour, ses compagnes, *et celui qu'on avait fait mourir méchamment et qu'elle regrettait avec tant d'amertume.* Six mois après, le 2 juillet de la même année, elle mourut. Et cependant Jacques V, son mari, n'était pas un prince ordinaire, Plein de courage et d'habileté, il avait aussi de grandes qualités de cœur, et quelques historiens l'ont surnommé Jacques-le-Bon. On peut lire dans l'Histoire d'Écosse, par Walter Scott, plusieurs traits qui font honneur à ce prince (1).

La chanson sur le mariage de Madeleine est extraite d'un petit volume appartenant à la Bibliothèque royale. Il est intitulé : *Le Recueil de toutes les sortes de chansons nouvelles, rustiques et musicales, et aussi ceux qui sont dans la déploration de Vénus; Lyon*, 1555, *in*-32.

(1) Histoire d'Écosse, chap. XXIV, t. XXVI, p. 221 et suiv. des Œuvres complètes, traduites en Français par Defauconpret; Paris, Gosselin, 1836, in-8°.

Les aventuriers français ne se sont pas bornés à célébrer les différentes victoires auxquelles ils avaient pris part : ainsi, des quatre chansons composées sur la paix qui eut lieu en 1538, deux leur appartiennent. On y trouve un récit des cérémonies et des fêtes qui furent célébrées dans cette mémorable occasion.

Des huit pièces qui terminent l'histoire politique du règne de François Ier, les plus curieuses appartiennent sans contredit aux compagnons aventuriers. Dans la première, il est question d'un certain *Da nobis*, gentil compagnon, pendu pour ses méfaits à Rouen, sans doute par suite de l'ordonnance de François Ier dont j'ai parlé au commencement de cette notice.

Celles qui suivent ont été aussi composées par les aventuriers; elles se rapportent aux guerres qui eurent lieu en 1543 dans la Picardie et l'Artois. On y raille beaucoup le comte de Nassau et les Hennuyers qui combattaient sous ses ordres, du mauvais succès de leurs attaques ; enfin ces chansons renferment des détails curieux au sujet d'une victoire remportée sur les Impériaux par les Français entre Saint-Pol et Béthune, auprès d'une petite ville appelée Fins. Du Bellay, en terminant le neuvième volume de ses Mémoires, parle des avantages obtenus par les Français dans cette guerre, mais il ne dit rien des faits constatés par les chansons dont je parle. Je les ai copiées dans un petit recueil appartenant à la Bibliothèque royale, d'après un exemplaire original imprimé en caractères gothiques et dont voici le titre en entier : S'ENSUYT LA RENCONTRE ET DESCONFITURE DES HENNOYERS, FAICTE ENTRE SAINT-POL ET BETUNE, ET A LA JOURNÉE DE FIN, FAICTE DES HENNOYERS PAR NOZ GENS MIS A FIN ET MOULT FORT ANOYEZ AVEC LA SUMMATION D'ARRAS; ET SE

CHANTE SUR LE CHANT : HÉLAS ! JE L'AY PERDUE CELLE QUE J'AYMOIS TANT. ON LES VEND A PARIS, EN LA RUE NEUVE NOSTRE-DAME, A L'ENSEIGNE DE L'ESCU DE FRANCE.

Les deux chansons sont précédées d'une pièce de vers écrite par l'un des aventuriers et qui contient le récit du combat. On y fait principalement l'éloge du capitaine de ces aventuriers, appelé Mailly ; voici cette pièce, qui est assez courte :

Vive le roy et sa noble puissance,
Venant en bruit, en triunfle et crédit;
De par le Dieu qui a la congnoisssance
Des batailles, ainsi comme l'on dit ;
C'est Mars lequel en ses faictz l'enhardy,
Car tout partout de luy obtient victoire.
Et mesmement de Pasques le vendredy
Mailly en fit une neufve mémoire.

Entre Sainct-Pol et l'antique Bethune,
Dessus la terre de nos faulx ennemis,
Fusmes courir, comme est nostre coustume,
Trente chevaulx et deux cens et demy
Adventuriers, à quoy fusmes commis,
De par du bien et prismes bonne proye,
Vaches, chevaulx et villains du pays.
Nostre cas fait, retournames en voye.

Au point du jour Mailly, nostre capitaine,
Ung bataillon fit faire à sa devise
De ses gens à plaine compaignie,
Puis sen alla rede comme vent de bise,
A Contay, où est la forte église,
Donner assault, combattre main à main ;
Ce oncques tel fort sans tret ne fut acquise
Les maillotins sont drois passé Rommains.

Quant vint au fort, onc homme print tel peine
Que fist Mailly pour bien escarmoucher;
D'aultre costé capitaine d'enseigne
Sur tous les autres se voulut avancer,
Tant qu'il se fist par compaignons hausser,
Depuis entra en une verrière,
Le lieu conquit et monta au clocher;
Tel homme doit bien porter la banière.

Incontinent, vecy la villenye
Et martingault qui commence à sonner;
A tous costez c'est droicte jacquerie,
Mais nonobstant ne laissasmes à mener
Nostre butin et plusieurs prisonniers;
Deux lieux de long nous donnèrent la casse
Tant que nous y convint la bataille donner,
Victorieus demourasmes en la place.

Vueillez sçavoir que en icelle bataille
Le marichal des logis tint la main.
Sus son cheval, decouvrant la chenaille,
Vint à dire icelluy Sainct-Romain :
Cappitaine, sans atendre à demain,
Chargeons sus eulx, ce n'est que villenie.
A ce mot les François aussi roide que daims
Sont retournay et de chere hardye.

Oncques Priant ne tous les filz de Troye
Telle prouesse ne passa par leurs mains.
Par quoy Françoys doivent avoir grant joye.
Il estoit bien dix contre ung du moins
 Père, enfans, cousins germains,
Et Allemens qui leur pointe faisoient;
 Saichez qui sont passez par mains
Et mis à mort, Dieu leur ame pourvoye!

Rememorés la prouesse et vaillance
Du capitaine qui est nommé Mailly;
Jamais lion ne batit à oultrance
Son ennemy comme a fait celuy;
Deux de ses frères avoit avec luy
Qui ont faict fer en icelle victoire,
Oncques bon sang ne peut failly;
A tout jamais il en sera mémoire.

Alors sergens, gens et officiers de bende
Ce sont gettés à pied comme il fut dit,
La picque au poing et affin que on l'attende.
Ils ont acquis ce jour là bon credy.
Ceux de Hedin furent à la boucherie.
Bourguinons, ne soyez plus si hardy
De vostre faict, ce n'est que mocquerie.

Le cronique fut fait et composé
Le jour saint Marc, environ minuyt,
D'un compaignon qui à mainte journée
En la guerre demene son deduit.
De rhétorique il n'est pas fort aduit;
Dont, s'il vous plaist, le tiendrez en excuse;
S'il a failly, point n'en fault faire bruit :
Peu faict chopper se ung homme ne se abuse.

La dernière des chansons politiques relatives au règne de François Ier est une complainte satirique sur la mort de Philibert d'Orange, prince de Nassau, tué au siége de Florence, à peine âgé de trente ans. Brantôme a écrit son éloge dans la Vie des capitaines étrangers (1). Ce fut par dépit que ce prince devint l'ennemi de la France : « Estant venu trouver le roi pour luy offrir son

(1) Tome I des Œuvres complètes, p. 197.

» service, avec fort belle compagnie, le jour du baptême » de monsieur le dauphin, le roy n'en fist le cas qu'il » devoit; et mesmes que le logis qu'on luy avoit marqué » et donné luy fust osté et donné à un autre; grande » faulte, ajoute Brantôme, dont il partist fort mal con- » tent et de despit s'en alla trouver Charles d'Autriche, » qui fust du depuis empereur, pour s'offrir à luy, qui » ne le refusa pas. »

Le prince d'Orange, après que le connétable de Bourbon eut été frappé mortellement au moment d'assiéger Rome, prit le commandement des troupes; plus tard, il combattit souvent avec succès contre les armées françaises. Il ne faut pas être surpris si la fin malheureuse et prématurée de ce vaillant homme de guerre n'a fait qu'exciter la moquerie de nos soldats.

Parmi les indications de chansons historiques relatives aux règnes de Louis XII et de François Ier qu'on rencontre dans les œuvres de Brantôme, j'ai recueilli quelques vers d'une complainte sur les amours du dauphin François, et sur la mort imprévue de ce jeune prince, qui fut, dit-on, occasionnée par le poison. Cet événement, l'un des plus lugubres du règne de François Ier, en est aussi l'un des plus obscurs. Malgré le supplice que le roi fit subir à Lyon au comte de Montecuculli, qui versa, au moins les juges le déclarèrent-ils ainsi, le poison dans la coupe du jeune prince, il est encore incertain si la mort de ce dernier fut violente ou naturelle. Brantôme nous a conservé le récit que l'on faisait à la cour de cet événement (1). Je regrette de n'avoir pu retrouver le texte complet de la chanson sur la maîtresse du prince, car il est certain qu'on y parlait de sa mort. Rien de plus

(1) Brantôme, Œuvres complètes, t. II, p. 261.

bizarre que la réticence de Brantôme au sujet du nom de cette maîtresse, lui qui se vante de l'avoir eue pour cousine germaine, « fille de ma tante, dit-il, sœur de mon père (1). » C'était mademoiselle de l'Estrange, fille d'honneur de la reine, celle-là même dont Clément Marot a dit dans ses Étrennes :

A la beauté de l'Estrange,
Face d'ange,
Il donne longue vigueur,
Pourveu que son gentil cueur
Ne se change.

La chanson que j'ai rejetée à la fin du règne de François Ier est fort curieuse. C'est une suite de couplets dans lesquels l'humeur, la condition diverse des beautés les plus célèbres de la cour sont indiquées sous le voile d'une allégorie ; on les compare chacune à une des constellations.

C'est principalement depuis les premières années du XVIe siècle que la cour de France a mérité cette réputation de politesse et de galanterie qui l'a rendue célèbre chez tous les peuples de l'Europe. Une des causes qui ont le plus contribué au développement de cet esprit de politesse, c'est l'usage qui s'est peu à peu établi de réunir à la cour un certain nombre de femmes, et de les attacher particulièrement à la personne des reines ou des princesses du sang royal.

S'il faut en croire Brantôme, Anne de Bretagne a établi l'usage que les reines de France fussent accompagnées d'un nombre plus ou moins considérable de dames chargées de les suivre partout : « Ce fut la première,

(1) T. II, p. 259.

» dit-il, qui commença à dresser la grande court des
» dames que nous avons veue depuis elle jusques à cest
» heure, car elle en avoit une très-grande suite, et de
» dames et de filles; et n'en refusa jamais aucune, tant
» s'en faut qu'elle s'enquerroit des gentils hommes leurs
» pères qui estoient à la cour, s'ils avoient des filles et
» quelles elles estoient, et les leur demandoient. »

Malgré l'importance d'un pareil témoignage, il ne faut pas croire que la cour de nos anciens rois ait été complétement dépourvue de femmes. En attachant à sa personne tout ce que la noblesse comptait de dames illustres, Anne de Bretagne donna seulement plus de solennité à un usage depuis long-temps établi. Il suffit de parcourir les comptes de dépenses de la maison royale pour s'assurer que depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier plusieurs dames, prises dans la noblesse, accompagnaient toujours la reine. Le nombre, à vrai dire, n'en était pas aussi grand que sous Anne de Bretagne, Éléonore d'Autriche et principalement Catherine de Médicis. A cet égard, le témoignage de Brantôme ne doit pas être révoqué en doute. C'est, du reste, ce qu'il a voulu dire, comme le prouvent les détails fort curieux qu'il ajoute sur l'étiquette introduite par Anne de Bretagne dans le service particulier de sa personne.

Cette coutume, bien loin de se perdre sous les règnes suivants, ne fit que s'accroître, et l'on sait tout le parti que l'astucieuse Catherine de Médicis en tira.

L'on s'était si bien plié à cette mode, que sans les dames et filles d'honneur de la reine, il semblait que la cour ne pouvait exister; ainsi Brantôme dit à ce sujet :
« Bien souvent ay-je veu nos roys aller aux champs,
» aux villes et ailleurs, y demeurer et s'esbattre quelques
» jours et n'y mener point les dames: mais nous estions

» si esbahis, si perdus, faschez, que pour huiet jours que » nous faisions de sejour separez d'elles et de leurs beaux » yeux, ils nous paroissent un an et tousjours à sou» haiter (1). »

Ce fut principalement sous le règne de François Ier que l'usage de réunir à la cour les femmes et les filles des plus grands seigneurs du royaume fut établi. Les habitudes galantes de ce prince et de tous ceux qui l'environnaient en furent la principale raison. Non seulement il se complaisait dans les intrigues galantes, mais il aimait beaucoup à y voir les autres occupés. « J'ai « ouy conter à aucuns, remarque Brantôme en ses *Dames* » *Galantes* (2), qu'il vouloit fort que les honnestes gen» tils hommes de sa cour ne fussent jamais sans des » maîtresses; et s'ils n'en faisoient, il les estimoit des » fats et des sots; et bien souvent aux uns et aux autres » leur en demandoit les noms et promettoit les y servir » et leur en dire du bien, tant il estoit bon et familier; » et souvent aussi, quand il les voyoit en grand arrai» sonnement avec leurs maîtresses, il les venoit accoster » et leur demander quels bons propos ils avoient avec » elles; et s'il ne les trouvoit bons, il les corrigeoit et » leur en apprenoit d'autres. »

Ces habitudes, jointes au grand respect que François Ier voulut toujours qu'on eût pour les femmes, contribuèrent à développer pendant son règne cet esprit de politesse dont la bonne compagnie ne s'est jamais plus éloignée à l'égard des femmes.

Dans la chanson si bien appelée le *Ciel de la cour*, toutes les femmes qui se signalèrent par quelque intrigue

(1) Capitaines illustres françois, t. I. François Ier.

(2) Discours VII, t. VII de l'édit. in-8°, p. 538.

sont désignées sous le nom d'une constellation; on trouve cette chanson dans le premier volume d'une collection fort curieuse de chansons historiques toutes relatives à la France du XVIe au XVIIIe siècle. Cette collection, composée de trente cinq volumes in-folio, après avoir été formée avec beaucoup de soin par le ministre de Louis XVI, M. de Maurepas, fait partie du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale.

A la marge des différentes pièces de cette collection, on lit de petites notes historiques dans le genre de celles que je reproduis au bas des couplets du *Ciel de la cour*. D'après ces notes, le *séraphin* du seizième couplet serait le cardinal de Lorraine. Les lignes suivantes, que je copie dans les Dames Galantes de Brantôme, pourront faire juger si ce prélat méritait de figurer dans cette chanson.

« J'ay ouï conter que quand il arrivoit à la cour quel» que belle fille ou dame nouvelle qui fust belle, il la » venoit aussi tost accoster, et l'arraisonnant, il disoit » qu'il la vouloit dresser de sa main. Quel dresseur ! Je » crois que la peine n'estoit pas si grande comme à » dresser quelque poulain sauvage. Aussi pour lors di» soit-on qu'il n'y avoit guères de dames ou filles rési» dentes à la cour ou fraischement venues qui ne fussent » desbauchées ou atrappées par son avarice et par la » largesse du dit cardinal; et peu ou nulle sont-elles » sorties de cette cour femmes et filles de bien. Aussi » voyoit-on pour lors leurs coffres et grandes garde» robbes plus pleines de robbes, de cottes, et d'or, et » d'argent, et de soye, que ne sont aujourd'huy celles » de nos reynes et grandes princesses (1). »

(1) Dames Galantes, tome VII, p. 539 des Œuvres complètes.

REGNE DE LOUIS XII.

I

BALLADE

SUR LA PRISE DE GÊNES, PAR JEAN D'AUTON.

1506.

1 Les Genevois, de leur propre nature,
N'ont foi ni loi, si ce n'est d'aventure
Par feintise, qu'on ne doit soutenir.
Jà tant de fois ont mis à la rupture
Leurs promesses, qu'il n'y a créature
Raisonnable qui s'y veuille tenir;
Voire et cuident par force entretenir
Leur bon crédit, et mener leur affaire,
Sans le devoir et tribut vouloir faire
A vous, sire, ne à droit vous supplier;
Mais s'ils sont forts, pour leur effort défaire,
Leur force faut par force humilier.

2 L'historiale et prouvée écriture,
Nous montre assez, et fait claire lecture
De leurs faux tours, dont nous dut souvenir :
Sur nos gens lors firent déconfiture

En leurs détroits, sous ombre et couverture
De leur vouloir aider et subvenir.
Le roi Louis les sut bien prévenir,
Quant en enfer ordonna leur repaire;
Au roi Charles tinrent parti contraire;
Puis les voyez contre vous rallier.
Que reste plus? pour venir au parfaire,
Leur force faut par force humilier.

3 Faites sur eux et dessus leur clôture
Un tel échec et si ample ouverture,
Qu'on y puisse sûr aller et venir,
Sans leur laisser ni vivres, ni pâture,
Place, ni fort, or, argent, ni voiture,
Tant qu'il en soit mémoire à l'avenir,
Et que tous ceux qui les verront punir,
Aient tout temps crainte de vous méfaire;
Mais au surplus qui voudroit satisfaire
A son défaut, il faut tout oublier;
Aux rebelles qui ne se voudront taire,
Leur force faut par force humilier.

4 Prince, à la fin qu'on y soit à refaire,
Prenez tous ceux qui ont voulu forfaire,
Et les faites bien baguer et lier,
Pour les traiter comme il vous pourra plaire,
Et en faire des autres l'exemplaire;
Leur force faut par force humilier.

Une autre fois adviendroit de léger,
Que par défaut de les bien corriger
De leurs délit, dont ils en ont fait tant,
Que leur vouloir seroit prêt et content

De faire un tour pour vous endommager.
Si à ce coup ne les faites ranger
A la raison, il est bien à songer
Qu'ils en feront encore bien autant
Une autre fois.

Puisque autrement on ne s'en peut venger,
Châtiez-les ores pour abréger,
Un coup pour tous, en vous y ébattant.
Et cela fait, soyez assûr de tant
Qu'eux et autres douteront le danger
Une autre fois.

II

CHANSON

SUR LA CONVALESCENCE D'ANNE DE BRETAGNE.

Ce sont les vingt-quatre couplets de la valetude et convalescence de la royne très-chrestienne madame Anne de Bretagne, deux fois royne de France.

1512.

En temps obscurs, de pitoyable et merveilleuse perplexité, je vois au pourpris royal de Bloys deux très-haultes et très-nobles princesses, de grandeur spectable et magnificence incrédible, dont une sembloit estre mère, et l'autre fille, toutes deux également dolentes

en semblance, et de trouble maintien. Lesquelles, après avoir fœminement jetté plusieurs exclamations piteuses avec interjections confuses (toutesfois en bruit taciturne), finalement raffermèrent leurs voix et rasséirent leurs habitudes par plaincte modérée, facile à entendre; et se mirent à genoux, joingnanz les mains au ciel, puis par xxiiij coupletz différentz en résonance armonieuse, exprimèrent la très profonde doléance de leurs cueurs, comme en manière de psalmodiation par répétitions alternatives.

FRANCE.

1 Vray Dieu du ciel dont le pouvoir ne fine,
Dieu qui forma l'humaine créature
A ta semblance digne,
Escoute-moy par ta grâce bénigne :
Car mise suis en grande desconfiture,
Et mortelle ruyne,
Si ton soleil à ma bonne adventure
N'esclarsist ma bruyne.

BRETAGNE.

2 O mon vray Dieu, dont le pouvoir ne fine,
Dieu qui resplends en l'ordre seraphine
Sur toute essence pure,
Las! prends de moy aujourd'huy soing et cure,
Ou autrement tout bien de moy décline;
Et fauldra que j'endure
Tous les malheurs que de faire est encline
La mort cruelle et dure.

FRANCE.

3 Royne des cieux, pleine de toutes grâces!
Regarde-nous en ces régions basses,

Et ton cher filz supplie
Que le fier dard de la mort rompe ou plye,
A tout le moins retarde aucune espaces,
Et si retienne en vie
Nostre royne Anne, à mortelles menasses
Durement asservie.

BRETAGNE.

4 S'il est pitié en toy qu'on chante ou dye
Vierge sans per, au moins que j'en mendie
Trente ou quarante brasses,
Ce sont tant d'ans qu'encor vivre tu faces
Celle qui toute à t'aimer se dédie.
Ses forces sont jà lasses
Mais il n'est rien que te nye ou desnye
Ton filz, si tu l'embrasses.

FRANCE.

5 Espritz du ciel, espritz archangéliques
Sainctes et sainctz, nobles vierges celiques,
Vefves et continentes,
Offrez à Dieu requestes pertinentes
Dont on voirra les exploitz mirifiques
Car maintes gens et gentes
Sçavent qu'elle a voz maisons magnifiques
Rendu plus réfulgentes.

BRETAGNE.

6 Hélas! oyez noz prières présentes,
De toute faincte ypocrisie exemptes
Sainctz confès catholiques,
Et vous, martyrs, desquels maintes reliques
Elle a orné de beaultez excellentes.
Voyez les maulx publiques

Et destournez nos personnes dolentes
D'injures tant obliques.

FRANCE.

7 Peuple françois, o très franche noblesse,
Si ce malheur trop apparent nous blesse,
Plus grand mal devons craindre.
Par quoy nous fault nos cueurs mesmes estraindre
De prier Dieu que ceste paour nous cesse
Et noz larmes espraindre.
Car grand douleur poursuit nos princesses
Pour ses vertus estaindre.

BRETAGNE.

8 Franc Breton noble, à qui la mort veult taindre
Le blanc en noir et trop au vif attaindre
Ton cueur par grand'aspresse,
Faictz de tes yeux une fontaine expresse,
Et garde bien là dedans y remaindre
Fors douleurs et tristesse;
Mais toutesfois ains que du tout se plaindre
Espérance est maistresse.

FRANCE.

9 Or priez donc, vous, nobles virginettes,
Enfans d'honneur, toutes personnes nettes,
Vierges sans taches et sacrées nonettes,
Suppliez Dieu de cœur et de pensée.
Entendez-y, pucelles mignonettes,
Offrez à Dieu piteuses chansonnettes;
Allez nuds piedz, ô mères honnestes
Sur l'herbe verd, sur sablon et chaussée.

BRETAGNE.

10 Fœminin sexe, aussi doulx que rosée,
Hélas! par vous soit la face arrosée
De mainte larme en amour embrasée
Pour vous jecter du péril où vous estes;
Car si la mort jà preste ou disposée,
Ruoit son dard où droict prend sa visée,
En dueil sera la vostre vie usée
Et n'eustes oncq tant de maulx ny molestes.

FRANCE.

11 Sexe viril, Françoys, Breton, Latin,
Priez à Dieu, tant au soir qu'au matin,
Qu'Atropos face autre part son butin,
Et cherche proye ailleurs que sur noz lieux.
Tous, moyne et carme, hermite et augustin
Religieux, prescheur observantin,
Et prebstre et clerc, chanoyne et célestin,
Faictes chascun endroict soy qui myeux myeux.

BRETAGNE.

12 Mettez-vous-y trestous, jeunes et vieulx,
Priez du cueur et larmoyez des yeux
Pour la meilleure qu'on ayt veu soubz les cieulx
Depuis qu'Hélène engendra Constantin;
S'ores la prend le puissant Dieu des dieux,
Vous nous verrez advenir des maulx tieulx
Que de cler sang courront aval les rieulx,
Par ce meschef soubdain à repentin.

FRANCE.

13 Vostre roy plore (ô noble sang de France)
D'un cueur piteux, de loyale souffrance;

Percé de dueil au vif et à oultrance;
Secourez-le, soyez-lui compassibles.
Sa fille aisnée en a telle desplaisance,
Comme elle doibt par naturelle usance;
L'autre fort jeune est encore en enfance
Qui ne cognoist les meschefz tant nuisybles.

BRETAGNE.

14 A! franсz Bretons, par tous moyens possibles
Veillez en pleurs et larmes indicibles;
Ne soyez plus joyeux, gays, ne risibles
Tant que sachez que soit à délivrance
Vostre princesse ayant douleurs sensibles
Au médecin du tout incognoscibles,
Mais à Dieu seul cogneues et visibles
Qui donner peut salut et recouvrance.

FRANCE.

15 Roy très illustre et père du pays,
Voy tes subjectz estonnez, esbahis,
De tes douleurs dont ils sont envahis
Et comme toy en portent peine et dueil,
Couchez en terre aussi platz que plays
Crient à Dieu : Ah! sire Dieu, trahis
Nous sommes bien; nous as-tu tant hays
Que tu nous oste à chascun son autre œil?

BRETAGNE.

16 Royne bénigne, et nostre doux recueil,
Plust or à Dieu qu'il en fust à mon vueil
Et que des miens passer le mortel seuil
Deussent grant nombre aujourd'huy qui sont vifz,
Et je te veisse en royal appareil

Luysant au monde ainsi qu'un beau soleil,
Comme autrefois t'ay veu à mon devis.

FRANCE.

17 Tu monseigneur, hault espoir des Françoys;
O duc Françoys,
Des grandz princes le choys,
Seconde fleur des plus nobles du monde,
Vois or comment on se lamente à Bloys
Bien l'apperçoys;
Dont certes tu reçois
Après le roy peine extrême seconde.

BRETAGNE.

18 Ce danger grand qui sur nous deux se fonde
Sur luy redonde
Et trouble la clere unde,
Voyant sa mère en dangereux destroictz,
Voyant pâlir sa perle clere et ronde,
Qu'en luy abonde
Une pitié parfonde,
Certes son cueur faictz ses naturels droictz.

FRANCE.

19 Despoulle-toy de fleurs et de verdure,
Si ceci dure,
Et prend nostre vesture,
Printemps nouvel, entrant au mois de mars.
Trop hayrons-nous ta verde floriture,
Si ta figure
A si mauvais augure,
Qu'à ton venir mort nous jette ses dardz.

BRETAGNE.

20 Ne chantez plus, vos oyseletz espars
De toutes pars,
Laissez vos chantz gaillardz;
Et lamentez en très-piteux murmure,
Jusques tant que jeunes et vieillardz,
Pasteurs en parcz,
Gendarmes et souldartz
Ne doubtent plus ceste mortelle injure.

FRANCE.

21 Ne flotte plus, ne reflotte, la mer,
Si cest amer
Que nul ne doibt aymer,
N'est avant hors de ma triste mémoire.
Poissons nageantz, laissez-vous tous pasmer
Et abismer
Sans plus d'eau humer
Si ce mal tombe au grand fleuve de Loire.

BRETAGNE.

22 Si la royne ist de ce val transitoire,
Honneur et gloire
Autant qu'on peut croire
Adieu vous dict pour mon dueil exprimer.
Adieu clémence et vertu donatoire,
Pitié notoire
Aulmosne méritoire
Et tous les biens qui sont à estimer.

FRANCE.

23 Bretagne, fille, ayons en Dieu fiance,
Car ma créance

Encline à espérance,
Tant ont nos gens faict prières et veux.
Dieu tout puissant poise tout en balance;
Mais quand sa lance
A nous punir s'avance,
Pitié le rend vers ses servantz piteux.

BRETAGNE.

24 France, ma mère, hélas! ce cas hideux
Touche à nous deux;
Mais si Dieu glorieux
Vouloit monstrer sa grand resplandissance
Son nom haultain, son nom victorieux
Feroit heureux
Maintz pauvres langoreux
Qui jà de paour n'ont vertu ny puissance.

III

FRAGMENT D'UNE CHANSON

COMPOSÉE PAR LES AVENTURIERS SUR LA DÉROUTE DE NOVARRE.

1513.

On lit dans Brantôme, t. I, p. 83 des Grands Capitaines françois :

« Si ne fust-il (le roi Louis XII) trop content du dit
» M. de La Trimouille après sa desroute de Novare et de
» l'appointement qu'il fist à Dijon avec les Suisses, que
» le roy desapprouva, et pour le commencement ne le
» voulut point tenir; toustes fois, après avoir bien pesé

» le tout, et que pour chasser son ennemy il ne faut » nullement espargner un pont d'argent, quoi qu'il aille » un peu de l'honneur. Les *Avanturiers* françois en firent » une chanson qui commence ainsy :

Holà! holà! dict La Trimouille,
Le roy est-il vostre amy?
— Ouy, ouy, mon capitaine,
Car il n'est pas nostre ennemy.
Mais nous voulons le comté d'Ast
Et le chasteau de Milan aussi,
Et des escus quatre cent mille
Pour retourner en nos pays. —
— Vous avez vos fiebvres quartaines
Avec force coups de lance
Pour vous chasser en vos pays.

IV

LES LANSQUENETS A CAEN.

Ballade caennaise.

1514.

1 Gens obstinez, d'étrange nation
Et d'une vie abominable et vile,
Cuidiez-vous par obstination,
Mettre sous pieds de Caen la bonne ville
Qui de long-temps a liberté civile?
Et maintenant vous troublez les Canais!
Fuyez-vous-en, ords, vilains Lansquenets.

2 S'on a souffert de vous dedans Bayeux,
A Argentan, à Sès, ou à Falaise,
Pas ne s'ensuit que dans les autres lieux
Vous dominiez et faciez à votre aise.
Ne sommes mie à traicter, n'en desplaise,
Comme foireux ou comme des quenets.
Fuyez-vous-en, ords, vilains Lansquenets.

3 Vous estes ords, puans, paillards, gloutons,
De vostre païs déboutez et banis;
Et de Naples portez les gros boutons,
De quoy nos lits et couches sont honnis;
Comme pourceaux vous traictez en vos nids,
De vostre estat tous sont plus ords que nets.
Fuyez-vous-en, ords, vilains Lansquenets !

4 Vostre venir estoit assez plaisant,
Mais le maintien vostre vouloir descouvre;
Vostre partir a esté deplaisant.
Pourquoi concluds qu'en la fin on loue l'œuvre;
Si dedans Caen jamais pour vous porte ouvre,
Mieux vous vauldroit a estre morts que nez.
Fuyez-vous-en, ords, vilains Lansquenets !

5 Prince ! ils beuvoient chascun vingt pots de bière
Et nostre vin ils ont beu à canèz.
Cidre, cervoise, tout passe par l'herbière.
Que vous puissiez de bref gésir en bière!
Fuyez-vous-en, ords, vilains Lansquenets !

———

V

BALLADE

ENVOYÉE PAR MAISTRE JEHAN MAROT
A MONSEIGNEUR LE DUC DE VALLOIS (FRANÇOIS Ier),
LORSQU'IL FUT RETENU EN SON SERVICE.

1514.

Puisqu'ainsi est, très-illustre seigneur,
Qu'il vous a pleu me faire cest honneur,
Grace et bienfaict, que de me retenir
L'un de voz serfz, dont me sens le myneur,
Graces vous rens, car ce m'est tant bonheur
Que de meilleur ne pourrois obtenir,
Ces jours passez, esperant advenir
Joye après deuil. J'ay crié par hahan :
Post tenebras ego spero lucem.
Ainsi que Job souffrant maulx à planté,
Et qu'il soit vray il y a près d'un an
Que demeuré je suis nud comme Adam,
Mince de biens et povre de santé.

Dès lors que mort print des dames la fleur,
Que France encor regrette en couvert pleur,
Mez sens perdiz puissance et contenir,
Car povreté, nécessité, malheur
Et maladie à la triste couleur
Malgré mes dons vindrent m'entretenir,
Et d'avec moy lyesse forbannir.
Lors eussiez veu le povre maistre Jehan
Plus estonné que n'est ung chahuan

De tous oyseaulx batu et tourmenté;
J'avois le teint de couleur d'esperlan
Plus maigre et sec que les jambes d'un pan,
Mince de biens et povre de santé.

Mais Dieu voyant que l'amère liqueur
De povreté n'a sceu matter le cueur
Et qu'espérance ay eu en souvenir,
Saichant aussi que comme belliqueur
Garny d'espoir suis demeuré vainqueur,
A fait santé par devers moy venir,
Et a chassé jusques au revenir
Infirmité plus jaulne que safran.
Dont, monseigneur, j'espère mesouan
Bien vous servir de cueur et voulenté,
Et crier tant : Malheur, va-t'en, va-t'en,
Que ne seray (vous aydant) comme antan
Mince de biens et povre de santé.

Prince excellent, plus beau que le dieu Pan,
Franc, libéral comme le pellican,
Je vous supply, par vous soyt debouté
Malheur maudit qui tant m'a fait de tan;
Afin que plus ne soye en son carcan,
Mince de biens et povre de santé.

VI

RONDEAU

DU DIT MARROT A MON DIT SEIGNEUR LE DUC DE VALLOIS.

1514.

En bon estat long temps a ne peuz estre,
Je ne scay s'il tient à moy ou au prestre,
Mais tant y a cela, cognois-je bien,
Que je ne puis trouver aucun moyen
De recevoir soit en église ou cloistre.

La croix s'enfuit et ne veut apparoistre
Devant mes yeulx, mais, vray Dieu, que peut-ce estre ?
Car une fois je me sens crestien
En bon estat.

Pour ces raisons, mon hault seigneur et maistre,
Fleuron de lys que l'ermyne fait croistre,
Espoir françois, des Bretons l'entretien,
Je vous supply que me faciez ce bien
De me couscher en voz papiers, et mettre
En bon estat.

REGNE DE FRANÇOIS Ier.

I

CHANSON

DES AVANTURIERS ENGAGÉS AU SERVICE DU ROI DE FRANCE PAR PIERRE DE NAVARRE.

1515.

1 Tous compaignons avanturiers,
Qui sommes partis de Lyon
Pour aller sur la mer salée,
Pour acquérir bruit et renom,
En Barbarie nous irons
Contre ces mauvais mécréans;
Mais devant que retournions,
Nous leur aurons donné mal an.

2 Le comte Petre de Navarre
Du roi a la commission
De mener sur la mer grant guerre
Et amasser des compaignons.
Le tour qui nous fist n'est pas bon,
Car nous sommes très mal nourrys.
Pour l'amour du roy l'enduron,
Puisque la foy luy ons promis.

3 Nous en irons à la Romaigne,
Par devant le pape Léon,
Qui nous donra la pardonnance,
Car autrefoys servi l'avon.
L'année qui vient, nous espérons
Que sur la terre aura bon bruyt.
Jamais sur la mer nous n'yrons,
Si rechappons ce coup icy.

4 Quant m'y souvient de la poulaille
Que mangier soulions sur les champs,
En vuydant barris et boteilles,
En nous y donnant du bon temps.
Et nostre hoste allions batant
Quant ne nous donnoit de bon vin ;
Cher nous est vendu maintenant,
Manger il nous faut du biscuit.

5 Nous estions vingt et troys galères
Au port de Ligorne arrivez ;
Et si estions grant compaignie,
N'avions ne maille ne denier.
En jouant les cartes et les dez
Nostre argent nous est bien failly,
Les poux que j'avons amassez
De les tuer c'est bon déduit.

II

CHANSON

DES AVANTURIERS DE FRANCE SUR LE DÉPART DU ROI POUR LA CONQUÊTE DU MILANAIS.

1515.

1 Le roy s'en va delà les mons,
Le roy s'en va delà les mons.
Il menra force piétons,
Ils iront à grant peine,
L'alaine, l'alaine, me fault l'alaine.

2 Les Espaignolz nous vous lairrons,
Les Espaignolz nous vous lairrons;
Le roy de France servirons; (*bis*)
Nous en avons la peine,
L'alaine, etc.

3 A noz maizons a ung mouton,
A noz maisons a ung mouton;
Tondre le fault en la saison (*bis*)
Pour en avoir la laine,
L'alaine, etc.

4 M'amie avoit nom Jhaneton,
M'amie avoit nom Jhaneton;
. . . .
Point n'y avoit de laine,
L'alaine, etc.

5 Celuy qui fist ceste chanson,
Ce fust un gentil compaignon
Vestu de laine.
L'alayne, l'alaine, my fault l'alaine !

III

1re CHANSON

SUR LA BATAILLE DE MARIGNAN.

Chanson nouvelle des Suyces sur la bataille de Marignan, et sur la teneur de : Venez au pont de pierres, Brughelins et Gantois.

1515.

1 Seigneurs, oyez des Suyces
Qui tant font du grobiz,
Ils ont laissié leurs lices,
Leurs vaiches et brebiz,
Venanz pères et filz
Sur le franc roy de France.
L'argent du crucifix
Les mist en ceste dance.

2 Ce fut quant pape Jule
Les fist ses protecteurs,
Les nommant par sa bulle
Des princes domateurs,
De l'Église recteurs,
Et de la sainte ligue
L'empire et les trompeurs;
Au roy firent la figue.

3 Leur conductier se clame
Cardinal de Syon,
Qui fait bruyre sa fame
Jusqu'au mont de Syon.

Il a fait maint sermon
Pour unir ces belHtres,
Tant qu'a trouvé façon
D'avoir chappel et mittres.

4 Par Monferra passèrent,
En Ast vindrent après.
Marraboys y trouvèrent,
Buvans nostre vin frès.
Eux ensemble à grans tretz
En emplirent leurs gaves,
Et pour l'avoir plus près
Couchirent en noz caves.

5 En la povre Astesane
Quatre mois embuscha
La gent marrabesane,
Maint bon homme y torcha.
Aux femmes n'attoucha,
Montault scet de leur stille,
Car ung d'eulx embrocha
Le curé de la ville.

6 En la povre Astesane
A mangié maint poullet
La gent marrabesane
Et baillié maint soufflet.
Piz est que ung, s'il vous plet,
Caballieros grant maistre,
Par faulte de mulet
Vint chevauchier le prebstre.

7 D'Ast se partirent Suyces,
Quant eurent rasibus
Embourré leurs pellices
De melons et cabus.

Or feront ragibus
Sur le roy qui s'avance,
Et feust-il Belgibus
Trouver l'yront en France.

8 My passer la montagne,
My mater Monceniz;
My brusler la Champagne,
My squarcer fior de liz,
My pigler San-Denyz,
My scacer roy Francisque
My voler qu'à Paris.
Tout spreke à la todisque.

9 Vers Piémont et Saluces
S'addressent à grans flotz,
Garniz de poulz et puces
Mieulx que de cavalotz.
Leurs tabours et fiflotz
Par tout ont ouverture;
Pynerol jusqu'à los
En senty la poincture.

10 Ils ont prins le passaige,
Mais mal l'ont retenu,
Car maulgré leur visaige
Françoiz l'ont obtenu.
Le roy deçà venu
Leur fist telle vesarde
Que bien eussent vollu
Tourner à sauvegarde.

11 A Villefranche vindrent
Marraboÿs joindre au pas,
François là les surprindrent
A l'heure du repas.

Eschapper n'en sceut pas
Seigneur Prospre, leur maistre;
Lui et ses sattrapas
Payeront la menestre.

12 Suyces lors s'esmayrent,
Si se sont deslogiez;
Saigement se retirent
Tous ensemble arrengiez.
Comme chiens enragiez
Sur Chivas se vengièrent;
François les ont chargiez,
A Milan se cachièrent.

13 Soubz umbre de concorde
Messaiges ont tramiz
Au roy qu'il se recorde
Qu'ilz feurent bon amiz.
Encor le seront-ilz,
Se pour argent ne reste,
Si que tout fut remiz
Et la peccune preste.

14 O franc roy, ne te fye
De ces Suyces, faulx gars;
Car leur foy, je t'affye,
Ne vault pas deux lyars.
En joüant de leurs ars
Ung tour la practicquèrent,
Du Milanois fringars
Leur couraige monstrèrent.

15 Trente mil youerliques,
Oultre ceux de Milan,
Vindrent, traynant leurs picques,
Tout droit à Marignan,

Cuidans secretement
Trouver gaulx en surprinse;
Mais on a ben souvent
Oy corner sans prinse.

16 Sur le franc roy sallirent,
Cornans comme vachiers,
Françoys les recoeillirent
A guise de bouchiers.
Landsknects, aventuriers
Si bien les enlardèrent
Que le moins deulx entiers
A Milan retournèrent.

17 Vingt mil et davantaige
De ces Suyces mastins
Sont remaiz en hostaige
Autour de ces haultins.
Plus ne buvront noz vins,
Gaulx ont percié leurs trippes,
Au deable les quattrins
Qu'ils eurent en leurs gippes.

18 Pour leur doeil plus accroistre,
Deux mil d'eux, en fuyant,
Feurent ars en ung cloitre,
Cuidans estre à garant.
Pou feust le demourant
Se le roy à sa gloire
Eust esté consentant
De suyr la victoire.

19 Leur cardinal s'en tricque
Qui remaint là son dan,
Plus n'y vault sa praticque
De preschier à Milan,

Laissant Maximian
Deffendre la fortresse;
Mais ne la tint pas l'an,
Car trop eut grande oppresse.

20 Comme saige abandonne
Chasteau, peuple et cité,
Du roy qui lui pardonne
Sera bien appoincté,
Et par trop mieulx traicté
Qu'en celle brouderye;
Oultre monts est troté
Vers France et tyre vye.

IV

2e CHANSON

SUR LA BATAILLE DE MARIGNAN.

Chanson nouvelle de la journée faicte contre les Suysses pour le très-victorieux roy de France Françoys Ier, roy de ce nom, sur le chant de Gentil Promoguet.

1515.

1 Qui vous esmeut, Suysses,
Venir contre la loix,
Et branler droit vos picques
Contre ung si noble roy?
Vous feistes le pourquoy,
Avez perdu la gloire;
Gens sans droit et sans foy
Jamais n'auront victoire.

2 Orgueil et avarice
Vous ont rendu confus,
Quant de paix et justice
Avez fait les reffus.
On cognoit les abus
Qu'avez fait contre France;
Mais Dieu, qui est lassus,
En a fait la vengence.

3 Mal feistes le devoir,
Attendu la richesse
Que vous deviez avoir
Pour tuer la noblesse
De France, qui vous blesse,
Et met en déshonneur.
Gens faillans de promesse
Jamais n'auront honneur.

4 En criant : France, France
Entendistes la voix
Et sentistes la lance
Du noble roy Françoys,
Qui chargea plusieurs foys
Sur vous d'estoc, de taille,
Tellement que deux fois
Perdistes la bataille.

5 Mieux eut valu la hayre
Pourter pour voz harnoys
Que crier : Haire, haire,
Et mourir soubz voz boys,
Le jour de Saincte-Croix.
On dira pour mémoyre
Que contre les Françoys
Perdistes la victoire.

6 En tout est abolye
La réputation
De vous en Italye
Et aultre nation.
Le cardinal Syon
A failly à son compte;
Mais pour solution
Après orgueil vient honte.

7 Suysses et cantons,
Bien estes escornez,
Chantés en divers tons
Pour vos mors et cornez;
Car bras, testes, corps, nez
Furent hachez d'espée.
Ceux qui ne sont pas nez
Maudiront la journée.

8 Vous vous disiez dompteurs
Des princes et des roys;
Vous estes grans vanteurs
Et fiers, plain de desroys.
Trop vous ont les Françoys
Nourris et supportez,
Mais par le roy Françoys
Vous estes bien domptez.

9 Françoys, roy magnifique,
Prince victorieux,
Qui maint canon et picque
Avez veu de vos yeulx,
Rendez graces aux cieulx
Dont vient toute victoire;
Tousjours serez heureulx
Se à Dieu donnez gloire.

V

3e CHANSON

SUR LA BATAILLE DE MARIGNAN.

1515.

Chanson des Aventuriers sur les Suisses.

On lit dans Brantôme, Discours XLV, art. de François Ier :

« Une chose rare et peu advenue advint en ceste bataille, car les Suisses ne se contentans du combat du
» jour précédent, que la nuit par trop tost avoit interrompu et que François et eux estoient logez et couchez
» quazi pesle mesle, de fort grant matin vindrent à recommencer et à donner mieux jusques à nostre artillerie ; mais ils furent si bien receus des nostres qu'ils
» furent bravement repoussez et taillez en pièces sur le
» champ environ dix à douze mille ; et le reste se sauva
» comme il peut avec leur général, le cardinal de Sion :
» en quoy ils ne firent ce qu'en dict une vieille chanson
» des adventuriers de ce temps :

De Milan par un homme,
Tout droict à Marignan
Vous aurez la bataille.
Ouy, sire, en bonne foy,
J'ay veu partir les Suisses
En vous fort menaçant,
Traisnant, branlant la picque,
Pour tuer tout, vous et vos gens. »

VI

4e CHANSON

SUR LA BATAILLE DE MARIGNAN.

1515.

La Guerre, par Jannequin.

1 Escoutez, escoutez
Tous, gentilz Gallois,
La victoire du noble roy Françoys,
Du noble roy Françoys;
Et orrez (si bien escoutez)
Des coups ruez
De tous costez, de tous costez,
Des coups ruez de tous costez.

2 Soufflez, jouez, soufflez tousjours,
Tornez, virez, faictes voz tours,
Phifrez, soufflez, frapez tabours,
Soufflez, jouez, frapés tousjours,
Tornez, virez, faictes voz tours,
Phifrez, soufflez, frapez tabours,
Soufflez, jouez, soufflez tousjours.

2 Tonnez, tonnez, bruyez, tonnez,
Gros courtault et faulcons,
Pour resjouyr les compaignons,
Pour resjouyr les compaignons,
Les com, les com, les compaignons.
Von, von, von, von,
Von, von, von, von,
Paripatoc, von, von, von, von, von, von,
Paripatoc, von, von, von, von, von, von.

3 Farira, rira, rara, lale,
Farira, rira, lala, lala, lale,
Tarira, rira, lala, lala, lala, lale,
Lalala, lalala, lalala, lalale,
Pon, pon, pon, pon, pon, pon,
Masse, masse, ducque, ducque, lala, lala,
Lalala, lalala, alala, lalala.
Donez des horions, pati, patac.
Tricque, tricque, tricque, trique,
Tricque, tricque, tricque, tricque,
Trac, tricque, tricque, tricque,
Chipe, chope, torche, lorgne,
Chipe, chope, serre, serre, serre.

4 Aventuriers, bons compaignons,
Bendez soubdain gentilz Gascons,
Nobles, sautés dans les arçons,
Armés, bouclés, frisques et mignons,
La lance au poingt, hardiz et prontz.
Donnez dedans,
Frapés dedans,
Soyez hardis
En joye mis,
Chascun sa saison!

5 La fleur de lys, fleur de hanlt pris,
Y est en personne.
Alarme, alarme, alarme, alarme,
Suivez tous le roy
Françoys;
Suyvez la couronne,
Sonnez, trompetes et clarons
Pour resjouyr les compaignons. (*ter*.)

REFRAIN.

Au fan feyne
Frerelelan, faufan, feine
Frerelan, fan,
Frere le lan fan feine fan!

I.

Boutez selle,
Boutez selle,
Boutez selle,
Boutez selle!
Avant, avant.
Gens d'armes, à cheval,
Gens d'armes, à cheval,
Gens d'armes, à cheval,
Tost à l'estendart, tost a l'estendart,
Avant, avant,

Fan, fan, fan, fan,
Fan, feyne, fan.
Frere le lan, fan, feyne,
Frere lan, fan, feine, fan, (*ter.*)
Farira, rirara, lala, farira ri,
La, la, la, la,
Tricque, trac, tricque, trique, trac,
Patac, tricque, tricque, trac,
Patipatac, patipatac,
Alarme, alarme,
Choc, choc, patipatac, patipatac.
Escampe toute frelore
La tintelore frelore,
Escampe toute frelore
La tintelore frelore.
Escampe toute frelore, bigot! (*ter.*)

VII

1re CHANSON

SUR LE SIÉGE DE MÉZIÈRES.

ÉLOGE DE BAYARD.

1521.

Les bourgeoys de Mézières aux bons capitaines et protecteurs du dict Mézières.

1 Dieu doint honneur et longue vie
Aux bons protecteurs de Mézière,
Qu'ils nous ont saulvé notre vie
Tant par devant que par derrière.
Ceulx qui sur nous avoient envie
Ont trouvé si forte barrière,
Que maulgré leur dens et leur vie
Furent contrainctz courir arrière.

2 On doibt bien avoir souvenance
De Bayart, Montmoreau, Boucart,
Larochepot, et leur vaillance.
Bayart mordoit comme ung liepart;
Moreau rua trop par oultrance,
Lorge secourt, confort Boucart.
Sans eulx le royaume de France
Estoit en danger d'ung bon quart.

3 L'aigle ne sceut pas enfronter
Rochepot plus forte que pierre.
Nansot ne l'oza confronter;
Maulevrier la breche tint serre.

Tous ensemble feirent troter
Les faulx Henouyers de grand herre.
Le roy les commanda froter
A Bapaulme, dedans leur terre.

4 Et faut il mettre en oubliance
L'ardent et furieux couraige
Qu'avoit d'iceulx toute aliance?
Piéton françoys disoit : J'enraige
Que nous ne marchons en deffense.
Brief n'y avoit pas le bagaige
Qu'il ne voulsist mourir pour France;
Combien que soit ung dur passaige.

5 O très chretien roy de France,
Si vous sçaviez l'ardent désir
De batailler, et la vaillance,
Les labeurs qu'ont voulu saisir
Vos bons adventuriers de France,
Tant qu'il en a fallu gésir,
Leur donriez quelque récompense,
Se c'estoit vostre bon plaisir.

VIII

2[e] CHANSON

SUR LE SIÉGE DE MÉZIÈRES.

1521.

La Réplique des bourgoys de Mézières au comte de Nansot et à ses gens.

1 Comte Nansot, Felix, Francisque,
Qui cuydés user de finesse,
Faulse nacion trop inique,
Comment avez la hardiesse

Contrevenir au roi Franciscque?
A dit par foy de gentilesse,
Puys qu'à luy vouliés avoir picque,
Qu'il se vengeroit par rudesse.

2 Vous avez bruslé des villaiges
Qu'à vous fut grande villenie;
C'estoyent voz nutritifz passaiges
Pour venir en France jolie
Quérir meracieux bruvaiges,
Des quelz vous faisiez chère lye.
Fustes plus sotz qu'oiseaulx vollaiges
D'avoir commis ceste follye.

3 Lors disiez que le roy couvoit,
Puis qu'il ne venoit en defense,
En son noble cueur concevoit
La vostre folle oultrecuydance.
Contre vous guerre ne mouvoit,
De sa foy n'avoit oubliance.
Quant a congneu qu'on le grevoit,
S'est venu venger de l'offense.

4 Vous veniez par une couverte
Commencer la marche assaillir,
Avoit encoires la main verte
Contre vous ne vouloit faillir.
Vostre pensée fut ouverte
Dedans Mouzon, et au saillir
Toute trahison fut aperte;
Vérité ne peult defaillir.

5 Combien que fussiés grosse armée,
Gantoys, Hespagnoltz, Bourguygnons,
Guerre de paysans amassée,
Lancequenetz et Brodions.

Hennoyers, coupeurs de ramée,
Vous ne valiez pas deulx ougnons,
Car vostre avant-garde affamée
En vain greta tous ses canons.

6 Vous ne vouliez aucun dommaige,
Au royaulme de France faire;
Sembloit à vostre doulx langaige
Que n'estiez motifs de l'affaire.
D'ung faulx maulvais traistre couraige
Vous avez faict tout le contraire.
L'on se vengera du dommaige
Et s'on ne vueilt comme vous faire.

7 Après que vostre aigle trop fiere
Eut batu l'air sans povoir prandre
La nostre petite Mézière,
Craingnant moult fort la salamandre,
Elle s'envolla par derrière,
Cuydant à Saint Quentin descendre.
Le blanc lyon de sa griffière
Luy feit bien ses aelles descendre.

IX

3e CHANSON
SUR LE SIÉGE DE MÉZIÈRES.

1521.

S'ensuyt une ballade.

Cheval fauveau, au pied blanc, demy mort,
Fut à Mouzon aveugle, sans voir goutte;
Honte le suyt qui le pique et le mort
Comme vieillard effeminé par goutte.

Bayart hanist et demande la joutte;
Bourgoigne fuyt, l'empire est en decours,
France poursuyt, boutefeux ont eu cours,
Lorrayne dort, Escosse est en escoutte;
Allemans ont peur, Metz les assauts redoute,
Flandres ymagine à recouvrer secours;
Les Henoyers se mutinent tousjours.

Espaignolz sont esbahiz sur tout homme;
Bannys ne sont bien asseurez à Rome,
Crainte conduict hors Neapolitains,
Gueldres en secret fait ouvraiges haultains.
On fait à tort grand oultraige à Guyse
Qui est absent : son fer trempe, aguyse;
Mars brule et art ses glaives de sang tains.

La salamand nourrist et s'y estainct;
Quant du lyon assiz sur la terrasse
Le cerf-vollant espérance conduict,
De soy venger le tigre prent déduyt.
Promesse court entre France et Venize;
Pape est pensif, et Leuter prophétise.
Le Liege est tainct de rouge, espérant
De faire l'aigle à Millan impérant.

L'aigle a dueil de quoy son bien expire,
Mais de deux maulx fault éviter le pire.
Ne veult Murger plus de florins bailler,
Ne Allemans sans argent batailler.
Suysses plus prestz à manier la picque
Que maistres aux arts recouvrer pragmatique;
Navarre entend à recouvrer le sien :
Quant de la Marche on n'y entend plus rien.

En la balance est la paix et la guerre
Pour en juger en mode d'Engleterre;
Mais Luxembourg n'atend plus que hazart:
Tel veult sans droict le bien d'autruy conquerre
Qui du sien propre il pert la plus grand part.

X

4e CHANSON

SUR LE SIÉGE DE MÉZIÈRES.

Sur le chant : Il n'est chance qui me retourne.

1521.

1 L'empereur a faict une armée,
Monsieur de Nansolt, lieutenant;
Il a monstré qu'il est meschant,
Car il ne l'a pas bien menée.

2 Nous n'yrons plus à Valenciennes,
Car l'empereur s'en est allé;
Au départir il a plouré,
Car sa bource n'étoit pas plaine.

3 Chasteau Bouchain sur la rivière,
Le roy passa le pont d'Aulgny,
Et là trouva ses ennemys;
Il les a faict tourner arrière.

4 Millort Cambry a mis grand peine
De pourchasser l'appoinctement;
Nous leur donnons tresves ung an,
C'est pour reprendre leur alleine.

5 Nous n'yrons plus à Valenciennes,
En France nous fault retourner.
Nous garnisons nous fault chercher
En attendant que l'esté vienne.

XI

5e CHANSON

SUR LE SIÉGE DE MÉZIÈRES.

Chanson de la Folle entreprise des Henoyers, dessus le chant :
Cy congé prens de mes belles amours.

1521.

1 Les Henoyers, remplis d'oultreeuydance,
Se sont enjoinctz avec les Flamans,
Pour venir faire le vendenger en France,
Se sont partiz à tout grosse puissance
Tant Barbansons, Namurois, Allemans.
Mais les dronquars, godalliers ignorans,
Du boys tortu n'ont point gousté le fruict ;
Sur Henoyers les Françoys ont le bruyt.

2 Ces quenteleurs ont fait plusieurs efforts
Devant Mezieres sans lui livrer assault,
Disant ensemble : Nous sommes les plus fors.
Mais aux portes sont venus les Françoys,
Sont rués jus et mortz, le cueur leur fault,
Mais ung Bayart leur fist franchir leur sault.
Car devant luy toute l'armée s'enfuyt,
Sur Henoyers les Françoys ont le bruyt.

3 Ilz ont cherchez et ne sçavent trouver
Le cueur du roy très-chrestien Françoys.
Par leur follié ils avoient mis couveir
Picquars, Normans, Beauvoisins et François
Qui sont esclotz drus, puissans, prins au choix,
Desquelz de bref Henault sera destruict.
Sur Henoyers les Françoys ont le bruyt.

4 Povre Henault, regardez à Bapaulme,
A Landrecy et Quesnay-le-Conte,
Qui sont boutez à feu et flamme,
Et n'y habite ne beste, homme ne femme.
Il semble à veoir que vous n'en faictes conte;
Vous deveriez avoir au cœur grand honte;
Vous enfuyés et l'armée vous suyt
Sur Henoyers les Françoys ont le bruyt.

5 Sotz Henotins, laxatiques droncquars,
Vous estes dignes que l'on vous maine paistre.
Ne craindés vous ne Françoys, ne Piquars?
N'estes-vous pas bien glorieux coquars,
De vous jouer ainsy à vostre maistre
Qui a puissance de vous tous à mort mettre
Et de voz biens prandre ce qu'il luy duyt?
Sur Henoyers les François ont le bruyt.

6 Marchez, truans, le passaige est ouvert,
Venez en France pour requérir voz veaulx;
Vostre grand orgueil est assez decouvert,
Povres sotars, vous estes prins sans vert.
Nus et bastuz, on vous féra la moue;
Tout est perdu, le roy de vous se joue,
Pour reconfort tout le peuple s'en rit.
Sur Hanotins les Françoys ont le bruyt.

7 Où est vostre prince, qui estoit si vaillant?
Je croy qu'il couve des sotz à la fumée.
Il est allé faire son ny à Gand;
O quel honneur pour prince sy puissant
D'abandonner de sy loing son armée!
Il a rayson, car il craint la trouvée
Du bon Françoys dont tout honneur reluyst.
Sus, Hanotins! les Françoys ont le bruyt.

XII

6e CHANSON

SUR LE SIÉGE DE MÉZIÈRES.

Chanson nouvelle sur Madame a reçu le bont.

1521.

1 Parlons du comte de Nansolt
Et de sa grand folye;
Il s'est monstré ung très-grand sot
Devant Mézières la jolye;
Avoit cinquante mille
Tous Hanouyers et Allemans;
Les Bourguignons s'en vont fuyans.

2 Le roy catholique l'envoya
A Mesière mener la guerre;
Le qu'il fist il se y en alla
Pour cuyder grand honneur acquerre.

Il n'y avoit nulz gens dedans ;
Les Bourguignons s'en vont fuyant.

3 A Cedam point ne s'arresta
Au-devant vouloit mettre le siége
Car certes trop fort le trouva ;
Demandez-le à ceulx du siége
Qui a bien souvent payé le paie
Au cul d'une prison dedans ;
Les Bourguignons s'en vont fuyant.

4 Quand fut sans ce déclairer
Au Françoys à mener guerres
Mesière est venu assiéger
Où il trouva des gens de guerres.
Et luy, pensant à son affaire,
S'en est fuy comme meschant ;
Les Bourguignons s'en vont fuyans.

5 Du roy estoit le lieutenant
Monsieur de Bayart, dans la ville,
Lequel c'est monstré bien vaillant
Pour leur garder la bastille.
La Rochepot point je n'oublye,
Et Monmoreau, Bayart et ses gens ;
Les Bourguignons s'en vont fuyans.

6 Celuy qui a fait la chanson,
Il est du pays de l'empire ;
Jamais ne fut en sa maison :
Aussi son cas trop fort empire
Il a composé tous ces chantz.
Les Bourguignons s'en vont fuyans.

XIII

CHANSON

SUR LES FLAMANS HENOUYERS ET BARBANSONS

Sur le chant de : A vous, belle, je me complains.

1521.

1 Dieu si vueille garder de mal
Le roy Françoys le premier de ce nom;
Il est hardy, franc, courtoys et loyal,
A tous costez il baille son renom.
Il a cueur de lyon,
Puissance de griffon.
Contre les ennemys
Ressemble au pelicant
Qui son cueur va parsant
Pour ses amys.

2 Quant nous vinsmes auprès de Cambresy,
Pour mestre tous en nos subjections,
Ont apporté tous les clefz du pays
De bourcz, de villes, de chateaulx et dongons;
En demandant pardon,
Grâce et rémission
Au roy des fleurs de lis,
Et les mestre en rançon
Affin que de cueur bon
Nous garde leur pays.

3 De la entreimses en Henault,
Cuydant trouver les villains Hanotins,

A Landrecy baillismes troys assaulx
Depuys nonne devant que vespre vint;
Mès les coquins
Devant qu'il fut matin
S'en allèrent fuyant,
Ne sçavons le chemin
Que tindrent les matins
Nous aller eschapant.

4 Trois jours après trouvames Hanotins
Qui venoyent fort pour nous bailler le choc;
Nous les trouvâmes arrengés au chemin,
L'artillerie d'Ena les batoyt fort;
Quand ils voient le fort
Et aussy le confort
Du noble roy Françoys,
Nous tournirent le dos
Et s'enfuyrent tous
A Valenciennes droyt.

5 Bapaulme, Bouchain et la forté Boussin;
Nous mismes tout en grand destruction;
Villes, chasteaux, aussy villages plains,
Nous mismes tous en feux et charbon.
Quel désolation,
Et quel perdition
Tout partout le pays!
Maintes femmes enceintes,
Mains petits enfans sont
Demourez orphelins.

6 Trembler feismes Valentienne, Douay,
Aussi Arras et le pays voysin,
Et la veismes bailler ung grand effroy
En la ville qu'on appelle Hedin;
Car les matins,

Tous remplis de venin
Attendirent le choc.
Mais ils furent tous prins
Et mis à povre fin,
Puis pillez bas et hault.

XIV

1re CHANSON

SUR LA PRISE D'HESDIN.

1521.

1 L'autre jour je chevauchoie
A Hesdin la bonne ville,
Rencontray trois Bourguignons,
Je leur dis mal adventure.
Vive le roy !

2 L'artillerie du roy Françoys
A troys lieues fut assiégée.
Du premier coup qu'il frappa,
Fut au bordeau de la ville ;
Et du second coup d'après,
Fut à l'entour de la ville.
Vive le roy !

3 Les adventuriers françois
Sont entrés dedans la ville.
Ils montèrent sur les murs

Leur enseigne desploiée,
En plantant la fleur de lis,
En criant : Ville gaignée !
Vive le roy !

4 Les dames sont au carneaulx,
Qui piteusement s'escrient :
Hélas ! monsieur de Bourbon,
Voicy piteuse justice,
De prendre ainsi noz barons,
Mettre le feu dedans la ville.
Vive le roy !

5 Lancequenetz et Bourgoignons,
Des pierres nous ont gettées ;
Se sont retirez au fons
Et aux carrefours de la ville.
Les adventuriers françois
En ont fait la boucherie.
Vive le roy !

XV

2e CHANSON

SUR LA PRISE D'HESDIN.

1521.

1 L'autre jour m'y cheminoye
Devant Hedin la bonne ville,
Rencontray Borguignons,
Dieu leur doing malle aventure !

Vive le roy!
Rencontray Borguignous,
Dieu leur doing malle aventure!
Nuyct et jour nous font cheminer,
Coucher au bois sur la verdure.
Vive le roy!
Nuyct et jour nous font cheminer,
Coucher au boys sur la verdure.

2 Mais par ung jeudi au matin,
Que le soleil ne luysoit mye,
L'artillerie du roy Françoys
Devant Hesdin fut assiégée.
Vive le roy!
L'artillerie du roy François
Fut assiégée devant la ville.
Le premier coup qu'elle frappa,
Ce fut aulx portes de la ville.
Vive le roy!
Le premier coup qu'elle frappa,
Ce fut aux portes de la ville.

3 Et le second coup d'après,
Tout à l'entour de la ville.
Vive le roy!
Le second coup d'après,
Tout à l'entour de la ville.
Les Françoys ils sont entrez,
A l'enseigne desployée.
Vive le roy!
Les Françoys ils sont entrez,
A l'enseigne desployée.

4 Les Bourguignotts et Lansquenetz
Grosses pierres nous ont ruez,

Vive le roy !
Les Borguignons et Lansquenez
Grosses pierres nous ont ruez,
Et puis se sont retirez
Au grand carrefour de la ville.
Vive le roy !
Et puis se sont retirez
Au carrefour de la ville.
Mais les avanturiers françoys
En ont fait la boucherie.
Vive le roy !
Mais les avanturiers françoys
En ont fait la boucherie.

5 Les dames sont aulx carneaulx,
Qui à haulte vois s'écrient :
Hélas! monsieur de Bourbon,
Voici cruelle justice,
Vive le roy !
Et las ! monsieur de Bourbon,
De piller ainsi nos biens,
Bouter le feu dedans nos villes.
Vive le roy !
De piller ainsi nos biens,
Bouter le feu dedans nos villes.

6 Prandre nos barons prisonniers,
Et leur livrer de tous martires ;
Et les prenez à ranson,
Las ! ils ne vous la paieront mye.
Vive le roy !
Et les prenez à ranson,
Las ! ils ne vous la paieront mye.
Vous tuez nos valletons,
Et si efforcez noz filles.
Vive le roy !

XVI

AUTRE.

1521.

1 Gentille ville de Hedin,
En Artois bien assise,
Tu soulois estre Bourguignon,
Mais les François t'ont prinse.

2 Le premier qui entrit dedans,
Se fut l'ung des six milles ;
Il a monté dessus les murs,
L'enseigne desploiée,
Et puis à haute voix cria :
Enfans, la ville est prinse,
Et puis, à haulte voix cria :
Enfans, la ville est prinse.

3 Il advisa les Bourguignons,
Suivant par voz la ville,
Qui se arrièrent dedans ung parc,
Auprès la grand église ;
Qui se arrierent dedans ung parc,
Auprès la grand église.

4 Le premier qu'il a rencontray
Luy a demandé qui vive?
Vive le roy des fleurs de lis,
Et France la jolie.
Vive le roy des fleurs de lis,
Et France la jolie.

5 Las! sellui là si s'est rendu,
Les aultres ne le sont mye.
Rens toy, rens toy, faulx Bourguignon,
Nous te saulverons la vie.
Je ne me rendray pas pour toy,
  Ne pour tout tes six mille.
Je ne me rendray pas pour toy,
  Ne pour tout tes six mille.

XVII

CHANSON

CONTRE LES PROTONOTAIRES.

1524.

Brantôme commence ainsi son discours xxviijᵉ, dans la *Vie des grands capitaines et hommes illustres français :*

« Monsieur de l'Escun, frère de M. de Lautreq, fut » un bon capitaine, mais pourtant plus hardy et vail» lant que sage de conduite. Il avoit esté desdié à la » robe longue, et estudia long temps à Pavie, du temps » du grand maistre Chaumont, que nous tenions l'estat » de Milan paisible ; et l'appelloit-on le prothenotaire » de Foix, mais je pense que c'estoit, comme dit l'Espa» gnol, un *letrado que no tenia muchas letras,* c'est» à-dire un lettré qui n'avoit pas beaucoup de lettres,

» comme estoit la coustume de ce temps-là des prothe-
» notaires, et mesmes de ceux de bonne maison, de n'estre
» guères sçavans, mais de se donner du bon temps,
» d'aller à la chasse, de jouer, de se pourmener, faire
» l'amour, et la plupart faire..... les pauvres gentils
» hommes qui estoient à la guerre. Aussi, de ce temps se
» chantoit une chanson d'une dame :

Passerez-vous tousjours par cy (*bis*),
Prothenotaire sans soucy?

XVIII

1re CHANSON

SUR LA BATAILLE DE PAVIE.

La chanson nouvelle faicte par les avanturiers estans à la journée de Pavie du noble roy de France,
Sur le chant : Gentil fleur de noblesse.

1525.

1 O noble roy de France
Tant aymé et requis,
Des nobles la substance,
De vaillance le pris.
Ung chacun te guémente,
En te plaignant très fort.
Prends du cas passience
En prenant reconfort.

2 Se fut devant Pavie,
Là se fist la journée;
D'Espaignolz trente mille,
Il avoit tous armé.
Des Lansquenetz grant fluyte
Il furent amené
Oultre ceulx de Pavie
Qui dessus ont donné.

3 Dessus les bons Françoys
Se sont venus getter,
Préparant leurs harnoys
Pour du tout les grever.
En usurpant leurs droys,
Qu'avoyent en la duché,
Dieu souffrant et courtoys
Le leur vendra bien cher.

4 Le roy en la bataille
Si n'a point reculé,
Frappant d'estoc et de taille
Sans nully espargné.
Mais affin que ne faille,
Je vous dis vérité,
Trois chevaulx de paraige
Soubz luy furent tués.

5 Dieu vueille avoir l'âme
Des nobles trespassez
Qui ont passé la lame
Dont leurs jours ont finez.
Sa este sans diffame,
Car bien si sont portez.
Prions Dieu, Nostre Dame
Qui les vueille sauver.

6 La fleur de noblesse
Il monstra son effect
Si treffort qu'en la presse
Ont estez prins de fect.
Mauldit soit qui ne cesse
Procurer trahison;
C'est d'envie le sexe
Qui promet ce guerdon.

7 Qu'a faicte la chansonnette,
Ce sont gentilz galans,
Qu'estoyent en la deffaicte
Bien marris et dolens,
Voyant le roy leur maistre
Combattre vaillamment;
Mais par gens deshonneste
Fut laissé lachement.

XIX

2e CHANSON

SUR LA BATAILLE DE PAVIE.

Chanson nouvelle.

1525.

Aidez-moy tous à plaindre, gentilz avanturiers,
Aydez-le moy à plaindre, le noble roy Françoys.

C'est un noble sire, partout a triumphé,
Le nonpareil en armes, tant à cheval que à pied.

Le jour saint Mathias, ce noble chevalier,
Aventuriers estoyent en armes ce jour pour diffiner.

Nous le devons bien plaindre, le noble roy Françoys,
Sur tous seigneurs du monde, plus gentil et courtoys.

Mauldictz soyent les traistres qui l'ont abandonné ;
En faict de villennie tousjours si sont monstrés.

O la faulse canaille ! ilz ont le roy trompé,
Au point de la bataille n'ont point voulu frappé,
Le noble roy de France ils ont abandonné.

Monsieur de La Palisse, La Trimoille aussi,
Estoyent nobles gensdarmes, noblement ont frappé ;
Pour toute récompense ilz ont leurs jours finé.

Avanturiers de France et aussi lansquenets
Entrèrent en bataille, vaillamment ont frappé,
N'est-ce pas grand dommaige ? ils y sont demeurez.

Princes, seigneurs de France et nobles chevaliers,
Ayez en remembrance les nobles trespassez,
Ayez en souvenance le noble roy Françoys.

Gentil duc d'Albanie si fusse à la journée,
Le noble roy de France n'y fust pas demeuré.

XX

3e CHANSON

SUR LA BATAILLE DE PAVIE.

Défaite de la bataille de Pavie, chanson sur :
Que dites-vous ensemble?

1525.

1 Que dites-vous ensemble,
Chevaliers de regnom,
Du noble roy de France,
Françoys, premier du nom?
Car pour nobles affaires
De son noble pays,
Prins a esté en guerre
Sans vouloir départir.

2 Qui diroit du contraire,
Mentiroit faulcement;
Hardiement en bataille
Combattant vaillemment;
Soustenant sa querelle
En l'honneur des Françoys,
Son hardy cueur monstra
Comme Ogier le Dannoys.

3 Son cheval fut tué :
Là on vit Olivier,
Roland, aussi Richard,
Demenant leur mestier,

Combatant tout à pied,
Comme Hector troyannois;
Oncques tel n'én sortit,
Du beau nom de Valoys.

4 Et là fu bien congneu
Sa noble loyauté,
De Absalon aussi
Sa forme et sa beauté.
Criant qu'il se rendist,
Là fut prins tout armé;
Qui l'eut accompagné.
N'eust pas ainsi esté.

5 Qui vit jamais au monde
Ung roy si courageux
De se mettre en bataille,
Et délaissé de ceux
En qui toute fiance;
Et qui tenoit asseur
L'ont laissé en souffrance,
Et véez là le malheur!

6 S'il perdit la bataille
On ne s'en doist esbahir.
Charlemaigne-le-Grand,
Qui le monde conquist;
Si vesquit en souffrance;
Et par Gannes trahyt,
Où mourut pers de France;
Dont puis mal lui en print. »

XXI

4e CHANSON

SUR LA BATAILLE DE PAVIE.

Chanson satirique sur la bataille de Pavie.

1525.

1 Hélas! La Palice est mort,
Il est mort devant Pavie.
Hélas! s'il n'estoit pas mort,
Il seroit encore en vie.

2 Quant le roy partit de France,
A la malheur il partit;
Il en partit le Dimanche,
Et le Lundy il fut pris.

3 Il en partit, etc.
Rens rens toy, roy de France,
Rens toy donc, car tu es pris.

4 Rens, etc.
Je ne suis point roy de France,
Vous ne savez qui je suis.

5 Je ne suis, etc.
Je suis pauvre gentilhomme,
Qui s'en va par le pays.

6 Je suis, etc.
Regardèrent à sa casaque,
Avisèrent trois fleurs de lys.

7 Regardèrent, etc.
Regardèrent à son espée,
Françoys ils virent escry.

8 Regardèrent, etc.
Ils le prirent et le menèrent
Droit au château de Madrid.

9 Ils le prirent, etc.
Et le mirent dans une chambre
Qu'on ne voiroit jour ne nuit.

10 Et le mirent, etc.
Que par une petite fenêtre,
Qu'estoit au chevet du lict.

11 Que par, etc.
Regardant par la fenestre
Un courrier par là passit.

12 Regardant, etc.
Courrier qui porte lettre,
Que dit on du roy à Paris?

13 Courrier, etc.
Par ma foy, mon gentilhomme,
On ne sait s'il est mort ou vif.

14 Par ma foy, etc.
Courrier qui porte lettre,
Retourne-t'en à Paris.

15 Courrier, etc.
Et va-t'en dire à ma mère,
Va dire à Montmorency.

16 Et va-t'en, etc.
Qu'on fasse battre monnoie
Aus quatre coins de Paris.

17 Qu'on fasse, etc.
S'il ny a de l'or en France,
Qu'on en prenne à Saint-Denis.

18 S'il n'y a de, etc.
Que le dauphin en amène,
Et mon petit fils Henry.

19 Que le dauphin, etc.
Et à mon cousin de Guise
Qu'il vienne icy me requery.

20 Et à mon, etc.
Pas plus tôt dit la parolle
Que monsieur de Guise arrivy.

XXII

5e CHANSON

SUR LA BATAILLE DE PAVIE.

Chanson nouvelle faicte et composée par le roy nostre syre Françoys, premier de ce nom, luy estant à Madrige, en Espaigne.

1525.

1 Si la fortune et la diversité
Se rejoinct, voyez l'adversité,
En triumphant sur la prospérité,
Estre vaincue.

2 Voyez aussi que la vérité mue
En ferme cueur n'est jamais abatue.
Par trahison, que en luy est congnue,
Avec le temps.

3 Dont je me tiens du nombre des contens,
Bien que je n'aye eu ce que je prétens.
Si congnois-je la fin que j'entens
En ma pensée,

4 Que par prison rien n'en est offensée;
Car estant libre, elle est récompensée,
Faisant la fin d'estre recommencée,
Pour me finer.

5 Car l'on ne peult l'esperit confiner
Soubz nulle loy, ny son vouloir muer,
Mais à la preuve l'on ne peult affiner
En peine dure.

6 Que est plaisante à celluy qui l'endure,
Car la menasse est celle qui l'asseure.
Cueur resolu d'aultre chose n'a cure
Que de l'honneur.

7 Le corps vaincu, le cueur reste vaincueur,
Le travail est l'estime de son heur;
Ce seul vouloir ne congnoist nul malheur
Qui ne mesprise.

8 Donc je concludz : heureuse est l'entreprise
Que rend fortune indigne de surprise,
Par fermeté qui vaut bien qu'on la prise;
Or en jugez.

XXIII

CHANSON

SUR LE CONNÉTABLE DE BOURBON

QUI VOULUT PRENDRE MARSEILLE.

1525.

1 Quand Bourbon vid Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai Dieu, quel capitaine
Trouverons-nous dedans?

2 Il m'en chaut d'un blanc
D'homme qui soit en France,
Mais que ne soit dedans
Le capitaine Rance.

3 Au mont de la Coulombe,
Le passage est etroit.
Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

4 Disans à cette fois :
Prenons tretous courage,
Abattons tous ces bois,
Nous gaignerons passage.

5 O noble seigneur Rance !
Nous te remercions
De la bonne recueillance
Que tu as fait à Bourbon.

6 A grans coups de canon,
Aussi d'artillerie,
Les as tous repoussez
Jusques en Italie.

XXIV

CHANSON

DE LA DEFFAICTE DES LUTHÉRIENS,

Faicte par le noble duc de Lorraine et ses frères, avec l'ayde de leurs amys Françoys et Guerdoys, sur le chant :
O bons Françoys, loyaulx et preux.

1525.

1 Meschans Luthériens mauldis,
Ne courés plus sur le pays
Du bon duc de Lorraine;
Retournez d'où estes partis,
Et laissez les maux infinis
Dont prenez si grant peine.
N'alés donc plus contre les loix
De mère saincte Église;
Si prins avez part de vos droys,
De Dieu c'est la divise.

2 Les Lorrains avez assaillir,
Pour les faire du tout périr
En la secte meschante.
Brulé avez, sans point mentyr,

Villes, et chasteaulx démolir
En nombre plus de septante,
Vous semblant que par vos charroys
  Feriez à votre guise,
Dont perdu avez par troys foys
  La journée sans faintise.

3 Le duc y estoit tout armé,
Monté sur ung cheval bardé,
  En belle compaignie.
Et ses frères sans nul blasme
Au faict n'ont point esté pasmes
  Avec leurs menie;
Mais du courage de lyon,
  Frappant à toute guise,
Dont Lorraine en a renom
Par tout jusque à Venise.

4 Françoys au duc ont faict secours,
Luy monstrant grant signe d'amours,
  Puis que de plusieurs terres,
Sont venuz, amenant tabours,
Trompettes sonnans à leurs tours,
  Avec les hommes d'armes
Qui ont bataillé et deffaict
Si très vaillamment que de faict
  Leur part ont au pillaige.

5 Ne parle l'on point des Guerdoys
Que tant y ont rompu de boys,
  Halebardes et picques,
Débriser l'ont à leur harnoys,
Que si très robustes estoys
  Faictz par grant artifice.
Par jour et nuit ont combatu
  Très bien que on les prise;

Luthériens sont confondus;
Dont Dieu l'ont regracie.

6 O bons Françoys, ne faites pas
Courser vostre Dieu pour ce cas;
Car c'est chose vilaine:
Prenez aultre part vos esbas,
Sans point cercher, ne hault, ne bas,
L'erreur Luthérienne.
Le temps viendra qui n'est venu,
Qu'aurés à votre guise
Vostre roy qui est detenu,
En paix, je vous affie.

XXV

1re CHANSON

SUR LA MORT DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

La chanson de Romme, nouvellement faicte delà les mons au camp du marquis de Saluces.

1527.

Parlons de la deffaicte
De ces pauvres Rommains,
Aussi de la complaincte
De nostre père sainct.

1 Le vice-roy de Naple,
Par un lundy matin,

Appella le duc Charles
Sans faire grand butin;
Disant en la manière,
A bien petit de plaict:
Suyvons tous la banière,
Car voicy nostre faict.

2 Bourbon sans nul désordre
Si mist son cas à point.
Gens d'armes mist en ordre,
Chescun la lance au poing.
Or, marchés donc, gens d'armes,
Surtout ne creignés rien;
N'ayés peur des alarmes,
Vous feray gens de bien.

3 Oyant ceste parolle
Lansquenetz, Espaignolz,
A chescun le cueur volle,
Pour avoir bruyt et loz.
Adoncques meintes places
Par tout ont assiégé,
Des ducas à grand taxes
Ont eu pour deslogé.

4 Tout droit devant Florence
Si se venoyent getter,
Pour piller leur finance
Si l'eussent peu gruper.
Le marquis de Saluces,
Avec son armée,
Leur eust chassé les puces,
Si les eust peu apper.

5 Du grant palays de Romme
L'embassade arriva,

Qu'au pape dist en somme
Que jà mal il n'aura,
S'il vouloit faire trefve
Pour dix ou douze mois,
En gettant hors de Naples
Tretous les bons Françoys.

6 Le sainct père l'accorde,
Et les bulles sella,
De grands seaulx et de corde
Bien fort les cordela;
Puis manda à grant haste
Monsieur de Vauldemont,
Gardes vous de la taste,
Allez oultre les mons.

7 Bourbon vint devant Romme,
Si amena ses gens,
Leur contant ainsi comme
Il entreroit dedans;
En leur baillant couraige,
Leurs promettans grans dons,
Et aussi le pillaige
Pour pouvres compaignons.

8 Le pape si fist mettre
En armes les Rommains,
Les priant de combattre
Contre ses ordz villains.
Là pour longue espace
Fut fort bien combatu;
Espaignolz en la place
Demouroyent vaincuz.

9 Quant Bourbon vit l'affaire
Aller si meschamment,

« Il n'est tant de retraire, »
Dist-il tout haultement;
Monta sur la muraille
En disant : « Suyvés moy ;
Ne m'en chault, quoy qu'il aille,
Tout est mieux sur ma foy. »

10 En celle assemblée
Y demeura beaucop
De gens de renommée,
Abatus par grant cop.
Bourbon, quoy que l'on die,
Il fut blessé à mort :
Ung cop d'artillerie,
Fut son dernier remort.

11 Les Rommains ont la fuite,
De ce n'en doubtés pas,
Espaignolz si les luitte,
Les tuant sans compas.
Au chasteau de Sainct Ange
S'enfuyent par monceaulx
Le pape, comme estrange,
Et tous les cardinaulx.

12 Hélas! se dit le pape,
Que m'est-il advenu!
Je voudroys estre en terre,
Quant me voy destenu
Par gens tant détestables,
Pires que Mamelus.
Ils sont bien misérables,
Jésus les rue sus!

13 O noble roy de France,
Regarde en pitié

L'église en balance,
Las! elle en a mestié.
Metz la hors de souffrance;
Pour Dieu, ne tarde plus;
C'est ta mère, ta substance,
O filz, n'en faictz reffus.

—— ——

XXVI

2e CHANSON

SUR LA MORT DU CONNÉTABLE DE BOURBON

1527.

On lit dans Brantôme, discours xx, de la *Vie des capitaines et hommes illustres étrangers* :

« J'ai ouy dire à Rome qu'on tenoit que celuy qui tira » cette malheureuse arquebusade estoit prestre, tout » ainsy que celuy qui, dans Saint-Dizier, tua ce brave » prince d'Orange. La vieille chanson de ces advantu- » riers d'alors disoit pourtant ainsy :

« Quand le bon prince d'Orange
» Vit Bourbon qui estoit mort,
» Criant : Sainct Nicholas!
» Il est mort, saincte Barbe!
» Jamais plus ne dit mot;
» A Dieu rendit son âme.
» Sonnez, sonnez trompettes.
» Sonnez tous à l'assaut.

» Approchez vos engins,
» Abbatez ces murailles.
» Tous les biens des Romains
» Je vous donne au pillage. »

XXVII

CHANT DE VICTOIRE

SUR LES MARINIERS DE DIEPPE.

1535.

1 Les mariniers de Diepe, ils ont bien triumphé,
Pour le bon roi de France, estant dessus la mer.
Ils estoient equippez trestous en faict de guerre
Contre les Allemantz, Flamangz, nos adversaires.

2 O noble capitaine de Diepe de regnom!
Las! tu es bien servy de gentils compagnons.
Les mariniers y sont qui sont dans vos navires,
Servant noz ennemiz à coups d'artillerie.

3 Ils porteront les chausses doublées de taffetas,
De sayon de sayette, le pourpoinct de damas;
Et puis ils s'en iront dessus la mer jolye
Contre ses ennemis qui ont sur nous envye.

4 Neuf navires de Flandres sont venuz rencontrer
Cinq navires de France, de Honfleur, por de mer,
Lesquels ils ont choqué à coups d'artillerye.
Les Diepois sont venus qui faisoyent rusterye.



5 Les bons enfans de Diepe triumphent ceste foys,
Soustenant la querelle du noble roy Françoys;
Et ont prinz toutesfoys trois navires de guerre,
Desquelz ils ont honneur tant par mer que par terre

6 Qui fit la chansonnette? Un noble adventurier,
Lequel est de Grenoble, du lieu de Dauphiné,
Lequel l'a composée pour l'honneur des vaillances
Que les Diepois ont faict pour le bon roy de France.

XXVIII

CHANSON

DE LA FOLLE ENTREPRISE DES FLAMANS ET BOURGUIGNONS.

Se chante sur le chant : Beuvons d'autant, ayons le cœur joyeulx.

1536.

1 Bourguignons avoient dit,
Par leurs fines cautelles,
Qu'ilz yroient espouser
La belle Péronnelle,
Et s'en yroient
Par le mont Saint-Quentin
Pour assiéger la ville
Et pour la mettre à fin.
Retirez-vous arrière,
Flamans et Bourguignons,
Jusques aux Allemaignes
Vous serez repoulsez.

2 O comte de Nausot,
Plain de grosse cautelle,
Tu voulois espouser
La belle Péronnelle;
Elle t'a esté rebelle,
Et t'a fort amaty;
A coups d'artillerie,
Elle t'a très bien servy.
Retirez-vous arrière, etc.

3 Noble seigneur du Rux,
Tu pers ta puissance :
Tu estoys lieutenant
De l'armée de Flandres;
On te faict arrogance
D'avoir perdu Hedin :
C'estoit nostre asseurance,
La clef de noz pays.
Retirez-vous arrière, etc.

4 Il leur a respondu,
Pour toute récompense :
« Allons droict à Sainct-Pol;
Si ferons la vengeance;
Mettons de la puissance
Nombre de pionniers,
A raser les murailles
D'Arras je vous merray. »
Retirez-vous arrière, etc.

5 Sont les bourgeois d'Arras
Qui en font mocquerie,
Disant : Monsieur de Rux,
C'est chère marchandise,

La pierre n'est pas fine
Que tu faictz admener;
Ce n'est pas pierre digne
Pour la faire enchâsser.
Retirez-vous arrière, etc.

6 Les princes luy ont dict :
Tu prends folle vengeance
D'estre si obstiné
Contre le roy de France.
Il aura récompense,
Si la paix nous n'avons;
Il donra bien la chasse
A tous les Bourguignons.
Retirez-vous arrière,
Flamans et Bourguignons,
Jusques aux Allemaignes
Vous serez repoulsez.

XXIX

CHANSON DE PÉRONNE.

CAMPAGNE DE PICARDIE.

Sur le chant : Noseroit-on dire.

1536.

1 Le seigneur de la Marche
Ne dort ne nuict ne jour,
Chevauchant la Champagne
Pour trouver Bourguignons.

Hélas ! la don don,
N'oseroit-on dire,
N'oseroit-on, don,
N'oseroit-on dire
Que à Péronne allon?

2 Chevauchant la Champagne,
Pour trouver Bourguignons.
En son chemin rencontre
Troys gentilz compagnons.
Dieu vous gard', capitaine!
Et à vous, compagnons!
Hélas! la don don, etc.

3 Dieu vous gard', capitaine !
Et à vous, compagnons !
Avez-vous point ouy dire
Où sont les Bourguignons?
Hélas! la don don, etc.

4 Avez-vous point ouy dire
Ou sont les Bourguignons?
Par ma foy, très cher sire,
Devant Péronne sont.
Hélas! la don don, etc.

5 Par ma foy, très cher sire,
Devant Péronne sont.
Print Moreau par la bride,
Picqua des esperons.
Hélas! la don don, etc.

6 Print Moreau par la bride,
Picqua des esperons.
Quand fut devant Péronne,

On luy descend le pont.
 Hélas! là don don, etc.

7 Quand fut devant Péronne,
On luy descend le pont.
Monta sur les murailles,
Hardy comme ung lyon.
 Hélas! là don don, etc.

8 Monta sur les murailles,
Hardy comme ung lyon;
Détaschant couleuvrines,
Bombardes et canons.
 Hélas! là don don, etc.

9 Détaschant couleuvrines,
Bombardes et canons.
Les fossez de Péronne
Rempliz de Bourguignons.
 Hélas! là don don, etc.

10 Les fossez de Péronne
Rempliz de Bourguignons;
On leur a faict la barbe
Ric à ric du menton.
 Hélas! là don don, etc.

11 On leur a faict la barbe
Ric à ric du menton.
Le seigneur de la Marche
Ne dort ne nuict ne jour.
 Hélas! là don don,
 N'oseroit-on dire,
 N'oseroit-on don,
 N'oseroit-on dire
Que à Péronne allon?

XXX

GUERRE DE PICARDIE

ET SIÉGE DE PÉRONNE

PAR LES IMPÉRIAUX.

1536.

1 Nansot à grand'puissance
De Guyse est parti,
Par grand'réjouissance,
Chevauchant jour et nuict (*bis*)
Pour retourner en France,
Mais pas ne l'avoient dict
Dampmartin et Florenge.

2 Quant Nansot veit Péronne,
Demanda à ses gens :
Vray Dieu ! quelz capitaines
Trouverons-nous dedans ?
Ne m'en chault pas d'ung blanc
D'homme qui soit en France,
Mais qui ne soient dedans
Dampmartin et Florenge !

3 Péronne la jolye,
Ville de grand renom,
Las ! tu es bien gardée
De gentilz compagnons.
Les capitaines y sont
Qui font honneur en France,
Lercus et Sainseval,
Dampmartin et Florenge.

4 O nobles capitaines!
Nous vous remercions
De nous avoir gardée
De ces faulx Bourguignons;
De leur gendarmerie,
Ces mauldits Allemands,
Tous violeurs d'église.

5 S'ilz eussent prins Péronne,
Comme avoient entrepris,
Ils eussent faict merveilles
Pour venir à Paris,
Pour faire des vendanges;
Mais pas ne l'avoient dict
Dampmartin et Florenge.

6 Où est l'artillerie
Qui fut prinse à Cambray;
Qui a battu Péronne
Par si grand dessarroy:
Péronne la jolye
Rompit son bastillon
De son artillerie.

7 Qui fist la chansonnette?
Ung noble adventurier,
Qu'au partir de Péronne
N'avoit pas ung denier (*bis*)
Pour revenir en France,
Mais avoit bon crédit
Parmy la noble France.

XXXI

TRIOLLET

POUR LA PÉRONELLE.

1536.

Le blanc et noir t'a bien gardée
De déshonneur, gente pucelle,
De toutes parts battue, lardée,
Le blanc et noir t'a bien gardée.
Le vieil Nassau t'eust desbardée ;
Aux dieux en doibs grâce immortelle.
Le blanc et noir t'a bien gardée
De déshonneur gente pucelle.

XXXII

CHANSON

SUR LA MAÎTRESSE DE FRANÇOIS, DAUPHIN,

FILS DE FRANÇOIS Ier,

Mort empoisonné le 12 *août* 1536.

1536.

Tome I des Capitaines et hommes illustres de la France de Brantôme, page 259, on lit :

« J'ay ouy dire aux dames de ce temps-là, qu'il leur » estoit fort respectueux et les servoit avec grand hon-

» neur et même sa maistresse, dont fut faicte ceste chan-
» son : *Brunette suys, jamais ne seray blanche ;* c'es-
» toit une fille de la royne de la maison de Maumont,
» très bonne et ancienne du Haut Limosin. — Elle estoit
» ma cousine germaine, fille de ma tante, sœur de mon
» père. C'estoit une très sage et vertueuse fille ; car les
» grands volontiers se font des maistresses pour la gen-
» tillesse et pour les vertus qu'elles ont autant que pour
» autre chose. »

Tome II, page 68, du même ouvrage, Brantôme donne de nouveaux détails sur la maîtresse du dauphin et cite plusieurs vers de la complainte populaire :

« C'estoit une fille de la court, belle et honneste et de
» bonne maison, comme j'ay dict ailleurs, que je ne nom-
» merai point ; encor qu'il n'y ait point de danger, car
» il ne l'aymoit qu'en honneur. La chanson le porte
» ainsy :

» Brunette suys, jamais ne seray blanche.
» . . . .
» Monsieur le dauphin malade en sa chambre,
» Sa mye le va voir bien triste et dolente :
» Si vous mourez, monsieur, à qui doibs-je me rendre ?
» — Mon escuyer Brissac, je la vous recommande. »

XXXIII

CHANSON

DU RETOUR DE LA CAMPAGNE DE PIÉMONT,

SUR LES FAITS DE LA GUERRE DE DELA LES MONTZ.

Se chante sur le chant :

O maistre Antoine de Beaulieu, tu te disoys filz de la Marche.

1537.

1 De Suze nous sommes partis
Cinq enseignes de compaignie,
Ce fut pour saluer le roy
Avecques sa grande baronnie.
Honnestement les saluasmes
De par monseigneur le dauphin,
Et aussi de par le grand maistre,
Las! qui estoit dedans Thurin.

2 L'avant-veille Sainct-Nicolas,
Que passâmes les grandz montaignes,
En desployant nos estendartz,
En criant : Vive la France !
Car j'estions quatre bonnes bendes
En armes fort bien équippez,
Pour passer toutes les montaignes,
Car nous en avons bien mestier.

3 Lendemain de Saint-Nicolas
A Brianson nous arrivasmes,

Accompaignez de Lansqueretz
Et des Françoys à grandes armes.
Et dedans la ville entrasmes
En desployant noz estendartz;
Monsieur de Lorge y trouvasmes,
Capitaine de gros estaz.

4 Dans Brianson on séjourna
A l'environ quatre journées,
Et en beuvant de ce bon vin,
Et en menant grand rusterie;
Car je vous jure et certifie
Que nous estions bien équippez
Pour saluer le roy de France,
Las ! qui estoit en Dauphiné.

5 Avons trouvé le roy logé
A Grenoble bonne ville,
Lesquelz avons esté joyeulx
D'avoir trouvé sa compaignie.
Honnestement la saluasmes
De par monseigneur le Daulphin;
Et aussi de par le grand maistre,
Las ! qui estoit dedans Thurin.

6 Des nouvelles delà les montz
Je n'en scauroys plus que rescripre,
Sinon que on espère la paix
Ainsi que je ay ouy dire.
Or, prions Dieu, je vous en prie,
Pour le très noble roy Françoys,
Et pour le bon daulphin de France,
Et aussi pour tout son bon conseil.

7 Ung compagnon de Daulphiné
La chanson il a composée,

Que *Jehan Lescot* se faict nommer,
De Grenoble la bonne ville :
Car je vous jure et certifie
Que c'est un noble adventurier;
Il a servy le roy de France,
Las! à tout ce qu'il a eu mestier.

XXXIV

CHANSON NOUVELLE

FAICTE SUR LE DÉPARTEMENT DE LA ROYNE D'ESCOSSE,
DISANT ADIEU A SON PÈRE ET A TOUS SES AMYS,

Et se chante sur le chant de :
Vienne qui pourra venir, il ne m'en chault quoy ne comment.

1537.

1 Adieu, mon père, mon amy,
Adieu le noble roy François;
Donné vous m'avés un mary,
Le prince et roy des Escossois.
Aller m'en fault à ceste fois
Hors du païs,
Puisque m'avés donné mary.

2 Adieu mes frères et amis,
Adieu vous dis piteusement.
Les regretz que j'ay à celuy
Qu'on a fait mourir meschamment,
Croiés tout véritablement,
Je vous le dy,
Plus de mille sont mors pour luy.

3 Adieu Orléans, adieu Blois,
Adieu Rouen, adieu Paris,
Gentilz homes, nobles bourgeois,
Toute la fleur de noz amis.
Aller m'en fault à ceste fois
Hors du païs,
Puisque m'avez donné mary.

4 Adieu jeunes dames de choix,
Adieu demoiselles de pris;
Chanté avons à aulte voix
Maintes fois parmi noz amis.
Maintenant entrez en souci,
Puisque m'en vois,
Adieu vous dy à ceste fois.

5 Aller nous convient par la mer
Et passer parmi les Anglois;
Il y peult avoir du danger
Car elle est rude aucune fois.
A Dieu me confie toutes fois,
Voilà le sy,
Et au roy qui est mon mary.

6 Les regretz que j'ay au païs
D'aller parmy les Escossois,
Je n'y entents mot ne demy,
Sinon de parler bon François.
Quant je y pense maintes fois,
Je ditz ainsi
Adieu mon père et mon amy.

7 Je prie à Dieu de paradis
Qu'il veuille apaiser la fureur,

Que tous royaumes soient unis;
Qu'il vueille amodérer le cueur
Du roy de France et l'empereur,
Soient bons amis !
Dieu nous doint à tous paradis.

XXXV

ESTAT DE LA NOBLESSE

TANT DU ROY QUE DE L'EMPEREUR EN PROVENCE.

Sur le chant : Tant il m'ennuye de m'amye que ne la voye.

1538.

1 Seigneurs, bourgeoys, marchantz de France,
Espaignolz, Flamans, Bourguignons,
Priez pour la royne de France;
C'est une dame de regnom
Qui a faict diligence
Au pays de Prouvence.
C'est pour traicter la paix
Entre le roy de France,
En toute son alliance,
Et l'empereur romain.

2 Le noble sainct père de Romme
Y estoit fort bien aymé,
Avec le daulphin de France
Du noble róy le filz atné.

Cardinaulx, archevêques,
Y estoient en largesse :
C'estoit un grand déduyt
De veoir toute la noblesse
Et toute la gentillesse
Du roy des fleurs de lys.

3 Le noble et puissant roy de France
Y estoit bien accompaigné,
Du grand connestable de France,
Et de plusieurs du Daulphiné.
C'estoit une noblesse
De veoir la gentillesse
Du roy des fleurs de lys ;
Et l'empereur de Romme
Y estoit en personne :
C'estoit un grand plaisir.

4 Laissons à parler des nouvelles,
Des trefves que présent avons ;
Et parlerons du grand triomphe,
Comme on chanta le *Te Deum.*
C'estoit grande mélodie
De veoir messieurs d'église
En ordre triumphant,
Et puis messieurs de ville
En ordre magnifique,
Et tout le parlement.

5 Celluy qui la chanson a faicte
C'est ung très noble adventurier,
Lequel est naquy de Grenoble,
Du noble lieu du Daulphiné,
Qui estoit en présence
Au pays de Prouvence.

Quand l'accord fut donné
Droict il s'en vint en France,
En toute diligence
Les nouvelles apporter.

XXXVI

RÉCEPTION ET PARLEMENT

DU ROY ET L'EMPEREUR

A AYGUEMORTE EN PROVENCE.

Et se chante sur le chant :
Quant je partismes de Guyse, par ung lundy matin.

1538.

1 A Aiguemorte en Prouvence
A esté l'assemblée
Du noble roy de France,
Et de son frère aysné.
C'est le roy des Romains
Grand empereur de Romme;
Et le pape à Nice estoit,
Qui est noble et sainct homme.

2 Cest noble empereur
Soubdain fist aprester
Grand nombre de basteaulx,
Et si s'est embarqué,
Et vint disner joyeusement
Avec le roy de France.

Et le bon roy fut au-devant
Et la royne de France.

3 Le noble roy de France
Alors fist aprester
Navires et gallères,
Et fort bien équiper.
C'estoit pour saluer
Toute la gentillesse
De l'empereur des Romains,
Et toute la noblesse.

4 Monsieur le cardinal
De Lorraine y estoit;
Si estoit le grand maistre
Connestable du roy.
Et Vendosme, et Sainct-Paul aussi,
Avec grand seigneurie;
Et d'Agnebault grand mareschal,
De France la jolye.

5 Si ont accompaigné
Le roy par grand honneur,
Pour aller recepvoir
Le noble empereur;
Et l'ont receu triumphamment
Avec grand seigneurie;
Et l'empereur vint accoller
Le roy par courtoysie.

6 Le noble empereur
Alors print bravement
Sa sœur, royne de France,
Et baisa quand et quand;
En saluant joyeusement
Le noble sang de France;

Et vint au roy triumphamment
En grande révórence.

7 Les trompettes sonnèrent
A plusieurs esbatement;
C'estoit pour recepvoir
L'empereur des Romains,
Et l'ont receu béuignement
En grande révérence,
Et fut logé tout vis-avis
Du noble roy de France.

XXXVII

ACCORDS

ENTRE LE ROY ET L'EMPEREUR.

Et se chante sur le chant : Quand me souvient de la poulaille.

1538.

1 Bons chrestiens, trestous ensemble,
Louer debvons le nom de Dieu,
Puis qu'il a pleu au roy de France
Traité paix avec l'empereur.
Tresves sont données de bon cueur,
Pour dix ans : esse pas bon fruict?
Marchantz yront, jeunes et vieux,
En marchandise jour et nuict.

2 Trestous capitaines de guerre
Se retirent à leurs maisons,

Et doresnavant tenir serre
Sans avoir coups ne horions.
Car ceste année nous espérons
Que marchandise aura le bruict,
Sans user plus de trahyson,
Puisque les roys sont bons amys.

3 Marchantz de France et de Bretaigne,
Allez tous sur mer hardiment,
En Portugal et en Espaigne,
Puisqu'ilz ont faict appoinctement,
Allez partout asseurement;
Il n'y fault plus de sauf-conduyt.
Croyez qu'elle est finée la guerre,
Puisque les roys ont faict édict.

4 Retirez-vous et prenez terre,
Tous compagnons adventuriers,
Puisqu'elle est finée la guerre,
Convient reprendre vos mestiers,
De bon cueur et très volontiers,
Sans acquérir de mauvais bruict,
Soignant vos biens loing et près,
Puisque les roys ont faict l'édict.

5 Les justiciers auront le bruict
Et les marchantz, s'il plaist à Dieu,
Chascun dormira en son lict,
A sa maison et en tous lieux.
Le peuple en sera fort joyeulx,
Car c'est un grand appoinctement.
Acquérir faut la paix de Dieu
Pour vivre plus asseurement.

6 Prions pour le pape de Romme
Qui a faict le commencement,

Et pour le noble roy de France,
Et pour tous gens d'entendement;
Dieu leur doint bon achèvement
Puisqu'ils ont entreprins cecy.
Croyez qu'elle est finée la guerre,
Puisque les roys ont faict l'édict.

XXXVIII

CHANSON NOUVELLE

SUR LA VENUE DE L'EMPEREUR A LA VILLE DE GAND, ET SON PASSAGE A TRAVERS LA FRANCE.

Et se chante sur le chant :

Las! que dit-on en France de monsieur de Bourbon.

1539.

1 Escoutez tous ensemble,
Nobles loyaulx Françoys,
De l'empereur de Rome,
Le seigneur des Gantoys,
Qui a passé par France,
C'est pour veoir le bon roy
Et la royne de France
Et tout leur grand conseil.

2 Le noble roy de France,
Prince de grand honneur,
Bravement à la France
A receu l'empereur

En grand honneur et joye,
Faisant solempnité
Par toutes bonnes villes
Par où il a passé.

3 Ce fut en Picardie
Où fut le noble adieu,
Du noble roy de France
Aussi de l'empereur.
A Sainct-Quentin jolye,
Ville de grand honneur,
Ce fist la départye
Du roy et l'empereur.

4 L'empereur sans doubtance,
S'en alla bravement
A son pays de Flandres,
Avec les deux enfans
Du noble roy de France,
Prince de grand honneur;
Jusqu'à Valentiennes
Convoyèrent l'empereur.

5 Quand les enfans de France
Eurent, par grand honneur,
Convoyé en grand joye
Le noble empereur,
Ilz s'en vindrent en France
En poste hastivement,
Et l'empereur de Romme
S'en allit droict à Gand.

6 L'empereur sans doubtance
S'en alla bravement
Avec grand seigneurie
Dans la ville de Gand,

Où fut faict grand justice,
Comme orrez réciter,
Des plus grands de la ville
Eurent testes coupées.

7 Dedans Gand la grand'ville
Faict faire l'empereur,
Ung chasteau d'excellence,
Noble chasteau d'honneur;
Ressemblant à Millan,
Aussy puissant et fort,
Pour tenir son pays
Tousjours en bon accord.

XXXIX

CHANSON NOUVELLE

DE *DA NOBIS.*

Sur le chant : Si j'avois fait.

1540.

1 Et *Da nobis*
Tu es bon compaignon, (*bis*)
Tu as promis
Au noble roy François
De ta simple personne
D'estre prêt à partir
Si le tabourin sonne,
Hélas! se le tabourin sonne.

2 Et *Da nobis*
Tu es bien abusé ; (*bis*)
Et les Normans
Te ont icy apporté
Un merveilleux libelle
De te faire mourir
Se tu n'y metz remede,
Hélas ! se tu n'y metz remède.

DA NOBIS.

3 Mon lieutenant
M'avoit sa foy promis ; (*bis*)
Mais maintenant
M'a joué d'un faux tour,
M'a joué de finesse.
Las ! il a tint huit jours
Mon cueur en grant tristesse,
Hélas ! mon cueur en grand tristesse.

4 Adieu Rouen,
La ville d'où je suis, (*bis*)
Sus l'eschaffaud
Il m'y convient mourir.
Finer me fault la vie,
J'ay regret à mourir,
Pour l'amour de m'amye,
Hélas ! pour l'amour de m'amye.

5 Rossignolet,
Qui chante au bois jolly,
Va à Rouen,
A ma femme et luy dy
Que ne se desconforte,
Que je m'en vois mourir.
Qu'on me baille la corde,
Hélas ! qu'on me baille la corde.

XL

CHANSON NOUVELLE

DES GALLOIZ ET PROVENCEAULX QUI SONT PARTIS DE DEVANT LA VILLE DE ROUEN,

Qui se chante sur le chant de : Et Da Nobis.

1540.

1 Adieu Rouen,
Et les filles aussi ! (*bis*)
Soudainement
Il nous convient partir
De Rouen, bonne ville,
Par un grand desplaisir,
Dueil et mélencolye,
Hélas ! dueil et mélencolye.

2 Les grands regretz
Des filles de Rouen, (*bis*)
Qui de pacquetz
Ont porté longuement
Par devant et derrière ;
Car ils avoient argent
En bource et gibecière,
Hélas ! en bource et gibecière.

3 Les Provenceaulz
Et les soudars aussi, (*bis*)
D'habitz nouveaulx
Tousjours estoient jolys

Pour complaire à ces filles :
Leur baillant de l'argent
Pour avoir des coquilles,
Hélas! pour avoir des coquilles.

4 Rouen! Rouen!
Tu ty dois resjouyr : (*bis*)
Car tu as veu
Tes ennemys fuyr;
Les enfants de misère
Qui t'ont voulu occir,
Faire grand vitupère,
Hélas! faire grand vitupère.

5 Un nombre grand
Sont courus après eulx (*bis*)
En souspirant
Et essuyant leurs yeulx,
Plorant à grosses larmes,
Marris et bien honteux,
Sans tenir autres termes,
Hélas! sans tenir autres termes.

6 Les plus braves
Et les mieulx armés (*bis*)
Courant après
En portant leurs souliers
Estant à grosse alaine,
En leur disant : Adieu,
J'avons perdu noz peines,
Hélas! j'avons perdu noz peines.

7 Celuy qui fist
Ceste jolye chanson, (*bis*)
Un cuisinier,

Qui estoit de Lyon,
Cuisinier en gallère,
En hallant l'aviron
Tousjours en grand misère,
Hélas! tousjours en grand misère.

XLI

PROPHÉTIE

DES ABUS DES PRESTRES, MOINES ET RASEZ,

Sur le chant de : **Lætabundus.**

1542.

1 O gras tondus,
Mal avez esté secourus :
Long-temps y a.
Vos grans abus
On le verra.

2 Vostre autel est ruiné,
Vostre règne est bien miné,
Il tombera.
Papistes, pharisiens,
Vostre Antéchrist et les siens
Trébuchera.

3 Tout sorbonique pion,
Son beau liripipion
Desposera.

Rien n'y vaudront les ergotz,
Rien n'y feront leurs fagotz,
Christ régnera.

4 Vostre orgueil sera puny
Et la beste de son nid
Desjouchera.
L'évangile que haïssez,
Quand aurez fait plus qu'assez
Demourera.

5 Vous l'avez long-temps banny,
Mais puisqu'il est reveny,
Vostre joly pain bénict
Se moysira.
Messieurs les Coquibus,
Que dira-on des abus
Dont amassez du quibus?
On en rira.

6 Savez-vous qu'on vous fera?
On vous deschassera;
Et Dieu à la fin vous punira,
En Jésus on croyra.
Son règne florira,
Et vostre Antéchrist confus sera.

XLII

LE NUNC DIMITTIS

DES ANGLOIS.

1542.

O faulx Plouton, lequel m'avois promis
Paix et amour et toute loyaulté,
Maintenant voy ta grande desloyaulté,
Puis que te vis l'ung de mes ennemys.

NUNC

En toy n'y a port ny asseurance
Et peu te chault de la divine hostie,
Que ensemble usasmes devant nostre partie,
Ta bonne amour et parfaicte aliance.

DIMITTIS

Je aperçoy bien maintenant et entens
Que de long-temps tu as faict ceste appreste,
Tu dis que à moy guerre appreste
Et l'avons ouy depuis ung peu de temps.

SERVUM TUUM,

Mais si Dieu plaist aider à mon affaire.
Tu sentiras, faulx parjure inhumain,
La puissance de ma bellicque main
Et me crîras : Ne me vueille deffaire.

DOMINE,

Or, peine j'ay la voulenté si franche,
Celle que doit estre celle d'ung roy;
C'estoit qu'on dit en triumphant desroy
Fleurir le lis avec la roze blanche.

SECUNDUM VERBUM TUUM,

La promesse que je vouloys ensuivre,
Elle n'estoit point de frivolle ne faicte,
Ne par cella que je fusse de toy craînte,
Mais pour cuider faire ton peuple vivre.

IN PACE.

Pour cuider soubvenir à l'empire,
Trop traictement tu m'as joué ce tour,
Mais garde toy du bout et retour;
Si que à la fin ne soys contrainct de dire.

QUIA

Tu viens en France cuider cueillir les guines,
Pour la cause que fus entretenu,
Et par Françoys en grant honneur tenu
J'en croy tous ceulx lesquelz furent à Guines.

VIDERUNT

Néantmoins brief se disposeront,
Si plaist à Dieu de te bailler rencontre,
Et tournera sur toy la malencontre,
Jusques à là ne reposeront.

OCULI MEI

Or, avoye on, ainsi m'ayde Dieu,
Déliberé de estre de tes amis,
Et ennemy de tous tes ennemys,
En procurant en toute place et lieu.

SALUTARE TUUM,

Et nonobstant ce n'est pas nouveau faict,
Si les Anglois se meslent de trahyson,
Car c'est le train et chef de leur maison,
On l'apperçoit au tour que tu m'as fait.

QUOD PARASTI

A tes gens fis feste en général,
Dont l'ung des tiens, comme ung glouton,
En plain bancquet escorcha le regnard,
Françoys y estoit en son habit royal.

ANTE FACIEM

Estime-tu mettre France en desrois.
Par Espagnolz avec Millannoys,
De tes Flamans, Henaulx, Portingalois,
Ainsi t'atant avoir ayde et secours.

OMNIUM

Françoys ne sont couars ne dissolus
De leur vertu et puissance ancienne,
En guerre ont la main praticienne,
Et son tenuz pour les plus resoluz.

POPULORUM,

Pour batailler les Anglois sont en voie
Pour sebvertir la plus part de mon règne,
Mais se je puis je les mettré en règne,
A ton dangier où je le voye.

LUMEN

Et si François de mon peuple commun,
Mettront au bas ta voulenté et main,
Tiens toy tout sur que pour le lendemain
De tous tes gens n'en demoura pas ung.

AD REVELATIONEM

Vous ne fustes nulles gens fidelles,
Mais avez faict mourir en grant desroys
Par plusieurs fois vostre seigneur et roys,
Dont estes ditz sur tous les infidelles.

GENTIUM,

Quant aux François on ne lit en chronique,
Qu'ilz soient nommez coupables de forfait,
Mais ont tenu par ung vertueulx faict
D'onneur et foy par puissance bellique.

ET GLORIAM

Bretons, Manceaulx, Normans et Angevins
Nous ont fournis par mon commandement,
De tous vivres à vostre avancement
Pour subvenir et en blez et en vins.

PLEBIS TUÆ

Françoys se trouveront en lieu
De batailler, d'assaillir et deffence.
Lors congnoistras ton mal et ton offence,
Et de cela je m'en rapporte à Dieu.

ISRAEL.

XLIII

S'ENSUIT LA RENCONTRE ET DESCONFITURE
DES HENNOYERS
FAICTE ENTRE SAINCT POL ET BETHUNE.

A la journée de Fin
Faicte des Hennoiers
Par nos gens mis à fin
Et moult fort anoyez.

1543.

1 Hennoyers, gros paillars,
Venés auprès Péronne,
Pour faire les pillars,
L'on vous donera l'aumosne.
La cloche ung petit sonne
Quant on vous voit venir ;
Dieu veult et droit l'ordonne
Qu'on vous vueille pugnir.

2 Droigt à ung vendredy,
Devant Pasques flories,
Vinstes à Cartigny
A grosse compaignie,
Vous n'en r'alastes mye,
Sans estre bien escoux ;
Par bataille rengie
Le butin fut escoux.

3 Quant vint au premier sault,
Vous attendiez bataille,
Mais on vous fist assault
D'une terrible taille,

Vous battant plus que paille,
Fustes tués ou pris.
Il n'y a nul qui vaille
De vous pour avoir pris.

4 Vous tournastes le dos,
En craindant l'adventure,
Et sans trouver le bos,
Aupres mis en cousture.
Mis à desconfiture
Eussiez esté trestous,
Mais en saison future
Encores y viendrés-vous.

5 Ung cent de vos amys
Sont couchez sur la terre
A jamais endormis
Comme gens qu'on enterre,
Ment aultres sont grant erre
Plongez en noz prisons,
S'on ne les vient requerre
Bien peu nous vous prisons.

6 Se sembloit troppeaulx
Devant la bergerie,
Liez de leurs drappeaulx
Pour l'ensanglanterie.
De la coquinerie
Et la povreté d'eulx
On faisoit mocquerie,
Les menant deux à deux.

7 Ce faict fut mis à fin,
Je vueil bien qu'on le sache,
Tout droit auprès de Fin,
Estoit du sang la trache;

Et auprès ceste place,
Trente ans il n'y a point,
Voz gens par fière audace.

8 Et pourtant, Bourguignons,
Se vous venez plus courre,
Couvrés bien voz tignons
Qu'on ne les fasse escourre.
Vous vous cuidez escourre
De ce qu'avés perdus;
Tel cuide aultruy secourre,
Qui luy-mesme est perdu.

XLIV

LA SOMMATION D'ARRAS.

1543.

1 Allons faire une aubade,
Souisses et Françoys,
Allons cheminons rade,
Criant hault le boys!
Allons et despaichons:
Le temps d'esté approche,
Donnons des esveillons,
Faisons sonner la cloche.
Faisons sonner la cloche,
Allarme et allassault!
Si ferons grant reproche
Au pays de Henault.

2 Prenons tous bon couraige,
Et combatons de cueur;
Faisons maintenant (raige),
Nulz de nous n'aye peur.
Le noble roy Françoys
Le païs si nous donne;
Vestons noz blancs harnois
Malgré qui qu'en grogne.
Menons l'artillerie
Pour dancer à plaisir
Une très grant frerie,
Fetons devant partir.

3 Le faulx conte de Flandres
Ne scait où reculer,
La noble Salamandre
S'en va pour l'aculler.
Il a dit de nous tous
Que faisons la couvade;
Maintenant sommes esclos
Dont il est fort malade.
Il a la coqueluche
Dieu le vueille tuer
Dont a mys son ausmuche
Pour tousser et huer.

4 Rens toy donc, Valenciennes,
Rens toy subitement,
Ou tu souffriras peine
Et très cruel martir.
Rendez vous tous, banis,
Au noble roy de France.
De crier sainct Denis
Chacun de vous s'avance.

Ayez en vous mémoire
Les faicts du roy Françoys;
De vous aura victoire,
Si Dieu plaist ceste fois.

6 Arras, bien te souvienne
Du roi Loys passé,
Avant que Sainct-Jehan vienne
Tu seras trespassé.
Se ne te rens de cueur
Je pariray ta perte;
Tu n'es point trop asseur
La chose est trop apperte.
Sainct Omer compaignie
Et Douay leur tiendront;
Et à ta confrairie
Ensemble danceront.

XLV

LES REGRETS

DE PICARDIE ET DE TOURNAN.

1544.

FACTEUR.

O clerant repos mon dueil dissimulant
Et someillant en l'ombre des bois vers,
Je ouys ainsi que en venant et allant,
Dame parlant son esprit travaillant

Reconseillant ung très povre convers,
Propos divers furent entre eulx ouvers.
Lesquelz par vers sont cy dessoubz assis;
Mieulx vault souvent parler à deux qu'à six.

Mieulx vault souvent parler à deux qu'à six.
Le Tournesis en prison habitoit
La Picardie est celle que je veiz
Qui ses devis et plaisans fruictz ravis
Par bon advis en ordre racomptoit
Elle assistoit et fort resconfortoit
Cil qui estoit complaignant ses douleurs,
Si sur cuer n'est qu'une eust aulx yeulx pleurs.

PICARDIE.

Nommée suis la Haulte Picardie,
Fresche, hardie encontre mes nuysans,
Deppuis ung peu guerre a chiere estourdie,
Sa tragédie a sonnée et bondie
Dont fort mauldie est de mes paysans.
Les jours, les ans, les gens comme le temps,
Les ont mis sans chevance et sans pasture;
Double douleur faict la desconfiture.

TOURNESIS.

Double douleur faict la desconfiture,
Par adventure à moy le Tournesis,
Car je suys mis en une charte obscure,
Nul ne procure à faire à mon mal cure;
On en a cure autant que d'ung paisis.
Plusieurs pays, dont j'ay esté hays,
M'ont envahys et de joye forclos.
Mal peult courir le cerf s'il est enclos.

PICARDIE.

Mal peult courir le cerf s'il est enclos.
A ce que oz Tournesis, mon cher frère,
Les joyeulx sons de tes jolys flagolz,
Les doulx propos, tes clicquetis de potz,
Sont en depos, mais souffre ta misère,
France, ta mère, est subtille commère
Saige com Omère à recouvrer ton faict,
Au grand besoing voit-on l'amy parfaict.

TOURNESIS.

Au grant besoing voit-on l'amy parfaict.
On a tant faict que mey suis attendu,
Mais moy seullet, simplet et imparfaict,
D'espoir refaict me suis trouvé deffaict
Lors que mon faict on n'a pas entendu,
Tout esperdu, disant : Tout est perdu,
Me suis rendu en temps et en saison;
Où force règne est perdue raison.

PICARDIE.

Où force règne est perdue raison.
On perd toison, brebis et pasturaige;
Mais se tu es en estroicte prison,
Ceste saison ayant ou mal foison,
Peu te prise ou se tu ne prendz couraige,
Petit couraige empêche ung labouraige.
Crois que ta raige aura fin quelque jour;
Après labeur vient le plaisant séjour.

TOURNESIS.

Après labeur vient le plaisant séjour.
Après amour aussi vient la hayne,

Pour plaire à France ai-je tourné meint tour.
Mais au retour j'ai changé mon atour,
Tant que à ma tour le lyz est à ruyne
Mais quelques signe ou mal qu'on me consigne
J'ay sa racine en mon cueur imprimée ;
Chose qui plaist est de légier aymée.

PICARDIE.

Chose qui plaist est de légier aymée.
France famée est aussi d'aymer digne,
Pour son amour, quoy que soye estimée,
Et bien fermée ay esté opprimée,
Et animée à faulce guerre indigne ;
Mais pour ce signe en resconpense insigne,
Le lys condigne ay mis en mon escu,
Qui se combat il n'est mie vaincu.

TOURNESIS.

Qui se combat il n'est mie vaincu.
Le pain cornu faict on à l'enfourner ;
Au commencer je me suis combatu,
Par ma vertu fut le Haynault batu,
Et desvestu souvent de son dîner ;
Pour l'indigner, mais au débat finer,
Ne sceuz finer d'aulcun petit secours ;
D'arme et d'amours les soulas sont bien cours.

PICARDIE.

D'arme et d'amours les soulas sont bien cours.
Leur petit cours appert par les Rommains,
Aussi par moy, car j'ay pour mon secours,
Venu tousjours entour de mes faulxbourgz
Fiffres, tambours de mes frères germains.
Mais ce, néantmoins, ay-je des assaulx maintz

Tant par les mains des nuysans que des miens;
Qui n'a nul mal peu prise mondains biens.

TOURNESIS.

Qui n'a nul mal peu prise mondains biens.
Je n'ay plus riens, je suis tout despouillé,
J'ay esté gay de ce que je contiens,
Et si soustiens que mes nuysans anciens,
Plus que vieux chiens ay aultresfois pillié,
Mais estrillé suis lors et recueillé,
Batu, rouillé plus qu'oncques ne fut homme;
Le mal coucher faict dormir le court somme.

PICARDIE.

Le mal coucher fait dormir le court somme.
N'oïz tu point comme aussi guerre me nuist,
Elle me suist jusques à l'eau de Somme,
Tout elle assomme, abat, prent et consomme,
Et si me somme à douleur jour et nuyt;
Pour tout deduyt le bien veiller me duit
Soing me produit, car je fais l'avand-garde;
Tard est surprins celuy qui bien se garde.

TOURNESIS.

Tard est surprins celuy qui bien se garde.
Quant je regarde, on m'a bien mal hardé:
Sainct Amand fut de ma première garde,
Mais saulvegarde il n'eust ne contregarde,
De dure garde il n'eut sous manteau garde,
Le regarde Valencienne et Condé,
Me ont fort tardé comme ung veau souboty;
Quiconques pert est de tous assailly.

PICARDIE.

Quiconques pert est de tous assailly.
On a failly aussi dessus mes rens :
Ne me a on point premier bruslé Hailly,
Douvres et Mailly, et pillié Carteigny,
Vervin, Sailly et puis assis Doullens;
Mais gens prudens avoie mis dedens
Pour accidens éviter à l'assault;
A fort archier il faut ferme bersault.

TOURNESIS.

A fort archier il faut ferme bersault.
Moy et Henault c'estoit fort contre fort,
Bien le monstra Mortaigne sus l'Escaut;
Mais par deffault et que le vivre fault,
Rendre se fault se on a quelque confort,
Mais droit ou tort ne perdit que le fort,
Mes gens sans mort retournèrent en France;
A cuer léal tousjours volunté franche.

PICARDIE.

A cueur léal tousjours volunté franche.
Quoy que souffrance ay receu plusieurs fois,
Et se ennemys me ont fait guerre à oultrance,
De branche en branche en ay eu recouvrance,
Bien remembrance en a le povre Artois.
Mesme une fois vindrent en leur patois,
Dessoubz mon thois d'encre chauffer la chire;
Qui n'a point d'encre il peult bien mal escripre.

TOURNESIS.

Qui n'a point d'ancre il peut bien mal escripre.
Ancre de tire advertist ses amys,
Il eut secours, et le roy nostre syre
Vint pour mon mire estre; mais je admire

Que je ouys dire il est au retour mis.
Lors tout famis et de joye desmis,
Me suis remis en l'umbre hors des champs;
A cueur dolent sont desplaisans les chantz.

PICARDIE.

A cueur dolent sont desplaisans les chantz.
Le divers temps nous causa ce desroy;
Noz ennemys, simples que chiens couchans,
A leurs trenchans furent recommenchans;
Entre eulx sachans le dict retho du roy,
Sus mon terroy cheval, mulle et caroy,
Par povre aroy tout l'iver je perdis;
La guerre a faict maintz orphelins mendis.

TOURNESIS.

La guerre a faict maintz orphelins mendis.
Je la mauldis du père souverain,
En la parfin quant Tournay je rendis,
ix mois ou x fus je veillant tousdis;
Et ce tandis quasi mourant de faim;
Paille ne grain n'euz demy an tout plain,
Loing fus du pain, prochain de grand dangier;
Trop est bastu qui n'a de quoy menger.

PICARDIE.

Trop est bastu qui n'a de quoy manger.
Au vray juger experimenté le ay;
Je vidz mes bledz dessus l'eaue chergier
Et m'eslogner pour pays estrangier,
Par nauffragier que oncque si n'en parlay,
Lors tant alay et tant dissimulay,
Que je brauslay de faim parmy la rue;
Il est bien fol qui le sien au loing rue.

TOURNESIS.

Il est bien fol qui le sien au loing rue.
Chose perdue a dangier recouvre on;
Par point avoir ma besongne preveue,
J'en ay veue ma maison mal pourveue,
Et moy en mue en estroite prison.
Ceste saison, sans reigle et sans raison,
Du mal foison euz par famine de guerre;
A double assault on ne peult durer guerre.

PICARDIE.

A double assault on ne peut durer guerre.
Guerre tient serre et famine est faillie;
Le Dieu du ciel, que chacun doibt requerre,
Pour grace acquerre a faict porter la terre,
Plus ne fault querre ailleurs grain ne paillie;
Oultre Saillye ay esté assaillye
De maladie et de mort en la fin;
En la queue gist tousjours le venin.

TOURNESIS.

En la queue gist tousjours le venin.
Dieu tout begnin nous reçoive à mercy.
Si j'ay esté bastu comme ung matin,
Soir et matin vous n'avez du butin,
Pas eu bustin dont nul soit enrichy;
Ne ceulx aussi dont je suis prins ainsi,
Dueil et soulcy n'est que ung cri général;
Chascun se plaint selon qui sent son mal.

PICARDIE.

Chascun se plaint selon qui sent son mal.
Le principal est de prier Jésus
Qu'il mette en paix par amour libéral,
Le sang royal, fin que, au point final,

En bruyt royal nous soyons remis sus;
Car se les jus de guerre sont mis jus
L'amer vert jus de peste enfin faudra;
Il n'a pas pleu tout ce qu'il plouvera.

TOURNESIS.

Il n'a pas pleu tout ce qu'il plouvera.
Ung jour venra que serons exaulchiez,
Celuy qui bons et maulvais jugeras,
Quant luy plaira son yre adoulcyra
Et mettra en hault les tresbuchiers,
Trop mal couchiez sommes et courrouchiez;
Par les pechez dont le monde est honny;
Il n'est meffaict qui demeure impugny.

PICARDIE.

Il n'est meffaict qui demeure impugny.
Dieu tout uny fera quant à ce pas,
Que feront donc ces reignieurs icy,
Ne cil aussi qui l'autruy pille ainsi,
Sans droit, sans sy, sans reigle et sans compas,
Ne voit-on pas tout marcher le faulx pas.
En tous estaz on ne voit que douleurs;
Les jours passez sont tousjours les meilleurs.

TOURNESIS.

Les jours passez sont tousjours les meilleurs.
Pourtant, seigneurs, de noblesse et justice,
Soyez de paix nobles explorateurs,
Fuyez flateurs, corrigiés malfaicteurs,
Et inventeurs soyez de bon police.
Corrigeant vice, à Dieu ferez service,
Et lieu propice au ciel aurez eslut;
Il faict assez qui pense à son salut.

L'ACTEUR.

En cest instant je m'esveillay,
Et tous les mots que entendus j'euz,
Légièrement escripre alay,
Et par ce plainement congneulx
Que l'an mil. v. c. vingt et deux,
En haulte et basse Picardie,
Requerent trois monstres hideux,
Le hault Dieu du ciel les mauldie!

XLVI

LE PRINCE D'ORANGE.

1544.

1 C'est le prince d'Orange,
Trop matin s'est levé;
Il appela son page :
Mon more est-il bridé?
Que maudit soit la guerre!
Mon more est-il bridé?

2 Il appela son page :
Mon more est-il bridé?
— Ah! nani dà, mon prince,
Où voulez-vous aller,
Que maudit soit la guerre!
Où voulez-vous aller?

3 Ah! nani dà, mon prince,
Où voulez-vous aller?
— Je veux aller en France,
Où le roy m'a mandé,
Que maudit soit la guerre!
Où le roy m'a mandé.

4 Je veux aller en France,
Où le roy m'a mandé
Par une lettre close
Qu'on m'avoit envoyé,
Que maudit soit la guerre!
Qu'on m'avoit envoyé.

5 Par une lettre close
Qu'on m'avoit envoyé.
Je partis sain et sauve
Et j'en revins blessé,
Que maudit soit la guerre!
Et j'en revins blessé.

6 Je partis sain et sauve,
Et j'en revins blessé
De trois grands coups de lance,
Qu'un Angloys m'a donné,
Que maudit soit la guerre!
Qu'un Angloys m'a donné.

7 De trois grands coups de lance
Qu'un Angloys m'a donné :
J'en ay ung à la cuisse,
Et l'autre à mon costé,
Que maudit soit la guerre!
Et l'autre à mon costé.

8 J'en ay ung à la cuisse,
Et l'autre à mon costé,
Et l'autre à ma mamelle;
On dit que j'en mourrai,
Que maudit soit la guerre!
On dit que j'en mourray.

XLVII

CHANSON

APPELLÉE *LE CIEL*,

SUR LES DAMES DE LA COUR DE FRANÇOIS Ier.

Elle se chante sur l'air du Curé de Creteil.

1544.

1 La Tramontane [1] a bien sondé
Le lieu où son cœur a fondé;
Car elle est immuable;
Et son cours est tant arresté
Qu'il n'est pas variable.

2 Endimion [2] par fermeté,
De bien aimer s'est acquitté.
Aussi la lune claire
Cognoist bien qu'il a mérité
Qu'on lui doibve complaire.

1 Anne de Pisseleu, duchesse d'Estampes, maîtresse de François Ier.

2 Henri II, encore dauphin; il aimoit Diane de Poitiers, veuve de Louis de Brézé, qu'il fit depuis duchesse de Valentinois. Diane commençoit desjà à n'estre plus jeune quand Henry en

3 Le discours d'elle va baissant,
Et l'amour de lui va croissant
Sans se pouvoir deffaire ;
S'il l'eust veue en son beau croissant,
Pensez qu'il eut peu faire.

4 L'Aurore [1], qui plaist tant à tous yeux,
A bien sceu choisir pour le mieux,
Le soleil tant louable ;
Car c'est l'endroit de tous les cieux
Qui est le plus aimable.

5 Vesper [2], qui fut si belle à voir,
Se retire fort sur le soir ;
Si sa clairté se passe,
Je crains qu'elle ne puisse avoir
Le bien qu'elle pourchasse.

O combien de regrets aura
Rhéa [3] quand seulle on la laira,
Entre Noël et Pasques ;
Car Demogorgon s'en ira
Le chemin de Saint-Jacques.

devint amoureux, et il l'aima jusqu'à la mort. Toutes les maisons qu'il a bâties et toutes les peintures qui restent de son règne, sont remplies de croissans, qui étoit le corps de la devise qu'il avoit prise à cause d'elle, et nous marquent de mil manières la longue passion qu'il eut pour cette Diane.

1 Mademoiselle de Canaples.

2 La comtesse de Saint-Paul, Adrienne duchesse d'*Estouteville*, épousa, le 9 février 1534, François de *Bourbon*, comte de Saint-Paul, fils de François de Bourbon, comte de Vendosme. Elle mourut à 48 ans, en 1560. Marie de Bourbon, leur fille, porta Estouteville et Saint-Paul à Léonor d'*Orléans*, duc de Longueville, son mary.

3 Madame de Roye.

7 Virgo [1], qui n'a semblable à soy,
Signe de paix, amour et foy,
Est tant belle et honneste
Qu'elle fera des yeux d'un roy
Bientost digne conqueste.

8 Calysto [2] pour digne guerdon
D'avoir de Jupiter le don
Fut au ciel transformée;
Mais l'autre lui donne le bond,
Car elle est plus aymée.

9 Juno [3], régente au firmament,
Ne sçait lequel contentement
Resjouit plus son âme,
De demourer si hautement
Seur de deux et d'un femme.

10 L'étoille qui n'a changement
Est adorée saintement;
Le saint qui la contemple
Voudroit pour son contentement
La veoir luyre en son temple.

11 L'arc-en-ciel [4] qui boire soulloit
En toutes eaues où il alloit,

1 La princesse Marguerite, sœur d'Henry II, et depuis mariée en 1559 à Emmanuel Philbert, duc de Savoye. Elle étoit née en 1523.

2 Madame de Massy.

3 La reine Eléonor. En conséquence du traité de paix à Madrid de 1526, François I[er] épousa en secondes noces, en 1530, Eléonor d'Autriche, veuve d'Emmanuel, roy de Portugal, et sœur aînée de l'empereur Charles V.

4 Charles, duc d'Orléans, troisième fils de François I[er].

Maintenant se transforme
En Iris [1] qui tant le vouloit,
Qu'elle aussi prend sa forme.

12 Cybelle sage vouldroit bien
Que son Saturne fut tout sien;
Mais elle ne peult mie
Divertir le cœur antien
De luy et de s'amye.

13 L'Ourse mineur le jour attend
Que son esprit sera content;
Elle sçaura conduyre
Saigement ce qu'elle prétend,
Car Phébus luy veult luyre.

14 Mais que seroient bien devenus
Aries et Capricornus!
Gemini qui les dompte
Les a rendus si bien cognus
Qu'ils se cachent de honte.

15 Le grand comète qui reluit
Menasse le jour et la nuit,
La mort et fin de vie
De Polyphemus qui se dit
L'avoir si bien servie.

16 Le Séraphin [2] volle cuidant
Par l'Orient et l'Occident,

1 Madame de Montpensier, Jacqueline de Longvy, mariée en 1538 à Louis de Bourbon, deuxième du nom, duc de Montpensier. Elle mourut en 1561, et d'eux vient Mademoiselle.

2 Cardinal de Lorraine.

Et jamais ne s'arreste;
C'est par heur ou par accident
S'il fait quelque conqueste.

17 Un autre comète apparoist
Laquelle à veoir on jugeroit,
Bien qu'elle soit peu creüe,
Que pourtant contente seroit
D'avoir une grande queue.

18 Vénus [1], planette de beauté,
A bon droit donne sa clarté
A Mars [2], amy propice;
Mais Vulcain [3] est si fort maltraité,
Qu'elle lui fait éclypse.

19 Libra, qui porte la vertu
Dont son Pisces est revestu,
Ne peult être si forte
Que l'autre ne soit abbatu,
Car Cythia l'emporte.

20 Thétis [4] qui, d'un trait de ses yeux,
Faisoit mouvoir hommes et dieux,
Par tout cherche fortune,
Pour hors du tourment odieux
Retirer son Neptune.

1 La marquise de Nesle.

2 Montmorency.

3 Le marquis de Nesle.

4 Madame de Bryon. Françoise de Longvy, femme de Philippe Chabot, sieur de Brion, amiral de France, qui, après avoir rendu de grands services au roy François Ier, tomba dans sa disgrâce vers l'an 1537, et fut arresté et son procès fait. Son innocence reconnue, le roy le rétablit dans tous ses honneurs et dignitez le 12 mars 1542; il mourut le 1er juin 1543. Il étoit pour lors en prison, et est nommé icy Neptune.

21 Ce petit troupeau bien plaisant
Tout en un cerne reluysant,
Pour nommer sa lumière,
Je ne lui sçay nom bien duysant,
Sinon la Poussinière.

CHANSONS

RELATIVES

AUX RÈGNES DE HENRI II ET DE FRANÇOIS II.

ANNÉES 1547 A 1560.

CHANSON

SUR ANNE DE PISSELEU,

DUCHESSE D'ÉTAMPES.

Cette chanson est sans contredit l'une des plus curieuses de toutes celles qui se rapportent aux règnes de Henri et de François II. Elle est relative à la disgrâce dont fut suivie, pour la duchesse d'Etampes, la mort de François Ier. Elle n'a jamais été imprimée et se trouve dans un recueil manuscrit, de la seconde moitié du XVIe siècle, dont je dois communication à M. Jérôme Pichon. C'est un volume petit in-folio, relié en velours vert; on lit sur le premier des soixante-quinze feuillets dont il se compose : « Ce livre appartient à damoiselle » Marie Coppin, fille de Jean Coppin, escuyer, sei- » gneur de Lalaie, et de dame Anne de Mailly. » Aux quatre coins sont les écussons de Coppin, Mailly, Coulez et du Fargis, qui représentent les quatre quartiers de Marie Coppin. Les soixante premiers feuillets contiennent des chansons amoureuses, et les autres la généalogie des familles de Breugel et Coppin. La chanson sur la duchesse d'Etampes, la seule du recueil qui soit

historique, se trouve au feuillet 13, recto. Je dois observer cependant que deux autres chansons (folios 19 et 40) font peut-être allusion à des événements contemporains, surtout celle qui a pour sujet un amant tué par un mari jaloux lorsqu'il venait à son premier rendez-vous. L'écriture de ce manuscrit, sans être mauvaise, ne paraît pas cependant l'œuvre d'une main très-habile; on peut signaler plusieurs passages évidemment altérés. La chanson sur la duchesse d'Etampes en offre un exemple qui m'a quelque temps arrêté et empêché de saisir le sens complet de cette pièce. Au lieu du nom de *Pointhièvre* (1), qu'on doit lire, il y a dans le manuscrit *Poitiers;* ce qui m'avait d'abord fait penser qu'il s'agissait non-seulement de la duchesse d'Etampes, dans les premiers couplets, mais encore de *Diane de Poitiers* dans les autres. En comparant les faits connus de l'histoire avec ceux qui sont rapportés dans la chanson, je me suis aperçu de l'erreur du copiste, et j'ai restitué la pièce tout entière à la maîtresse de François Ier. Voici en abrégé l'histoire de sa vie.

Anne de Pisseleu, née vers 1508, fut admise en 1524 au nombre des filles d'honneur de Louise de Savoye, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier. Elle fut connue d'abord sous le nom de mademoiselle de Heilly. Douée d'une grande beauté, Anne de Pisseleu succéda bientôt, dans l'esprit changeant de ce prince, aux faveurs

(1) C'est ainsi qu'on prononçait alors le nom de *Penthièvre*, comme le prouve ce passage de Brantôme, dans son Discours sur Henri II : « Et pour sa principale dame et maistresse, il » prit (François Ier), après qu'il fut venu de prison, mademoi- » selle d'Helly, que madame la régente avoit prise fille; et le roy » ne l'avoit point encore veue qu'à l'entrevüe de ma dicte dame » sa mère; il la trouva très-belle et à son gré. Depuis, il la fist » duchesse d'Estampes, et la maria avec *M. de Pointievre*, et luy » fist de grands dons et biens. »

dont jouissait Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriant. Vers 1526, elle épousa Jean de Brosses, fils de René de Brosses qui, ayant suivi le connétable de Bourbon, fut tué à la bataille de Pavie. Les biens de cette famille avaient été confisqués; Jean pensa qu'une alliance avec la favorite était un moyen infaillible de regagner ces biens avec usure. Il ne se trompait pas, car non-seulement il rentra en possession du comté de Penthièvre, mais encore, le 23 juin 1534, Anne obtint pour elle et son mari le comté d'Etampes, qui fut érigé en duché-pairie par lettres du mois de janvier 1536; il en arriva ainsi en 1545 pour la baronnie de Chevreuse. De plus, tous ses parents et ceux de son mari furent pourvus d'excellents bénéfices. Jusqu'à la fin du règne de François Ier elle garda sur l'esprit de ce prince le plus grand empire. Cependant elle avait à repousser les intrigues des amis du dauphin, et principalement celles de Diane de Poitiers. Cette lutte l'engagea même dans des entreprises criminelles, car il est certain que sur les dernières années du règne de François Ier, la duchesse d'Etampes servit les intérêts de Charles-Quint, et, par l'entremise du comte de Bossu-Longueval, livra à l'Espagne les secrets de la France. Le chansonnier semble rappeler cette trahison, quand il fait dire à la duchesse qu'elle n'avait pas mérité qu'on lui *laissât ses terres et ses places*. C'est ce qui arriva cependant, car le roi confirma par lettres-patentes du mois de septembre 1547, la donation du duché d'Etampes. Bien qu'on ait laissé, comme le dit la chanson, à la maîtresse du feu roi ses *rentes* et ses *places*, elle n'en fut pas plus heureuse : elle vécut seule et isolée dans une maison de campagne, après avoir soutenu contre la famille de son mari et contre son mari lui-même, un procès par suite duquel elle perdit la jouis-

sance de ses biens. On dit qu'elle favorisa la religion réformée. L'époque de sa mort est incertaine ; elle vivait encore en 1575.

COMPLAINTE

SUR LE DUEL DE JARNAC ET DE LA CHATEIGNERAYE.

CHANSON

SUR LE TOURNOI DE BLOIS.

Le duel de Jarnac et La Chateigneraye, au sujet duquel j'ai donné une chanson fort curieuse, a quelque rapport avec l'histoire des dernières années de faveur de la duchesse d'Etampes. Parmi les propos qui causèrent ce duel fameux, on connaît celui que tint, dit-on, Diane de Poitiers : « Madame d'Etampes se console de la maladie du roi dans les bras d'un autre. » Cet autre était le sieur de Jarnac, comme on peut le voir dans les pièces originales relatives à cette affaire, publiées par Le Laboureur, à la suite des Mémoires de Castelnau (t. II, p. 554). La raison publiquement avouée fut l'accusation d'inceste avec sa belle-mère, portée contre Jarnac ; mais plusieurs historiens ont ajouté que le propos cité précédemment détermina La Chateigneraye à se battre. Brantôme, neveu de ce dernier, semble aussi le faire entendre, et parle à mots couverts d'une *dame* qu'il ne veut pas nommer. Les premiers vers du second couplet de notre chanson semblent aussi rappeler cette circonstance.

Avant la pièce sur le duel de Jarnac et La Chateigneraye, j'en ai donné une autre dans le même genre et

qui se rapporte à l'avénement de Henri II à la couronne. C'est un récit des fêtes qui eurent lieu à Blois dans cette circonstance. On y parle d'un tournoi dans lequel Henri II fit merveille, et d'une mascarade singulière et qui rappelle quelque peu les anciennes Bacchanales. Un détail signalé par les réformistes, et que mentionne en effet notre chanson, a empêché les historiens de parler de cette mascarade. Voici les paroles de Henri Etienne dans son Apologie pour Hérodote :

« Toutefois, je me contenterai d'un seul autre exem-
» ple, qui fera que ces priapes ramenez au jardin de plai-
» sance, et ces paintures semblables à celles de Philenis
» et d'Elephantis, nous sembleront à comparaison estre
» choses légères et qui ne méritent pas quasi qu'on en
» parle. Cest exemple est d'un esbatement qu'on prit à
» Blois à l'entrée du roi Henri deuxième de ce nom, de
» faire despouiller un nombre de p..... (et principale-
» ment de celles que les Italiens appellent *sfaciate;* et,
» estant toutes nues ainsi que quand elles viudrent du
» ventre de leurs mères, les faire monter sur des bœufs,
» et sur iceulx, en tel equipage, faire leur monstre par-
» tout où sembloient bon à messieurs qui les suivoient,
» faisans office de picque-beufs (1). »

Henri Etienne, suivant l'usage des satiriques, exagère un peu quand il dit un *nombre de filles nues;* la chanson ne parle que de trois. Malgré tout, ces deux témoignages d'une nature bien opposée suffisent pour attester la réalité de cette singulière représentation.

(1) *Apologie pour Hérodote*, chap. XII.

CHANSONS

SUR LA PRISE DE BOULOGNE, LA BATAILLE DE RENTY, ET SUR LE SIÉGE DE METZ.

Je n'ai que peu de mots à dire sur les six chansons relatives à la prise de Boulogne, à la bataille de Renty et au siége de Metz. Celles qui se rapportent à ce dernier événement sont les plus curieuses et ont eu beaucoup de célébrité. On peut lire les détails de cette action fameuse dans les mémoires du temps, et Bertrand de Salignac, seigneur de La Mothe-Fénelon, témoin et acteur de ce siége, en a écrit une relation détaillée (1). Je me contenterai d'y renvoyer, en observant toutefois que dans les quatre chansons composées par les soldats français, on trouve sur chacun des grands capitaines qui eurent part à cette action des détails curieux et nouveaux.

CHANSONS

SUR LES FILLES D'HONNEUR DE CATHERINE DE MÉDICIS.

Les quatre chansons qui viennent ont été composées à propos de deux aventures galantes qui, pendant les années 1556 et 1564, mirent en émoi la cour de Catherine de Médicis. Le fils du connétable Anne de Montmorency et le prince de Condé d'une part, deux filles d'honneur de

(1) *Le Siège de Metz par l'empereur Charles V, en l'an* 1552, par Bertrand de Salignac, t. VIII, p. 505 de la première série des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* publiés par MM. Michaud et Poujoulat.

la reine et la maréchale de Saint-André de l'autre, en sont les acteurs principaux.

Quant à la première, je citerai une relation manuscrite qui en résume parfaitement toutes les circonstances principales :

« L'une des avantures les plus singulières qui arrivèrent sous le règne de Henry second, est sans difficulté celle de la demoiselle de Pienne. Elle s'appelloit Jeanne de Halluie, demoiselle de Pienne, et à l'âge de treize à quatorze ans elle fut passionnément aimée de François de Montmorency, fils aîné du connestable Anne de Montmorency. La demoiselle étoit alors fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, et si elle écouta trop favorablement son amant, on le doit plutôt imputer au malheur attaché aux filles d'honneur de cette reine, à qui ce nom convenoit très-peu, qu'à la foiblesse de cette pauvre fille.

» Le duc de Montmorency étant donc épris des charmes de la demoiselle de Pienne, et pressé par sa passion, luy fit une promesse de mariage sans en rien dire à son père le connestable, ni à sa mère, tant il craignoit qu'ils ne s'opposassent à son dessein. Il n'y a point d'apparence qu'ils y eussent jamais consenti, quoique cette demoiselle fût d'une naissance très-illustre, et que sa beauté et sa vertu la rendissent recommandable. Mais il y eut une raison particulière qui les poussa à former des oppositions éclatantes à cest engagement, c'est que Henry second voulut bien que Diane de France, sa fille naturelle et de la duchesse de Valentinois, qui étoit alors veuve du duc de Castro, épousât l'amant de la demoiselle de Pienne. L'ambition du connestable trouvoit trop son compte dans ceste alliance pour luy permettre de souffrir que l'engagement de son fils aîné passast pour bon. Il mit donc tout en œuvre pour le faire rompre,

et se trouvant alors auprès de Henry second dans la plus grande faveur où jamais sujet s'etoit vu auprès de son roy, il fit commencer les procédures par l'interrogatoire des deux amans, qui fut fait au Louvre le cinq octobre mil cinq cent cinquante-six, que Jeanne de Halluie, dite la demoiselle de Pienne, la première appelée, répondit qu'elle étoit âgée de dix-neuf à vingt ans, et qu'il y avoit cinq ou six ans que messire François de Montmorency luy avoit parlé de mariage au palais de Paris, ou à Saint-Germain, où leurs propos furent qu'il la prenoit à femme; elle répondit qu'elle le prenoit à mary. Bien dit qu'auparavant il luy en avoit autrefois parlé, mais ne le vouloit accepter parce qu'elle le voyoit fort jeune et aussi qu'elle craignoit que monsieur le connestable le trouvât mauvais. A quoy il répondit qu'il attendroit si long-temps, et qu'il luy seroit si obéissant, qu'il le luy feroit trouver bon: et ajouta laditte demoiselle qu'elle ne l'eut point déclaré si ledit sieur de Montmorency n'en eut parlé, à cause du mariage de madame de Castro. Elle dit encore qu'elle n'avoit receu aucun don ny présent en nom de mariage, et que tout s'étoit passé en paroles, sans témoin et sans qu'elle en eut parlé à aucun parent; qu'il luy avoit écrit durant sa prison, mais qu'elle avoit brûlé ses lettres; qu'il en avoit continué les propos depuis son retour, et mêmement en l'abbaye de Vauluysant, dernièrement qu'il y étoit: et même le jour d'hier, au logis de monseigneur le connestable, il luy répéta lesdits propos et la pria de ne se fâcher point. Elle ajouta ne sçavoir que ledit mariage fut clandestin et deffendu, et qu'elle pensoit bien qu'il put se marier, quoiqu'il eut père et mère, parce que le mariage est de Dieu, et les cérémonies de l'Église. Au surplus, elle s'en rapporta au sieur de Montmorency et signa sa réponse.

» Celle de ce seigneur fut toute pareille et, après avoir dit être âgé de vingt-six ans, il avoua tout, jusqu'à luy avoir encore promis le soir précédent de l'épouser, en luy parlant de la peine où il étoit, sinon qu'étant enquis si, ayant père et mère, il ne sçavoit pas qu'il ne pouvoit contracter mariage sans leur consentement, il dit que quant il fit cette folie-là il ne considéroit pas toutes ces choses, et que l'âge ne le portoit pas; et que si il avoit à le faire à cette heure il y penseroit davantage.

» Ces dépositions furent envoyées à Rome avec tout ce qu'on put ramasser d'autorité de l'Écriture-Sainte et des Pères contre les mariages faits sans le consentement des parents, et le pape receut le tout assez bénignement, fit un grand accueil au sieur de Montmorency et luy promit d'abord toute satisfaction.

» Le connétable de Montmorency porta le roy à employer tous les moyens imaginables pour faire déclarer nulle la promesse que la demoiselle de Pienne pouvoit alléguer. Cette affaire devint la plus grande de la chrétienté par le concours des desseins que le pape Paul quatre avoit de pratiquer l'alliance de cette fille de Henry second, veuve de son petit-fils, avec un autre Italien, son neveu. Ce seul intérest du pape fit toute la difficulté de la dispense que l'on demanda, et que le jeune Montmorency étoit allé solliciter en personne.

» Le pape retint long-temps à Rome François de Montmorency, le remettant de congrégation en congrégation, jusqu'à tant que, ce jeu étant découvert, et le roy et le connestable frustrez de leur espérance de son côté, ne voulant pas avoir le démenti d'une chose qui n'avoit éclaté qu'à leur désavantage, ils firent dresser un édit fait exprès, et qui fut publié et vérifié, par lequel les mariages clandestins furent déclarez nulz : et d'autre

part on se servit de l'autorité pour faire quitter prise à la pauvre demoiselle de Pienne, qu'on enferma au couvent des Filles-Dieu et qui, dans la crainte d'être plus maltraitée, et dans le désespoir du succès de ses espérances, se laissa encore persuader que le sieur de Montmorency avoit eu une dispense du pape.

» Rien n'étoit plus propre au dessein du pape que de pouvoir dire que la demoiselle de Pienne refusoit de consentir à la dissolution de son mariage. Affin donc de la désarmer de ce côté-là, on se munit d'un bon acte par lequel il paroissoit qu'elle n'avoit nulle prétention sur le sieur de Montmorency. Pour obtenir une semblable déclaration, il fallut faire accroire à la demoiselle de Pienne que le pape avoit déjà accordé la dispense. C'est pourquoy son galant ne fit point de scrupule de luy écrire ceste fausseté. Voicy sa lettre, elle est aussi sèche que les billets qu'il luy écrivoit précédemment étoient doux et tendres.

« Mademoiselle de Pienne,

» Ayant connu l'erreur où je suis tombé sans y pen-
» ser, et étant déplaisant d'avoir offensé Dieu, le roy,
» monseigneur et madame le connétable, j'ai fait en-
» tendre à notre saint Père le pape comme les choses se
» sont passées entre nous deux, et demandé de cela par-
» don à sa sainteté. Lequel m'a, de sa bonté et clémence,
» accordé, et, en tant que de besoin, m'a dispensé pour
» me remettre en ma première liberté; dont j'ay bien
» voulu vous avertir. Et aussi pour nous ôter tous deux
» hors des malheurs et peines où nous sommes, je me
» départs de toutes les paroles et les promesses de ma-

» riage qui sont passées entre nous deux, desquelles, » par ladite dispense, nous demeurons déchargez; et » vous en quitte, en vous priant de faire le sembla- » ble à mon endroit et prendre tel autre parti pour » votre aise que bon vous semblera; car je suis résolu » n'avoir jamais plus grande, ni plus particulière com- » munication ni intelligence avec vous; non pas que je » ne vous aye en estime de sage et vertueuse demoiselle, » et de bonne part; mais pour satisfaire à mon devoir, » et éviter les malheurs et inconvéniens qui nous en » pourroient avenir; et surtout pour donner occasion à » Sa Majesté et à mes dits sieur et dame d'oublier l'of- » fense que je leur ai faite, tant pour la réparer que pour » essayer me rendre digne de leur bonne grâce, que pour » satisfaire à ce que je leurs dois par commandement » de Dieu, auquel je supplie, mademoiselle de Pienne, » vous avoir en sa saincte et digne garde. De Rome, ce » cinq février mil cinq cent cinquante-six. Celuy que » vous trouverez prest à vous faire service,

» DE MONTMORENCY. »

» François de La Porte, gentilhomme de monsieur de Montmorency, un maître des requêtes et un secrétaire du roy, assistés des deux notaires au Châtelet, se transportèrent au couvent où la demoiselle de Pienne avoit été enfermée. L'ouverture leur en fut faite en vertu d'une lettre signée de la propre main du roy. Ils firent venir la demoiselle et, après qu'elle eut lu tout haut la lettre de monsieur de Montmorency, monsieur de La Porte luy dit : « Mademoiselle, tout ce que j'ai à vous dire et vous diray cy-après vient de la part de mouseigneur de Montmorency, qui m'a chargé de le faire. Vous avez

vu par sa lettre que maintenant vous avez lue, combien il estime avoir grandement offensé Dieu ; il a supplié très-humblement Sa Sainteté de luy pardonner l'offense qu'il avoit commise par les propos de mariage d'entre vous, et le dispenser et luy et vous de vous pouvoir marier ailleurs quand bon vous semblera, ce que notre saint père le pape a fait, et par ce moyen remis monsieur de Montmorency et vous en vos premières libertez. Comme il vous écrit par sa lettre que je vous ai présentement baillée, et à cette cause, et luy étant dispensé, et par sa dispense libre et en sa première liberté de se marier ailleurs que avec vous quand bon luy semblera, je vous déclare par son commandement qu'il vous quitte de tous propos et promesses de mariage qui pourroient cy-devant en quelque façon quelconque avoir été entre vous deux, et vous prie et requiert de sa part que vous ayez pareillement à me déclarer si vous ne l'en quittez pas aussi de la vôtre.

» A quoy, par laditte de Pienne, ayant les larmes aux yeux, et en pleurant, a été dit et répondu en telles parolles : « Monsieur de La Porte, j'aime beaucoup mieux que la rupture des promesses de monsieur de Montmorency et de moy vienne de sa part que de la mienne. Il montre bien, par les discours que vous me tenez maintenant de sa part, qu'il a le cœur moindre qu'une femme ; et ce n'est pas ce qu'il m'avoit tant de fois dit, qu'il perdroit plutôt la vie que de changer de volonté. Il m'a bien abusée : je vois bien qu'il aime mieux estre riche qu'homme de bien. »

» Cette réponse ne contenoit rien de positif ; le sieur de La Porte revint à la charge et insista principalement sur la dispense du pape et voulut qu'on s'expliquât nettement : à quoy, par laditte demoiselle, en pleurant

comme cy-devant, ont été dit tels mots : « Hé ! monsieur de La Porte, quelle réponse voulez-vous que je fasse ? Monsieur de Montmorency a-t-il bien eu le cœur de m'écrire une telle lettre ? » Seconde réponse aussi vague que la première ; mais la troisième question fut si précise qu'il fallut que la demoiselle vînt au fait. « Monsieur de La Porte, dit-elle, puisque le vouloir de monsieur de Montmorency est de me quitter des promesses de mariage d'entre luy et moy, et que maintenant il me quitte, je ne veux et ne puis empêcher qu'il ne fasse ce qu'il luy plaira et ne puis avoir de volonté contraire à la sienne. » Le sieur de La Porte ne fut pas assez content de cette troisième réponse, il insista encore et obtint enfin ce qui suit : « Monsieur de La Porte, puisque monsieur de Montmorency me quitte dès maintenant des promesses de mariage qui ont été faites entre luy et moy, s'il étoit fils de roy ou de prince, m'ayant écrit ce qu'il m'a écrit, par sa lettre que vous m'avez maintenant baillée, je ne le voudrois épouser, et maintenant l'en quitte. Toutesfois je suis surprise de la façon dont il m'écrit cette lettre que vous venez de me remettre à l'instant, et ne puis raisonnablement croire qu'il l'ait écrite, vu qu'il avoit coutume de m'écrire autrefois d'un autre style et d'un langage bien différent. » On luy répliqua qu'on avoit vu écrire cette lettre de la propre main de monsieur de Montmorency.

» En se retirant, la demoiselle fit quelques efforts de courage pour excuser les pleurs qu'on lui avoit vu verser, mais il lui fut impossible de paroître fière ; tout ce qu'elle dit alors sentoit l'humiliation, la douleur et le regret de ne pas épouser cet amant volage.

» Lorsqu'on eut extorqué cette déclaration, on brava le pape, car le mariage de François de Montmorency

avec Diane de France, fille naturelle d'Henry second, fut célébré, quoique la dispense n'eût pas pas encore été accordée. Le roy et le connétable ne crurent pas se pouvoir mieux venger du peu de cas que le pape avoit fait de leur recommandation que de passer outre à ce mariage, en vertu de l'édit contre les mariages clandestins; et la fête ne s'en fit qu'avec plus de magnificence, au mois de may mil cinq cent cinquante-sept, la cour étant alors à Villiers Cotteretz.

» Comme il étoit entré beaucoup de mauvaise foy dans ces procédures, le sieur de Montmorency en sentit quelques remors de conscience qui l'obligèrent à demander l'absolution au pape Pie quatre.

» A l'égard de la demoiselle de Pienne, si elle avoit été une héroïne de roman, elle se seroit retirée pour jamais dans un couvent; mais sa sagesse ne luy permettant pas d'écouter entièrement ce désespoir, elle se maria quelque temps après, et voicy comment. Antoine, roy de Navarre, désirant acquérir le royaume de Sardaigne, y employa, pour cette négociation, Florimond de Robertet, seigneur d'Alluye, l'un des quatre secrétaires de ses commandements, lequel étoit fort amoureux de mademoiselle de Pienne, qu'il désiroit fort épouser; et le roy de Navarre luy promit que s'il réussissoit il la luy feroit épouser : il n'y avoit nulle apparence sans cette faveur, d'autant que cette demoiselle étoit fille d'une des meilleures maisons de France, et des plus vertueuses, et qu'elle avoit refusé de si hauts et grands partis qu'il n'y avoit aucun lieu de croire qu'elle voulût épouser un petit secrétaire des commandements tel qu'étoit le sieur d'Alluye. On dit cependant que l'inclination et la bonne volonté de la demoiselle eurent plus de part dans cette affaire que le crédit du

roy de Navarre, qui mourut un an devant la conclusion de ce mariage, mais ce fut luy qui releva les espérances du sieur d'Alluye et même l'y encouragea. »

Je crois devoir ajouter à cette relation quelques lettres inédites jusqu'à ce jour, et qui prouvent combien le jeune Montmorency oublia vite les serments qu'il avait faits à sa maîtresse; elles sont extraites de la collection de pièces historiques recueillies par M. de Gaignières, et faisant partie aujourd'hui du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale.

« Monseigneur,

» Si j'eusse pensé que Dordoy eust fait si long séjour par decy, je vous eusse escrit incontinant qu'il feust arrivé, pour vous remercier très-humblement de l'honneur qu'il vous à pleu me faire m'escrire par luy, qui m'a ésté d'une part le plus grand plaisir que je pouvois recevoir, congnoissant que vous ne m'avez point en mon malheur du tout oublyé. Mais de l'autre part, voyant que, par vostre lettre, pour mon offence, j'ay mérité de n'estre plus appellé vostre filz, ce m'a esté le plus grand regret et desplaisir que je receus jamais. Par quoy, monseigneur, je vous suplie très-humblement que, pour l'honneur de Dieu, il vous plaise me pardonner et me restituer en vostre bonne grâce, vous asseurant, monseigneur, que, pour satisfaction de ma faulte, je vous seray, toute ma vie, si subject, si humble et si obéissant, que j'espère de regaigner, avec l'ayde de Dieu, ce que j'ay perdu en vostre endroit; et pour myeux pouvoir obéir à tout ce qu'il vous plaira me commander, avec vostre faveur et l'ayde de vos bons serviteurs qui sont par deçà, j'espère bien tost obtenir de nostre sainct père mon absolucion

et dispence, moyennant laquelle je seray quicte de la promesse que j'avois jeunement et légièrement faicte à mademoiselle de Piennes; et tous deux serons en nostre première liberté, elle de prandre party où elle voudra, et moy de faire ce qu'il vous plaira me commander. Et sur ce, atendant ce très-grand désir de voz bonnes nouvelles, je présenterai mes recommandacions à vostre bonne grâce, suppliant le Créateur vous donner, monseigneur, en parfaite santé, très-longue vie.

» De Rome, ce xxxj janvier 1556.

» Vostre très-humble et très-obéissant filz,

» DE MONTMORENCY. »

Autre lettre à sa mère, qui commence ainsi :

« Madame,

» Si tost que Dordroy est arrivé en ce lieu, ayant par luy entendu vostre intention et de monseigneur le connestable, j'ay suplié très-humblement nostre sainct père me vouloir donner absolucion et dispense des promesses que légièrement nous avons faictes, mademoiselle de Pienne et moy, l'ung et l'autre, moyennant laquelle elle sera en sa première liberté de prendre parti où bon luy semblera, et moy quicte de ma promesse et prest de faire tout ce qu'il plaira à mon dit seigneur le connestable et vous me commander. (Suivent des excuses sur sa faute.)

» 31 janvier 1556. »

« Madame,

» Ayant hier au soir receu le commandement qu'il a pleu à monseigneur le connestable me faire par sa lettre du xve du passé, je n'ay voulleu faillir, suyvant ycelly, despescher incontinent La Porte avec la lettre qu'il me commande escrire à mademoyselle de Pienne, vous supliant très-humblement estre asseurée que si en aultre chose je pouvois luy faire congnoistre et à vous l'extrême regret que j'ay de vous avoir tous deux tant offensé, je ne fauldrois de la mettre promptement en exécution, comme j'ay prié monseigneur de Lansac vous faire entendre, qui me gardera vous ennuyer de plus longue lettre, sinon vous présenter mes très humbles recommandacions à vostre bonne grâce et suplier nostre Seigneur, madame, vous donner en santé très-bonne et longue vie.

» De Romme, ce v février 1556. »

Autre lettre adressée à son père, dans laquelle il promet de ne jamais plus tomber en faute; où il dit: « Et si j'estois si malheureux que de ne vous pouvoir satisfaire aultrement, j'espère que Dieu me fera la grâce que de permettre bientost mourir en quelque lieu si honorable, que vous congnoistrés, monseigneur, que ce qui m'est avenu n'est que folie et jeunesse, et non point faulte d'avoir le cœur en aussy bon lieu que un qui a l'honneur d'estre vostre filz. »

Trois autres lettres sur le même sujet adressées à ses parents, datées du mois de décembre 1586.— Folios 38, 40, 42 du même recueil.

Tel est le récit assez touchant des faits auxquels se rapportent les deux premières de nos quatre complaintes amoureuses. L'autre aventure, bien qu'un peu plus scandaleuse, n'en présente pas moins d'intérêt.

Catherine de Médicis, cherchant à ranger de son parti Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des protestants, imagina de le rendre amoureux de l'une de ses plus jolies filles d'honneur. Elle avait pour but, en agissant de la sorte, d'éloigner le prince de Condé des affaires. Quant au premier point, elle ne réussit que trop bien, et les charmes d'Isabeau de la Tour de Turenne, connue sous le nom de la belle Limeuil, subjuguèrent complétement le prince. La demoiselle, qui, dit-on, avait commencé cette intrigue pour faire plaisir à sa maîtresse, ne tarda pas à éprouver une véritable passion; et, comme le prince de Condé devint veuf sur ces entrefaites, elle dut concevoir l'espérance d'une union prochaine. Mais la belle Limeuil se vit disputer sa conquête, et une redoutable rivale fut cause de son malheur. Marguerite de Lustrac, veuve depuis peu de temps du maréchal de Saint-André, voulut dégager le prince des liens où il se trouvait enchaîné. Joignant au pouvoir de ses charmes celui de sa fortune, elle lui donna la terre de Saint-Valéry. Mademoiselle de Limeuil, ne pouvant pas retenir son amant par une générosité semblable, imagina de le fixer en abandonnant ce qu'une jeune fille doit avoir de plus précieux, c'est-à-dire son honneur. Un scandale assez grand s'ensuivit. Catherine de Médicis manifesta

beaucoup de colère, car elle n'aimait pas les désordres publics et voulait qu'on se gardât de l'*enflure du ventre*, suivant l'expression de Brantôme. La pauvre Limeuil fut obligée de subir sa destinée ; Catherine, qui l'affectionnait particulièrement, lui pardonna et, pendant un voyage que la cour fit à Lyon au mois de juillet 1564, elle donna le jour à un fils. On composa sur cet événement quelques satires. Un pasquil en vers latins est parvenu jusqu'à nous (1). On y dit, ce qui est peut-être vrai, que Catherine vint au secours de sa fille d'honneur et lui servit de *Lucine*; mais on ajoute, contrairement à cette première assertion, qu'elle traita rudement la coupable et l'envoya faire pénitence dans un couvent. Cela est faux : mademoiselle de Limeuil ne cessa jamais d'avoir auprès de Catherine beaucoup de

(1) Voici ce pasquil, que je trouve cité dans le Dictionnaire de Bayle :

Puella illa nobilis,
Quæ erat tam amabilis,
Commisit adulterium
Et nuper fecit filium.
Sed dicunt matrem reginam
Illi fuisse Lucinam ;
Et quod hoc patiebatur
Ut principem lucraretur.
At multi dicunt quod pater
Non est princeps, sed est alter
Qui regi est à secretis,
Omnibus est notus satis.
Contra hoc tamen regina
Se ostendit tantum plena
Cholera, ac si nescisset
Hoc quod puella fecisset,
Et dedit illi custodes
Superbos nimis et rudes,
Mittens in monasterium
Quærere refrigerium.
Sed certe pro tam levi re
Sic non debebat tractare,
At excusare modicum
Tempus, personam et locum.
Aliis non sit taliter
Quæ faciunt similiter.

(Bayle, Dictionnaire historique, au mot *Limeuil*.)

crédit. Le malheur qui l'avait frappée ne fit qu'augmenter l'affection que la reine avait pour elle. Il semble au contraire que depuis cette époque elle a joui d'une certaine liberté d'actions et de paroles, qui prouve beaucoup en faveur de son esprit. C'est ainsi que le prince de Condé, ayant été sollicité par sa seconde femme de redemander à mademoiselle de Limeuil les cadeaux qu'il lui avait faits, entre autres bijoux réclama un fort beau miroir surmonté du portrait de M. de Condé. Limeuil, dépitée de la conduite de son ancien amant, prit une plume et de l'encre, et dessina sur le front de monseigneur l'emblème des maris trompés ; puis, délivrant le tout au gentilhomme chargé du message, lui dit : « Tenez, mon ami, portez cela » à votre maître et dites que je lui envoye tout ainsi » qu'il me le donna, et que je ne lui ai rien ôté, ni » ajouté (1). »

Dans une autre circonstance, mademoiselle de Limeuil rabroua fort le vieux maréchal de Montmorency, qui essayait de plaisanter avec elle, et qui l'appelait sa maîtresse. Le connétable, bien loin de s'en fâcher, lui répondit : « Eh bien, ma maîtresse, je m'en vais, car » vous me rabrouez fort. — C'est bien raison, répondit » Limeuil, que vous rencontriez quelque personne qui » vous rabroue, puisque c'est assez vostre coutume » de rabrouer tout le monde. — Adieu donc, ma maî- » tresse, répliqua en riant le vieux connétable, aujour- » d'hui vous m'avez donné la mienne. »

Il y avait encore parmi les filles d'honneur de Catherine de Médicis une autre Limeuil, sœur de la précédente, et, comme elle, d'un fort gentil esprit, mais gaie et malicieuse. Un jour elle s'avisa de composer sur

(1) Brantôme, *Dames galantes*, discours VII.

toutes les personnes de la cour un pasquil plaisant et spirituel, mais non pas scandaleux. Quoi qu'il en soit, Catherine de Médicis s'en formalisa, et la demoiselle reçut le fouet. Elle succomba toute jeune encore à une forte maladie; c'est elle qui se faisait jouer par son laquais la chanson de la *Guerre*, ainsi que je l'ai dit dans la notice précédente.

Quant à sa sœur, son aventure avec le prince de Condé ne l'empêcha pas de se marier; elle épousa Scipion Gardini Goy, gentilhomme italien, créature de Catherine de Médicis, avec lequel elle ne paraît pas avoir vécu en bonne intelligence. La chanson que je reproduis sur ses amours avec le prince a été composée par Jeanne d'Albret; elle se trouve dans les œuvres poétiques de Du Bellay. Ce dernier est auteur de celle qui a rapport à la maréchale de Saint-André.

CHANSON

SUR LA PRISE DE CALAIS, SUR LA MORT DE HENRI II, ET SUR LA FAVEUR DU DUC DE GUISE.

Il ne faut pas être étonné si la prise de Calais en 1558 a été le sujet des chansons populaires de l'époque. Ce grand fait d'armes mit le comble à la gloire du duc de Guise, que sa belle défense de Metz avait déjà bien illustré. Non-seulement les poètes et les savants célébrèrent à l'envi la gloire du grand capitaine, mais le peuple fit aussi entendre sa voix. Outre les chansons, dont je publie la plus curieuse, on composa encore sur cet événement une petite comédie qui fut jouée dans

les carrefours, et l'on comprend que la faveur dont avait joui pendant le règne de Henri II le connétable de Montmorency se soit éclipsée devant la gloire du duc de Guise. Rien n'est plus curieux sous ce rapport que cette chanson, datée de 1560, époque où, François II montant sur le trône, le duc de Guise fut nommé lieutenant-général du royaume. Cette chanson, qui commence ainsi :

Roy de France, mon cher prince,
Vous obéir je prétends...

est une remontrance continuelle et devient, ainsi placée dans la bouche du duc de Guise, une satire d'autant plus spirituelle et mordante. La chanson dont elle est précédée est aussi fort curieuse. C'est une histoire en vingt couplets du fameux comte de Montgomery, qui tua Henri II dans un tournoi. Bien qu'il y soit fait mention d'événements postérieurs à l'année 1559, je l'ai placée sous cette date, qui est celle du fait principal consigné dans la chanson. Elle prouve l'acharnement, bien légitime après tout, de Catherine de Médicis à poursuivre le meurtrier involontaire de son mari.

CHANSONS

SUR MARIE STUART.

J'ai recueilli quatre chansons qui se rapportent à la vie si agitée, si romanesque, de l'infortunée Marie Stuart. La première est de l'année 1558 et célèbre son mariage avec le dauphin, qui fut depuis François II. Tous les poètes chantèrent à l'envi cette union, qui devait

être de si courte durée. En effet, Marie Stuart épousa le dauphin le 24 avril 1558 et, le 5 décembre de l'année 1560, François II mourut après un règne de seize mois environ. Marie Stuart éprouva un chagrin profond de cette perte, et la douleur lui inspira plusieurs chants, entre autres celui que je reproduis ici et que Brantôme nous a conservé. Le même historien nous a fait connaître des couplets que l'on chantait à la cour sur le deuil de cette princesse, sur sa blancheur, qui triomphait du voile blanc dont sa tête était ornée. On trouve encore dans plusieurs recueils des fragments d'une autre chanson que Marie Stuart aurait composée, dit-on, en montant sur le vaisseau qui la remmenait en Écosse. En voici un couplet assez remarquable :

Adieu plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance.
Adieu France, adieu mes beaux jours.
La nef qui dejoint nos amours
N'a ci de moi que la moitié,
Une part te reste ; elle est tienne,
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.

La quatrième chanson fut composée par le jeune Chastelard, au plus fort de la passion romanesque qu'il éprouva pour la reine d'Écosse. Brantôme nous a conservé cette lamentable histoire, et c'est par son récit que je terminerai ma notice.

« Si faut-il, avant que je finisse, que je die encore » cecy pour response à aucun que j'ai veu parler mal de » la mort de Chastellard, que la royne fist exécuter en

» Écosse, et l'en taxer, voire estre si malheureux de » tenir que par vengeance divine elle avoit justement » paty comme elle avoit fait patir autruy...

» Ce Chastellard donc fut ung gentil homme de Dau- » phiné, de bon lieu et bonne part; car il fut petit-neveu » du costé de sa mère de ce brave M. de Bayard : aussi » disoit-on qu'il luy ressembloit de taille; car il l'avoit » petite et maigreline, ainsi qu'on disoit que M. de » Bayard l'avoit. Bref, il estoit gentilhomme très-ac- » comply : et quant à l'âme, il l'avoit aussi très-belle ; » car il parloit très-bien et mettoit par escrit des mieux, » et mesme en rithme aussi bien que gentilhomme de » France, usant d'une poésie fort douce et gentille, en » cavalier. . . . .

» La reyne donc, qui aymoit les lettres et principale- » ment les rithmes, et quelquefois elle en faisoit de » gentilles, se plut à voir celles du dit Chastellard, et » mesme elle luy faisoit response ; et pour ce luy faisoit » bonne chère et l'entretenoit souvent. Cependant luy » s'embrase couvertement d'un feu par trop haut, sans » que l'objet en peuve mais; car et qui peut deffendre » d'aimer? . . . . »

Brantôme continue en disant comment le jeune Chastellard quitta la France et le service de M. de Montmorency, auquel il était attaché, pour retourner en Écosse auprès de la reine, comment il se fixa auprès d'elle et poussa la témérité jusqu'à s'introduire la nuit dans sa chambre. « La reine, sans faire aucun scandale, luy pardonna, » ajoute Brantôme, qui rappelle à ce sujet l'histoire de l'amiral Bonnivet et de la sœur de François I[er].

Il termine ainsi :

« Nostre reyne d'Escosse, comme sage et prudente,

» passa ainsi ce scandale ; mais le dit Chastellard, non » content et plus que forcené d'amour, y retourna pour » la seconde fois, ayant oublié sa première faute et son » pardon.

» Alors, la reyne, pour son honneur, et à ne donner » occasion à ses femmes de penser mal, voire à son » peuple, s'il le sçavoit, perdit pacience, le mit entre » les mains de la justice, qui le condamna aussitost » à avoir la teste tranchée, veu le crime du fait. Et le » jour venu, ayant esté mené sur l'échaffaud, avant mou» rir avoit en ses mains les hymnes de M. de Ronsard ; » et pour son éternelle consolation, se mist à lire tout » entièrement l'hymne de la mort, qui est très-bien faict, » et propre pour faire abhorrer la mort, ne s'aydant au» trement d'autre livre spirituel, ny de ministre, ny de » confesseur.

» Après avoir fait son entière lecture, se tourne vers » le lieu où il pensoit que la reyne fust, s'écria haut : » Adieu, la plus belle et la plus cruelle princesse du » monde ; puis, fort constamment tendant le col à l'exé» cuteur, se laissa defaire fort aisément (1). »

(1) Brantôme, *Dames illustres :* p. 123 ; édit. in-8°, t. v.

RÈGNE DE HENRI II.

I

CHANSON

SUR ANNE DE PISSELEU,

DUCHESSE D'ÉTAMPES,

MAÎTRESSE DE FRANÇOIS Ier.

1547.

1 Je me souloîs tenir à la cour de France,
Toujours auprès le roy en prenant ma plaisance;
Mais maintenant m'a délaissée
Comme une pauvre désolée.

2 Qu'est devenu le temps que j'estois estimée!
Des princes comme du roy j'estois la mieux aimée.
Mais si à aulcun je fais tort
C'est à la royne Alienor.

3 La royne Aliénor eut grande pacience
D'avoir tant enduré de madame d'Estampes.
Elle a eu grand honneur,
Et moy j'en ay le déshonneur.

4 On me souloit nommer madame de Pontièvres,
Maintenant je suis chassée bien loing arrières.
C'est par la mort que Dieu m'a osté
Ce noble roy mon bien-aymé.

5 Las! noble roy Henry, vous me faictes grand grâce
De me laisser joyr de mes chasteaulx et place
Que le noble roy m'a donné ;
Je ne l'avois pas mérité.

6 Hélas! vray Dieu! où sont mes bagues et mes pierres,
Que je soulois porter par grande pompiere?
Maintenant il me les faut laisser
J'en ay au cuer ung grant regret.

7 Mesdames de la court, prenez à moy exemple;
Ne montez pas si haut qu'il vous faille descendre.
Par trop monter je suis bien mise en bas,
Et deboutée de tous estatz,

8 Vray Dieu de paradis, je ne sçay plus que faire,
Sinon me retirer en quelque monastère.
Priez à Dieu de paradis
Qu'il veuille avoir de moy mercy.

II

CHANSON NOUVELLE

Faicte et composée d'un tournoy qui fut faict à Bloys par le roy et les princes de la court :

Oyez tous, amoureux par amour, etc.

1547.

1 Dans le chateau de Bloys,
Qui est ville plaisante,
Il fut fait un tournoy
De par le roy de France,
Pour l'amour de son grand amy
René, monsieur, prince et marquis.

3 Le noble roy Henry
Et toute son armée
Estoient habillez de blanc;
Leurs chevaulx de livrée,
Ils triumphoient en noble arroy,
Dont chascun regardoit le roy.

3 Monsieur le connestable,
Il pourtoit l'espée blanche,
Monsieur de Saint-André,
Grand-mareschal de France;
Les paiges estoient tous les premiers
Qu'estoient richement habillez.

4 Et monsieur le Dauphin
Conduisoit son armée.
Du second coup qu'il frappe,

Il rompit son espée;
Il la rompit triumphamment
Pour son premier advencement.

5 Et la royne de France,
Madame Marguerite
Estoient sur un eschafault,
Je le vous certifie,
Qui regardoient le noble roy
Qui triumphoit en noble arroy.

6 Tout le monde disoit :
Qui est ce capitaine
Qui les combatoit tous?
Vray Dieu! qu'il a de peine.
Non a, non a, il y prend grand plaisir,
Car c'est le noble roy Henry.

7 Les princes de la court
Suivans le roy de France,
Estoient sur grans chevaulx
Rompans et brisans lances;
Ilz les rompoient fort vaillamment,
Devant le roy qu'estoit présent.

8 Trompettes et clerons
Sonnoient à grand puissance
Dessus deux éléphans
Qu'estoient faict à plaisance;
Dedans deux tours ilz prenoient grand plaisir
Pour tout le monde resjouir.

9 Le jeudy s'ensuivant
Ce fut le grand triomphe.
Vous eussiez veu le roy,

Princes et chevaliers,
Qu'alloient parmy la ville
Estant trestous masquez,
Acoustrez sompteusement
Tant de drap d'or que drap d'argent.

10 Les princes et seigneurs
Par grande melodie,
Allant dessus des bœufz
Tout le long de la ville,
Et devant eulx il y avoit
Trois filles nues, je vous prometz.

11 Les filles que c'estoient
Ne s'en soucioient guaires,
En courant devant eulx,
Faisant bonne pipée.
De deux enseignes on leur a faict présent
Pour les acoustrer bravement.

12 Qui a faict la chanson?
C'est un enfant de ville,
Migraine c'est son nom,
Il s'est monstré habille.
Or, prions trestous Jésus-Christ
Qu'à la fin nous doint paradis.

III

CHANSON

SUR LE DUEL DE JARNAC ET LA CHATEIGNERAYE.

Chanson nouvelle du combat faict à la court, sur le chant : **Si je l'ay dict.**

1547.

1 Escoutez la chanson
Composée dans Paris,
C'est de deux gentilz hommes,
Qui estoient ennemis.
Si je l'ay dict,
Si je le dict jamais,
Si jamais j'en parlis.

2 Pour l'amour d'une dame
Sur quoy on a mal dict,
Ont demandé combat
Au noble roy Henry.
Si je l'ay dict, etc.

3 Le roy si leur accorde
Pas ne les escondit.
S'il y a homme en France
Qui dict que je l'ay dict,
Si je l'ay dict, etc.

4 Je veux perdre la vie
Si ne le fais mourir.
Pour en faire l'espreuve
Je m'en vais droict à luy.
Si je l'ay dict, etc.

5 Du premier coup qui frappe
Chastaineroie blesse;
A la seconde fois,
Les jarretz lui coupit.
Si je l'ay dict, etc.

6 Gernach si s'en retourne
Devers le roy Henry:
Sire, que dois-je faire
De mon grand ennemy?
Si je l'ay dict, etc.

7 Le roy si luy respond :
Fay en à ton plaisir.
Gernach si s'en retourne
A son grand ennemy.
Si je l'ay dict, etc.

8 Rend toy, Chastaneroie,
Car il te fault mourir.
Luy rendit son espée,
Son pistollet aussi.
Si je l'ay dict, etc.

9 Gernach si les présente
Au noble roy Henry.
Si je l'ay dict, etc.

10 Le roy si n'en faict compte,
Vendosme les a prins.
Si je l'ay dict, etc.
En luy disant : Gernach,
Retourne en ton pays.
Si je l'ay dict, etc.

11 Et mais que je te mande,
Tu me viendras servir.
Si je l'ay dict, etc.

12 Gernach si prend la poste,
S'en va à son païs.
Si je l'ai dìct,
Si je le dict jamais,
Si jamais j'en parlis.

IV

CHANSON

SUR LA PRISE DE BOULOGNE.

1549.

Pour toy ton prince, hélas ! povre esgarée,
Souffre beaucoup de travail et nuysance ;
Mais que d'orgueil tu ne sois emparée,
Il te rendra sous son obéissance.
A grand malheur t'a pris en alliance
Un étranger par trahison congneue ;
Mais à grand heur, pour reparer l'offense,
Reçoy ton roy au moins à sa venue. (*bis.*)

Sur un autre chant.

Réveillez-vous, réveillez, Boulongnois ;
Ne songez plus, chascun vienne en personne
Pour recevoir Henry, roy des Françoys.
Bruiez, canons, tant que l'air en raisonne ;

Phifres, tabours et trompettes qu'on sonne,
Avec le bruyt de tout bon instrument,
Et ne pensez qu'en tout esbatement,
Dancez, ballez, ragés, saillés,
N'ayez soucy,
Ne crainte aussi.

V

1re CHANSON

SUR LE SIÉGE DE METZ.

Chanson nouvelle, composée par un souldart faisant la centinelle sur les rampars de Metz, et se chante sur le chant : Les Bourguignons mirent le camp, etc., *ou* Les regrets que j'ay de m'amye, etc.

1552.

1 Le mardi devant la Toussains
Est arrivé la Germanie,
A la belle croix de Messens,
Faisant grande escarmocherie :
Mais les François de chere hardie
Au-devant d'eux s'en sont allez ;
C'estoit pour rompre leur folie
De recognoistre en noz fossez.

2 Double canons il ont menez
A la belle croix dessus dite,
Pour batre le palais de Metz,
Les grans églises et petites :

Mais ilz ont trové les reliques
Aux Carmes, et aux Cordeliers
De deux pièces d'artillerie,
De quoy on les ha saluez.

3 Le samedy, jour en suivant,
Est retournée la Germanie,
Les Espagnolz, Italiens;
Le duc d'Albe et sa compagnie
Se sont campez en l'abbaye
De Saint-Arnoult près noz fossez :
C'estoit pour assiéger la ville,
Et la bastre de tous costez.

4 Ilz ont fait faire gabions,
Mener canons en abondance;
C'est pour batre nos bastillons,
Nos rampars, murailles, defenses.
Tranchées par bonne ordonnance,
Ils ont fait touchant noz fossez,
Pensant prendre soudarts de France
Et la noble ville de Metz.

5 Monsieur de Guise est dedans
Avecques beaucoup de noblesse;
De Vandosme les deux enfans,
De Nemours plein de hardiesse :
Le seigneur Strosse sans cesse
Se promenant sur les rampars,
Nuit et jour plain de grand adresse,
Faisant Metz fort de toute pars.

6 Et monsieur de Montmorency,
Aussi le vidame de Chartres,
Le vieil gendarme Saint-Rhemy,
Nuit et jour cherchant dans les caves,

En escoutant sur les murailles
L'ennemy qui nous veult miner.
Mais il leur ha donné la haie,
Car les ha contreminez.

7 Vingt et deux pièces ont amenez
Tout auprès de noz faulces braies,
De quoy ilz nous ont canonez
La tour d'Enfer et noz murailles,
Faisant des bresches assez larges
Environ cent pas pour le moins,
Mais ilz n'ont pas eu le courage
De venir combattre François.

VI

2e CHANSON

SUR LE SIÉGE DE METZ.

1552.

1 Le dernier mercredy de l'an,
François ont fait une sortie
Dessus les pouvres Alemans,
Gens de pied et cavalerie,
Se rencontrant au hault des vignes,
Tirant au camp de Barbanson;
Et là jouèrent à l'escrime,
Dont l'Alemant n'eut pas le bon.

2 Quand les Allemans ont cogneu
Qu'ilz n'ont que rompu la muraille,
Leurs munitions despendu,
Et mangé toute leur vitaille,

Ils ont dit à monsieur d'Espagne :
Retirons-nous en noz païs,
Dedans les terres d'Alemagne,
Afin qu'au printemps n'ayons pis.

3 Pour conclusion ont levé
De devant Metz l'artillerie.
Et tout leur camp ont fait marché,
Qui leur est grande moquerie.
Le noble seigneur de Guise
Sur la queue leur feit aller
Grand nombre de cavalerie,
Pour leur apprendre à cheminer.

4 Et toy, marquis de Brandebourg,
Ailleurs te faut jouer ta chance.
Retire toy dedans un bourg,
D'entrer à Metz n'aye fiance,
L'on ha bien cogneu ta meschance,
La croix blanche avois chargée :
C'est pour tromper le roy de France,
Sans jamais l'avoir méritée.

5 Empereur, tu peux bien plorer,
Prendre tristesse et doléance,
D'avoir perdu si beau mercœer,
Chemin et passage de France.
Tu as bien cogneu la puissance
Du roy Henry asseurément.
Des quatre villes de l'empire,
La plus belle tient maintenant.

6 Celuy qui ha faict la chanson
Est un souldart, je vous asseure,
Estant en Metz en garnison,
Nuit et jour coucher sur la dure,

Endurant aux piedz grand' froidure,
Voyant les ennemys si près,
Luy souvenant de son amie,
Pensant ne la revoir jamais.

VII

3e CHANSON

SUR LE SIÉGE DE METZ.

Chanson faicte sur le département du camp de l'empereur de devant la ville de Metz, et des grans prouesses des nobles Françoys de dedans ladicte ville; sur le chant :
Que peult on dire en France du camp de Luxembourg.

1552.

1 Que peult on dire en France
De la ville de Metz;
Il y a grand'puissance
De fort nobles François
Qui jamais ne s'estonnent
De voir gens de Bourgongne
Campez tout à l'entour.
Et mesmes en personne
Ils font force besongne
Du marquis Brandebourg.

2 Des trois parts de la ville
Ils nous ont assiegez,
Qui est une chose ville,
Sans assaultz nous donner.
Car les traistres infames
Entendent bien leurs games

Par force d'espions.
Et mesme le duc d'Albe,
Qui meine l'avant garde
Pour faire trahison.

3 Le noble duc de Guise,
Lieutenant pour le roy,
Il entend bien la guise
De faire son debvoir
Avec ses gendarmes;
Leur donnant force allarmes
Tant de jour que nuict,
Et devant qu'il se couche
Leur faict faire escarmourche
Pour leur donner ennuy.

4 Monseigneur d'Anguian,
Prince de grand renom,
Vrai chevalier errant,
Cherchant les Bourguignons.
Il est party de France,
En grande diligence,
Pour combatre hardīment,
Et avec grant vaillance
A donné coups de lance
Contre les Allemans.

5 Le prince de Condé,
Il y prent grant soulas,
Le scait bien seconder
A coup de coustellatz.
Car d'une grand'furie
Ils font, je vous affie,
Chascun à leur costé,
En bonne compaignie

Jusques à l'artillerie
Les Bourguignons trotter.

6 Le prince de La Roche
Il est fort diligent,
On n'a point peur qui cloche,
Ne lui ne tous ses gens;
Car luy mesme en personne
Faict faire la besongne
Des rempars et trenchées;
Et sans fin il travaille
Du long de la muraille,
Sans point estre fasché.

7 Monseigneur de Nemours,
Qui est preux et vaillant,
Avec sa compaignie,
Aussi son lieutenant,
Ils font force sorties
D'une chère hardie
Dessus ses Allemans;
Lesquelz n'ont pas puissance
De faire résistance
Contre si vaillans gens.

8 Le seigneur duc Orace,
Prince de si grand pris,
Le grand-prieur de France,
Monseigneur le marquis,
Tous trois d'une alliance,
Ils donnent coups de lance,
Acquerans bruit et los;
Et n'ont point de doubtance
De faire résistance
Contre ses Espagnolz.

9 Le seigneur Pierre Estrosse,
Vaillant comme un César,
Jours et nuictz aux aproches
Faisant faire rampars,
Pour mettre artillerie
A faire baterie
Contre ses ennemis;
Car jamais ne s'ennuie
De prendre grant envie,
Jusque ilz soient à mort mis.

10 Monseigneur le vidame,
Donnant cueur aux souldars,
Faict sorties extresmes
En plusieurs lieux et pars;
Avec ses gentilz hommes,
Grans coups de masse donne,
Combattant vaillament,
Et faict, je vous affie,
Jusques à l'artillerie
Fuir les Allemans.

11 Il y a tant de noblesse
Dont je ne scay le nom,
Vaillans, plains de prouesse,
Seigneurs de grand renom;
Les fils du conestable,
Hardiz et redoutables,
Acquerant bruit et los.
Souvent leur prent envie
De faire des sorties
Contre les Espagnolz.

12 Quant à la fanterie
De tant nobles soldars,

Ils font, je vous affie,
Leurs ennemis couars;
Car tous leurs capitaines,
Lieutenant et enseignes,
Ils ont le cueur si hault
Que jamais ne se faignent
De recepvoir l'assault.

VIII

4e CHANSON

SUR LE SIÉGE DE METZ.

Chanson nouvelle des bourgeois et marchands de Metz, sur le chant :

Péronne sur le Sonne, etc.

1552.

1 On va partout disant,
Par le païs de France,
Que Metz se resjouit
Et vit à sa plaisance
De veoir ceste croix blanche,
La noble fleur de lys.
Ce joly temps d'esté,
Verrons le roy Henry.

Vive le roy et monsieur le Daulphin,
Et toute l'alliance
Du roy des fleurs de lys.

2 Les bourgeois et marchans
De Metz, la bonne ville,
Ils sont tous resjouis
Et ont faict entreprinse :
C'est de faire un présent
Au noble roy Henry,
Pour tousjours soustenir
La noble fleur de lys.

Vive le roy et monsieur le Daulphin, etc.

3 Les Allemans ont dict
Au noble roy de France :
Sire, nous sommes à vous
Pour faire voz plaisances ;
Nous allons à la guerre,
Voulons vivre et mourir,
Soustenant la querelle
Du noble roy Henry.

Vive le roy et monsieur le Daulphin, etc.

4 Quant monsieur de Vandosme
A veu la fanterie,
Dit à monsieur de Guise :
La belle compagnie !
Ce sont tous bons souldars
Qui sont de grand valeur ;
Ilz repoulseront bien
Les gens de l'empereur.

Vive le roy et monsieur le Daulphin, etc.

Qui a faict la chanson
De Metz, la bonne ville?

Un enfant de Lyon,
Menant joyeuse vie;
Avec sa doulce amie
Prenant son passetemps.
Il ne s'en soucie mie
S'il ne revient de l'an.

Vive le roy et monsieur le Daulphin,
Et toute l'alliance
Du roy des fleurs de lys.

IX

5ᵉ CHANSON

SUR LE SIÉGE DE METZ.

Chanson nouvelle sur la prinse de Goze, Metz; sur :

Retirez-vous, etc.

1552.

1 Tremblez, Metz et Lorraine,
Hanoyers et Flamans,
Car le bon roy de France,
Avec ses nobles gens,
De Paris est party
Pour aller en Lorraine,
Estant avec luy (*bis*)
Ses princes et capitaines.

2 En une terre neutre
Le roy est arrivé;

Devant une abbaye,
Goze se fait nommer,
Où estoient Espagnolz
Qui ne se vouloient rendre ;
Furent tous mis à mort (*bis*)
Par les souldars de France.

3 De l'abbaye de Goze
Le roy s'en est allé
A une ville forte,
Metz se fait appeler.
Et puis la feïst sommer,
Par un hérault de France,
S'ilz se vouloient tourner (*bis*)
Et faire obéissance.

4 Les bourgeois et gens d'armes
De la ville de Metz
Furent d'une aliance
Ne se rendre jamais,
S'ilz n'avoient le canon
Pour battre leurs murailles :
Mais leur rébellion (*bis*)
Ne leur valut pas maille.

5 Monsieur le Conestable
En estant adverty,
Qui faisoit l'avant garde
En fut tout resjoui.
Tot les vint assaillir
De canons et bombardes,
De par le roy Henry, (*bis*)
Pour leur livrer bataille.

6 Quant ilz ont veu par ordre
Le canon affusté,

Criant miséricorde
Par dessus le fosséz,
Tenant l'enseigne au poing,
Criant tous vive France,
Vive le roy Henry (*bis*)
Et toute sa puissance.

7 La douxiesme journée
Du joly moys d'avril
Que Metz fut retournée
Au noble roy Henry,
Le Conestable entry
Dans Metz, ville gaignée ;
Le lundy ensuivant
Le roy fist son entrée.

8 Qui feist la chansonette
D'un si très plaisant son,
Fut un souldard de France
Estant en garnison
Dans Metz, ville de nom,
Au pays de Lorraine,
En mangeant du bacon
Auprès d'une fontaine.

X

CHANSON

SUR LA BATAILLE DE RENTY.

1554.

1 Branlez vos picques, soldats,
A cheval tost, mes gensdarmes;
Boutez feu en toutes parts.
Branlez vos piques, soldats,
Qu'on se mette tous en armes,
A cheval tost, mes gensdarmes.

2 Allons donner les alarmes
Au camp de nos ennemis,
Enflez vos cœurs, mes amis.
L'ennemy trop fait l'horrible,
Que d'une fureur terrible
Soit à sac au plutot mis.

3 Enflez vos cœurs, mes amis,
A mont, à mont, à l'estendart! (*bis*)
N'atendons plus, il est trop tard;
Mars nous fait jeu, bien je l'entends;
Donnons le choc, il en est temps;
Et tellement que cette race,
Qui contre nous trop fort embrasse,
Soit mise à mort tellement

4 Qu'il en demeure un seulement,
Duquel honneur ceste victoire
Enrichira nostre memoire.

Sus donc, prions nostre Sauveur
Nous y donner telle faveur
Que le tout soit fait à sa gloire.

XI

DEUX CHANSONS

SUR LES AMOURS DE M. DE MONTMORENCY ET DE MADEMOISELLE DE PIENNE,

FILLE D'HONNEUR DE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS.

Sur le chant : Laissez la verde couleur.

1556.

M. de Montmorency parle :

1 Le roy, mon souverain maistre,
A faict mettre
A mon cœur grande douleur;
Et la fureur de mon père
Trop amère
Vient de trop grande rigueur.

2 De cette maison de France
L'alliance
Est grande pour mon pouvoir;
Mais craignant d'acquerir blame
De madame,
Je me suis voulu pourvoir.

3 Le parti qu'on me présente
Ne contente

Mon las cœur aucunement;
Une seule qui est mienne,
Ceste Pienne,
N'en aura contentement.

4 L'on me fait aller à Rome
Pour (en somme)
La priver de mon esprit;
Deffendant à toute poste,
Quoy qui couste,
De ne m'en porter escrit.

5 Mais pas ne te chaille, Pienne:
Te souvienne
Seulement de nos amours;
Car en despit de l'envie,
Quoy qu'on die,
Ton amy serai toujours.

6 Le roy veut faire connoitre
Qu'il est maitre,
Mais bientôt s'appaisera.
Je ferai chose qui vaille
En bataille,
Lors sa rigueur cessera.

Mademoiselle de Pienne répond:

1 Tu t'en vas en Italie,
Mais complie
Ce pendant je chanterai
En religion facheuse,
Fort piteuse,
Où je te regretterai.

2 De pitié mon cœur doit fendre,
Sans attendre,
De voir la religion
Où je vay finir ma vie,
Par envie,
Ce m'est dure passion.

3 En ce cloistre la devise
Qui est mise,
C'est de l'Ave, Maria.
Las ! où toujours sans demeure,
A toute heure,
Mon cœur la visitera.

4 Céans ne se jettent œillades,
Ne gambades,
Selon l'amoureux desir ;
Nos chansons ne sont que larmes
Et alarmes,
Nous n'avons autre plaisir.

5 Je serai religieuse,
Envieuse
Tant que sera ton retour.
Mon amitié je te jure
Et assure,
En dépit des envieux.

6 Montmorency, te souvienne
De ta Pienne,
Qui ne dort ne nuit ne jour ;
Ne mets point en oubliance
L'alliance
Qui est faite entre nous deux.

XII

CHANSON

SUR LES AMOURS DU PRINCE DE CONDÉ ET DE LA BELLE LIMEUIL,

FILLE D'HONNEUR DE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS.

1558.

1 Amour contre amour querelle.
Si par double effort contraire
Le mien l'on me veut soustraire,
A l'honneur d'honneur j'appelle.

2 Sotte amour et ignorance
Aveuglent une cervelle,
Et font qu'un songe on revele
Au lieu de vraie apparence.

3 Celle qui fait toute sa gloire
D'aimer aussi et d'être aimée,
Feroit feu après fumée
S'elle me le faisoit croire.

4 Mais le saint où elle voue
A mon offrande reçue
Et ma fermeté connue,
Qui fait qu'ailleurs ne se loue.

XIII

CHANSON NOUVELLE

DU MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA ROYNE D'ESCOSSE.

Sur le chant des Bouffons.

1558.

Dois tu pas estre aise,
O peuple escossois,
D'estre en l'obéissance
Du petit roy Françoys !

1 Peuple escossois,
Ne sois plus en esmoy,
Car tu as maintenant
Un bon prince et bon roy ;
C'est François de Valois,
Le filz du roy Henry,
Qui pourtera le sceptre
Semé de fleurs de lys.
Dois tu pas, etc.

2 C'est à votre royne,
Blanche comme le lys,
Que le bon roy de France
A marié son filz.
En grant triomphe
Et honneur prefis
Dedans la grande église
Nostre-Dame à Paris.
Dois tu pas, etc.

2 Quand viendrent à l'église
Pour estre espousez,
Le bon prince de Guise
Marchoit tout le premier.
C'estoit pour donner ordre
A tous les assistans,
Et voir le roy d'Escosse
En aage florissant.
Dois tu pas, etc.

4 Après marchoit en ordre
Le noble roy Henry,
Et noble Katherine,
Royne des fleurs de lys,
Menant la noble royne
Dame des Escossoys,
Pour la donner à femme
Au second roy Françoys.
Dois tu pas, etc.

5 Au partir de l'église,
Le noble roy Henry
Et tout le sang de France
Sont venus avec luy,
Pour conduire l'espouse
Blanche comme le lys
En la salle royalle
Du palais de Paris.
Dois tu pas, etc.

6 L'an mil cinq cens
Avec cinquante et huit,
Nostradamus
L'avoit très bien prédit,

Que nopce royalle
En France viendroit,
Qui sont apparente
Du second roy Françoys.
Dois tu pas, etc.

7 Chantez donques louanges
Tous nobles Escossois,
Au grand Dieu des anges
De vostre roy Françoys,
Qui, par mariage,
Vostre royne a doué
De son florissant aage
Et sa grande beauté.
Dois tu pas, etc.

8 Qui la chanson a faicte,
Du second roy François
Et de la noble royne
Dame des Escossois,
Ce fait appeller *Chantre*
Par nom en ses escrits,
Priant Dieu pour son prince,
Le roy des fleurs de lys.

Dois tu pas estre aise,
O peuple Escossois,
D'estre en l'obéissance
Du petit roy Françoys.

XIV

CHANSON NOUVELLE

DE LA PRINSE DE CALAIS.

Faicte sur le chant : Il estoit un gris moyne.

1558.

Calais, ville imprenable,
Recognois ton seigneur,
Sans estre variable,
Ce sera ton honneur.

1 On va partout disant,
Jusques en Normandie,
Et riant et chantant
Par toute Picardie,
Que Calais la jolye
Est prinse des Françoys,
Malgré toute l'envye
Des Bourguignons Anglois.

Calais, ville imprenable, etc.

2 Las ! tu te fusse bien
Passée de faire guerre,
On ne te disoit rien,
Ny à toute Angleterre,
Tu as rué par terre
La ville Sainct-Quentin,
C'est pourquoy on te serre
Du soir et du matin.

Calais, ville imprenable, etc.

3 Le roy Henry voyant
La grande tyrannie
Que tu allois faisant,
Toy et ta compaignie,
Dedans la Picardie
Sans l'avoir averty,
Sur toy a eu envie
En toy disans : Rens-toy.

Calais, ville imprenable, etc.

4 Messieurs de Guise et Termes
Sont allez à puissance,
Sans fallots ny lanternes,
Te rendre récompense.
Car à grands coups de lance,
Bombardes et canons,
T'ont foulé sur la pance,
Aussi aux Bourguignons.

Calais, ville imprenable, etc.

5 Deux cens dix ans et plus,
As esté bourguignonne :
Mais tu es rué jus,
C'est à eux grand vergongne.
Quoyque l'empereur grogne,
Luy et tous les Anglois,
Tu es comme Péronne
Subjette aux Françoys.

Calais, ville imprenable, etc.

6 Espaignols, Bourguignons,
Ils meurent de grant rage,

Car leurs doubles canons
Sont prins, et leur passage
Est rompu au rivage
De la mer ceste fois,
Visiter les Anglois.

Calais, ville imprenable, etc.

7 Monstreul, Ardre, Boulogne,
Beauvais et Abbeville,
Amyens, qui pas n'eslongnes,
Et Paris la grand ville,
Baptisez vostre fille,
S'entent mal de la foy ;
Jésus-Christ et l'Église
Le veult, aussi le roy.

Calais, ville imprenable, etc.

8 Qui feit la chansonnette ?
Ce fut *Chateau-Gaillard*,
Estant en sa chambrette,
Se plaignant de son lard
Qui pris par un vieillard
Luy fut secretement,
Mais le tirant à part,
Luy dit : C'est moy, vraiment.

Calais, ville imprenable,
Recongnois ton seigneur,
Sans estre variable,
Ce sera ton honneur.

XV

CHANSON

SUR LE COMTE DE MONTGOMMERY

SUR LE CHANT DU CAPITAINE LORGES.

1559.

1 Combien est oublieux
Qui se fie à fortune!
Encor' plus malheureux
Qui par trop l'importune.
En sont souvente fois
Les princes et les roys
En grand meschef et honte :
Moy très bien le cognois
Que naguères j'estois
De Mont-Gommery comte.

2 Fortune m'a esté
Favorable en jeunesse,
Mais elle m'a contristé
Arrivant en vieillesse.
La France m'a cogneu
Chevalier bien receu,
Monté comme sainct George,
Et l'un des plus subtils :
Aussi estois-je fils
Du capitaine Lorge.

3 Du noble roy Henry
Gentilhomme de la chambre,
J'estois en bel arroy
Adroict de corps et membre.

Bien jouer je scavois
De lance et de long bois,
Piques et hallebardes.
Aux jouctes et tournois
L'on me prenoit pour chois,
Capitaine des gardes.

4 Par un fatal destin
Le roy voulant s'ebatre,
Me dist par un matin
Qu'à moy vouloit combattre;
Par son commandement
Fus armé vistement.
Sans penser à nul vice
De ma lance un éclat,
Roide pointe et plat,
Le tua dans sa lice.

5 Le roy, par testament,
Prononça à haute voix
Que n'avois nullement
Vers luy commis la faute;
Toutes fois j'eux tremeur,
Et craignant la rigueur
Du sang royal et l'ire,
Et par bonne raison
Advise ma maison,
Soudain je me retire.

6 Or, quand je fus à Ducé,
Bientost en grand vitesse
Le prince de Condé
M'envoya autre adresse.
Alors je commençay,
En pensant m'avancer,

A lever des gendarmes;
Prestres en tous cartiers,
Moines et cordeliers,
Sentirent mes alarmes.

7 Je fus trop rigoureux
A Rouen bonne ville,
Par un seditieux
Monsieur de Mendreville;
Car j'eus le cœur si haut
Que j'attendis l'assaut
Du roy et de sa mère;
Et voyant leurs efforts,
Que n'estions les plus forts,
Sailly sur la rivière.

8 Sans faire long séjour,
Sur la mer print mon erre,
Me donna du secours
La royne d'Angleterre.
Tost je repassay l'eau,
Vins bastre le chasteau
De Caen, aussi la ville.
Par un subtil hazard,
Je tuai Renouard,
Un capitaine habille.

9 Vire sçait bien comment
J'avois grande puissance;
Leurs moines et couvents
Je mis en décadence :
Bourgeois mal entendus,
Qui s'estoient rendus,
Fis estrangler et pendre.
Leurs images dorez,

Au feu furent jettez,
Et leurs thrésors fis prendre.

10 Du pays Navarrois
Bientôt je pris la voye,
Et point je n'espargnois
Ne Biard, ne Biscaye :
Abbayes, prieurez,
Et leurs joyaux dorez,
Mettois en ma vallise.
Et mesme mes soldats
N'estoient point trop couarts
A piller mainte église.

11 Du prince Navarrois
A Paris fus aux nopces,
Mais tousjours je craignois
Qu'il n'y eut playe ou bosse.
Ainsy le cas advint
Que l'Amiral fut prins,
Et maints grands capitaines.
Dix mille hommes tuez,
Et leur sang épanchez,
Souffrans de mort la peine.

12 Estant bien adverty
Du banquet et festage,
Soudain je m'en partis
Laissant tout mon bagage ;
Sus ma belle jument
Chevauchay vistement,
Trente lieues tout d'un erre.
Craignant les poursuyvans,
Avec femme et enfans
Passay en Angleterre.

13 D'un très-mauvais conseil
J'eus la teste estourdie,
Et sans grand appareil
Revins en Normandie.
A Sainct-Lo j'arrivay,
Colombiers y trouvay,
Tenans fort dans la ville.
Pour me penser haper,
Matignon vint camper
Bien des soldats dix mille.

14 Sans avoir sauf conduit,
Quant la nuict fut fort brune,
Sans mener aucun bruit,
Je poussay ma fortune.
Le camp j'ay traversé,
Sans y estre blessé,
Fis longue chevauchée,
Jeudy cinquiesme may,
Mist Mortain en esmoy,
Où fis briève couchée.

15 Le vendredy matin,
De Dom-front prins la voye,
Pensant avoir butin
Tant d'or que de monnoye.
Tant de jour que de nuict
Matignon me suivit,
Vestu de ses armures.
Dix mille hommes de front
Campa devant Dom-front
Le Dimanche à sept heures.

16 Las! je ne pensois pas
Si tost avoir la chasse,

Desjà prenois repas,
Pour prendre aucune place.
Peu de gens nous estions,
Et si point n'avions
Piece d'artillerie,
Tant d'embas que d'en haut,
Nous soustinmes l'assaut,
En faisant grand turie.

17 A force de canons
Ont batu la muraille,
Et par plusieurs cantons
Soldat vint à l'escaille.
Devroyent avoir grand deuil
Pour prendre un homme seul,
De faire tant d'alarmes :
Dans ce camp d'Onfernois,
Je vis le long du bois
Bien dix mille gendarmes.

18 Mais voyans leurs efforts,
Je ne fis résistance.
Appréhendant la mort,
Je fis obéissance
Au noble chevalier,
Me rendis volontiers,
De face gracieuse :
A Sainct-Lo m'ont mené
Et puis m'ont ramené
A Paris ma haineuse.

19 Là je pensois trouver
De mon bon Roy la grâce :
La mort m'en a gardé,
Ne l'ay point veu en face.

Je n'ay trouvé en court
Que bien peu de secours,
Et cruelle justice.
Dessus un eschaffaut
Mon chef bailler me faut,
C'est mon dernier supplice.

20 Comtes, barons, marquis,
A moy prenez bien garde,
L'honneur que j'ai acquis
Ma mort point ne retarde :
Quand penserez à moy,
Jugez, seriez-vous vray,
Qui vous donne à cognoistre
Qu'il ne faut point vouer,
Encores moins jouer
Jamais contre son maistre.

REGNE DE FRANÇOIS II.

I

CHANSON NOUVELLE

SUR LA REMONSTRANCE FAICTE AU ROY PAR MONSEIGNEUR LE DUC DE GUYSE.

Sur le chant: Vueille mon Dieu par sa grâce.

1560.

1 Roy de France, mon cher prince,
Vous obéir je prétends;
Quoi qu'on en die,
Je n'aye envie
Que de vous veoir florir,
Longuement estre
Tenant deux sceptres;
Pour vous je veux mourir.

2 Puisque vous m'avez en France
Vostre lieutenant commis,
J'éprouveray ma puissance,
Encontre voz ennemis.

Princes estranges,
S'ilz ne se rangent
A vous comme à leur roy;
Partout ce estre
Feray paroistre,
Que j'ay charge du Roy.

3 A tous je feray congnoistre
Le lieu d'où je suis sorty,
Pour vous maintenir le maistre
Je n'ay le bras endormy.
S'ils font la grongne,
Quoy qu'ils en grongne,
Tel je vous maintiendray;
Ou hors de France,
Par ma puissance,
Tous je les chasseray.

4 Aux orphelins et aux vefves
Le droict faire je prétends,
A mon dire gist la preuve
De moy ainsi je l'entends.
Et la justice
Avec police,
Regnera désormais,
Tant qu'en la France
Vos ordonnances
Reluiront à jamais.

5 On a faict plusieurs subsides
A l'endroict de pauvres gens;
Ils demandent de Dieu l'aïde,
A ce faict tant négligens.
Peuple de France
En grand souffrance

Par ces maudicts imposts.
Sire, je vous prie,
Que bientost soit finie
Le malheur de tels maux.

6 Et qui plus au cœur me couste,
C'est de voir les laboureurs
Qui, jour et nuict, sans nul doute,
Se consomment tous en pleurs.
Ils ont la guerre
Dessus leur terre,
Qui les va tourmentant;
Et puis les tailles,
Et n'ont la maille
De quoy payer comptant.

7 Je vois ce peuple, cher sire,
Lequel crie à haute voix :
Serons-nous tousjours martyres?
Jamais n'aurons-nous la paix?
Une seulle heure
En nos demeures
Ne serons hébergez;
Car nos campagnes,
Maisons, montagnes,
Seront tous plains d'estrangers.

8 Sire, une cruelle guerre,
Si me croyez maintenant,
Partout sur mer et sur terre
Leur faut faire incontinent.
A force d'armes,
Les mettrons en soucy,
Suyvant la trace

Nul de leur race
Ne prendray à mercy.

9 Je feray quitter les villes
A rudesse de canon,
N'espargnant les hérétiques
Qui dedans se trouveront.
Ils veulent estre
De ces lieux maistres,
Ne congnoissans leur roy.
Mais foy de prince,
En leur province
Je leur ferai la loy.

10 Je vous supplie, très-cher sire,
De vouloir abastardir
Tous les imposts et subsides,
Les tailles pareilles aussi.
Puis, sans doutance,
Peuple de France
Vous yra bénissant;
Chantant cantiques,
Bons catholiques
Prient le Tout-Puissant.

II

CHANSON

DE MARIE STUART

SUR LA MORT IMPRÉVUE DE FRANÇOIS II, ROI DE FRANCE.

1560.

1 En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un deuil tranchant
De perte incomparable ;
Et en soupirs cuisans
Passe mes meilleurs ans.

2 Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ny si triste douleur
De dame fortunée,
Qui mon cœur et mon œil
Voit en biere et cercueil.

3 Qui, en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse,
Et en rien n'ay plaisir
Qu'en regret et désir.

4 Ce qui m'estoit plaisant
Ores m'est peine dure,
Le jour le plus luisant
M'est nuit noire et obscure,
Et n'ai rien si exquis
Qui de moy soit requis.

5 J'ay au cueur et à l'œil
Ung portrait et image
Qui figure mon deuil
En mon pasle visage,
De viollettes tainct,
Qui est l'amoureux teinct.

6 Pour mon mal estranger
Je ne m'arreste en place ;
Mais j'ay eu beau changer
Si ma douleur j'efface,
Car mon pis et mon mieux
Sont les plus déserts lieux.

7 Si en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit sur l'aube du jour
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

8 Si par fois vers ces lieux
Viens à dresser ma veue,
Le doux traict de ses yeux
Je vois en une nue ;
Soudain je vois en l'eau
Comme dans un tombeau.

9 Si je suis en repos,
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qu'il me touche.
En labeur, en recoy,
Tousjours est près de moy.

10 Je ne vois autre objet,
Pour beau qu'il se présente,
A qui que soit subjet,
Oncques mon cœur consente,
Exempt de perfection,
À cette affection.

11 Mets, chanson, ici fin,
A si triste complainte
Dont sera le refrain :
Amour vraie et non feinte
Pour la séparation
N'aura diminution.

III

CHANSON

SUR LE DEUIL DE MARIE STUART.

1560.

On lit dans Brantôme, *Fammes illustres*, t. v, p. 85 des OEuvres complètes :

« Que pouvoit-elle donc parestre, se représentant » en ses belles et riches parures, fust à la françoise ou à » l'espaignolle, ou avec le bonnet à l'italienne, ou en » ses autres habits de son grand deuil blanc, avec lequel » il la faisoit très-beau veoir ; car la blancheur de son » visage contendoit avec la blancheur de son voile à qui » l'emporteroit ; mais enfin l'artifice de son voile le per- » doit et la neige de son blanc visage effaçoit l'autre ; » aussi se fit-il à la cour une chanson d'elle portant le » deuil, qui estoit telle : »

L'on void sous blanc atour,
En grand deuil et tristesse,
Se pourmener mainct tour
De beauté la Déesse :
Tenant le trait en main
De son fils inhumain.

Et Amour, sans fronteau,
Voletter autour d'elle,
Desguisant son bandeau
En un funèbre voile,
Où sont ces mots escrits :
MOURIR OU ESTRE PRIS.

IV.

CHANSON

DE CHASTELLARD

SUR SON AMOUR

POUR LA REINE MARIE STUART D'ÉCOSSE.

1560.

1 Antres, prés, monts et plaines,
Rochers, forêts et bois,
Ruisseaux, fleuves, fontaines
Où perdu je m'en vois :
D'une plainte incertaine,
De sanglots toute pleine,
Je veux chanter
La misérable peine
Qui me fait lamenter.

2 Mais qui pourra entendre
Mon soupir gémissant,
Ou qui pourra comprendre
Mon ennuy languissant ?
Sera-ce cet herbage,
Ou l'eau de ce rivage,
Qui, s'écoulant,
Porte de mon visage
Ce ruisseau distilant ?

3 Ou ces sombres vallées,
Où je vois maintes fois

Les sœurs échevelées
Sauteller sous mes doigts;
Ou les déserts repaires,
De ces lieux solitaires,
Et monts secrets,
Qui seuls sont secrétaires
De mes piteux regrets?

4 Hélas! non, car la playe
Cherche en vain guérison
Qui pour secours essaye
Aux choses sans raison.
Il vaut mieux que ma plainte
Raconte son atteinte
Amèrement,
A toy qui a contrainte
Mon âme en tel tourment.

5 O Déesse immortelle,
Escoute donc ma voix,
Toy qui tiens en tutelle
Mon pouvoir sous tes loix,
Afin que si ma vie
Se voit en bref ravie,
Ta cruauté
La confesse périe,
Par ta seule beauté.

6 L'on voit bien que ma face
S'écoule peu à peu,
Comme la froide glace
A la chaleur du feu.
Et néantmoins la flâme
Qui me brûle et enflâme
De passion,

N'émeut jamais ton âme
D'aucune affection.

7 Ces flots qu'on voit descendre
De ces rochers icy,
Te pourroient bien apprendre
L'horreur de mon soucy;
Veu que l'un d'amitié
Se fend par la moitié :
L'autre, courant
Avec moy de pitié,
Par les champs va mourant.

8 Ces buissons et ces arbres
Qui sont entour de moy,
Ces rochers et ces marbres,
Sçavent bien mon émoy;
Bref, rien de la nature
N'ignore ma blessure;
Fors seulement
Toy qui prens nourriture
En mon cruel tourment.

9 Mais s'il t'est agréable
De me voir misérable
En tourment tel,
Mon malheur déplorable
Soit sur moy immortel.

V

CHANSON

POUR LA MARÉCHALE DE SAINT-ANDRÉ,

PAR DU BELLAY.

1563.

1 Je ne puis dissimuler
L'amitié que tant je prise,
Aussi ne veux-je céler
Qu'en prenant je ne sois prise.
Puisqu'Amour m'a fait connoître
Que l'Honneur en est le maître,
Je n'ai crainte qu'on la voie,
Et veux bien que chacun l'oie.
Car ce qui est louable à le penser
Ne doit point l'œil ni l'oreille offenser.

2 Ce n'est folle affection
Qui me tient en servitude,
Mais une obligation
Pour fuir ingratitude.
Ne pensez donc que je l'offense
Ni moi ni ma conscience
Quand un tel ami j'honore,
Ou plutôt quand je l'adore,
Car sa vertu ne se doit moins aimer
Qu'ingratitude accuser ou blâmer.

5 Je laisserai donc parler
Ceux qui font de moi leur conte ;
Un point me peut consoler
Que ne puis recevoir honte,
De leurs langues ne me garde
Ayant l'honneur sous ma garde.
Celui qui aimer me daigne,
Me conduit sous son enseigne,
Et à bon droit celui qui garde honneur,
Car il est peint au vif dedans mon cœur.

CHANSONS

RELATIVES

AUX RÈGNES DE CHARLES IX, D'HENRI III ET D'HENRI IV.

ANNÉE 1547 A 1590.

NOTICE.

Nous voici parvenus à une époque de notre histoire où les documents deviennent aussi multipliés qu'intéressants; parmi ces documents, on compte des pamphlets, des poésies de toute nature, et principalement des chansons; il ne faut donc pas être surpris du nombre assez considérable de celles que j'ai pu recueillir sur les règnes de Charles IX, d'Henri III et d'Henri IV.

Un fait important domine cette époque, la réforme religieuse et les guerres sanglantes, prolongées, dont elle fut la cause. Aussi, presque toutes les chansons qui vont suivre, au moins les plus curieuses, se rapportent à ce sujet, et j'aurais pu intituler cette partie du volume : *Chansons pour et contre la Ligue.* Cette ligue fut, comme chacun le sait, le dernier période d'une longue querelle où la France manqua de périr tout entière et de se voir partagée entre les nations ennemies qui l'avaient poussée au combat. Aucune époque de nos annales ne présente un plus grand intérêt, aucune autre n'est mieux connue; aussi ne doit-on pas s'attendre à trouver dans cette notice la narration, même succincte, des faits qui s'y rapportent. Je me contenterai de

donner quelques indications pour faciliter l'intelligence des chansons que je publie. La curiosité attachée à ces singuliers documents n'est pas le seul point qui les recommande : ils peuvent encore éclaircir certains faits obscurs ou mal connus. Qu'on lise avec attention les différentes chansons qui vont suivre, et l'on aura sur tous les sujets auxquels elles se rapportent des détails nouveaux et piquants.

J'ai été forcé de choisir au milieu des chansons nombreuses relatives à l'histoire de cette époque, car, si j'avais eu la prétention de les reproduire toutes, le volume entier que je publie n'aurait pu me suffire. Je n'étais pas libre de le faire; plusieurs pièces, et des plus curieuses, ne m'ont été seulement qu'indiquées par ceux qui les possèdent. On trouvera donc dans les indications bibliographiques le titre et le premier vers de beaucoup de pièces que je n'ai pu ou que je n'ai pas cru devoir publier. Sous le rapport historique, il suffisait de signaler les différentes chansons composées sur un événement, sans qu'il fût besoin de les imprimer toutes.

Comme on le pense bien, les deux partis qui ont divisé la France pendant la seconde moitié du XVI[e] siècle ont eu chacun leur interprète; et l'on distingue aisément les chansons qui leur appartiennent. Je me suis appliqué à faire connaître les sentiments divers dont ils étaient animés. C'est ainsi que la chanson sur le colloque de Poissy et celle contre la messe sont l'œuvre d'un réformiste, tandis que celle sur le massacre de Vassy est l'œuvre d'un catholique; de même, des cinq pièces sur l'assassinat d'Henri III, les trois premières contiennent l'éloge de Jacques Clément, les deux autres le vouent à l'exécration de la postérité.

J'ai réuni dans cette notice tous les détails que j'ai crus nécessaires à l'éclaircissement des chansons relatives à la réforme. Ainsi je dirai ici quelques mots au sujet d'une pièce datée de l'année 1542, et qui renferme contre le luxe du clergé de sinistres prédictions. Cette pièce, récemment publiée dans un ouvrage allemand de M. Ferdinand Wolf, est extraite d'un recueil de chansons de la plus grande rareté, car je ne l'ai pas trouvé cité dans le Manuel du libraire, ni dans les anciens catalogues.

Je crois devoir encore signaler ici un autre recueil qui se trouve à la Bibliothèque royale parmi les livres imprimés. C'est un volume grand-in-folio sur lequel sont collés des gravures et des pamphlets politiques relatifs aux derniers temps de la Ligue. Ce recueil a été formé par Pierre de L'Estoile, ce bourgeois de Paris qui nous a laissé sur les règnes d'Henri III, d'Henri IV et de Louis XIII un Journal si curieux.

L'Estoile se plaisait à ramasser dans les rues toutes les satires, toutes les chansons et les autres écrits politiques publiés chaque jour et en très-grand nombre par les ligueurs ou les royalistes; non-seulement il les lisait avec attention, comme le prouve son journal, mais il les conservait précieusement. Dans ce recueil, intitulé par celui qui l'a formé : *Les belles figures et drolleries de la Ligue* (1), j'ai trouvé douze chansons : trois ont rapport au meurtre d'Henri III, une autre contient l'éloge de la sainte ligue; plusieurs sont dirigées contre le roi de Navarre. Elles sont d'autant plus curieuses que Lestoile, qui les avait trouvées dans les rues de la capitale, en explique différents passages et nomme les auteurs de quelques unes.

(1) Voyez dans notre Bibliographie une description détaillée de ce recueil.

CHANSONS

SUR LE COLLOQUE DE POISSY CONTRE LA MESSE, SUR LE MASSACRE DE VASSY, SUR LES TROUPES BOURGEOISES, SUR LE PRINCE DE CONDÉ, SUR LES BOURBONS.

Des satires assez violentes, soit contre les défenseurs de la religion catholique, soit contre les huguenots, commencent la série des chansons relatives à cette période. La première, qui est l'œuvre d'un évêque et de deux poètes célèbres du XVIe siècle, renferme des allusions profanes à la doctrine des différents pères de l'Église, mais principalement aux discours et aux ouvrages des docteurs les plus connus dans les premiers temps de la réforme. Cette pièce fut composée à propos du fameux colloque de Poissy, dans lequel, comme chacun sait, les opinions les plus opposées furent émises par Théodore de Bèze, Claude d'Expense et les cardinaux de Lorraine et de Tournon (1). Le Laboureur, dans ses Additions aux Mémoires de Castelnau (t. I, p. 725), a imprimé plusieurs lettres de Catherine de Médicis qui donnent au sujet du colloque de Poissy des détails fort curieux. Le Laboureur ajoute quelques réflexions au sujet des principaux docteurs qui s'y firent remarquer.

« Les Huguenots, dit-il, abusans de leur sauf-conduit, » publioient tous les jours de nouveaux avantages de » leurs ministres, tant que dura le Colloque de Poissy, » jusques à faire courir faussement des articles qui leur » estoient accordez, afin d'entretenir le petit peuple » dans leur créance et de mettre les Catholiques en

(1) Voyez Anquetil, *Esprit de la Ligue*, t. I, p. 101 et suiv.

» doute. Avec cela, ils disputoient avec une insolence » extrême, et traittoient nos mystères les plus sacrez avec » une insulte qui donna tout sujet à la Reine d'avoir con- » fusion du péril où elle avoit exposé la Foi Catholique. » Mais, comme il étoit dangereux de rompre tout à » coup ce Colloque, elle fit adroitement de rendre la » dispute moins publique et d'en exclure tous ceux qui » venoient avec chaleur de l'un et de l'autre party, pour » accroistre plutôt que pour terminer les différens. Il » fut résolu par son ordre et arresté par escrit, le der- » nier jour de septembre, qu'on choisiroit cinq tant » Evêques que Docteurs, et que les Huguenots convien- » droient d'un pareil nombre de leurs Prédicans, pour » continuer la conférence. Les députés catholiques fu- » rent *Jean de Montluc*, évesque de Valence, et *Pierre* » *du Val*, évêque de Séez, et les docteurs *Despence*, » *Salignac* et *Bouteiller*; et les Huguenots nommèrent » *Pierre Vermeil* dit *Martyr*, *Théodore de Beze*, *Saule* » qui, comme je croy, est ce ministre italien qu'on avoit » mandé de Zurich; *Marlorat* et *d'Espina*, tous minis- » tres, et des plus fameux, de la nouvelle opinion. Et » sur ce sujet les hérétiques firent ces huit vers :

» Messieurs de Valence et de Séez
» Ont mis les papistes aux ceps,
» Salignac, Bouteiller, Despence,
» Pour servir Dieu quittent la pance.

» Marlorat, de Beze, Martyr
» Font mourir le pape martyr,
» Saul, Merlin, Saint-Pol, Spina
» Sont marris qu'encore pis n'a (1). »

(1) *Mémoires de Michel de Castelnau*, t. 1, p. 137. Les détails donnés ici par Le Laboureur sont extraits des *Mémoires de Condé*, t. 1, p. 54, *Journal de Brulard*.

On retrouvera dans la chanson de l'évêque de Riez le nom de tous ces commissaires ; les uns et les autres y sont également l'objet de quelque raillerie. Cette chanson ne fut pas la seule pièce satirique en vers composée au sujet du colloque de Poissy. On trouve dans les Mémoires du prince de Condé (t. 2, p. 515) les pièces suivantes, dont je ne rapporterai ici que le titre : « *Six sonnets de l'assemblée des prélats de France et des ministres de la parole de Dieu, tenue à Poissy l'an 1561, avec une response destournez de la Saincte-Escripture et appliquez à moquerie en faveur des dicts prélats, par une nonnain jacopine du dict Poissy.* »

La chanson contre le sacrifice de la messe est une des satires les plus violentes et les plus audacieuses qui aient été écrites en aucune langue. Jamais le mépris des saints mystères ne fut poussé plus loin. On peut juger par cette pièce de la témérité des réformateurs. Comme on doit le penser, une pareille satire ne porte aucun nom d'auteur. L'original, imprimé à Lyon en 1562, se compose de quatre feuillets petit in-8°. Le duc de La Vallière en possédait un exemplaire ; il était relié en maroquin vert avec d'autres pièces sur le même sujet (1). Un autre exemplaire avec l'écusson de lord Blandfort, et ayant appartenu à Richard Heber, fait partie du cabinet de M. Auguste Veinant à Paris.

La troisième chanson, relative au massacre de Vassy, est fort intéressante. Composée en faveur du duc de Guise, elle contient l'apologie de cette sanglante expédition, dont le duc lui-même chercha toujours à s'excuser. C'est l'œuvre d'un certain poète fort inconnu de nos

(1) Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le duc de La Vallière, etc., par M. de Bure ; 3 vol. in-8°. Paris, 1783 ; t. II, p. 367 ; n° 3197.

jours et qui paraît avoir consacré ses vers à célébrer les triomphes des soldats catholiques contre les huguenots. Cette pièce fait partie d'un volume dont le titre seul indique les opinions professées par l'auteur :

« *Recueil de plusieurs belles chansons spirituelles faictes et composées contre les rebelles et perturbateurs du repos et transquilité de ce royaulme de France, avec plusieurs autres chansons des victoires qu'il a pleu à Dieu de donner à nostre très-chrestien roy Charles IX. de ce nom; par Christofle de Bourdeaux.* »

Ce petit volume de quatre-vingt-seize folios contient soixante et onze chansons, presque toutes consacrées aux événements qui ont signalé la lutte des huguenots et des catholiques pendant le règne de Charles IX. Elles sont à la louange de ces derniers et remplies d'insultes grossières contre les partisans de la religion réformée. On peut voir dans nos indications bibliographiques le titre et le sujet de chacune de ces pièces; on y remarquera la septième, qui commence par ces deux vers :

> Cessez voz grands saults,
> *Mastins* huguenots ;

et plusieurs autres encore qui sont toutes dans le même style. Outre le nom de *Christofle* de Bordeaux, placé en tête de ce volume, on trouve au folio 64, verso, celui de *Legier Bontemps*. Les compositions de celui-ci semblent s'arrêter au folio 70, et les onze pièces qui terminent ce recueil sont anonymes; elles ont aussi rapport à divers événements du règne de Charles IX : la dernière des chansons de Christofle de Bordeaux célèbre la mort de Louis de Bourbon, prince de Condé, et se termine

par les deux quatrains suivants, dont le premier a été souvent cité :

L'an mil cinq cent soixante-neuf,
Entre Coignac et Chasteauneuf,
Fut porté mort, sur une anesse,
Ce grand ennemi de la messe.

L'an mil cinq cent soixante-neuf
En Grève, devant l'hostel neuf
De la ville, sans guère attendre,
Croquet et Gustine on veit pendre.

Les trois chansons sur les francs-archers et les *corporaux* sont la satire de ces anciennes compagnies tombées en désuétude, dont les membres ne pensaient plus qu'à jouir des priviléges attachés à leur titre et étaient presque tous incapables de servir activement à la guerre (1).

Quant à la chanson sur le prince de Condé, c'est un éloge de ce grand capitaine; il fut, comme chacun sait, le chef du parti huguenot jusqu'au jour de sa mort. Dans cette chanson on lui attribue tout l'honneur de la bataille de Dreux, à la fin de la quelle cependant il fut fait prisonnier. Cette pièce est surtout remarquable par la plaisanterie malicieuse et la mordante épigramme dont les papistes et les amis du duc de Guise sont les objets; ce dernier est même accusé de s'être caché dans une grange pour se soustraire à ses ennemis : mais ce sont des allégations calomnieuses que les écrivains de chaque parti n'ont jamais manqué de se prodiguer. Le dernier

(1) On peut consulter à ce sujet les *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*, par M. *** (le vicomte d'Alais de Corbet). Avignon, 1759, in-12, p. 115.

couplet fait allusion à la mort de M. de Guise, assassiné d'un coup de pistolet devant Orléans par Poltrot de Merey ; on y parle aussi de la paix que le roi donna à la France, mais qui ne fut pas de longue durée. A propos de cette paix on fit les trois couplets de : *Bourbon, dormez ;* pour reprocher aux deux princes Louis de Bourbon et Henri de Navarre leur indifférence.

CHANSONS

SUR POLTROT,
SUR L'ENTERREMENT DU DUC DE GUISE,
SUR MARCEL,
PRÉVOT DES MARCHANDS;
SUR UN CORDELIER,
SUR LA MORT DU PRINCE DE CONDÉ,
SUR LE MARIAGE DU ROI CHARLES IX,
SUR LES HUGUENOTS,
SUR LA MORT DE CHARLES IX
ET DE MARIE DE CLÈVES,
PRINCESSE DE CONDÉ.

L'assassinat du grand duc de Guise doit être considéré comme l'un des événements les plus importants qui aient signalé les guerres religieuses du XVI[e] siècle. Cet assassinat fut justement reproché aux huguenots, et augmenta beaucoup la cruauté avec laquelle les deux partis agissaient l'un contre l'autre. Bien que cet événement se soit passé le jeudi 18 février 1562, j'ai laissé la chanson sous l'année 1566, puisque l'auteur l'appelle un vaudeville d'anniversaire.

Il est facile de s'apercevoir qu'un partisan de la réforme est auteur de ces couplets, auxquels on a donné le ton et la marche des complaintes populaires.

Si les protestants chantaient des cantiques commémoratifs en l'honneur de leurs héros, les catholiques, d'autre part, ne manquaient pas de célébrer la mémoire des chefs qui succombaient en les défendant. La mort violente et imprévue du duc de Guise a été le sujet de plusieurs chants. Ainsi je trouve au nombre des pièces anonymes de la troisième partie du recueil composé par *Christofle de Bordeaux*, la suivante : *Chant nouveau du dueil et funèbre faict à Paris à l'entrée du corps de M. de Guise*. Sur les *Adieux de la royne d'Espaigne*. De plus, je reproduis une complainte populaire faite, dit-on, à l'occasion du convoi du duc de Guise. La Place, qui a inséré cette complainte, t. III, p. 247 de son *Recueil de pièces intéressantes*, la qualifie de chanson des rues. Une singularité digne de remarque, c'est qu'elle semble avoir servi de modèle à la célèbre chanson de : *Malbrough s'en va-t-en guerre*, dont elle renferme plusieurs couplets entiers. On savait déjà que l'air de *Malbrough* est bien antérieur aux paroles, la complainte sur le duc de Guise prouve que ces paroles ont été aussi en grande partie prises dans d'autres chants populaires.

Je ne cite que pour mémoire les deux premiers couplets de la chanson de *Maître Hugonis, cordelier sorboniste*, dont le texte complet se trouve dans le premier volume du recueil manuscrit de M. de Maurepas. Cette pièce fort spirituelle, est beaucoup trop libre pour pouvoir être reproduite en entier.

L'auteur de la complainte de madame la princesse de Condé appartenait évidemment au parti catholique. Ce n'est pas, du reste, la seule pièce que la mort imprévue

de Louis de Bourbon ait inspirée, et Christofle de Bordeaux lui avait consacré la dernière des chansons qui portent son nom.

Je n'ai aucune observation particulière à consigner au sujet de la chanson sur le mariage d'Élisabeth d'Autriche et du roi Charles IX. C'est un récit curieux et fidèle des cérémonies qui furent faites à cette occasion.

La pièce intitulée : *Marcel, prevost des marchands*, a été composée vers cette époque terrible signalée à jamais par le massacre de la Saint-Barthélemy. Dans le recueil manuscrit de Maurepas, où elle se trouve, cette chanson est datée, mais à tort je crois, de l'année 1566. Claude Marcel, marchand-orfèvre sur le Pont-au-Change à Paris, après avoir été échevin en 1557 et 1562, fut élu prévôt des marchands le 21 du mois d'août 1564; mais il n'exerça cette charge qu'en 1570, époque à laquelle il faut reporter cette chanson. Dans le cinquième et le huitième couplet les plus fameux soutiens du parti catholique sont nommés. Parmi eux on distingue *Hotman*, l'auteur du *Franco-Gallia; Hugonis*, si bien chansonné précédemment; *Aubry*, curé de Saint-André des-Arts, ce ligueur célébré plusieurs fois par les auteurs de la Satyre Menippée (1); *Vigor*, ce prédicateur si zélé pour la cause royale (2), et quelques autres qui ont marqué dans les événements de cette époque. Cette chanson, venant de la part des catholiques, ressemble aujourd'hui à une menace de vengeance qui ne devait pas tarder à recevoir son exécution.

(1) Voyez la *Satyre Menippée*, édit. de Le Duchat, t. I, p. 55 et 575.

(2) Voyez *De la démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, par M. Ch. Labitte : p. 12.

On retrouve le même caractère, mais à un point bien plus remarquable encore, dans la chanson suivante, dirigée ouvertement contre les huguenots. Certains couplets de cette chanson sont tellement en rapport avec les événements qu'on a peine à croire à ce qu'elle ait précédé l'époque fatale de la Saint-Barthélemy ; et cependant des faits qui y sont allégués, dans le troisième couplet, par exemple, le prouvent évidemment.

Les deux chansons sur la mort de Marie de Clèves, princesse de Condé, et sur celle de Charles IX rappellent deux événements dont le peuple a été vivement frappé, et qu'il a consacrés par une complainte. Henri de Bourbon, fils aîné de Louis, dont j'ai parlé précédemment, avait épousé toute jeune encore Marie de Clèves, fille puînée de François de Clèves, premier du nom, duc de Nevers, et de Marguerite de Bourbon-Vendôme. Le mariage avait été célébré à Blandy, près Melun, au mois de juillet de l'année 1572. Le 30 octobre 1574, cette princesse mourut en couches à Paris (1).

Bien qu'on puisse en être surpris quand on songe aux événements tragiques de son règne, Charles IX a été sincèrement pleuré par une grande partie de ses sujets. On n'a pas oublié la maladie affreuse dont ce prince mourut. Tourmenté depuis plus de trois mois d'un horrible flux de sang, abandonné des médecins, qui avaient déclaré que Dieu seul était souverain en de telles maladies, Charles IX resta avec deux gentilshommes et sa nourrice. « Le roy commence à luy dire, » jettant un grand soupir et larmoyant si fort que les » sanglots luy interrompoient la parole : Ah ! ma nour- » rice ! ma mie, que de sang et que de meurtres ! Ah !

(1) Père Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France*, t. I, p. 335.

« que j'ay eu un meschant conseil ! O mon Dieu ! par-
» donne-les-moi et me fais miséricorde, s'il te plait.....
» Alors sa nourrice luy dit : Sire, les meurtres et le
» sang soyent sur la tête de ceux qui vous les ont faict
» faire et sur vostre meschant conseil ! mais de vous,
» sire, vous n'en pouvez mais (1). »

Ces paroles, rapportées par L'Estoile, qui les avait entendu dire publiquement, prouvent que Charles IX n'était pas dans une aussi grande exécration qu'on se l'imagine vulgairement.

CHANSONS

SUR LE SIÉGE DE LA ROCHELLE,
DE LA VILLE D'ANVERS
ET LE PILLAGE DE CETTE VILLE PAR LES ESPAGNOLS,
DE LA CHARITÉ, DE SANCERRE ET D'ISSOIRE ;
SUR LA REDDITION DES CHATEAUX DE L'AUVERGNE,
SUR LE SIÉGE DE SOMMIÈRES,
DE LA MURE, CHATEAU-DOUBLE ET SARLAT ;
SUR LA GUERRE CIVILE ET LA POLICE DU ROYAUME,
SUR LA MORT D'ÉLISABETH,
FILLE DE CHARLES IX,
ET SUR LES VICTOIRES DU DUC DE GUISE.

J'ai réuni dans cet alinéa toutes les chansons sur les siéges, prises et pillages de villes qui signalèrent la seconde partie des troubles religieux de France. Parmi

(1) *Mémoires et journal de Pierre de L'Estoile. Collection des mémoires* relatifs à l'histoire de France *de M. Michaud*, deuxième série, t. 1, p. 31.

les pièces relatives aux règnes précédents, on en a déjà rencontré plusieurs de cette nature. Elles ont été composées principalement par les soldats occupés à ces siéges, et sous l'impression laissée par les événements; ce qui leur donne un caractère tout particulier. Sans aucun doute il ne faut pas exagérer l'importance de ces documents, et l'on aurait grand tort d'ajouter une foi sans bornes à tous les faits qui y sont consignés; ils méritent cependant d'être indiqués avec soin, et renferment des détails uniques dans leur genre et qu'un historien ne saurait négliger. J'ai recueilli plusieurs de ces chansons, je suis loin cependant de les avoir pu donner toutes. Ainsi, bien que je publie un *coq-à-l'âne* fort spirituel sur le siége de La Rochelle et une réponse des huguenots de cette ville, j'ai le regret de n'avoir pas rencontré la *Remontrance faicte aux Rochelois sur leur obstination*, pièce fort populaire, qui servit de modèle à beaucoup d'autres chansons et qui commençait par ces mots; *Traîtres de La Rochelle.* On voit par cet exemple qu'un bien petit nombre de chansons politiques sont parvenues jusqu'à nous, en comparaison de la quantité prodigieuse de celles qui ont été composées. Il suffit de relever avec soin l'indication des airs devenus à la mode pour s'apercevoir des pertes nombreuses qu'on a dû faire en ce genre.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans aucun détail sur les différents siéges au sujet desquels je publie quelques chansons. Je ne pourrais, dans cette notice, que donner des renseignements incomplets. Je ferai seulement remarquer deux pièces composées, en forme de *coq-à-l'âne*, sur le siége de La Rochelle et sur ceux de Sancerre et de La Charité, dans lesquelles il y a beaucoup

d'esprit. Malheureusement presque tous les traits de cette satire sont perdus pour nous, qui ne sommes plus assez près des événements pour saisir le véritable sens des allusions faites par l'auteur. Au XVIe siècle, on a souvent employé le *coq-à-l'âne :* sorte de satire qui consiste, comme chacun sait, à réunir différents traits qui, ayant l'air étrangers les uns aux autres, ne s'en rapportent pas moins tous à l'individu contre lequel ils sont dirigés. Clément Marot a donné plusieurs modèles de ce genre de poésie. Dans deux ou trois chansons relatives au siége d'Issoire, il est question du capitaine *Merle.* Matthieu de Merle, baron de Salvas, fut un des chefs de bande les plus célèbres du parti réformiste. Ses hauts faits ont été racontés dans un discours intitulé : *Les exploits faits par Matthieu Merle, baron de Salvas, en Vivarais, depuis l'an* 1576 *jusqu'en* 1580 (1). Les écrivains catholiques ont représenté ce capitaine sous des couleurs très odieuses et l'ont accusé de s'être livré, dans ses expéditions en Auvergne, à tous les excès. Voici son portrait d'après les mémoires du temps : « Sa taille étoit » moyenne et son corps épais, il étoit boiteux; la cou» leur de ses cheveux et sa barbe étoient blondes. Il » portoit deux grandes moustaches relevées et sembla» bles à deux dents de sanglier ; ses yeux gris et furieux » s'enfonçoient dans sa tête; son nez étoit large et » camus. Il ne savoit ni lire ni écrire, ce qui le ren» doit cruel et barbare. »

Dans la chanson dédiée à la noblesse et à la *gendar-*

(1) On trouve cette pièce t. II des *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France* recueillies par le marquis d'Aubais, 3 vol. in-4°; elle a été réimprimée p. 487 du t. XI, première série de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* publiée par MM. Michaud et Poujoulat.

merie de France, comme dans celle qui a pour titre : *Les vaillantises et chevaleureux faicts d'armes que fait M. le duc au pays de Flandres*, on trouve l'éloge de François, duc de Guise, le héros de la Ligue. On verra plus loin combien la gloire qu'il s'était acquise était devenue populaire, et quel nombre de chansons de toute nature furent composées à son sujet.

Sous l'année 1578 se trouvent deux complaintes sur la mort prématurée de Marie-Élisabeth, fille d'Élisabeth d'Autriche et du roi Charles IX. Cette enfant, née le 27 octobre 1572, mourut le 2 avril 1578. Quand cette princesse vint au monde, Charles IX avait fait inviter Élisabeth, reine d'Angleterre, d'en être la marraine. Le baron de Worcester fut envoyé en France et représenta la reine à cette cérémonie. Il apporta une cuve à baptiser en or massif (1).

Ces deux pièces, écrites dans le genre des complaintes populaires, se distinguent cependant par un sentiment plus délicat de poésie.

Une pièce fort curieuse, et qui se rapporte à l'année précédente, est celle qui contient le détail d'une ordonnance rendue par le roi pour la police générale du royaume, et principalement celle de la ville de Paris.

Les ordonnances rendues par Henri III, principalement sur la police, sont assez nombreuses. Aussi ai-je eu quelque peine à fixer d'une manière précise la date de cette pièce. Mais une ordonnance publiée par Fontanon, t. I, p. 825 de son Recueil, est évidemment celle dont notre chanson veut parler; elle a pour titre : *Ordonnance du roi contre le fait de la police générale du royaume, contenant les articles et reglements que*

(1) *Art de vérifier les dates,* édition in-folio, t. I, p. 652.

Sa Majesté veult estre inviolablement gardez, suivis et observez tant en la ville de Paris qu'en toutes les autres de sondit royaume. Année 1577. Chaque article de cette ordonnance correspond exactement aux différents couplets de la chanson.

CHANSONS

SUR LE TUMULTE D'ANVERS,
SUR LES VICTOIRES DU DUC DE GUISE,
SUR LA MORT DU DUC DE JOYEUSE,
SUR L'ASSASSINAT
DU DUC DE GUISE ET DU CARDINAL DE LORRAINE
A BLOIS,
SUR L'ASSASSINAT DE HENRI III
PAR JACQUES CLÉMENT,
SUR LA LIGUE ET CONTRE SES ADHÉRENTS,
SUR LES MISÈRES DU TEMPS,
SUR LES VICTOIRES DU ROI HENRI IV,
SUR GABRIELLE D'ESTRÉES.

Le 18e jour du mois de février de l'année 1582, François, duc d'Anjou, frère de Henri III, après un séjour de trois mois auprès de la reine d'Angleterre, débarqua de bonne heure au fort de Lisloo, et le lendemain il faisait son entrée solennelle dans la ville d'Anvers. Le prince d'Orange, en haine des Espagnols, avait négocié pour ce prince auprès des bourgeois d'Anvers la souveraineté du duché de Brabant. Et si l'on n'en jugeait que par les fêtes et les réjouis-

sances qui eurent lieu dans cette occasion, on pourrait croire que les bourgeois de cette ville accueillirent ce prince d'un consentement unanime. La relation officielle de ces fêtes, imprimée la même année, forme un volume petit in-folio qui a pour titre : *La joyeuse et magnifique entrée de monseigneur François, fils de France et frère unique du roy, par la grâce de Dieu duc de Brabant, d'Anjou, Alençon, Berry, etc., en sa très-renommée ville d'Anvers. A Anvers*, MDLXXXII. On y trouve non-seulement le détail, mais encore la représentation gravée de toutes les cérémonies qui ont accompagné la reconnaissance du duc d'Anjou comme prince suzerain de Brabant. Si le triomphe du parti français avait été brillant, il ne fut pas de longue durée; car, au mois de janvier de l'année suivante, tous ceux qui formaient ce parti furent chassés ou mis à mort. On lit à ce sujet, dans le Journal de L'Estoile, des détails curieux et qui peuvent servir de commentaires à la *chanson d'Anvers* : « Le 28 janvier vinrent à Paris les nouvelles » du grans et séditieus tumulte avenu en la ville d'An- » vers le 17 de ce mois, feste sainct Anthoine, entre » les François et les habitans de la dite ville, à l'occa- » sion de ce que les François, y estans à la suitte et » souls l'aveu de M. le duc d'Alençon...... s'estoient mis » en effort de se saisir, emparer et rendre maistres de » la dite ville d'Anvers, et icelle saccager et butiner, » ainsi qu'avoient faict les Hespagnols six ou sept ans » auparavant (1). De fait ils y commencèrent sur le midi » une chaude escarmouche, en la quelle du commen- » cement ils tuèrent à une porte de la dite ville plusieurs » des habitans d'icelle, estans à la garde de la dite

(1) On peut voir sous l'année 1576 une chanson contre les Espagnols au sujet de ce pillage de la ville d'Anvers.

» porte, et ne se doutans de telle entreprise. Mais estans » soudain l'alarme sonnée, les habitans et autres de leur » part se trouvèrent es rues et lieux de conflit en si » grand nombre, si bien armés et tant courageusement » combatans (comme ceux qui combattoient pour sauver » leurs personnes, leurs femmes, leurs enfans, leurs » biens et leur liberté), qu'enfin les François eurent » du pire et y en fust tué de quinze à seize cenz, entre » lesquels se trouvèrent de trois à quatre cenz gentils » hommes françois. Les autres, trouvés en la ville sans » armes et hors du conflict, furent arrestés prisonniers » et à peu près mis dehors par honneste composition. » Monsieur, frère du roy, qui, sortant d'Anvers par la » dicte porte à laquelle commença l'escarmouche, avoit » donné le signal d'icelle, se retira en son camp, estant » loing de la ditte ville environ demi-lieue, accompagné » des seigneurs ducs de Montpensier, comte de Laval, » mareschal de Biron et autres seigneurs et gentils hom- » mes françois, qui ne se trouvèrent en la meslée, » dont bien leur en prist; puis se retira à Deuremonde » et autres lieux circonvoisins, avec le peu qui lui res- » toit de son camp et suitte, où il fust longtemps mal à » son aise, sans vivres ni secours, et ne sachant de quel » bois faire flesche, delaissé de chacun et méprisé pour » avoir fait une si folle et téméraire entreprise, » etc. L'Estoile ajoute encore les paroles amères de Catherine de Médicis, au sujet de cette malheureuse entreprise; il termine par les vers suivants :

« Sur ce stratagesme d'Anvers et les François pris » par icelui en voulant prendre les autres, furent divul- » gués entre beaucoup de vers ceux qui s'en suivent, » taxans les François de folie, de legereté, et leur chef » de trahison et d'infidelité. »

1 Gallia ventosa est, ventosus et incola; vento
Nulla fides : ergo, perfide Galle, vale.

2 Gallia fastidit pacem, fastidit et arma;
Gallus nec pacem ferre, nec arma potest.

3 Flammans, ne soiés estonnés
Si à François voiés deux nés;
Car par droit, raison et usage,
Faut deux nés à double visage.

4 Le franc archer de Bagnollet
Se joue en la ville d'Anvers,
Du pris preneur est fait vallet,
Tous nos beaux faits vont à l'envers.

5 Il est certain que toute médecine
Prendre se doibt en son temps et saison
Selon le mal. Une grand'médecine
Des Médicis est pleine de poison;
Ton mal, Flammant, est une garnison.
Forte prison, prompte pour te deffaire;
Mais force en toi sera ta guairison :
Le noble uni avec le populaire.

6 Pourquoi fiés-vous à François de Valois,
Pauvre peuple flammant, sachant bien que les deux
Sont perfides tirans, cruels et vicieux,
Et qu'ils ont perverti toutes les saintes lois (1)!

J'ai observé précédemment que les exploits du duc de Guise avaient été le sujet d'un grand nombre de

(1) *Registre-Journal de Henry III, roy de France et de Ponlongne*, 1583. *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* ; éd. Michaud, deuxième série, t. I, p. 158.

chansons. La victoire que ce prince remporta, au mois de novembre de l'année 1587, contre les Reistres et les partisans de la religion réformée donna lieu surtout à des chants de toute nature. Voici comment L'Estoile s'exprime à ce sujet :

« Le mardi 24 novembre, le duc de Guise, qui, avec » si peu de forces qu'il avoit, toujours talonnoit les » Reistres et les Lansquenets quelque part qu'ils allas- » sent et leur donnoit tousjours quelque bourrade, fist » entrer par le chasteau du bourg d'Auneau, par la pra- » tique, à ce qu'on dit, du capitaine qui y commandoit » et estoit à sa dévotion, le capitaine Saint-Paul avec » deux ou trois harquebouziers des plus lestes de toutes » ses trouppes; le quel les surprint en désordre des- » logeans du dit lieu, en tua un grand nombre, print » leur chef prisonnier, et en remporta grand butin. » De ceste desfaite qui fut signalée, et dont fust à Paris » et par tout le royaume fait grand compte et grande » joie, tout l'honneur en fust donné au duc de Guise. » Comme à la vérité il en méritoit une bonne part de la » gloire. De quoy le roy toutefois fut fort mal content » et encore plus d'entendre qu'il n'y avoit prédicateur » à Paris qui ne criast en chaire que Saül en avait tué » mille et David dix mille..... Aussi la victoire d'Au- » neau fut le cantique de la Ligue, la resjouissance du » clergé qui aimoit mieux la marmitte que le clocher, » la braverie de noblesse guisarde, et la jalousie du roy » qui recouneust bien qu'on ne donnoit ce laurier à la » Ligue que pour flétrir le sien (1). »

Guillaume de Saulx-Tavannes, à la fin du deuxième livre de ses Mémoires, porte le même jugement sur la

(1) *Registre-Journal de Henry III* (1587), p. 233 du t. I de la seconde série des *Mémoires relatifs à l'histoire de France.*

bataille d'Auneau (1). Et d'ailleurs les huit chansons que je publie et toutes celles que j'indique relatives au même sujet prouvent la vérité de ce curieux passage. Au commencement de la cinquième chanson, composée en forme de dialogue, l'auteur exagère à dessein le nombre des Reistres, qu'il porte à trente-trois mille, tandis que dans les Mémoires de Vieilleville il n'est question que de six ou sept mille chevaux. La même exagération se trouve dans la troisième pièce, où il est parlé de cinquante mille hommes.

Je n'ai pas cru devoir supprimer aucune des chansons sur la victoire d'Auneau, parce qu'elles nous révèlent l'esprit qui animait les Parisiens au plus fort de la ligue. D'ailleurs elles consacrent le souvenir de cette lutte engagée entre le dernier Valois et la maison de Lorraine, et dans laquelle les deux chefs ont succombé.

Après les trois chansons consacrées à célébrer la mort du duc de Joyeuse, tué, comme chacun sait, à la bataille de Coutras, viennent celles qui se rapportent aux deux assassinats de Guise et de Henri III. Tout le monde connait ces deux événements remarquables de notre histoire. Outre qu'ils ont été consignés dans les mémoires de l'époque, des relations, des pièces officielles de toute nature et des poésies en ont conservé les plus petites circonstances. Cependant les chansons faites à ce sujet n'ont pas été recueillies ni même indiquées. C'est ainsi que je réunis pour la première fois huit chansons sur ces deux événements, et que je donne l'indication d'un nombre à peu près égal. La première des chansons que je publie est extraite d'un petit

(1) T. VIII, première série de la Collection Michaud.

recueil de format in-16, composé de vingt-et-une pièces en faveur de la Ligue. Le titre manque dans l'exemplaire que j'ai vu, mais il paraît avoir été imprimé dans les dernières années du XVIe siècle. Le *Cantique spirituel et action de grâces sur l'assassinat de Henri III* se trouve dans le même recueil, qui en contient d'autres sur ce sujet et sur le meurtre de Guise. Chose remarquable! ce petit volume rempli d'invectives contre le parti royaliste, dont chaque page respire le sang et la vengeance, se termine par une chansonnette amoureuse devenue populaire, et qui commence ainsi :

Rosette, pour un peu d'absence
Vostre cœur vous avez changé !

J'ai trouvé l'original du *Cantique spirituel sur la mort de Henri III* dans le recueil de pamphlets formé par L'Estoile, dont j'ai parlé au commencement de cette notice. C'est un grand placard in-folio, imprimé sur trois colonnes, dont voici le titre exact : *Chanson spirituelle et action de grâces contenant le discours de la vie et tyrannie de Henry de Valoys et la louange de frère Jacques Clément, qui nous a délivrés de la main cruelle de ce tyran, le premier jour d'août, l'an de grâce* 1589; *dédiée à tout le peuple catholique de France, par A. D. R. L.*

La seconde chanson sur le meurtre des Guises appartient au même recueil. Elle est aussi imprimée sur un placard in-folio et accompagnée d'une gravure représentant l'assassinat du cardinal de Lorraine. D'Épernon revêtu d'une robe d'ermite, avec une tête et des cornes de démon, préside à cette sanglante exécution. Le corps

du duc de Guise est étendu par terre, transpercé de plusieurs poignards.

Les deux dernières pièces sur la mort de Henri III sont prises dans le même recueil. J'en ai extrait aussi plusieurs chansons faites par les ligueurs et dirigées contre le roi de Navarre. Elles sont datées des années 1589, 90, 91, et se distribuaient dans Paris pour encourager le peuple à se défendre et à supporter les misères et la famine d'un siége. Une de ces pièces, datée de 1591, contient le récit des *calamités de ce temps présent*, car le recueil de L'Estoile offre cette particularité de renfermer les différentes satires que les deux partis lançaient l'un contre l'antre; il faut observer cependant que le volume parvenu jusqu'à nous se compose principalement des pièces composées par la sainte ligue et destinées à renverser l'entreprise du roi de Navarre.

Sous l'année 1590, j'ai réuni plusieurs chansons écrites contre la Ligue. Quelques-unes ne manquent ni d'esprit ni de gaieté, et elles sont aussi plus nombreuses que celles de l'autre parti. Dans cette guerre de pamphlets et de satires, destinée à soutenir l'autre guerre, les royalistes ont toujours eu l'avantage et ont triomphé de leurs adversaires, aussi bien par la plume que par l'épée. Ce n'est pas à dire que les ligueurs soient restés inactifs au milieu de ce débordement d'écrits de toute nature lancés par la presse à cette époque. Ils écrivirent beaucoup, mais sérieusement, avec fureur et fanatisme, et provoquèrent le dégoût et l'ennui. Les royalistes, au contraire, eurent de l'esprit; et les rieurs, qui forment toujours une grande majorité en France, ne tardèrent pas à se ranger de leur côté. Il arriva d'ailleurs que plusieurs hommes d'esprit, s'étant réunis les uns aux autres, composèrent la *Satyre Menippée*, qu

a plus fait, comme on l'a dit avant moi, pour hâter la soumission des villes de France à Henri de Navarre, que les victoires qu'il a remportées. On trouvera dans plusieurs des chansons contre la Ligue cet esprit de malice et de gaieté dont la *Menippée* est empreinte à un si haut degré. Cependant la colère et l'indignation y sont plus apparentes, et le poète populaire ne craint pas d'employer l'injure pour attaquer ses ennemis.

Entre les chansons contre la Ligue et celles qui ont rapport aux victoires remportées par Henri IV et à la pacification du royaume, j'ai placé quatre pièces relatives aux privations que le peuple eut à souffrir pendant toute la durée de la guerre civile. Il ne faut pas chercher beaucoup d'art dans ces complaintes, écrites sous l'inspiration de la misère. Souvent les auteurs déclarent eux-mêmes leur ignorance. Ainsi, la seconde pièce se termine par ces vers :

Celuy qu'entreprint composer
Ceste chanson, je vous supplie,
Si n'est bien faicte, l'excuser :
Il n'entend rien à la poésie.

Mais elles n'ont pas moins un grand intérêt historique et sont préférables, sous ce rapport, à des œuvres plus savamment élaborées. Les désordres, les calamités qu'entraîne après elle la guerre civile, y sont peints avec énergie ; c'est la voix du peuple qui se fait entendre et demande la paix à grands cris.

Parmi les chansons relatives aux événements qui ont signalé les premières années du règne de Henri IV et la pacification du royaume, il y en a deux fort curieuses qui se rapportent à l'histoire de la ville de Lyon. La première, qui est datée de l'année 1595, contient le

récit d'un soldat catholique de l'entreprise formée contre Lyon par Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours. Ce fameux chef-ligueur, qui, depuis la mort du cardinal de Bourbon, se croyait appelé à la couronne de France; profitant de sa charge de lieutenant-général du Dauphiné, essaya de se former un petit royaume indépendant dont la ville de Lyon aurait été la capitale. Mais son projet fut déjoué par les bourgeois de la ville dévoués au parti royaliste, et surtout par les menées du duc de Mayenne son frère.

On peut consulter sur cette affaire un opuscule de M. Péricaud qui est un excellent commentaire de notre chanson. En voici le titre : *Notice sur Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours, gouverneur et lieutenant-général du Lyonnais, Forez et Beaujolais, etc. pendant la Ligue; par A. Péricaud.* Lyon, 1827, in-8°.

La seconde chanson, datée de 1594, contient une révélation piquante sur l'esprit de parti à Lyon. On se moque de *certaines dames* attachées à la Ligue et qui refusaient de reconnaître pour roi Henri de Navarre, le considérant comme un prince hérétique.

Sous les années 1590 et 1594 j'ai réuni plusieurs pièces relatives aux victoires du Béarnais, à celle qu'il remporta principalement dans les plaines d'Ivry contre le duc de Mayenne, et qui lui aurait ouvert les portes de Paris, s'il avait su en profiter. Dans toutes ces chansons respirent cette affection, cette confiance qu'Henri IV sut inspirer aux Français, et qui lui valurent la grande popularité dont il a joui. Presque toutes sont écrites par de joyeux compagnons faisant la guerre avec ce prince. Elles nous révèlent les sentiments dont la foule était animée ; plusieurs ont pour refrain le cri de : *Vive le*

roi. On n'est pas étonné qu'elles aient été faites pour un prince qui a inspiré ce chant populaire si souvent répété :

Vive Henri quatre,
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Si l'on devait s'en rapporter au titre de la seconde chanson sur la bataille d'Ivry, intitulée : *Cantique*, Henri IV aurait composé cette pièce, qui ne manque pas d'un certain sentiment de poésie; mais rien ne prouve qu'il en soit l'auteur, et, si elle lui est attribuée, c'est là une de ces licences poétiques assez en usage et qui ne préjuge rien à l'égard du véritable auteur.

Quant à la chanson sur Gabrielle d'Estrées, elle est encore aujourd'hui populaire. C'est l'œuvre, comme chacun sait, d'Henri IV lui-même, et elle pourrait servir de preuve, et de preuve difficile à détruire, à ceux qui, prenant à la lettre le titre du *cantique* sur la bataille d'Ivry, voudraient le regarder comme l'œuvre du Béarnais. Il est vrai qu'au moment où il composa *Charmante Gabrielle* le Béarnais était amoureux, et que cette passion inspire et rend poète. Malgré tout, celui qui a si heureusement rencontré pour exprimer le sentiment que lui faisait éprouver sa maîtresse, peut bien avoir dicté quelques années auparavant les stances dont nous parlons.

La vie de Gabrielle d'Estrées est trop connue pour que je m'arrête à la donner ici. De toutes les femmes aimées par Henri IV, c'est la plus célèbre, et à juste

titre.. Gabrielle toucha presque au trône ; la mort subite qui la frappa l'empêcha seule d'y monter, car tous les mémoires et les divers écrits du temps sont d'accord sur la résolution que le roi avait prise d'épouser sa maîtresse. Sully s'opposa de toutes ses forces à une pareille alliance, et en agissant ainsi il se montra fidèle aux intérêts du roi. La mort de Gabrielle fut inattendue : le jeudi saint de l'année 1599, après un souper chez Zamet, elle s'en alla à ténèbres au Petit-Saint-Antoine. Bientôt elle se sentit indisposée ; on la ramena chez Zamet, puis, comme le mal augmentait, on la porta chez madame de Sourdis, au cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle y expira le surlendemain, défigurée à un point qui donne la plus grande force au soupçon d'empoisonnement (1).

On voit que je me suis appliqué à recueillir dans les documents originaux toutes les chansons qui rappellent les faits les plus célèbres de notre histoire. Cependant je n'ai pas voulu reproduire beaucoup de pièces déjà connues, qui se trouvent dans la Satyre Menippée, par exemple, ou dans le Journal d'Henri III et d'Henri IV de Pierre de L'Estoile. Comme ces recueils historiques ont été plusieurs fois imprimés, et sont entre les mains de tout le monde, j'ai pensé qu'il suffisait de signaler les chansons qu'ils contiennent dans mes indications bibliographiques.

(1) De Fréville, *Notice historique sur l'inventaire des biens meubles de Gabrielle d'Estrées*. Bibliothèque de l'école des Chartes, t. III, p. 148.

REGNE DE CHARLES IX.

I

CHANSON SATYRIQUE

SUR LE COLLOQUE DE POISSY,

COMPOSÉE PAR LANCELOT CARLES,

ÉVÊQUE DE RIEZ,

CONTINUÉE PAR RONSARD ET BAÏF.

1561.

1 Sainct Augustin instruisant une dame,
Dit que l'amour est l'ame de notre ame,
Et que la foy, tant soit constant et forte,
Sans vraye amour est inutile et morte.

2 Le saint qui tient un cœur en sa main dextre
Dit qu'amour fait nos cœurs et vivre et naistre;
Et dit bien plus, le docteur séraphique,
Que qui rien n'aime est pis qu'un hérétique.

3 Le saint qui porte un bourdon et croisilles,
Le protecteur des belles jeunes filles,
Permet l'amour aux belles et honnestes,
Et la deffend aux sottes et aux bestes.

4 Et là-dessus d'Hélira nous racompte
Que qui plus aime, plus hault au ciel monte.
Saint Bernard fait une longue homélie
Où il bénit tous les cœurs qu'amour lie.

5 Et saint Ambroise en fait une autre expresse
Où il maudit ceux qui sont sans maîtresse;
Saint Luc pour eux le feu d'enfer attise,
Et saint Matthieu les anathématise.

6 Le sainct qui sceut les secrets de son maître
Dit que l'amant damné ne sauroit être;
Et est ainsy, comme dit saint Grégoire,
Qu'un amant fait ici son purgatoire.

7 Le sainct qui fut au ciel pour mieux aprendre,
Dit qu'en enfer l'amant ne peult descendre,
Car amour est un feu pur et céleste
Qui ne craint pas qu'autre feu le moleste.

8 Sainct François veid en un désert étrange
Amour volant et pensoit veoir un ange.
Et saint Hiérosme entre sauvages bestes,
Pensoit encor aux amoureuses festes.

9 Le sainct ermite avec sa preud'homie
Veid l'ennemy en guise de sa mie;
L'ange alumoit la torche d'une sainte,
Et l'ennemy la vouloit veoir esteinte.

10 La torche étoit en son cœur la lumière,
Et son amour d'enflamer coustumière.
Le sainct qui porte un gril pour son enseigne
Les grans effets de ce feu nous enseigne.

11 On trouve ainsi que *de Besze* et *Despense*,
De bien aymer n'ont fait nulle deffense,
Sur quoy Maillard, par instante prière,
Veut qu'à lui seul on garde le derrière.

12 *Marlorat* fait une grande complainte
Des courtisans qui n'aiment pas sans feinte,
Et le minime en ses sermons nous preuve
Qu'il n'est amour que d'une femme veuve.

13 Le gros et gras *Hugonis* de Sorbonne
Dit que l'amour est une chose bonne.
Parocely racompte en son long presche
Que de l'amour un chacun s'en empesche.

14 Le *carme* aussi a dit à bouche ouverte
Qu'il faut aymer sans estre descouverte,
Et *Malet* dit que pratique amoureuse
Aux bien vivans est une chose heureuse.

15 Pierre *Martyr* nous a dit que saint Pierre
Les amoureux en paradis enserre.
De Xainte, après, fait à chacun cognoistre
Qui se fait bon aux bonnes apparoître.

16 *De Saule* a dit, preschant l'autre dimanche,
Que pour l'amour il n'est que dame Blanche;
Et *Salignac* dit en langue hébraïque
Que sans amour se perd la république.

17 *Valence*, après, toute amour trouve bonne,
Si en aimant point d'argent on ne donne.
Puis on apprend du curé de *Saint-Eustache*
Que l'amour garde un chascun d'estre lâche.

18 Et là-dessus a presché La Rivière
Que pour la dame on prend la chambrière,
Et *Sirius*, expert en théologie,
A dit : Fuyez toute dame marrie.

19 Et puis *Postel*, alléguant dame Jeanne,
Dit qu'en aymant jamais on ne se damne,
Despina dit qu'une fille poupine
Vaut beaucoup mieux que dans le pied l'espine.

20 Le petit *carme* avecques sa marmitte
Ne trouva oncq une vefve depite;
Et *Viret* veut que les feuillets on vire
Du calendrier par lequel on souspire.

21 Et le *legat* par sa bulle dispense
Que sans argent un chacun ayme en France.
Le pape aussi, qui est le dieu de Rome,
Pour bien aymer il dit qu'il ne craint homme.

22 Et puis *Calvin* conclud en ceste affaire
Qu'en bien aimant on peult à Dieu complaire;
Ainsy, nul n'est qui tant ses désirs dompte
Qui ne s'en sente et qu'amour ne surmonte.

23 Il vauldroit mieux, se dit sainct Hélisée,
Qu celle-là onques n'eust esté née
Qui s'en retire et se montre rebelle
A son amy, mêmement s'elle est belle.

24 Nulle de vous ne soit doncques si dure
De résister à la sainte Escripture,
Puisqu'on la veoid de ces propos remplis
Que pour aymer la loy soyt accomplie.

II

CHANSON NOUVELLE

CONTENANT LA FORME ET MANIÈRE DE DIRE LA MESSE,

Sur le chant : Hari, hari l'asne, etc.

1562.

1 L'on sonne une cloche
Dix ou douze coups,
Le peuple s'approche
Se met à genoux :
Le prestre se vest,
Hari, hari l'asne, le prestre se vest,
Hari bouriquet.

2 Du pain sur la nappe,
Un calice d'or
Il met, prend sa chappe,
Dit *Confiteor* :
Le peuple se taist,
Hari, hari l'asne, etc.

3 Si tost qu'il achève,
Le peuple escoutant
Sa parole eslève
Et respond autant
En plus haut caquet,
Hari, hari l'asne, etc.

4 Après l'*introït*
Et quelque oraison,
Dit la chatemite
Kyrie leyson
Des fois plus de sept,
Hari, hari l'asne, etc.

5 Puis chante une épistre
Par grand' sainteté,
Couvrant souz ce tiltre
Saincte vérité :
Voilà le secret,
Hari, hari l'asne, etc.

6 Puis une légende
En prose, en latin,
De peur qu'on n'entende
Tout son patelin
Du sainct qu'il luy plaist,
Hari, hari l'asne, etc.

7 Du sainct Évangile
Il prend quelque endroit
Qu'il couppe et mutile,
Comme il est adroit
De faire tel faict,
Hari, hari l'asne, etc.

8 Le *Credo* il chante ;
En le prononçant
De croire il se vante
Au Dieu tout-puissant,
Mais rien il n'en fait,
Hari, hari l'asne, etc.

9 Assez le déclaire
Quand il vient exprès,
Sainct Mor, saincte Claire
Invoquer après,
Laissant Dieu parfaict,

Hari, hari l'asne, etc.

10 Un morceau de paste
Il fait adorer,
Le rompt de sa patte
Pour le devorer,
Le gourmand qu'il est!

Hari, hari l'asne, etc.

11 Le dieu qu'il fait faire,
La bouche le prend,
Le cœur le digère,
Le ventre le rend
Au fons du retrait,

Hari, hari l'asne, etc.

12 Puis chante et barbote
Quelque chapelet,
Puis souffle, et puis rote
Sus son goubelet,
Puis à sec le met,

Hari, hari l'asne, etc.

13 Le peuple regarde
L'yvrongne pinter,
Qui pourtant n'a garde
De luy présenter
A boire un seul traict,

Hari, hari l'asne, etc.

14 Quand monsieur le prestre
A beu et mangé,
Vous le verriez estre
En un coing rangé,
Gaillard et dehaict,

Hari, hari l'asne, etc.

15 Achève et despouille
Tous ses drapeaux blancs,
En sa bourse fouille
Et y met six blancs :
C'est de peur du froid,

Hari, hari l'asne,
C'est de peur du froid,
Hari bouriquet.

III

CHANSON

SUR LE MASSACRE DE VASSY.

Chanson à la louange de monsieur de Guyse, et du discours fait à Vassy, sur le chant :
Nous aurons un nouveau roy, très-beau par excellence.

1562.

1 Honneur et salut à Dieu
Et au roy nostre sire,
Qui nous a en ce bas lieu
Si bien gardez de l'ire

Des Huguenaux
Remplis de maux,
Qui nous vouloyent occire;
Un jour viendra
Qu'on les fera
Trestous crever de rire.

2 Nous avons un bon seigneur
En ce pays de France,
Et prince de grand honneur,
Vaillant par excellence,
Et très-humain,
Doux et benin,
C'est le bon duc de Guise :
Qui, à Vassy,
Par sa mercy,
A défendu l'Église.

3 Le premier jour du moys de mars,
Qui estoit le dimanche,
Les Huguenaux de toutes pars
Se mirent en une grange,
Pour y prescher
De manger chair,
Quatre-temps et caresmes,
Et du lard gras
Comme les rats
Quand ils se trouvent à mesmes.

4 Ainsi qu'à la messe estoit
Le bon prince de Guise,
Que le prestre se vestoit
Pour chanter à l'église,
Les Huguenaux,
Infaits crapaux,

S'en vont sonner la presche
Qui, en ce lieu,
Service de Dieu
Et saincte Église empeschent.

5 Monsieur de Guise parla,
Et dit aux gentilshommes :
Allez-vous-en jusque-là,
Et leur dit en somme
Qu'ils ayent un peu
Dedans ce lieu
Un peu de patience,
Pour rendre à Dieu,
Grâce et honneur
Et aussi révérence.

6 Mais ces Huguenaux mauldits
Ont fait tout le contraire,
Ont respondu par leurs dits
Qu'ils n'en avoyent que faire.
Ils ont frappé
Et molesté
Ces nobles personnages :
De leurs canons
Et leurs bâtons
Ils leur ont fait outrage.

7 Monsieur de Guise y alla
En grande diligence,
Qui de tous ces méchans-là
A bien prins la vengence;
Il a tué
La plus part de leur bande;
Et les laquests

Par leurs conquests
Ont montré chose grande.

8 Prions à Dieu de paradis
Qui nous donne la grace
Que nous soyons en luy unis
En despit de leur race;
Qu'au ciel très-hault
Sans nul défault,
Soyons avec les anges;
Que nostre esprit,
A Jésus-Christ
Tousjours rende louanges.

IV

CHANSON

DU FRANC ARCHER.

1562.

1 Le franc archer à la guerre s'en va,
Testamenta comme un chrétien doit faire,
Il a laissé sa femme à son vicaire,
Et au curé les clefs de sa maison;
Viragon, vignette suz vignon.

2 Le franc archer belles armes avoit,
L'espée étoit d'une broche tortue,
Sa dague étoit d'une cuiller rompue,
D'un pot cassé faisoit son morion;
Viragou, vignette suz vignon.

3 Le franc archer un fort bel arc avoit,
De bois pourry, la corde renouée,
Sa flesche étoit de papier empennée,
Le bout brûlé servoit de vireton;
Viragon, vignette suz vignon.

4 Le franc archer un corselet avoit
De beau fer blanc, les brassars faits de corne,
Ainsi armé se regarde et retorne :
Sangry, dit-il, me voila beau garçon;
Viragon, vignette suz vignon.

5 Le franc archer un beau chappeau avoit,
De bourre étoit bien fillée et déliée,
Sa chemise sur l'espaule nouée :
Toujours le vent lui souffle au crouppion;
Viragon, vignette suz vignon.

6 Le franc archer belles bottes avoit
De paille étoit, de vert ozier liées,
Chausses avoit de drappeau dessirées
Une lardoire lui servoit d'esperon;
Viragon, vignette suz vignon.

7 Le franc archer une jument avoit
De poil fauveau, tant maigre et harassée,
Sa selle étoit de paille rembourrée;
Aprés suivoit son petit poulichon;
Viragon, vignette suz vignon.

8 Le franc archer chez son hôte arriva :
Vertu, morgoy, jerniegoy, je te tue. —
Tout beau, monsieur, nos oysons sont en mue.
Il l'appaisa d'une soupe à l'oignon;
Viragon, vignette suz vignon.

9 Le franc archer à son repas avoit
Du lard grillé, du lait clair pour potage,
Le plus souvent de l'eau pour son breuvage,
A son dessert mangeoit un champignon;
Viragon, vignette suz vignon.

10 Le franc archer de belle taille étoit,
Bossu, manchot, les jambes contrefaites,
Borgne et morveux, et jamais sans lunettes,
Ayant toujours les mules au talon;
Viragon, vignette suz vignon.

11 Le franc archer, preuds et vaillant estoit;
Il assailloit fort volontiers les mouches :
Suz, disait-il, il faut que je vous touches,
Mais une gueppe lui donna l'eguillon;
Viragon, vignette suz vignon.

12 Le franc archer revint en sa maison,
Bien empesché de retrouver sa rue,
Droit sur un pied faisant la grue,
Roide de froid étoit comme un glaçon;
Viragon, vignette suz vignon.

13 Le franc archer tant sa femme chercha,
Qu'il la trouva logée au presbytaire,
Couchée étoit avecques le vicaire
Qui en prenoit sa récréation;
Viragon, vignette suz vignon.

14 Le franc archer à son vicaire a dit :
Mes qu'ayez fait de ma femme à votre aise,
La renvoyer en ma maison vous plaise,
Et vous l'aurez à la collation;
Viragon, vignette suz vignon.

15 Le franc archer de Paris se disoit
Fils d'un marchand des bateaux capitaine,
Lui corporiau, son oncle porte-enseigne,
Et son cousin étoit porte-bedon;
Viragon, vignette suz vignon.

V

CHANSON

CONTRE LA MILICE BOURGEOISE.

1562.

1 Un Corporeau fait ses préparatifs
Pour se trouver des derniers à la guerre;
S'il en eut eu il eut vendu sa terre,
Mais il vendit une botte d'oignon;
Viragon, vignette sur vignon.

2 Un Corporeau, avant que de partir,
Dévotement fait chanter une messe
Et si voue à sainte hardiesse
De n'assailler jamais que des oysons;
Viragon, vignette sur vignon.

3 Un Corporeau bravement se monta
D'un asne fort qui portoit la poirée;
Et son varlet d'une pecque escrouppée,
Pour son sommier il print le poulichon;
Viragon, vignette sur vignon.

4 Un Corporeau greve et cuissots avoit
Bien faconnez d'une longue citrouille,
Clouez de bois qui jamais ne s'enrouille,
Un plat d'estain il print pour son plastron,
Viragon, vignette sur vignon.

5 Un Corporeau des gantelets avoit,
Dont l'un étoit fait d'ozier et d'eclisse;
Pour l'autre il print une grande ecrevisse
Et meit la main dedans le croupion;
Viragon, vignette sur vignon.

6 Un Corporeau en son escu portoit
Le rouge et blanc de la somellerie;
D'ongles de porcs sa lance étoit garnie,
Et sa devise étoit : *Nous enfuirons;*
Viragon, vignette sur vignon.

7 Un Corporeau une arbaleste avoit
D'un vieil cerceau d'une pipe rompue;
Sa corde étoit d'estouppe toute écrue,
De bois tortu étoit le vireton;
Viragon, vignette sur vignon.

8 Un Corporeau une harquebuze avoit
D'un frane sureau cueilly de cette année,
Son flasque étoit d'une courge escornée
Et les boulets de navets de maison;
Viragon, vignette sur vignon.

9 Un Corporeau sa brigandine avoit
De vieux drapeaux et de vieille feraille;
Et si gardoit pour un jour de bataille
Un vieil estoc d'un vieil fer d'Arragon;
Viragon, vignette sur vignon.

10 Un Corporeau à la montre s'en va ;
Il a prié monsieur le commissaire
De lui passer sa jument et son haire,
Et de l'advouer pour vaillant champion ;
Viragon, vignette sur vignon.

11 Un Corporeau au trésorier s'en va :
Morbieu, sangbieu puisque le roy me paye,
Despechez-vous de me bailler ma paye
Et me comptez des escus ou testons ;
Viragon, vignette sur vignon.

12 Le trésorier à la bourse fouilla
Et lui a dit : Corporeau, vaillant homme,
Contentez-vous, tenez, voilà en somme
Quarante francs en merceaux et jettons ;
Viragon, vignette sur vignon.

13 Un Corporeau retourna en sa maison ;
A son retour ses voisins il convie,
Leur dit : Voyez, je suis encore en vie,
Gardé me suis de ses coups de canon ;
Viragon, vignette sur vignon.

14 Un Corporeau à ses voisins compta
Qu'il avait eu contre un Reistre querelle,
Et toute fois qu'à grands coups de bouteille
Il l'avoit fait venir à la raison ;
Viragon, vignette sur vignon.

15 Un Corporeau à ses amis jura
Ne retourner jamais à la bataille,
Si pour s'armer n'avoit une muraille
Cent pieds d'espais et un voulge aussi long ;
Viragon, vignette sur vignon.

16 Un Corporeau devant Dieu protesta
Que, pour la peur qu'il avoit de combattre,
Il aimoit mieux chez lui se faire battre
Que de chercher si loing les horions;
Viragon, vignette sur vignon.

VI

CHANSON

DES CORPORIAUX.

1562.

1 Le sire Girard bien armé
S'étoit tout le corps enfermé
Dans une vieille brigandine;
Et de peur de ses ennemys,
Une salade il avoit mis
Par-dessus sa teste badine.

2 Au lieu d'un pourpoint despouillé,
Il vestit le fer enrouillé
D'un halecret fait à la Suisse;
Et dedans du fer, par deux fois,
Il enferma ses bras, ses doigts,
Son cul, sa brayette et sa cuisse.

3 Puis, comme un gendarme inhumain,
Il print la haquebutte en main,
En l'autre main une rondelle;
En la ceinture qu'il portoit

Une arbaleste lui pendoit
Pour aller à la sentinelle.

4 Quand il eut marché plus avant,
Il sentit siffler un grand vent
Qui lui met au nez la roupie.
Lors il s'efforce de l'avoir;
Mais ne se pouvant remouveoir,
Claquetant des dents, il s'écrie :

5 He ! mon compère Corporiau,
Le ventre m'y coulle comme ïau,
Et le nez comme la rivière.
Mouche moy, je te moucheray ;
Je suis armé ; ou bien j'yray
Appeler nostre menagère.

VII

CHANSON

DU PRINCE DE CONDÉ.

Sur l'air :

Ce petit homme tant joly
Tousjours devise et toujours rit,
Et tousjours baise sa mignonne,
Dieu gard' de mal le petit homme.

1563.

1 Le petit homme a si bien fait
Qu'à la parfin il a deffait
Les abus du pape de Romme,
Dieu gard' de mal le petit homme

2 Le petit homme, pour la foy,
A voulu deffendre le roy
Encontre le pape de Romme,
Dieu gard', etc.

3 Le petit homme fait complot
Avecque monsieur d'Andelot,
D'accabler le pape de Romme;
Dieu gard', etc.

4 Mais encontre lui s'esleva
Un Guyse qui mal s'en trouva,
Defendant le pape de Romme;
Dieu gard', etc.

5 Le pape, prévoyant ce mal,
Et sentant monsieur l'Amiral
Menasser le siége de Romme,
Dieu gard', etc.

6 Envoya grand nombre d'escus
Dedans Paris à ces coquus,
Qui avoient tous juré pour Romme;
Dieu gard', etc.

7 Les Espagnols et Piemontois,
Qui du pape garde les loix,
Y vinrent pour deffendre Romme,
Dieu gard', etc.

8 Dandelot estoit allé loin,
Mais il arriva au besoin
Pour ruyner tous ceux de Romme;
Dieu gard', etc.

9 Le petit homme estoit venu
Dedans Paris, où est cogneu
Ennemi du pape de Romme;
Dieu gard', etc.

10 Les coquus qui étoient dedans,
Armez de fer jusques aux dens,
Deffendans le pape de Romme,
Dieu gard', etc.

11 N'osèrent se mettre dehors,
Car on les eut tuez tous morts
Nonobstant le pape de Romme.
Dieu gard', etc.

12 Enfin bataille se donna
Près de Dreux, qui les estonna
Et les feit fuyr jusques à Romme.
Dieu gard', etc.

13 Guyse de près on pourchassa
Si vivement qu'il se mussa
En une granche loin de Romme.
Dieu gard', etc.

14 Pourtant il ne peult eschapper
Que Merey ne vint l'attraper,
Sans avoir dispense de Romme.
Dieu gard', etc.

15 Après tant de belliqueux faits,
Le roy nous a donné la paix
En dépit du pape de Romme;
Dieu gard' de mal le petit homme.

16 Loué soit Dieu qui, des hauts cieux,
Nous donne ce bien précieux;
Remercié soit de tout homme
Detestant le pape de Romme.

VIII

CHANSON

DE BOURBON, DORMEZ.

1566.

Bourbon, dormez :
Filez, filez, pauvres François nouveaux,
La couronne est en quenoille tombée;
Suivez la vache aux pastis, simples veaux;
David est royne, et roy est Bersabée.

Bourbon, dormez :
Ne chaussez plus, ô Gaulois! l'esperon,
Ayant perdu la vieille loy salique,
Connestable est admiral le *Peron*,
Plus femme qu'homme, ô fuseau héroïque!

Bourbon, dormez :
Or, un cordeau vous tendent tels fuzeaux
Pour captiver les taureaux au licol;
Si d'Atropos n'employez les ciseaux
A Lachésis trencher la main au col.

IX

CHANSON

DE POLTROT.

Vaudeville d'adventuriers chanté à Poltrot, avec son anniversaire, le 24 février 1566, *de la délivrance le* 3e.

1566.

1 Allons, jeunes et vieux,
Revisiter les lieux
Auquel ce furieux
Fut attrapé de Dieu,
Attrapé au milieu
Des guets de son armée,
Dont fut esteint le feu
De la guerre allumée.

2 Quel homme tant heureux
Dieu choisit pour cela?
Quel soldat généreux
Dedans son camp alla?
Tant se dissimula
Que l'occasion prise,
Il exécuta là
Sa divine entreprise.

3 Ce fut cest Angoulmois,
Cest unique Poltrot
(Nostre parler françois
N'a point un plus beau mot),

Sur qui tomba le lot
De retirer d'oppresse
Le peuple huguenot
En sa plus grand' détresse.

4 Devant l'embrasement
De ce civil erreur,
Il avoit bravement
Résolu en son cœur
Que le plus grand honneur
Que l'homme peult acquerre
Seroit d'oster l'auteur
Et chef de ceste guerre.

5 Long-temps il tint secret
Ce qu'il en concevoit,
Comme soldat discret
Qui bien souvent avoit
En azardeux exploit,
Par diverses provinces,
Monstré comme il sçavoit
Bien servir à nos princes.

6 Mais quelques mois passez,
Voyant croistre les maux,
Les pays oppressez,
Tous les bons en travaux :
Il faut, dit-il tout haut,
Qu'en mourant je finisse
Tant de malheurs, mieux vault
Que tout seul je périsse.

7 Avecque ce dessein,
Vers l'ennemy passé,
Il déguise la fin
D'avoir les siens laissé,

Dont il fut caressé;
Puis après il ne pense
Qu'au point de son essay
Pour délivrer la France.

8 L'ennemy, quelque temps,
En ces advis doubteux,
N'advence point ses gens;
Lors Poltrot parmi eux
De savoir est soigneux
Que l'on fait, où l'on tire,
Pour en advertir ceux
Dont le bien il désire.

9 L'ennemy, bien certain
De faire tant d'effort
Qu'il mettroit en sa main
Orléans, nostre sort,
Surprenant nostre port.
Et nos mottes ensemble,
Juroit tout mettre à mort
Pour un dernier exemple.

10 Il prist si vitement
Nostre port et nos tours,
Qu'il dit avec serment
Qu'il verroit dans trois jours
(Nous estant sans secours
Et près de sa secousse)
Si Dieu, nostre secours,
Viendroit à la rescousse.

11 Quand Poltrot l'entendit
Ainsi horriblement
Blasphémer, il a dit :
Je voy ton jugement,

Mon Dieu, sur ce meschant;
Si mon dessein t'agrée,
Donne-moy, Dieu puissant,
Ta constance asseurée.

12 Aussitost dist, il part,
Il s'enquiert, il entend
Où est, de quelle part
Vient celuy qu'il attend.
Cependant, choisissant
Lieu pour son adventage,
Le recognoist passant,
Et le trousse au passage.

13 Voyez quel est l'estat
De nous, pauvres humains :
Un seul hommet abbat
Celuy qui en ses mains
Espéroit voir les fins
De l'Europe envahie,
Dieu trompe ses desseins.

14 Qui fit finir le temps
De nos jours malheureux,
Dont est dit tous les ans?
Poltrot, payant nos vœux,
L'exemple merveilleux
D'une extrême vaillance,
Le dixiesme des preux,
Libérateur de France.

X

LE CONVOI

DU DUC DE GUISE.

ROMANCE POPULAIRE.

1566.

1 Qui veut ouïr chanson? (*bis*)
C'est du grand duc de Guise,
Et bon, bon, bon, bon,
Di, dan, di, dan, bon,
C'est du grand duc de Guise,

N. B. Ceci se parle :

Qui est mort et enterré.

2 Qui est mort et enterré. (*bis*)
Aux quatre coins du poële,
Et bon, etc.
Aux quatre coins du poële
Quatre gentilhom's y avoit.

3 Quatre gentilhom's y avoit, (*bis*)
Dont l'un portoit son casque,
Et bon, etc.
Et l'autre ses pistolets.

4 Et l'autre ses pistolets, (*bis*)
Et l'autre son épée,
Et bon, etc.
Qui tant d'hug'nots a tués.

5 Qui tant d'hug'nots a tués. (*bis*)
Venoit le quatrième,
Et bon, etc.
Qui étoit le plus dolent.

6 Qui étoit le plus dolent. (*bis*)
Après venoient les pages,
Et bon, etc.
Et les valets de pied.

7 Et les valets de pied,
Avecques de grands crêpes,
Et bon, etc.
Et des souliers cirés.

8 Et des souliers cirés, (*bis*)
Et de beaux bas d'estame,
Et bon, etc.
Et des culottes de piau.

9 Et des culottes de piau. (*bis*)
La cérémonie faite,
Et bon, etc.
Chacun s'alla coucher.

10 Chacun s'alla coucher (*bis*),
Les uns avec leurs femmes,
Et bon, etc.
Et les autres tout seuls.

XI

CHANSON

D'UN CORDELIER SORBONISTE

FAISANT DES ENFANS.

1566.

1 Monsieur Hugonis, le pillier
De nostre mère saincte Église,
Prescha tant, chez un conseiller,
Une garce de bonne prise,
Et si souvent il l'esprouva,
Qu'enfin le ventre lui leva.
Or, devinez qui est le père,
Hugonis ou mon petit frère?

2 La conseillère, se doutant
D'une faute si apparente,
S'en alla, fort se tormentant,
Chez une voysine parente,
Disant : Ma cousine, je meurs,
Car mon mari s'amuse ailleurs.
Or, devinez, etc.

. . . .

XII

CHANSON

DES TROMPETTES DE L'ARMÉE FRANÇOISE

SUR LA MORT DU PRINCE DE CONDÉ.

1568.

On lit dans Brantôme, Discours LXXX, article du prince de Condé :

« Les bons trompettes des François et Réistres parmy leurs clairons sonnoient souvent ceste chanson et quinte :

Le prince de Condé
Il a esté tué,
Mais monsieur l'Admiral
Est encore à cheval
Avec La Rochefoucault,
Pour chasser tous ces papaux, papaux, papaux. »

XIII

CHANSON

DE *VIVE LE ROY.*

1568.

Vive le roy, le conseil et la reyne (Catherine),
Vive le bon cardinal de Lorraine,
Vive Hugonis, Marcel et ses suppots ;
Vive Calvin, pourveu qu'ayons repos.
Vive le roy, le conseil et la reyne,
Vive le bon cardinal de Lorraine.

XIV

COMPLAINCTE

DE MADAME LA PRINCESSE DE CONDÉ

CONTRE LES HUGUENOTS.

Sur le chant du Soldat de Poitiers.

1569.

1 Dames, dames, je vous prie à mains jointes
Avecques moy de plorer mes complainctes,
Car les regrets que j'ay dedans mon cœur
Me causeront toute ma vie douleur.

2 Tout mon attente est maintenant perdue ;
Hélas ! faut-il que je perde la veue
D'un que du tout mon cœur a tant aymé !
Et maintenant les vers l'ont consommé.

3 Las ! j'ai perdu la vrai fleur de noblesse ;
Jamais mon cœur de larmoyer ne cesse,
Car j'ai perdu la veue de mon seigneur
Qui me portoit amitié et honneur.

4 O faulce mort, cruelle et redoutable,
Tu as frappé mon seigneur amiable ;
De ton faux dard qui est tant venimeux
A mis à mort le prince valeureux.

5 O Admiral, c'est à toy que je crie ;
Par trop te croire il a perdu la vie,
Et au besoing tu l'as abandonné :
Tousjours, sans cesse, tu en seras blamé.

6 Toy, Dandelot, tu faisois bonne mine,
Tu luy disoys : Nous mettrons en ruine
Tous ces papaux qui nous font tant de maux ;
Comme les autres tu as gaigné le hault.

7 Montgommery, trop tost tu prins la fuite,
Tu l'as fort mal secondé de ta suitte.
Las ! ce n'est pas ce qu'il a faict pour toy,
De te sauver quand tu tuas le roy.

8 Rochefoucault, tu t'en fuis grand erre ;
Pour te venger passa en Angleterre,
Pensant en France ammener les Anglois,
Leur promettant des villes à leurs choix,

9 Casaques blanches qui faites la piaffe,
Après sa mort faites une épitaphe :
Que tous les frères ont très mal secondez
Mon vray époux le prince de Condé.

10 Dieu permettra que j'aurai la vengeance
De ces méchans qui ruinent la France.
Las! ilz sont causes de mon très grand malheur,
Et que mon corps consommera en pleurs.

11 Or le grand vice de ceste loi nouvelle
Contre son roy l'avoit mis en querelle,
Luy promettant tousjours le maintenir,
Mais à la charge vous prinste à fuyr.

12 Et vous, ministres, avec vos faces pâles,
Vous estes cause de malheurs et diffames.
Vous luy disiez : Monseigneur, sans esmoy
Nous mourrons tous, ou nous vous ferons roy.

13 Monseigneur frère, monsieur de Longueville,
Prenez pitié de toute sa famille;
Priez le roy qu'il nous pardonne à tous,
Et flechirons devant luy les genoux.

14 Las! je conclus que tousjours nos ancêtres
Ont recogneu le roy pour leur vray maître;
Ceux qui seront au contraire obstinez
Seront vaincus et du tout ruinez.

15 Je feray fin à mes pleurs lamentables,
Criant à Dieu miséricorde et grâce,
Donnant au roy la force et la vertu
De vaincre ceux qui l'ont tant mesconnu.

XV

CHANSON

DE MARCEL, PRÉVOST DES MARCHANDS.

1570.

Vous yrez à la messe,
Huguenots, ou Marcel vendra
Ses biens, et de vitesse
Hors de France s'en yra.

1 Marcel, parlant avec le roy,
Lui a dit : Sire, par ma foy,
Bien je le voy,
Et si le croy,
Que nostre bonne ville
S'en va du tout à nonchalloir,
Si à ceste évangile
Vous ne voulez pourvoir.

Vous yrez à la messe, etc.

2 Quoy, sire ! ne sçavez vous pas
Que je vous espargne ducaz
Pour votre cas,
N'étant pas las
D'encore plus mieux faire ?
Si vous nous voulez employer,
Jamais n'aurez à faire
Seullement d'un denier.

Vous yrez à la messe, etc.

3 Car je sommes plus de cinq cens
Qui avons des ecus comptans
Beaux et pesans
Et des plus grands,
Que pour faire la guerre
A ces Huguenots vous vaulrons,
Pour les chasser grand erre ;
Et si j'y aiderons.

Vous yrez à la messe, etc.

Nos cappitaines, corporiaux,
Ont des corsellets tout nouveaux,
Dorez et beaux,
Et des cousteaux
Aussi longs comme un voulge,
Pour Huguenots egorgetter
Et une escharpe rouge
Que tous voulons porter.

Vous yrez à la messe, etc.

5 *Debray*, *Hotman*, *Leschassier*,
Avec leurs cuirasses d'assier,
Yront premier
Les essayer ;
Après yront *Dehaire*,
Rousselet, *Ladvocat*, *Aubry*,
Bourgeois et *Labriere*,
Et *Des Prez* avec luy.

Vous yrez à la messe, etc.

6 Ho ! sire, entendez ma raison,
Je vous pry, car il n'est saison
Que nous taisions,
Comme un oyson

Ils nous viendront eslandre,
Si ces Huguenots ne chassez
Ou les faites tous pendre;
A cela bien pensez.

Vous yrez à la messe, etc.

7 Trop longuement j'ons attendu,
Ce n'est qu'autant de temps perdu.
On s'est rendu,
Plus que le deu,
Endurant de leur presche,
De leur cène et de leurs sabbats;
La mémoire en est fraiche,
Dont nous dirons : Hélas!

Vous yrez à la messe, etc.

8 *Senechal*, *Hugonis*, *Vigor*,
Tousjours crient à cri et à cor;
Et si encor
Jusque à or
Convertir n'ont pu faire
Un de ces meschants desvoyés,
Que *Compant*, mon compère,
Qu'auprès de moy voyez.

Vous yrez à la messe, etc.

9 Sire, monstrez vostre crédit,
Faites contre eux un bel édit,
Et qu'il soit dit,
Sans contredit,
Qu'ils iront à la messe;
Ou nous laissez vendre mes biens,

Car doute avons sans cesse
De ces Calviniens.

Vous yrez à la messe, etc.

10 Avec moy cinq cens gros marchans
S'en iront demeurer aux champs,
Si ces méchants,
Avec leurs chants,
Ne chassez hors de France.
Plus ne faut supporter leur fait,
J'avons la conscience
Chargée de leur meffait.

Vous yrez à la messe, etc.

11 Si le duc de Guise eust vecu,
Autre loyer eussent receu,
Et on eut veu
Et apperceu
La papauté remise,
En despit de ces Huguenots,
Qui troublent nostre église
Et tous nos *Audi nos.*

Vous yrez à la messe, etc.

12 Le roy, voyant Marcel ainsy
De grande colère transy,
Luy dit : Amy,
N'ayez souci,
Bon ordre y ferai mettre,
Et vous rendrai trestous contents,
Car je ne veux permettre
Que soyez mal contents.

Vous yrez à la messe, etc.

13 Mes grands amis vous puis nommer,
Et je vous doy bien fort aymer,
Et renommer
Et estimer;
Car en mon grand affaire
Chascun de vous est diligent,
Pour grand plaisir me faire,
Me prester de l'argent.

Vous yrez à la messe, etc.

14 Marcel, pour le remercier,
Un hanap de vin tout entier
Veut empoigner
Pour l'avaller.
Près du roy il s'approche
Et beut aux bons roys trespassez.
Le roy retourne en coche
A Saint-Maur-des-Fossez.

Vous yrez à la messe,
Huguenots, ou Marcel
Vendra ses biens, et de vitesse
Hors France s'en yra.

XVI

CHANSON NOUVELLE

DES TRIOMPHES ET MAGNIFICENCES FAITS AU MARIAGE DU ROY ET DE MADAME ISABELLE D'AUTRICHE EN LA VILLE DE MÉZIÈRE.

Sur le chant de Bourbon.

1570.

1 Genty peuple de France,
Qui désirez savoir
La grand magnificence,
Pour plaisir recepvoir,
Qu'il y a peu avoir
Au noble mariage
De Charles nostre roy,
Et la royne très sage.

2 En pompe et ordre riche,
Sans faire de séjour,
Dame Isabel d'Autriche,
Le vingt cinquiesme jour
De septembre dernier,
Arriva à Meziérs,
Son train bien ordonné,
En royalle manière.

3 Le roy, dedans la ville,
Faisant son plain debvoir
Pour de façon gentille
La royne recepvoir,

Feit lascher gros canons
Menant joyeuse vie ;
Trompettes et clairons
Sonnoient par mélodie.

4 Devant ceste princesse
Humblement s'est offert
De marcher en liesse
Le comte de Sollert,
Prince Daulphin aussy,
Et le marquis de Bade,
Guyse et Montmorency
Avec monsieur d'Aumalle.

5 Monsieur d'Anjou marchoit
D'une noble façon,
Coste à coste suyvant
Le seigneur d'Allanson ;
Puis l'électeur exprès
De l'empire romaine,
Tous trois marchoient après
Le chariot de la royne.

6 L'évesque de Strasbourg,
Homme docte et savant,
Selon l'ordre de court
L'électeur va suyvant,
Accompaigné marchoit
Du bon duc de Lorraine,
Montpansier le suyvoit
En ordre souveraine.

7 Lors étant arrivée
Dedans ceste cité
En belle compaignée,
Comme il est récité,

Receue humblement
Fut par la royne mère
Fort magnifiquement
Et en joye prospère.

8 Le lendemain matin,
Le seigneur électeur
Profferant en latin
Ces propos par honneur,
En somptueux arroy
Rend ceste royne saige
Entre les mains du roy,
Comme en avoit la charge.

9 Lors en triumphe exquise
Se prépara le roy
Pour aller à l'église,
Suivant la sainte loix ;
Auquel lieu dignement
Epousa la princesse,
Selon le reiglement
De royalle noblesse.

10 Premier, dix-sept rangs
Des Lansquenets marchoient,
Vestuz d'incarnat blanc
Et gris ; puis les suyvoient
Les Souysses par honneur,
Tant du roy que ses frères
Portant de leurs seigneurs
Les couleurs coutumières.

11 Tabourins et trompettes,
Haultbois et violons,
D'une haulteur parfaicte
Faisoient tantir leurs sons.

Marchoient en bel arroy
Les chevaliers de l'ordre ;
Ceux du conseil du roy
Les suyvoient en bel ordre.

12 Monsieur du Puis marchoit
En ordre triumphal,
De Cheverny et Foys,
De Limoges et Lassac,
Morvillers, grans seigneurs.
Et le nonce du pape,
Puis les ambassadeurs
De Venise et d'Espaigne.

13 Les quatre héraults d'armes,
Monsieur d'Aumalle aussi,
Et le marquis de Bade,
Avec Montmorency ;
Puis le prince dauphin
Et le sieur de Longueville
Marchoient pour le certain
En triomphe gentille.

14 Le cardinal de Guyse,
Montpensier, bref et court,
Suivoient selon leur guise
L'évêque de Strasbourg.
Marchoient en général
Deux personnes prochaines,
Monsieur le Cardinal
Et le duc de Lorraine.

15 Deux huissiers de la chambre
Portoient les masses d'or ;
De Guise sans attendre,
Marchoit d'un même accord,

Qui en son poing portoit
Le baston de grand maistre ;
Le roi après marchoit
Et l'électeur de Trièves.

16 La royne fut menée
Par les frères du roy,
Et puis la royne mère
Marchoit en bel arroy ;
Princesses et seigneurs
Suivoient par excellence,
Présentant leurs honneurs
Au noble roy de France.

17 Le roy vestu étoit
En abit excellent ;
La robbe qu'il portoit
Fine toille d'argent,
Brodée richement
De perles fort valables,
Tant que son vêtement
Etoit inestimable.

18 En la même statuë
Avoit pareillement
Une robbe, vestue
Fort magnifiquement
D'une toile d'argent,
Isabelle, noble royne,
Ayant un garniment
De riches perles fines.

19 Plus d'un manteau avoit
Ysabel de haut pris,
D'un beau velours viollet,
Semé de fleurs de lys,

D'or, et bordé partout
D'ermine mouchetée,
Voire jusques au bout
De fort longue portée.

20 Coronne à l'impérialle
Dessus son chef portoit
Ceste royne loyalle,
Comme il appartenoit.
Ainsi honnestement,
En ordre fort requise,
Vont le sainct sacrement
Recepvoir à l'église.

XVII

CHANSON

CONTRE LES HUGUENOTS SOUS CHARLES IX,

PEU AVANT LA SAINT-BARTHÉLEMY.

1572.

1 Vous, malheureux ennemys,
Qui avez mis
Sans raison au poing les armes
Contre votre prince et roy,
Par esmoy,
Jetez de vos yeulx larmes.

2 Car il vous fera sentir,
Sans mentir,

De son sceptre la puissance,
Pour avoir suyvi la part
De Gaspart,
Ennemy mortel de France.

3 Lequel bientost s'en ira,
Ou sera
Pendu à une potence,
Paissant de sa chair et peau
Le corbeau,
Pour dernière repentance.

4 Après vous serez bas mis
Et bannis.
Ayant de vos biens souffrances,
Vos femmes et enfants pleurront
Et mourront
De faim, souillez de l'offense.

5 N'eust-il pas valu trop mieux
Vivre vieux,
Suyvant l'église romaine,
Que de suivre des nouveaux
Ministreaux,
Qui en dannement vous mènent ?

6 Vous font-ils pas trébucher
Et prescher,
Vous preschant la faribolle ;
Disant que c'est le vray sens,
Dyre enfans
De la divine parolle.

7 Ils ont dict plusieurs fois,
Autre foy :

Arrachons de main armée
La tige de la vraye foy,
Et la loy
Que nos pères ont tant aimée.

8 Et pour cela venir
Et finir
De notre cueur l'entreprise,
Il faut mettre presbtre à mort,
Sans remort
De conscience en nous mise.

9 Aussi fault-il de sa main
Sang humain
Respandre à grande abondance,
Pour mettre en un desaroy
Charles roy,
Et tous les fleurons de France.

10 Mais Dieu, qui l'a ordonné
Et donné
Pour estre aux Gaullois deffance,
Le sauvra bien de vos mains,
Inhumains,
Car il est en sa puissance.

11 Et lui baillera le pouvoir
De vous voir
Bientost sans nulle conduitte;
Car de vos plus grands suppôts
A propos,
Tournans doz ont pris la fuitte.

12 Les Réistres voudroient bien.
Pour leur bien,

N'avoir laissé l'Alemaigne,
Pour venir voir ce Gaullois
De Vallois,
Successeur de Charlemaigne.

13 Ces bélistres Provenceaux
Desloyaux,
De soulde prendront avance,
Cruelle mort tous d'un coup,
A ce coup,
Pour avoir lessé Provence.

14 Gascons et Poictevins
Serons vains,
Sans nulle force ou puissance,
Pour soubstenir un effort
Du roy fort
Qui leur bess'ra l'arrogance.

15 Ainsy ce lys demourra,
Et sera,
Par puissance supernelle,
Des rebelles le vainqueur,
De franc cueur,
Suyvant vertu paternelle.

16 Prions tous Dieu d'un accord
Sans discord
Qu'il nous donne cette année
La grace et le pouvoir
A tous voir
L'hérésie exterminée.

XVIII

COQ A L'ASNE RÉCRÉATIF

NOUVELLEMENT COMPOSÉ

CONTRE LES HUGUENOTS DE LA ROCHELLE.

1573.

1 Tremblez, tremblez, vous Rochelois, maintenant,
Faites votre testament,
Voicy la fin de vos jours;
Tu n'auras plus des orgueilleux Absalons
Deçà ny delà les monts
Aucun aide ny secours.
Vive les Valois!
Mais à propos des Angloys
Sont-ils pas amys de la France?
Couverte est la mer
De canons et gros vaisseaux
Pour foudroyer les pourceaux.

2 Les Sanserrois ont besoin dans les tonneaux
De porter des douces eaux
Pour La Rochelle abreuver.
Fy de chagrins, vive liesse et soulas!
Or il faut noz coutelas
Ceste fois esprouver.
Sont les plus hardy
A la soupe, je vous dis,
Que les griffons des montaignes.
Revenez-y plus,
Gentils ministres nouveaux,
Pour dénicher nos moineaux.

3 J'ai entendu que les loups de Périgueux
Ont apprins de grand frayeur
Un chant de ramage nouveau.
Les Huguenots se treuvent tant esperdus
Qu'ils voudroyent estre pendus,
A ce que dit Robineau.
Les renars sont prins;
Tenez teste, bons Lorrains,
Contre la neutre Allemaigne.
Si les Barragoins
Viennent à parler normand.
Adieu Breton bretonnant.

4 A La Rochelle, pour faire les insensez,
La plus part se sont coiffez
De chapperons rouges et verts.
J'ay veu forger près la ville de Lyon
De pistolles un million,
Pour mettre à mort ces pervers.
Malo est venu,
Dessus un singe cornu,
En ambassade à Genève.
Si Colin-Tempon
Attrappe les Huguenots
Il s'en vestira de peaux.

5 Il est grand bruit par tous les pays chrétiens,
Que les levriers courans
Se sont d'un lieu emparez.
Quand me souvient du jour saint Barthélemy,
Nos grands mortels ennemis
Furent bientôt séparez;
Ce fut un grand bien,
Holà! ne parlons de rien.

Mais que dit-on en Turquie?
On dit que le Turc
Adore son Mahomet,
Un oyseau luy chie au bec!

6 Quoy qu'il en soit, nous espérons, Dieu aydant,
De boyre tousjours d'autant,
Après jà fin de discords.
Les Huguenots sont estimez beaux sauteurs,
Par dessus les inventeurs,
Italiens légers de corps.
Si les Marrabais
N'avoyent point tant de gibets,
A leurs pays auroyent presche.
Gardez le cordeau,
Ministres, n'y allez pas,
Où vous passerez le pas.

7 Le cœur me rit d'un compagnon cuisinier
Qui préparoit le disner
De monsieur, sans dire mot.
En accoustrant un brochet puissant et gros,
Il y trouva dans le corps
La fesse d'un huguenot,
Quel morceau friand!
Ceux qui mordent en riant
Sont souventes fois à craindre.
Approche-toy, Bouvot,
Prens la voirre et boy cela,
Torche ta bouche et t'en va.

8 Les Rochelois à Genève ont mandé
Qu'ils les viennent seconder;
Mais ils s'en garderont bien;
Avant, avant, parlons de nous, à propos.

Si souvent vuydons les pots
Qu'à nos bourses n'y a rien,
Changeons d'argument.
Mais que dit-on maintenant
Du ministre de Sancerre?
Sa femme me platt,
Elle a le visage beau
Comme le cul d'un pourceau.

9 Propos final, voylà les Huguenots cuits;
Plus ne feront tant d'ennui
Comme ils ont faiet autrefois.
Sus! sus! bon temps, reprenez votre saison,
Amenez vin à foison
Pour resjouyr les François.
J'ay vu un chastreux
Qui couroit ouvrant les yeux
Ainsi comme un bouc qu'on chastre;
Puis un bon frelot,
Aveugle des Quinze-Vingts,
Qui dançoit les matasins.

10 Un jour, passant auprès les monts en Hainaux,
Trouvay quatre Huguenots
Chargez de plusieurs pacquets,
Les Limosins bottez de plusieurs sabots,
A pied faute de cheveaux
Courant plus fort que laquais.
Beze est bien fachez,
Il a le cul escorché
D'un cheval de La Rochelle;
Charnage revient;
Les femmes, dorénavant,
Ne vesseront plus si puant.

XIX

RESPONCE

FAICTE PAR LES ROCHELOIS

SUR LA REMONTRANCE A EUX FAITE.

Sur le chant :

De la guerre faicte par l'Empereur au Turc.

1574.

1 Nostre pauvre Rochelle
Que tenons maintenant,
Une guerre mortelle
A soustins bravement :
Encore elle fleuronne
Soubs les noms des Vallois,
Pour eux et leur couronne,
La tiendrons ceste fois.

2 O noble roy de France,
Henry de grand valeur,
En toute révérence
Te tenons pour seigneur.
Oubliant les ravages
Et assaults périlleux,
Nous te faisons hommage
Comme vrais serviteurs.

3 Si n'eust esté, cher sire,
Qu'aux Rochellois on dit,
Qu'on les vouloit destruire :
Sans aucun contredit,

La ville eussent rendue
En vos mains d'un bon cœur,
Et n'eussent soutenue
Des assaults la fureur.

4 Si nous faisons la garde,
Nous avons bien raison,
Et à nous prendre garde
De peur de trahison :
Pour vous et pour les vostres
Les gardons d'un bon cœur,
Et des volontés nostres
Tesmoing est le Seigneur.

5 Munitions de guerre
Avons pour seureté,
Sur les murs devers terre
Et de l'autre costé :
Tirant sur la marine,
Y a doubles canons,
Et bonne coulleuvrine
De quoy nous deffendons.

6 N'y a homme en cest estre,
Habitant en ce lieu,
Qui ne désire d'estre,
Sire, à vous serviteur.
Gardant sur toute chose
De son roi les esdicts,
A l'advenir propose
N'y mettre contredicts.

7 Ceste ville et place,
C'est bien le plus fort port
Où nefs de toute place
Y viennent faire apport

De maintes marchandises,
De loing viennent à foison :
Sire, ce n'est la guise,
La perdre sans raison.

8 Il nous desplait, cher sire,
De voir tant de travaux
Dans France en tel martire
Plaine d'infini maux.
C'est trop tenir les armes
Au gré de pauvres gens;
Retirez-vous, gensdarmes,
Jureurs et maugréans.

9 Tous habitans de France,
Tant nobles que vilains,
Ne crains-tu la puissance
Du sauveur des humains,
Que tu veux faire guerre
Contre ton prince et roy?
N'est-il pas Dieu sur terre?
Malgré toy c'est la loy.

10 A vivre en paix tranquille,
Cela nous demandons,
De prescher l'Évangile,
A nul mal ne faisons;
Estant l'un avec l'autre,
Chascun d'un bon accord,
Le Seigneur nostre, et vostre,
Et nostre dernier port.

11 Pour icy la fin faire,
Sire, nous concluons,
Sans jamais nous deffaire,
Serviteurs nous serons,

En toute obéissance
Vous tenons nostre roy,
Roy de Pologne et France,
Nous vous jurons la foy.

XX

CHANSON NOUVELLE

SUR LA MORT DE MADAME MARIE DE CLÈVES,
PRINCESSE DE CONDÉ.

Sur le chant : Plorez, chrétiens, etc.

1574.

1 Mon Dieu, sauveur de tout le monde,
Ce coup ayez pitié de moy,
Car la mort dans mon corps redonde,
Comme un écho dedans le bois.
Ayez pitié d'une princesse
Compaigne à Henry de Bourbon,
Pour lors, gissant en grand destresse,
Du mandement qui n'est pas bon.

2 Marie de Clèves le nom je porte,
Auquel commençois à fleurir ;
Au lieu de fleurs j'ay la cohorte
Qui mon pauvre cœur vient saisir.
O que j'ay regret à mon prince,
Qui m'a délaissé en soucy,
Et a délaissé la province
A mon cher enfant que voicy.

3 Je suis délaissée en bel âge,
Las ! n'ayant que vingt-trois ans.
Mon cher époux, ô quel courage
Vous a esmeu si promptement,
Délaisser vostre compagne.
Bien me monstrez un cœur pervers
Qui tost servira de montaigne
Au peuple de tout l'univers.

4 Sus! sus ! beauté ! soyez ternie;
Et vous, mes yeux, fondez en pleurs,
Afin que tout l'Europe die
La cruaulté de mes douleurs.
Je meurs en ma grande jeunesse,
Je meurs en ma force et vertu.
Hélas! faut-il qu'une princesse
Soit tost d'un chapeau devestue !

5 Déclarer ne veulx autre chose,
Plus ne veulx penser qu'à Jésus,
Priant que mon âme repose
Avec la vierge de lassus.
Adieu la joye de ce monde,
Et baise-moy, mon cher enfant;
Hélas ! bientôt tu perds ta bonde
De père et mère promptement.

6 Adieu, mon prince tant équitable,
Luy qui m'aymoit par-dessus tout.
Adieu, princes et seigneurs notables,
Certes, je prierai Dieu pour vous.
Car je m'en vois à la lumière,
Laquelle je voy sans delict,
C'est du Sauveur la vierge mère
Que j'apperçois dessus mon lict.

7 Comme elle disoit ces paroles,
Son âme vers Dieu elle rendit;
Seigneurs, princes et damoiselles
Gémissoient tous en grans soupirs.
Prions, chrétiens, pour celle dame,
Qu'elle soit logée aux saincts cieux;
A seulle fin fin que sa pauvre âme
Soit avecque les bienheureux.

XXI

CHANSON NOUVELLE

CONTENANT LES DERNIERS PROPOS DU ROY CHARLES IX AVANT SON TRÉPAS.

Sur le chant : Dames, je vous prie à mains jointes, etc.

1574.

1 Plorons, chrestiens, plorons la mort extrême,
Plorons la mort du roy Charles neufiesme,
Nostre bon roy tant orné de vertu,
Car maintenant par mort est abattu.

2 Le roy des roys, de son trône céleste,
Sur ce bon roy entre tous manifeste
Son sainct esprit de bénédiction,
Comme aux apôtres, aprés l'ascension.

3 Tu le peux voir, ô chrétien débonnaire,
Quand tu entends les propos salutaires
De ce bon roy peu avant son décès,
Qui nous seront mémorables à jamais.

4 Las ! ce bon roy pour donner exemple,
O ! très-chrétien, si bien tu le contemple,
Il a receu, ardant en charité,
Son Créateur par grand humilité.

5 Ayant receu ce divin pain de vie,
Sentoit desjà son ame au ciel ravie,
Et ne vouloit d'autre chose parlé
Que de son Dieu et sa saincte bonté.

6 Puis, en sentant de son mal la misère,
Il demanda à parler à sa mère,
Pareillement à sa femme aussi,
Car il voyoit que s'étoit fait de luy.

7 Approchez-vous, mère très-excellente,
Je veux que vous soyez dame et régente
Sur mon pays, car je m'en vais mourir,
Las ! je voy bien que mort me vient saisir.

8 Hors de la foy nul de vous ne s'esloigne
Tant que venu soit le roy de Pologne,
Mon frère, hélas ! qui m'a tant bien aymé,
Quand tout par tout en est bien estimé.

9 Las ! je vous prie, mère très-honorable,
Ce pauvre peuple, qui m'est tant amiable,
Qu'il soit si bien selon Dieu gouverné
Et que des guerres ne soit plus ruiné.

10 Las ! consolez mon espouse doulente,
Elyzabeth, qui nuict et jour lamente,
Car me souvient d'ouyr son piteux cry,
La tourterelle qui pleure son amy.

11 Elyzabeth, priez Dieu pour mon âme,
Et de plorer vostre cœur ne se pasme;
Nous sommes mis au monde pour mourir;
En bien vivant au ciel fault parvenir.

12 Je n'ay regret m'en aller de ce monde,
Là où tout mal et tout malheur abonde;
Las! je pardonne à mes conspirateurs
En leur priant qu'ils soient mes orateurs.

13 Je vous exorte, très-débonnaire frère,
Portez honneur à nostre dame et mère;
Sollicitez ma femme, votre sœur,
D'un fraternel et débonnaire cœur.

14 Si ferai-je, monseigneur et frère,
Je vous promets leur estre débonnaire,
Et si le dy de cœur net, pur et franc,
Jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

15 Lors ce bon roy, d'une bénigne grâce,
Tendit les bras à son frère et l'embrasse,
Pareillement au roy des Navarrois
Et qu'à sa sœur luy soit doux et courtois.

16 Mes très-chers frères et amis purs et munde,
Ne parlons plus des choses de ce monde,
Car j'ay vouloir faire à Dieu oraison
Pour délivrer mon ame de prison.

17 Approchez-vous, ma compagne et amie,
Qui fut si bien à son époux unie,
Et priez Dieu jusqu'aux derniers souspirs;
Adieu vous dy, bons subjectz et amis.

18 Adieu, ma dame, adieu vous dy ma mère,
Vous recommande mon espouse très-chère;
Priez à Dieu que mon esprit aux cieux
Colloqué soit avec les bienheureux.

REGNE DE HENRI III.

I

CHANSON NOUVELLE

DU PILLAGE ET SURPRINSE D'ANVERS

PAR LES ESPAGNOLS.

Sur le chant de Nismes.

1576.

1 Ville tant magnifique
D'Anvers, plore à ce coup,
Car ta riche trafique
S'est perdu de beaucoup :
Ville tant estimée,
Les Parques ont mal faict
De t'offrir tel mesfaict :
De Flandres ville aimée,
Las! tu as bien souffert
Du mal qu'on t'a offert.

2 Vous, messieurs de la ville
Et du lieu gouverneurs,

Que n'estiez vous agilles.
De rompre les fureurs
Des Espagnols l'armée,
Que voyez devant vous?
Vous n'en preniez courroux,
Dont la trouppe animée,
Vous voyant paresseux,
Ont esté fort joyeulx.

3 Par vostre nonchalence
Vous avez bien perdu,
Estant en doléance,
N'ayant cœur ny vertu.
Ils estoyent dans la ville,
Que pas vous ne sortiez :
Et en rien ne pensiez,
Vous estes mal habilles ;
Que ne gardiez les forts
Dedans et par dehors.

4 Par divine puissance
Avez veu d'autres lieux,
Pour les grandes offences
Et peschez vicieux,
Périr tout en une heure
Par le vouloir d'en haut,
C'est bien sans nul deffaut :
Et Sodome, et Gomorrhe,
Sont-ils pas consommez
Et par feu abymez?

5 La perverse fortune
Tient tout en un instant,
Vomissant sa rancune
Sur l'homme incontinent :

Sur ses biens, pasturages,
Sur enfant, dessus tout.
Elle ruine partout;
Lors d'un pauvre courage,
Ne sçay d'où cela vient,
C'est son péché qui tient.

6 Anvers tant douloureuse,
Ce coup resjouy-toy,
Car tu es bien heureuse
D'avoir souffert l'esmoy
Et prendre en patience
Les misères et travaux
Qu'ont faict les Espagnols,
Si Dieu par sa puissance
Plus de bien te promet
Que tu n'as heu jamais.

7 Ne vous fachez, mes dames
Et filles du dit lieu;
Ayez bonne resclames,
Et priez ce grand Dieu
Que l'ennemy rebelle
Ne vous face aucun tort,
Pillerie, ny effort :
Soyez tousjours fidelles
A Dieu d'un cœur très-bon,
Faisant votre oraison.

8 Car vous voyez les verges
Qu'il vous a envoyez :
Ceste vierge est concierge,
Aussi de cueur priez;
Que vostre ville pauvre
Tost se puisse enrichir

En honneur et plaisir,
Ayant en souvenance
Du mal qu'avez receu,
Et de l'horreur deceu.

9 Qui la chanson a faicte?
C'est un jeune garçon,
Qui a sceu la défaicte
D'Anvers, d'un cœur félon
Oyant telle amertume,
N'a esté paresseux
De mettre en main, joyeux,
L'encre, papier et plume,
Pour vous faire chanter
Et vous desennuyer.

II

CHANSON NOUVELLE

DU DISCOURS DE L'ORDONNANCE DU ROY SUR LE FAICT DE LA POLICE GÉNÉRALE DE SON ROYAUME.

Sur le chant du Soldat de Poitiers.

1577.

1 Le noble roy Henry troisiesme
Ayant mis paix en son pays,
A, sur la monnoye luy-mesme,
Reiglement et police mis.

2 Luy, comme roy, chef de justice,
Craignant Dieu, aymant l'équité,
A fait généralle police,
Comme il vous sera récité.

3 Sa Majesté ne veut permettre
De vendre aux greniers le blé,
Mais place y a pour le mettre
Au marché, et là l'estaller.

4 En ensuyvant il fait deffence
A tous les maistres boulangers
Des villes et bourgs de la France,
De n'en lever que dix septiers.

5 En tout temps, dedans la boutique,
De trois sortes de pain auront,
Bien garnies; c'est leur trafique,
Et condamnez ceux qui fauldront.

6 Le plus cher vendue la pinte
Partout ne sera que deux sols;
Qui le vendra plus cher sans fainte
Payera l'amende tout son soul.

7 Et aussy du gros bois à voye
Venant par eau en ces cartiers,
En flotte, ne veut pas que l'on paye
Au plus qu'un escu et un tiers.

8 Vendues seront menues denrées :
Le cent de costerets trente sols,
Fagots vingt-cinq, et bourrées
Vingt sols, et encore au-dessous.

9 Aux chartiers pour leur voiture
Allans de Grève à Saint-Benoît,
Pour le plus, en toute monnoye,
Payé sera huict sols tournois.

10 Deffences aux bouchers d'aller prendre
A sept lieues auprès de Paris,
Le bestail qui se doit vendre
Aux marchez, ou seront punis.

11 Trois sols la livre de chandelle
Vendue sera seulement;
Si le chandellier et rebelle,
Condamné sera rudement.

12 Aux rostisseurs, pour l'abillage,
D'une grosse pièce sans plus
Prest à larder, selon l'usage,
Aura un douzain et non plus.

13 Payé sera pour la despence
D'homme et cheval à l'hostellier,
Pour le jour, suyvant l'ordonnance,
Vingt-et-cinq sols au prix dernier.

14 Les tavernes seront munies
De ce qu'il faut, tant pain que vin,
De viandes seront fournies,
Comme il appartient à tel train.

15 Six blancs on payera sans crainte
Pour le plus grand fer de cheval,
Deux sols le moyen, et le moindre
Dix-huict deniers au maréchal.

16 Deffences sont faictes civiles
Aux cordonniers de ce pays,
De ne partir de ceste ville
Pour aller au-devant des cuirs.

17 Quant au poinct du soulier de vache
Ne sera vendu que deux sols,
Que le cordonnier ne s'en fache,
Celuy de veau va au-dessous.

18 Et quant au faict des draps de soye
Point je n'en parlerai icy,
Plus d'escu y a que de monnoye,
Les riches ont pour moy soucy.

19 Deffendu est de s'entremettre
De teinture, le fait est tel,
Si de leur art ilz ne sont maistre,
Enregistrez au Chastelet.

20 Banquets ne feront ne despence
Les jurez de chacun mestier :
En passant maistres en ceste France,
Ny d'eulx prendre aucun denier.

21 Tous serviteurs qui auront maistre
Les serviront fidellement,
Ou se verront par justice estre
Punis sur le champ rudement.

22 Pour nostre usage draps de laine
Seront remis en leur largeur,
D'une aune et un quart, sus peine
De contrevenir au seigneur.

23 Chacune personne est subiecte,
Suyvant la fin de ce discours,
D'aider à maintenir necte
Les villes de France et faubourgs.

III

COQ A L'ASNE

DE SANCERRE ET DE LA CHARITÉ.

1577.

1 Tremblez, tremblez Sancerre et La Charité,
Car vous avez mérité
D'estre rasés par le bas,
Ces jours passez l'amiral nous a rescrit
Qu'il avoit veu l'antéchrist
Assister à ses combats.
J'ay veu un chat vert
Qui mangeoit à son désert,
Une jument grivelée;
Et un perroquet
Qui gergonnoit le caquet
De Gastine et de Croquet.

2 As* Satheur sous Sancerre vrayement,
Trouvay un Anglois Normand
Engendré d'un Biscaïn.
Le chevalier du Boulet, ce malheureux,

Dit qu'il prétend estre heureux
Comme Judas et Caïn.
Un escorpion
Combattoit un fremion
A cheval sur une chièvre.
Au fond de la mer
Il croit de fort bons melons,
Plus jaunes que champignons.

3 Les Sanserrois se sont sous tou s armez de peau
De brebis, vaches et veaux
Qu'ils ont payé sans argent.
Si un mouchard pouvoit prendre l'admiral
A pied courant à cheval,
Dieu qu'il seroit diligent,
C'est un fin renard.
A propos d'un espinard
La graine en est fort aigue.
Les oiseaux de champs
Voltigent par l'univers
Sans bouger des seuls déserts.

4 Les Albanois avoyent promis à Malo
De soustenir Dandelot
Jusques à la fin de ses jours.
Pantagruel fit croqueviller un vert
Qui rompoit un huis ouvert;
Il en sçait de vilains tours.
Ce sont vaillans gens
A la soupe diligens,
Que les Huguenots de France.
Les Juifs d'Avignon
Sont allez à Carpentras
Faire ensemble leurs jours gras.

5 Un jour passois à Sancerre par Vaugirard,
Trouvay un homme grisard
Portant un lièvre cornu.
Un postillon sur un bœuf fut attrapé.
A propos de mon souppé
Vray Dieu qu'est-il devenu?
Si Roger bon temps
Est en voyage long-temps,
France sera désolée.
On dit que l'on pend
Les huis du côté des gonds
Au pays des Panigons.

6 De La Charité ils se disent gens de bien,
Toutes fois il n'en est rien,
Ce sont vacabons françoys.
Ces Italiens de la base hepemé
Sans sergens ont adjourné
Une qui vend son empoix
Vere ché ma fé;
Le galant est bien truffé
Quand il va voir sa déesse.
Saute quoquelins,
Les femmes en maintes pars
Sont plus fines que renards.

7 Les Sanserrois pensoient lever leurs rempars
Hautement de toutes pars
Comme la tour de Babel;
Sont-ils pas fols et remplis de grans malheurs?
L'on dit que leur gouverneur
S'appelle Luciabel;
C'est un très-beau nom.
Je croy que le frais saulmon

Vaut mieux que vieille morue.
Gardez de prester
Quelque argent à ceux de Dreux,
Car ils ont le pied poudreux.

Si l'admiral avoit un chariot bien grand,
Il seroit assez méchant
D'emporter La Charité.
Mais à propos les Barbares sont esmeus,
Parapharagaramus
Nous l'a ainsi récité.
Les molins à vent
Sont dans la mer bien avant
Dessus les monts Pyrennées.
Caresme prenant
En embassade est allé
Pour un singe au cul pelé.

9 Les Huguenots de Sancerre sont maris
Qu'on bannit ceux de Paris
Publiquement de rechef.
Deux bons frelots chantant plus haut qu'Alemans
Prétendans d'aller au Mans
Vendre la nymphe au beau chef.
Dieu qu'ils sont gentils!
Un homme a bon appétit
Quand il mange force trippes;
Si Colin Tempon
Se lavoit dedans un being,
Il ressusciteroit Robin.

10 Or, pensez-vous que ceux de La Charité
Sont bien pleins de charité
Envers les pauvres de Dieu?
L'un est cruel, voire bien plus que Néron,

Faisant acte de larron,
Et l'autre pille en tous lieux.
Voylà gens de bien,
De nouveau plus ne sçay rien,
Si non plus fin de mon roole.
C'est un passe-temps
De voir les chats et les rats
Faire ensemble leurs sabats.

11 Les Sanserrois disent que les Poitevins
Sont devenus Lymosins
Force de manger naveaux.
Dedans Rouen il y a de grands balleurs
Qui contrefont les chanteurs,
En heulant comme taureaux,
Ce sont vrays asniers.
Apportez-moy deux paniers
Pour mettre le vent de bize,
Las j'ay tout perdu
Allons-nous-en au divin
Porter un flacon de vin.

12 Si l'Amiral assisté d'un million
Va pour assiéger Lyon,
Il s'en pourra repentir.
Un homme dit qu'il a surprins un levraut
Faisant son nid dans un broc,
Il advient bien à mentir.
A ces gens chastrez
Point au doigt ne le monstrez
Car ils sont bons à cognoistre.
D'où vient Maledon?
Elle répondit, Janot
D'estriper un Huguenot.

13 Fy de Sanserre et fy de La Charité!
A propos une comté
Vant mieux qu'un simple chasteau.
L'on m'a rescrit que les grimaux de Lyon
Vont trétous en Avignon
Par la Rosne sans bateau.
C'est terrible cas
Mais que dit-on des combats
Qu'ils se font en Angleterre?
Vivent les garçons
Quy boivent tousjours d'autant
En attendant le bon temps.

IV

CHANSON NOUVELLE

DU SIÉGE DE LA CHARITÉ.

Sur le chant :

Traistres de La Rochelle, etc.

1577.

1 Soldats de Charité,
Cessez vostre rudesse;
Le canon est préparé,
Et la fleur de noblesse :
Il n'y a plus d'adresse
D'avoir rémission :
Car il faut faire escampe,
Quitter le bastion.

Peuples plus qu'infidelles,
Pleins de desloyauté,
Sans vous monstrer rebelles,
Rendez La Charité.

2 Ce n'est, suyvant la loy
De Dieu ny l'Évangille,
De retenir au roy
Par force ainsy sa ville ;
Vous n'estes assez agilles,
O pervers insensez,
Faux prescheurs d'Évangilles,
Rendez La Charité.

Peuples, etc.

3 Par tout le Nyvernois
Bourgs, maisons et villages,
Vous avez ceste fois
Courus et fait ravage,
Emportant le pillage
Dedans La Charité,
Nous avons bon courage
D'en faire à l'équité.

Peuples, etc.

4 Vous taschez, malheureux,
A faire mettre en ruyne
De France les forts lieux
Par votre envie maligne :
Mais par la foy chrestienne
Que du Sauveur tenons,
Nos grosses couleuvrines
Point ne vous manquerons.

Peuples, etc.

5 Dictes-moy, pensez-vous
Avoir quelque nouvelle,
Ou bien quelque secours
De devers La Rochelle?
N'en attendez, rebelles,
Point ne vous en viendra,
Nous avons sur les aisles,
Qui vous empeschera.

Peuples, etc.

6 L'assemblée vous va voir
De France bien munie,
Pensez-vous recevoir
Charité la jolie :
A ce coup la furie
Du roy vous ferons voir,
Nos doubles artillerie
Y feront leur debvoir.

Peuples, etc.

7 Si une fois sur vous
Nostre camp prend victoire,
Nous vous envoyons tous
A Noyon dedans Loire :
Car vostre purgatoire
Est là prest en enfer,
Comme il est par mémoire
Au livre à Lucifer.

Peuples, etc.

8 Pensez-vous qu'à la fin
Jésus qui fait tout estre,
Ne veut pas pour certain
Que le roy soit le maistre ;

Pourquoy il a le sceptre
Et degré si royal,
Si ce n'est pour luy estre
Serviteur très-loyal.

Peuples plus qu'infidelles
Pleins de desloyautés,
Sans vous montrer rebelles
Rendez La Charité.

V

CHANSON NOUVELLE

DE LA PRINSE DE LA CHARITÉ.

Sur le chant : Dames d'honneur, je, etc.

1577.

1 O Charité, ne dois être nommée,
Car perdu as toute ta renommée,
Contre ton Dieu, et ton roy t'es bandé :
Et comment, tu luy voulois commander.

2 Quoy ! pensois-tu vivre en ceste sorte,
Faisant venir gensdarmes à ta porte,
Faisant venir artillerie et canon?
Mais aussi bien tu as eu ton guerdon.

3 Car le mardy d'avril le huictiesme,
Monsieur ayant envoyé le jour mesme,
C'est pour savoir leur bonne volonté,
Et s'ils vouloient rendre La Charité.

4 Eux ont respondu que j'estois bien gardée,
Et qu'il y vint avec son armée;
Incontinent, monsieur y est arrivé
Et son armée, qui bien les a estonnez.

5 Voicy arriver le comte Martinengue,
Aussi Monsieur lui faisant une harengue,
Tout quant et quant a fait ses gens armer,
Et de furie une place ont gaigné.

6 Monsieur le comte combattoit à puissance,
Et les soldats allans d'une allegeance;
Ils ont gaigné la cheveline du pont,
Où ils avoient posé leurs gabions.

7 Hélas! ils ont choisi ce noble comte,
Mesme l'ayant osté de nostre conte,
Et d'un mousquet droit à luy ont tiré,
Droit à l'espaule, dont il est trespassé.

8 Pour tout cela n'avons perdu courage,
Car dessus eux avons eu l'avantage,
Mesme est venu le seigneur de Biron,
Qui dessus eux descharge ses canons.

9 Il a commencé à saluer la ville,
Et eux entrant en une peur terrible,
Et le mardy vingtiesme dudit mois
Ils sont entrez encor' en grand esmoy.

10 Monsieur de Nevers, aussi le duc de Guise,
Ils les ont saluez d'une telle furie.
Et incontinent ils se sont avancez,
Dans la contrescarpe ils les ont deschassez.

11 Voyant cela, ils ont perdu courage,
Considérant n'avoir pas l'avantage,
Mesmes estans battus de tous costez,
Ne se pourvoyent nullement remparer.

12 Estant saisis d'un grand peur extrême,
Tous les soldats et tous les gentilhommes,
Et eux cherchant les lieux pour se cacher,
Mesme à grand peine ne le prouvant trouver.

13 Près de deux jours dura ceste musique,
Et entre nous chacun se communique,
Et eux voyant deux arcs rompus du pont,
D'artillerie et de sept gros canons.

14 Subitement gentilhommes s'assemblent
Et les soldats pour deviser ensemble,
Prier Monsieur qu'il les print à mercy,
Et ne jamais porter armes contre luy.

15 Ce que à eux Monsieur ne le refuse,
Que les soldats s'en iront sans arquebuse,
Et les gentilshommes avec leurs chevaux,
Qu'ils s'en iroient sans leur faire aucuns maux.

16 A Dieu, à Dieu, Charité fort rebelle,
Car à ton prince tu as été cruelle,
Trois fois y a que rebelle as esté,
C'est à ce coup que l'on t'a chastié.

VI

CHANSON NOUVELLE

DE LA PRINSE DE LA CHARITÉ,

RENDUE EN L'OBÉISSANCE

DU ROY NOSTRE SIRE.

Sur le chant : Quand j'estoy libre, etc.

1577.

1 O terre, o ciel, voyez la grand détresse,
Voyant l'assaut la grand fleur de noblesse,
Tant de soldats françois,
Doubles canons de furieuse audace
Sa grand furie des remparts nous deschasse,
Tremblant d'un grand effroy.

2 Jà la bresche aussi le bastillon
Sont renversez de grands coups de canons.
Les soldats préparés
A nous monstrer nostre dol et fallace,
Je les vois tous de furieuse audace
S'emparer des fossez.

3 Et nous, voyant les canons de furie
Brisant, tuant, nous ravissant la vie,
Avons parlementé,
Priant le roy d'appaiser la furie,
Voyant les murs brisez d'artillerie,
Nous ont espouvantez.

4 Premier de may rendue fut la cité,
Nous pardonnant de nostre iniquité
Henry roy très chrestien,
Et nous a mis soubs sa protection :
Chanter nous faut, o grand Dieu de Sion,
D'avoir receu tel bien.

5 Monsieur d'Anjou, prince très debonnaire,
Nous a servy de très fidelle père,
Nous prenant à mercy,
En sauveté sous sa protection,
Faisant cesser la furie du canon
Qui nous eust tous occis.

6 Car jà estoit le bastillon surpris
Et les remparts du tout anéantis,
Et beaucoup de soldats
Blessez, tuez sans aucune puissance.
De résister n'avoyent point d'espérance
Soustenir les combats.

7 Jamais, jamais ne fut si grand furie :
Car en trois pars donnoit l'artillerie
D'un furieux tourment.
Nos ravelins, bastillons et cavernes,
Tous renversez, gabions et posternes
Tirant incessamment.

8 Monsieur de Guise s'exposa au hazart
Et à toute heure approchait du rempart,
N'avoit peur de la mort.
Dans les tranchées il étoit en personne,
Ne craignant point l'artillerie qui donne,
Ruynant tout nostre effort.

9 Mais, las! en vain pour nostre outrecuidance,
Mille travaux sont donnez en la France,
Tant d'enfans orphelins.
En vain, hélas! estoit nostre puissance,
De résister contre le roy de France
Tost nous a mis à fin.

10 Mais sa bonté a eu miséricorde,
Et n'a permis de faire aucun désordre.
Violées n'ont esté,
Femmes et filles ont esté en franchise.
Prions Jesus pour ce bon duc de Guise,
Nostre honneur a gardé.

11 Car le haut Dieu qui tient tout soubs sa dextre,
En un moment fera par l'univers
Vivre desoubs sa loy,
Tranquilité, une paix et concorde
Fera cesser les querelles et divorse,
Recongnoissant son roy.

12 Prions le roy Henry de grand valeur,
Puisque sur nous a monstré sa faveur
En toute loyauté.
Prions sans fin ce grand Dieu souverain,
Nous prosternans, priant à jointes mains
Nous tenir effacé.

VII

CHANSON

DE SOMMIÈRE.

1577.

1 Nous debvons bien mettre en nostre mémoire
Le siége long qui fut devant Sommiere :
Le jour, le temps, les assauts, les efforts,
Qui furent faicts tant dedans que dehors,
Afin qu'ils soient tousjours bien mémorables
A nos enfans, à jamais revocables.

2 Quand le soleil eut commencé carrière,
Vers son réveil devers la marinière,
Un mercredi onzième de febvrier,
De bon matin, nous vimes arriver
Un camp serré de sa cavallerie,
Suivy de près de forte infanterie.

3 Incontinent on fit sonner l'alarme,
Subitement court un chacun et s'arme :
Sortons, sortons, allons voir ce qu'ils font.
Et les voyant campés si près du pont,
Prismes conseil, il faut que chacun aille
En son cartier pour se mettre en bataille.

4 Avant qu'aller nous fismes tous promese
De ne parler rien que d'une allegresse ;
Promismes lors faire notre devoir
En tous endrois, selon notre povoir.
Mettans en Dieu toute nostre espérance,
Sçachans qu'en luy gist nostre confiance.

5 Le samedy avec grandes bravades
Ils sont venus pour gabionnades
Près de nos murs : et pour nous estonner,
De grand matin nous ouysmes sonner
Huit gros canons qui de grande furie
Au pont-levis faysoyent leur batterie.

6 Trois jours durant dura cette musique,
Qu'il n'y avoit flancs, remparts, ny barique
Qu'à la parfin on ne vist mestre bas,
Si que la bresche avait plus de cent pas.
De l'assaillir nostre ennemy s'appreste,
Et nous dedans pour lui faire teste.

7 Sus, sus, soldats, la bresche est desjà faite,
A ramparer tout le monde s'appreste,
Le gouverneur, pour encourager tous,
Les exhortant, leur tenoit tel propos :
Dieu est pour nous, combattons, je vous prie,
Pour son sainct nom deffendant nostre vie.

8 Lors le Seigneur, en voyant leur courage,
Les a couverts ainsi que d'une targe,
Et tellement qu'il fist cognoistre à tous
Que la prière appaise son courroux :
Car qui combat peut dire la victoire
Venir du ciel, comme chose notoire.

9 Le mercredy qui fust le septième
De nostre camp, du mois dix-huitième,
Vindrent à nous capitaines armez,
Et de leurs camps soldats fort estimez
Pour nous forcer, en criant : Tue, tue ;
A saccager chacun d'eux s'esvertue.

10 Je vis de loing d'une mine fière,
Tenir en main la picque guerrière,
Après Caros, Abados et Precas,
La roche aussi estoit de maintes parts.
Bien ramparé dans leurs gabionnades,
Et les soldats tirant balles ramades.

11 Tant de soldats et tant d'infanterie,
Tant d'estendars, tant de cavalerie,
Tant de canons foudroyant tous nos murs,
N'a sceu parquer la parque dans nos cœurs,
Que n'ayons eu tousjours vraye assurance
Qu'a l'ennemy nous ferions résistance.

12 Lors les soldats voyans leurs capitaines
Tous résolus à souffrir maintes peines,
Ne visans rien qu'à mourir vaillamment
Sur les remparts, leur honneur soustenant,
Ont tous juré par le Dieu de leurs vies,
Qu'ils combattront le mareschal d'Anville.

13 Mais le soldat qui la chanson a faite,
Estoit tousjours deffendant à la bresche,
Tous les assaus, ensemble les efforts,
Sur les remparts tant dedans que dehors,
Qui furent faicts au devant de la ville
Du mandement du mareschal d'Anville.

VIII

CHANSON NOUVELLE.

DISCOURS DU VRAY SIÉGE MIS DEVANT LA VILLE D'YSSOIRE, ENSEMBLE L'ASSAUT QUI EST DONNÉ LE DIMANCHE, 9 JUIN.

Sur le chant de Sommières, etc.

1577.

1 Si jamais fut chanson plus mémorable,
C'est ceste cy qui est bien remarquable,
Or sus chantons d'Yssoire les travaux
Et les cruels qui ont tant fait de maux :
Car ils ont faict
Dix mille volleries,
Aussi deffaict
Hommes par grandes furies.

2 Le Merle a faict un tour de gentillesse,
Quand il a sceu qu'on alloit de vitesse
Les assiéger avec le camp du roy,
Il s'est sauvé portant avec soy
Vingt mille escus
Pour secours aller prendre,
Voilà le flux
Qu'il leur a faict entendre.

3 Quand Chavignac, le gouverneur d'Yssoire,
Nous vit camper, il luy prend une gloire,
Et aux soldats a dit : Allons sur eux,
Tuons, tuons ces tigres dangereux.

Alors soudain
Firent une sortie,
Chargeans de main,
Sur nous par grand furie.

4 Beaucoup de morts y eut ceste journée
Des deux costez firent leur destinée ;
Les mal contens crioyent d'un cœur très haut :
Sa, sa, venez, ennemis de Papaux,
Venez querir
Des prunes mousquetées,
Pour vous nourrir,
Car ils sont apprestées.

5 Lors monseigneur de nostre roy cher frère,
De Guise aussi escoutoyent tout l'affaire,
Soudainement les canons font venir,
Et leurs déffences font battre et périr.
Tout fut par bas
Aussi leurs forteresses,
Dont un hélas
Disoyent de grand détresse.

6 Cela parfaict, la ville fut sommée
Par un héraut de bonne renommée ;
Scavoir qu'ils vouloyent dire de plein saut,
Et s'ils vouloyent endurer un assaut.
Ouy, ils ont dict
De brave vaillantise,
Sans contredict
Tuons monsieur de Guise.

7 Monsieur oyant du héraut la nouvelle,
Les grands seigneurs il prend d'un cœur fidelle ;
Et le conseil ils tiennent ensemblement
Pour foudroyer la ville entièrement,

Par un assaut
Cruel, fort et terrible;
Car il les faut
Accoustrer comme un crible.

8 Neufviesme juin un Dimanche, de sorte
On commença à bucquer à leur porte,
De tous costez, de la plus grand fureur
Qu'on entendoit crier : Seigneur, seigneur.
Car ils tomboyent
De la plus grande furie,
Et s'assomoyent
Comme à la boucherie.

9 Six mille coups fut tiré de bravade,
Qui firent cheoir murs, maisons, barricades.
Lors les soldats qui avoyent le cueur haut
Après midy marchèrent à l'assaut :
Car de cent pas
Les bresches estoient faictes,
Et sans compas
Ne craignoient les defaictes.

10 Les mal contents, voyant toute l'armée
Se préparer, alarme ils ont sonnée.
Et à la bresche ils se sont présentez,
Bien resolus sur nous se sont jettez,
Criant : Papaux,
Vous n'entrerez encore;
Car bien des sauts
Faut sauter pour nous mordre.

11 Lors les soldats avoyent un tel courage,
Que dans la bresche ils entroyent d'une rage;
Mais à la mort trop tôt se présentoyent :
Car de trois cens que vingt ne reveneyent.

Car ils gettoyent
Du feu vif d'artifie,
Dont ils tomboyent
Tous morts dedâns la lice.

12 L'assaut dura l'espace de cinq heures
Sans rien gaigner, sinon que corps qui meurent,
Tant de seigneurs, capitaines et soldats,
Qui sont tous morts et cheus dans les remparts.
Soudainement
De Monsieur la trompette
Hastivement
Va sonner la retraitte.

13 Le lendemain parlementaires voulurent,
De là dedans quatre marchans esleurent,
Pour se venir getter à deux genoux
Devant Monsieur pour penser être absous;
Et qu'ils rendroyent
La ville et le pillage,
Et sortiroyent
Avecque leur bagage.

14 L'accord fut fait, on entre dans la ville.
Tout fut tué d'une vertu agille,
D'une fureur ainsi comme à l'assaut.
Mais les marchans firent terrible saut:
Quatre pendus
Furent à la campaigne,
Et sur les murs
Le ministre Chavaigne.

15 Monsieur de Guise a sauvé quelques femmes,
Et leur honneur, sans doute ny diffame;
Il les fit mettre dedans un fort chasteau,
A leurs maris on leur baille un cordeau,

Pour les mener
D'une course légère,
Et les noyer
Au font de la rivière.

16 On mit le feu partout dedans la ville;
De tous costez flamboit d'un gouffre habille.
Yssoire est bas et razé jusqu'au pied;
Ce n'est plus rien, ô Dieu, qu'elle pitié!
Voyla la fin
Des rebelles d'Yssoire,
Jamais sans fin
Il en sera mémoire.

IX

CHANSON NOUVELLE

COMME LE MERLE S'EST RENDU AU ROY ET A M. SON FRÈRE, ET LUY REND LES VILLES ET CHASTEAUX QU'IL TENOIT, ET PROMET TENIR L'AUVERGNE EN PAIX.

Sur le chant de la Rochelle, etc.

1577.

1 Ce grand Dieu tout puissant
A donné congnoissance
A ce Merle meschant,
De faire obéyssance,
Et de se recongnoistre
Comme un dur malfaicteur,

30

Recongnoissant pour maistre
Son roy et son seigneur.

Monsieur je vous supplie,
D'avoir de moy pitié,
Appaisez, je vous prie,
Las! votre inimitié.

2 Mercy à deux genoux,
Je vous crie de grâce,
Monsieur, vostre courroux
Appaisez sans disgrace.
Je n'ay point faict offence,
Mais ce n'est que le bruict
Que le peuple d'outrance
Voudroit m'avoir destruit.

Monsieur, je vous supplie, etc.

3 Trouvé je ne me suis
Dans la ville d'Yssoire,
Bien je l'avois promis,
Mais de peur d'une gloire,
Et de vous faire offence,
Point ne m'y suis trouvé;
Et pour ma récompence
Pardon me soit donné.

Monsieur, je vous supplie, etc.

4 D'Auvergne les marchands
Tousjours m'ont fait bravades,
Aussi à tous mes gens
Qu'à la désespérade
M'ont mis, je vous asseure,
Que les armes je pris

A toutes adventures ;
Maintenant suis repris.

Monsieur, je vous supplie, etc.

5 J'avois cinq cens chevaux
Tousjours à la campaigne,
Tant par monts que par vaux,
Qui faisoyent compaigne,
Et puis les gentilshommes
Qui pourchassoient ma mort :
Mais ils ont veu qu'un homme
Leur a fait grant effort.

Monsieur, je vous supplie, etc.

6 Chavignac m'instruisoit
Comment je devois faire,
Et qu'entrer il vouloit
Dans la ville d'Yssoire,
Nous n'estions pas rebelles
Ny au roy ny à vous ;
Mais trop bien vos fidèles
En courbant les genoux.

Monsieur, je vous supplie, etc.

7 Je me suis marié
A une damoyselle,
Qui est sans varier,
Honneste, grave et belle.
Au chasteau de Marage
Ensemble nous tenons,
Que d'un fort bon courage
En vos mains le rendons.

Monsieur, je vous supplie, etc.

8 Tant villes que chasteaux
Vous promets d'asseurance,
Rendre sans nul travaux
Sous votre obéissance,
Et le pays d'Auvergne
Tousjours tenir en paix,
Sans leur faire desdaigne,
Ainsi je le promets.

Monsieur, je vous supplie, etc.

9 Voyez de bonne part,
Oubliez la malice
De ce pauvre soldat,
Qui vous fera service
En toutes vos affaires
Qu'il plaira commander.
Ils seront fort à faire
S'il ne va vous trouver.

Monsieur, je vous supplie, etc.

10 Aussi toute sa race,
Puisque j'ay d'un arroy
Rémission et grâce :
Aussi les braves princes,
Qui ont parlé pour moy;
Dieu les gard aux provinces
D'horreur et tout esmoy.

Monsieur, je vous asseure
De ne porter jamais
Coutelas ny armure,
Ainsi je le promets.

X

CHANSON NOUVELLE

DU SIÉGE ET PRINSE DE LA VILLE D'YSSOIRE EN AUVERGNE.

Sur le chant :

L'autre jour je m'en alloy mon chemin droict à Noyon.

1577.

1 Dois-je pas crier et plaindre,
Non sans grand occasion,
Moy, pauvre ville d'Yssoire,
Prinse par rebellion :
Je suis destruite, (*bis*)
D'avoir si légèrement creu,
Au deceu, à l'imporveu,
Un ministre.

2 La fame a esté trop grande
De vouloir contre mon roy,
Tenir bon et me deffendre,
Pour le mettre en desarroy,
Mais la promesse (*bis*)
De ce bon prince de Condé,
Qui ne nous a secondé,
M'a fait oppresse.

3 Ce noble seigneur de France,
Vray fils et frère de roy,
Nous somma bien de nous rendre,
Et qu'à mercy nous prendroit.

Mais la furie (*bis*)
De Chavignac et Montredon
Attendirent le canon,
Quelle folie!

4 Il envoya une trompette
De matin par devers nous,
Avec son heraut en teste
Pour parlementer à tous.
Fismes responce (*bis*)
Que nous estions bien assez fort
Pour ses efforts les plus forts,
Et qu'il s'enfonce.

5 Ce nous fut une crainte grande
Oyans de toutes parts sonner
Bombardes et canonnades,
Qui nous vindrent saluer.
Mais de nous rendre (*bis*)
Nous avons esté obstinez,
Estant predestinez
Pour la mort prendre.

6 La faute m'est imputée
D'avoir dédaigné mon roy,
En voyant une telle armée
Se dresser contre moy :
Par la puissance (*bis*)
Est donnée du souverain,
Promptement et de sa main
Au roy de France.

7 Du mois de juin le neufviesme
Nous soustinmes un assaut,
Poursuivy de grand furie,
Venans à nous d'un plaint saut.

Mais ceste foudre (*bis*)
De leurs gros canons foudroyans
Vivement sur nos gens,
Nous mirent en poudre.

8 La teste fut emportée
Au principal de nos chefs,
Du canon d'une vollée
Qui nous fist un grand meschef,
Sans y comprendre (*bis*)
Las! tant de soldats blessez,
Et offencez,
Presqu'à mort prendre.

9 Qui fut la cause en partie
Que feismes composition
De nous rendre au sieur de Guise
Qui nous prendroit à rançon ;
Mais tost gravirent (*bis*)
Par les bresches de toutes parts
De soldats, comme liepars,
Qui nous occirent.

10 O toy, qui d'animal brutte,
Du merle porte le nom,
Tu n'auras plus à ta suite
Chavignac ne Montredon.
Las! tu es cause (*bis*)
De ceste grande démolition
Et destruction
Par ta grande faute.

11 La désolation fut telle,
Qu'aucun ne receut pardon,
Et si furieuse et cruelle
Qu'on ne print homme à rançon

Ny leurs familles (*bis*)
Jeunes femmes et tendrons
Si mignons,
N'aussi les filles.

12 Noble ville d'Yssoire
Assise en si bons pays,
De toy plus ne sera mémoire
De ton renom de haut prix :
Tu es désolée; (*bis*)
De toutes parts on t'a mis le feu,
En chascun lieu
Tu es brûlée.

13 O pauvre ville d'Yssoire
Qu'avois acquis le renom,
Le meilleur vin du pays boire,
Et des filles le parangon,
Las! où sont-elles? (*bis*)
Les soldats les ont emmenées,
Desflorées,
Ne sont plus telles.

14 Tu dois bien gémir et plaindre,
Et faire comparaison;
A Hierusalem despeinte,
Ou de Troye la destruction :
Tu es en tel estre, (*bis*)
Si ce bon roy n'en a mercy,
Et soucy
De te remettre.

XI

CHANSON NOUVELLE

DES REGRETS ET LAMENTATIONS DES DAMES D'YSSOIRE.

Sur le chant :

Dames d'honneur, je vous prie à mains jointes, etc.

1577.

1 Si jamais fut telle pitié au monde,
C'est dessus nous où tant de mal abonde :
Hélas ! hélas ! que ferons nous, mon Dieu,
Ayes pitié de nous en ce bas lieu.

2 Merle meschant, bien te devons maudire,
Car c'est par toy, tu nous as fait destruire,
Trois ans y a par malédiction
Que tu nous tient en ta subjection.

3 Toy, Chavignac, est-ce là la promesse
Que nous faisois avec mille caresses ?
Esce le bien, l'honneur et le proufit
Que t'avons fait, et tu nous a destruit.

4 Où yrons nous, nous sommes vagabondes,
Parmy les bois courons comme les ondes,
He Dieu ! he Dieu ! ayez pitié de nous,
Compaignes sommes ores avec les loups.

5 Nous avons veu d'une pauvre manière
Maris pendus, noyez dans la rivière,
Enfants tuez ; he mon Dieu, quel horreur !
A deux genoux nous te prions, Seigneur.

6 Nous avions bien en grande abondance,
Or et argent, monnoye, aussi finance,
Helas! plus rien nous n'avons maintenant,
Nous faut aller notre pain demandant.

7 Nostre beauté, hélas! est bien changée,
Nostre couleur en deuil est bien passée,
Nos yeux battus de pleurs et de gesmirs,
Et nostre cueur plein de mille soupirs.

8 On ne parloit tousjours que d'Yssoire
Pour marchandise, aussi pour bon vin boire;
Mais on dira de pauvre volonté,
Yssoire là autrefois a esté.

9 C'est un parterre bien pire qu'un village :
Qui en est cause? c'est nostre esprit volage;
D'avoir esté rebelle à nostre roy,
Et luy vouloir aussi faire la loy.

10 O Merle, Merle, bien nous mets en tristesse,
Tu es meschant, cauteleux en finesse :
Quand tu as sceu le camp du roi venir
Soudainement tu t'es prins à fuyr.

11 Tu emportas l'argent et la finance
Pour ton loyer et bonne recompense,
Tu nous disois tels propos à rebours
Que tu allois nous quérir du secours.

12 Tu t'es sauvé, meschant remply de rage,
Dans un chasteau que l'on nomme Marage,
Et à la fange toutes nous a laissé,
Voila le but où nous a délaissé.

13 Or, puisque plaist à Dieu, roy d'excellence,
Que nous soyons ainsi pour recompense,
Bien mérité nous l'avons sans effort,
Plus ne nous reste, las! sinon que la mort.

14 Prenez exemple dans des autres villes :
Sortez devant, ne soyez inutiles,
Abandonnez vos biens et vos amis,
Ne vous mettez aux mains des ennemis.

15 Car vous voyez comment sommes égarées
Parmy les champs comme bestes avollées,
On nous deschasse comme chiens enragez,
Fors que de Dieu ne sommes conseillez.

16 Et vous scavez, hélas! que la fortune
Tousjours le pauvre affligé importune :
Ne vous mocquez, dames des autres lieux,
Il vous en pend autant devant les yeux,

17 Nous ferons fin à notre grand tristesse
En gémissant la larme à l'œil sans cesse,
Nous prions Dieu le père omnipotent
Nous estre en ayde de son pouvoir très-grand.

XII

CHANSON NOUVELLE

DE L'ENTRÉE DU GRAND DUC FRANÇOIS, FILS DE FRANCE,

FRÈRE UNIQUE DU ROY,

Faicte à Angiers le treizième jour d'avril 1578,

PAR F.-C. ANGEVIN.

***Sur le chant :* le Ciel qui fut large donneur.**

1578.

1 Resjouissons-nous, Angevins,
Puisque Dieu par les sorts divins
Nous a donné la jouissance
De l'heur de nous tant souhaité,
Par l'aspect de la majesté
De ce grand duc, tige de France.

2 Puisque par la faveur du ciel
Nous goûtons ce nectar de miel,
Par le cours de son influence
Nous pouvons bien dire l'Anjou
Estre affranchy de ce dur joug
Qui le mettoit en décadence.

3 C'est notre souverain seigneur,
Auquel devons los et honneur,
C'est luy qui de mal nous préserve,
C'est celuy lequel, après Dieu
Et le roy, régit ce bas lieu,
Et nostre liberté conserve.

4 D'avril doux le treiziesme jour,
Ayant quelque temps fait séjour
Dans Angiers, a fait son entrée:
Auquel lieu il a protesté
De maintenir en liberté
Tout le peuple de la contrée.

5 A la porte Saint-Nicolas,
Par où entra nostre soulas,
Fut faict un ouvrage subtile,
Où Loyre, Mayne, Sarthe et le Loyr
Estoient fleuves de grand valoir
Et qui décorent nostre ville.

6 Plus avant, en un grand carroy,
Fut en très-magnifique arroy,
Dedans une place publique,
Dressé un superbe eschafaut
Où maints instruments musicaux
Chantoient sa louange autantique.

7 Sur le pont que l'eau mist à val
Fut érigé un beau portail
Bien fort superbe de rencontre,
Où l'effigie de cinq roys,
Nobles ayeulx du grand François
Estoyent tous eslevez en monstre.

8 Dessus la chapellerie estoit
Un triumphe qui démonstroit
Les adventures fortunées
Du grand François premier du nom,
Qui vid les neuf sœurs d'Apollon
En passant les monts Pirennées.

9 Un autre théâtre en après,
Qui de là estoit assez près
Monstroit les troupes débandées
D'Orphée, le chantre des Dieux,
Qui entonnoit les prochains lieux
De dix mille voix accordées.

10 Sur la porte de la cité,
Estoit au haut représenté
La pourtraiture naturelle
D'Angers, front de tout le duché,
Le mieux en naturel cherché,
Qu'ouvrage que fit onc Apelle.

11 Estant donc ainsi tout dressé
Par un ordre bien compasé,
L'on marcha devant notre Achille,
Bien deux mille harquebuziers
Suivirent leurs chefs les premiers,
Des plus braves de notre ville.

12 Les Bourgeois, par un ordre esgal,
Marchoient sur housse et à cheval,
Et juges et consuls de ville.
Sergens et autres officiers,
Advocats et tous justiciers,
Suivoyent d'une façon gentille.

13 Brief, tout marcha par gravité,
Rendant le prince contenté,
Tous de l'offre de leur service,
Messieurs de l'Université,
Et le clergé de la cité
Le conduirent dans Sainct Maurice.

14 Le mardy, deux jours en après,
Fut dressé dessus l'eau exprès,
Un chasteau de grand artifice,
Où deux cens braves combatans,
Tous esleuz, furent mis dedans
Pour garder ce brave édifice.

15 Là, de diverses nations,
De Mores, Turcs et Esclavons,
Et de sauvages de l'Indie,
Fut assailli à rudes sons
D'une infinité de canons,
Par effroyable mélodie.

16 Le murmure fut adoucy,
Sans aucun blessé ou occy,
Lorsque vint Paix, la grand déesse,
Qui réduit alors les François
Au service du grand François,
Et tous luy en firent promesse.

XIII

CHANSON NOUVELLE

DÉDIÉE A LA NOBLESSE ET GENDARMERIE DE FRANCE, TOUCHANT LE BON VOULOIR ET AFFECTION QU'ILS ONT A FAIRE SERVICE A DIEU ET AU ROI.

Sur le chant de la Fille de Dieppe.

1578.

1 Maintenant, par pays,
Nous ne voyons que guerre
Que font les ennemis,
Qui, aux villes se serrent,
En tenant fort, faisans rebellion
Au roy par cavillation.

2 Mais ce prince puissant,
Issu de la couronne,
En vertu florissant,
Voyant l'horrible felonne
Des ennemys cruels séditieux,
Sur eux s'est montré furieux.

3 Estant accompagné
De ce grand duc de Guise,
Qui veut tousjours gaigner
Pour défendre l'Église,
Et de Nevers le duc, Mercueur aussi
Qui au corps n'ont le cœur transi.

4 Gentilshommes et soldats,
Tant braves capitaines,
Qui sont de toutes parts
A souffrir mille peines,
Ayans désirs de grandeur et arroy,
Faictes loyal service au roy.

5 Ce qu'ils font tous les jours,
Estans en la campagne
Pour deffiner le cours
De l'ennemy desdaigne;
Et puis il marche dessoubs un conducteur,
Qui n'a en luy faute de cœur.

6 Devant La Charité
Voulant sans nulle empesche
Aller d'une équité
Recongnoistre la bresche;
Mais les seigneurs l'ont fort bien engardé,
Et un soldat ont envoyé.

7 Les mal contents voyant
De Monsieur le courage,
Rendus incontinent
Se sont à son servage;
Car ils ont veu des soldats généreux
Qui eussent bien mordu sur eux.

8 Le siège fut levé
De valeureuse gloire,
Fut conduit et mené
En Auvergne à Yssoire,
Où Monseigneur luy-mesme sans deffaut,
De Guise allist à l'assaut.

9 Au-dessus des genoux
Estoit dedans la fange,
Il ne craignoit les coups,
Mais il vouloit revenche
Avoir d'iceux qui ont tant fait mourir
De braves hommes par périr.

10 Et qui n'auroit le cœur
De suivre ce bon prince,
Qui d'une grande rigueur
Par toute la province
Cerche ceux-là qui sont partout haïs,
Et qui du roy sont ennemis.

11 Sus, courage, soldats !
Faites tousjours la garde
Que vous faictes aux escarts
Portant l'arquebusade ;
Aussi la mesche dessus le serpentin
Pour l'ennemy y mettre à la fin.

12 Soulagez nostre mal,
Qui depuis seize années
D'un malheur énormal
On faict leur destinée :
Faictes donc bon devoir, gentils soldats,
Afin que vous chassiez ce mal.

13 Et faictes par vos faicts
De fureur asseurée,
Que faciez à jamais
Venir la vierge Astrée,
La douce paix que tant nous désirons,
Et en tout plaisir nous ferons.

14 Ce grand Dieu tout puissant
Vous donnera la grâce,
Combattre justement
L'ennemy sans fallace,
Comme avez faict, braves soldats courtois,
En suyvant François de Vallois.

XIV

CHANSON NOUVELLE

SUR LA RÉJOUISSANCE DE LA PAIX.

Sur le chant de Frère Grisard, etc.

1578.

LA PAIX.

1 Sus, bon temps, qu'on se resveille,
Il n'est plus temps de dormir,
Qu'on reveille la bouteille
Qui nous fait tant resjouir.
La guerre est ensevelie
Et tous ses efforts
Car Dieu, par la paix jolie,
L'a poussée dehors.

LA FRANCE.

2 Mais qui estes-vous, pucelle,
Qui me venez esveiller?

Laissez-moy encores, la belle,
Un peu de temps sommeiller.
Je suis en si grand souffrance,
Je sens tant de maux
Que je perds la patience
De mes grands travaux.

LA PAIX.

3 Je t'annonce la nouvelle
Qui te pourra contenter,
La nouvelle la plus belle
Que tu sçaurois souhaitter :
Je te dis la paix est faite;
Resveille-toy donq,
Je te dis la plus parfaite
Que l'on ne veid onc.

LA FRANCE.

4 C'est doncques Dieu qui m'envoye
Sur mon malheur ce grand bien,
Qu'on face les feux de joye
Quant à moy je le veux bien.
Or, sus donc, que l'on s'advance,
Je suis bien contant
Mener la première dance
Et boire d'autant.

LA PAIX.

5 Entre vous, noble assistance,
Assemblée dedans ces lieux,
Ayez parfaite fiance
A Jésus nostre grand Dieu,
Jamais ne nous abandonne,
Mais de nous a soing
C'est luy qui la paix nous donne
Quand il est besoing.

LA FRANCE.

6 Il nous le faut recongnoistre
D'un cœur dévost et parfaict,
C'est Jésus nostre bon maistre
Qui ce grand bien nous a faict :
Il nous le faut aussi croire
  Véritablement,
C'est luy qui la paix nous donne
  Quand il en est temps.

LA PAIX.

7 Nous prirons tretous ensemble
Pour la lignée des Vallois,
Que nous tienne en asseurance
Sous l'heureux don de la paix,
Puisqu'ils ont fait la promesse
  Nous y maintenir,
Vivons tous en allégresse
  Sans vivre en soucy.

L'AUTEUR.

8 Qui a fait la chansonnette ?
C'est un fort bon compagnon,
Estant en une chambrette
Se résiouyssant du don
De l'heureuse paix en France,
  Fuyans les discords,
En ayant bonne espérance
  Nous voir tous d'accord.

XV

SUYVENT

LES ADIEUX DE LA MISÉRABLE GUERRE CIVILE
ADVENUE EN CE ROYAUME DE FRANCE,
ET QUI COMMENCE.

1578.

1 Adieu le champ, adieu les armes,
Adieu les archers et gensdarmes,
Adieu sourdines et clairons,
Puisqu'en paix nous en retournons.

2 Adieu tabourins et trompettes,
Adieu enseignes et cornettes,
Adieu pistolles et pistolets,
Adieu cuirasses et corselets.

3 Adieu soldats et capitaines,
Adieu guerres trop inhumaines,
Adieu roussins, aussi coursiers,
Adieu les grands chevaux lanciers.

4 Adieu vous dis, cavallerie;
Adieu vous dis, infanterie;
Adieu vous dis, tous pistolliers,
Argollets et chevaux légers.

5 Adieu escalades et monstres,
Adieu charges; adieu, rencontres,
Adieu surprinses et assauts,
Adieu la guerre et ses vassaux.

6 Adieu escortes, embuscades,
Escarmouches et camisades;
Adieu bombardes et canons,
Puisqu'au logis nous retournons.

7 Adieu, vous dis, arquebusades,
Pistollés et les canonades,
Qui sont fort peu à regretter
Et dangereuses à hanter.

8 Adieu arnois et carcassines,
Adieu cuirasses brigandines,
Adieu picques, adieu collets,
Doublez soyent de buffle d'Allez.

9 Adieu, bedellez, escoutez,
Sentinelles, gardes, coutez,
Qui nuict et jour faictes souvent
Souffrir froid, chaut, et pluye et vent.

10 Adieu, ceux qui de froid se meurent,
Ou de chaud; et ceux qui demeurent
Forrez dedans un bourbier,
Quelques fois un jour tout entier.

11 Adieu qui se sauve à la course;
Adieu qui a perdu sa bource,
Et son cheval et son argent,
Et son valet trop diligent.

12 Adieu ceux qui l'ordre demandent,
Qui obéissent ou commandent.
Adieu, qui estes un grand tas,
Gens desdaigneux de vos estats.

13 Adieu qui vous voulez escrire
Dignes de régir un empire,
Et ce pendant estes menez
Par ceux qui trop peu estimez.

14 Adieu ceux qui l'ordre ont receu;
Adieu ceux qui l'ont prétendu,
Adieu ceux qui n'en veulent point,
Sans attendre à quelque autre point.

15 Adieu ceux-là qui y espèrent,
Et s'ils ne l'ont qu'ils y despèrent;
Adieu, ceux-là qui monstrent bien
Cela est mien, et s'ils n'ont rien.

16 Adieu qui ravit et qui pille,
A qui l'argent et fort utile;
Adieu ceux-là qui n'avoyent rien,
Qui par la guerre ont force bien.

17 Adieu ceux-là qu'ont grand dommage
Par la guerre et par le pillage;
Tant qu'ayant de biens à foison,
Meurent de faim en leur maison.

18 Adieu ceux qui leurs beaux faicts vantent;
Adieu ceux qui se mescontantent;
Adieu ceux qui sont trop contens;
Adieu ceux qui plaignent le temps

19 Employé plus qu'en autre usage,
A manger les gens de village;
Adieu qui se plaint et se deult;
Adieu vous dy, loge qui peut.

20 Adieu le bouger de la haye;
Adieu les feux de froide joye,
Qui sont à la pluye et au vent,
Où l'on se mourfont bien souvent.

21 Adieu le coucher sur la dure,
Sans draps, sans licts ny couverture;
Adieu qui pis vaut le coucher
Tout armé, n'ayant que mascher,

22 Estant dehors avec ses bottes
Mouillées et pleines de crottes;
Adieu revenus où il faut
Endurer du froid et du chaut.

23 Adieu tentes; adieu cordages;
Adieu gougeats; adieu bagages;
Adieu. . . . .
. . . .

24 . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

25 De quoy, après peine infinie,
Se pert enfin santé et vie :
Et je vous dis, fort vigoureux,
Au pauvre peuple dangereux;

26 Qui luy gastez grain, vin et paille,
Argent, bestail, lard et volaille,
Jusques au pain qu'on va mangeant :
Adieu vous dis faute d'argent.

27 De la guerre chère compagne,
Qui partout Paris l'accompagne;
Si bien qu'en guerre va devant
Faute d'argent le plus souvent.

28 Adieu vous dis, collets d'escaille,
Manches et chemises de maille;
Adieu alte de main en main,
Adieu vous dis jusqu'à demain.

29 Adieu batailles ordonnées;
Adieu trahisons et menées,
De quoy il en est plus d'effaits
Qu'il n'est de plus valeureux faits.

30 Adieu coups d'estoc et de taille,
Adieu le marcher en bataille,
Adieu l'argent tort ou adroit,
Et la fille en chemin estroit.

31 Adieu le suer sous les armes,
Adieu toutes les sortes d'armes;
Adieu les blessez et tuez,
De qui les grands coups sont ruez.

32 Adieu, guerre, va hors de France,
Et nous serons hors de souffrance;
Adieu ceux qui s'en sont fuis
Loing des coups et ont eu du pis,

33 Plus d'honneur, trois fois vingt et quatre,
Que ceux qui s'en sont fait bien battre.
Adieu donc, la guerre et les coups,
Qui n'engendre que lende et poux.

XVI

COMPLAINCTE

DE TRÈS-HAUTE ET EXCELLENTE

DAME ÉLISABETH D'AUSTRICHE,

SUR LA MORT

DE MADAME, FILLE UNIQUE D'ELLE,

ET DE FEU ROY CHARLES.

Sur le chant de la Parque, etc.

1578.

1 La peine fatiguante,
Qui cruelle me nuit,
La douleur desplaisante,
Qui me tient jour et nuit,
Le soucy qui me poinct,
Son semblable n'a point.

2 Le pays d'Allemaigne,
Et tout ce que produit
La féconde campaigne;
Dedans son circuit,
Bref, ce qu'au monde naist,
Me fache et me déplait.

3 Arrière la liesse
Deüe à ceste grandeur,
Bornant ma gentillesse,
D'un immortel honneur;
Arrière le plaisir,
Qu'une roine desir.

4 Puisqu'au lieu de couronne
D'un or très-précieux,
Le malheur m'environne
Et le chef et les yeux,
Et que tousjours l'esmoy
Se pennade autour moy.

5 Approche donc, tristesse,
Approche-toy, ennuy,
Embrasse-moi, foiblesse,
Tout le corps aujourd'hui;
Et toy, ô dueil! jamais
Ne me délaisse en paix.

6 Je veux en larmes fondre,
Faisant dedans les boys
Écho seule respondre
A ma tremblante voix,
Et les oiseaux en l'air
Eux plaindre et désoler.

7 Ay-je pas raison bonne
D'aimer me lamenter?
Voyant la mort felonne
Me venir despiter,
Ravissant mon enfant
Jadis si triumphant.

8 Ha! ma fille très-chère,
Hélas! las! c'est par toy,
Qu'une rude misère
Me donne telle effroy,
Par toy, ma fille, hélas!
Vuide suis de soulas.

9 Ta vie, de ta mère
Estoit le passe-temps
Tant d'amour singulière
J'aimoy ton jeune temps,
Ta mort, ma fille, ainsi,
Sera la mienne aussi.

10 O Parque filandière!
As tu point de remords,
De pourchasser, meurdrière,
Les enfans à la mort?
Encor un sang royal,
Qui ne te fit onc mal.

11 Laisse-nous au moins vivre
Par nos quatre saisons,
Et nul efforts ne livre
Pendant à nos maisons,
Que tu viens inquiéter
Sans pouvoir résister.

12 Alors que la vieillesse
Nous aura succumbez,
Vien, si tu veux, et blesse
Nos vieux ans recourbez;
De mourir ne nous chaut
Puisque notre temps faut.

13 Mais estant en enfance,
Encor n'ayant atteint
Que l'aage d'innocence
Ne flétris nostre taint,
Par le somme éternel,
De ton dard criminel.

14 O mort impitoyable,
Te suffisoit-il pas
D'avoir mis, exécrable,
Mon époux au trépas,
Sans prendre tout exprès
Ma fille par après?

15 Je pensoy, que permettre
Me deust le sort fatal,
De la conduire et mettre
Au dortoir nuptial,
Avec mille flambeaux
Luisans sur ses joyeaux.

16 Mais, ô triste adventure,
Dont j'ay le cœur marri,
Elle a la sépulture
Paravant le marry,
Plustot la mort la tient
Que la nopce ne vient.

17 O ma fille! ô ma mie!
Las! que n'étois-je au lieu
Où tu mourus, Marie,
Pour te dire un adieu,
Pendant que le destin
Abbayoit à ta fin.

18 Que n'ai-je eu ceste grâce,
Ah! ma fille, je meurs,
De faire sur ta face
Mes regrets et clameurs;
Te baisant toutes fois,
Pour la dernière fois.

19 He! douce géniture,
Je te suy, mes amours.
Je sens jà la mort dure
Qui menace mes jours.
Je n'ay plus vrayment
Que la voix seulement.

20 Mais, dedans la nuit sombre,
Où je suis en langueurs,
J'offre à ta fidèle umbre,
O ma fille ! ces pleurs,
Tesmoings très-suffisans
De tous mes maux cuisans.

XVII

CHANSON

CONTENANT

LES REGRETS DES PRINCESSES ET DAMES DE LA COUR,

SUR LE DÉCÈS DE TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE MADAME,

FILLE UNIQUE DE FEU ROY CHARLES.

Sur le chant :

Dames d'honneur, je vous prie, etc.

1578.

1 Celuy auroit le cœur plus dur que pierre,
Que roc, que fer, que l'éclatant tonnère,
Qui, cognoissant noz amères douleurs,
Avecques nous ne se noiroit en pleurs.

2 Las! ce n'est point un petit mal volage,
Qui nous contraint perdre ainsi le courage,
Mais une mort qui nous trouble si fort,
Que l'on ne peut égaller son effort.

3 L'heur et l'espoir de la France fertile,
Madame, hélas! de feu roy Charles fille,
Tant vertueuse et magnanime aussi
Est hors du monde et nous en grand soucy.

4 Elle n'a plus ceste parole belle,
Ce doux maintien, tant propre à la pucelle,
Ces yeux rians, ceste munde blancheur,
Que le lis porte en sa marbrine fleur.

5 Son corps poli est ors sous la lame,
Tout étendu, privé d'esprit et d'âme,
Sans sentiment dedans un froid cercueil,
Voylà, voylà qui cause notre deuil.

6 Et ce qui plus brave nostre noblesse,
C'est que la mort l'a prins en sa jeunesse,
N'ayant encor démontré clairement
Quelle vertu l'assistoit sagement.

7 Vray est que nous, qui d'un cœur très-fidelle,
Communiquions tous les jours avec elle,
En la servant, voyons à l'œil combien
Sa longue vie eust aporté de bien.

8 Car la grandeur, sur toutes fructueuses,
Qui décoroit son âme généreuse,
En son enfance assez faisait sçavoir
Quel avec l'âge eust esté le devoir.

9 Avant mourir ceste jeune princesse
Sentant l'estoc de sa forte tristesse,
Sa gouvernante appela doucement,
Et l'embrassa très-amoureusement.

10 Puis luy a dit : Hélas! ma bonne mère,
Il faut aller après le Roy mon père ;
En paradis j'ay songé cejourd'hui
Qu'il préparoit ma place auprès de luy.

11 Je n'ai regret à délaisser le monde,
Où je cognoy que tout malheur abonde :
Car plus on vid et plus fait on de maux,
Plus tost on meurt moins a l'on de travaux.

12 M'amie, hélas! ma dure destinée
Ne m'a fait veoir que la sixiesme année
De mes beaux ans ; il faut, il faut mourir,
L'ange je voy lequel me vient quérir.

13 Faites sçavoir à ma mère dolente
Ma triste mort, afin qu'elle lamente
Ce mien destin, et que pleine d'émoy,
Elle pr' Dieu pour mon père et pour moi.

14 Quant est du Roy et de Monsieur, sans doubte,
Je sçay fort bien qu'ils seront, somme toute,
Fort courroucez quand ma mort ils sçauront,
Et de me veoir plus de plaisir n'auront.

15 Adieu vous dy, Dames et Damoiselles
Pleines d'honneur et de gracieux zèles,
Je sens la mort qui me vient approcher,
Branlant son dard pour soudain me toucher.

16 Puis, peu à peu, en perdant la lumière,
A joinctes mains fist à Dieu sa prière ;
Et en rendant son âme entre ses mains,
S'envolle au ciel et quitte les humains.

17 Las ! en mourant, malgré la mort cruelle,
El' s'est acquise une vie éternelle.
Et nous vivans, mourons cent fois le jour,
De ce qu'elle a quitté ce bas séjour.

18 Hélas ! c'estoit notre heureuse espérance,
L'honneur de nous et nostre jouissance,
La gemme riche et le trésor exquis,
Qui nuict et jour estoit de nous requis.

19 Mais quoy ? la mort, qui n'espargne personne,
Luy faict avoir l'immortel couronne
(Guerdon des bons) et nous sommes cy bas
En attendant comme elle le trépas.

20 O vous, seigneur plein de magnificence,
Qui assistez au convoy d'excellence
De ceste dame, hélas ! plorez, plorez,
Et son tombeau larmoyant honnorez.

21 Et vous, Paris, perle des autres villes,
Vous, bons François, et vous, femmes et filles,
Dessoubs le joug d'un regret très-amer,
Faictes soudain de vos pleurs une mer.

22 Prenez exemple à nous, de qui les armes,
Sont durs sanglots, souspirs, fâcheuses larmes,
Et qui sans fin, Madame regrettant,
Ensemble allons, nostre mort souhaitant.

Fy d'avoir sans sçavoir.

XVIII

CHANSON NOUVELLE

DE RESJOUYSSANCE,

SUR LA DEVISE HÉROÏQUE ET ENTRÉE DE MONSEIGNEUR

A ANGERS,

CHANTÉE EN MUSIQUE A L'ARC TRIUMPHAL
DE DESSUS LE PONT,
le 13 avril 1578.

Sur le chant : Quand ce beau Printemps je voy, etc.

1578.

1 Bien venu, bien venu sois,
Duc François,
Béniste soit ton entrée ;
Fay-nous entrer avec toy,
Fils de roy,
La paix de tous désirée.

2 Chacun te voir s'esjouist,
Et jouist
De liesse nom pareille,
Et d'obéir, tout l'Anjou,
Souz le joug
De ton vouloir s'appareille.

3 Comme le soleil luisant
Est duisant
A tout ce qui naist au monde,
Et que sa trop grand chaleur
Et ardeur
Desseiche et la terre et l'onde ;

4 Tout ainsi dessoubs ta main,
Prince humain,
Vivra ton peuple amiable,
Et saura par ta faveur,
Ta fureur
Estre du tout évitable.

5 Or, nous cognoissons à l'œil
Ton ayeul,
Roy François en toy renaistre,
Amateur fut de vertu,
Si es-tu,
Et bien le nous fais paroistre.

6 Ayant par un sainct édict
Interdict
Jeux de hazard et blasphèmes,
De si près tu l'ensuyvras
Que vivras
Réputé ton ayeul même.

7 Vive, vive donc François
De Valois,
Duc d'Anjou et de Touraine.
Vive le duc tant chéri
De Berry
Et d'Alençon et du Maine.

8 Vy en tous nobles delits,
Fleurs de lis,
Souz de Dieu l'obéyssance;
Vive, vive désormais,
A jamais,
Le plus beau fleuron de France.

XIX

CHANSON

DE LA PRISE DU CHASTEAU-DOUBLE,

AU MOIS DE MARS 1579.

Sur le chant de : Petit Rossignolet saulvage, etc.

1579.

1 Rossignolets des bois saulvages,
Qui chantez si mignardement,
Allez suyvre tous les passages,
Et dictes le bannissement
De celui qui par monts et vaux
Ha faict un million de maux.

2 C'estoit un qu'on nommoit La Prade,
Qui dans Chasteau-Double estoit,
Accompagné d'une brigade,
Mieux logé qu'il ne méritoit.
Car de tous les plaisirs mondains
Ils en avoyent entre leurs mains.

3 D'ailleurs, la place estoit si forte
Que chascun est fort estonné
Comme il s'est rendu de la sorte,
Sans que le canon eut donné
Deux mille coups, encor c'est peu
Pour la forteresse du lieu ;

4 Car de bled, de vin et de farine,
Y en avoit suffisamment,
De l'eau, de chair et poudre fine,
Et de l'avoyne honnestement;
L'occasion de leur malheur
Ce fut faute d'avoir bon cœur.

5 Il y en ha qui veulent dire
La cause qu'il s'est rendu,
C'est pour ce qu'on luy fist escrire,
Pour entendre le désaveu
D'Esdiguières et ses suppôts,
Lesquels luy tournoyent tous le dos.

6 Mais il faut croire le contraire,
Car c'est Jésus-Christ tout puissant
Oyant la plainte populaire,
Aveugla ce loup ravissant
Qui fut enfin abandonné
De ceux qu'à luy s'estoyent donné.

7 Voylà qui peust servir d'exemple
A beaucoup de pauvres soldats,
Qui pour la cause ont mis en branle
Leur vie en mille hazards,
Et au lieu de le secourir,
Taschoyent de le faire mourir.

8 Un tas de chefs de celle cause,
Qu'on ha veu n'avoir pas six blancs;
Il faut qu'asteure dire j'ause,
Parent à million de francs,
Et le pauvre soldat n'aura
Que l'espée tant qu'il vivra.

9 Je leur demande en conscience,
D'où est sorty si grands trésors?
Et s'ils n'ont du peuple de France
Dedans leurs cœurs quelque remords,
D'avoir mis bas et tout à plat
Tous ceux qui sont du tiers estat.

10 Ne cognoissez-vous pas la game,
Et la ruse de tels galans,
Qui vous viennent dire mon âme,
Je viens estre adverty des grands
Que pour bien nous entretenir
Il faut en armes nous tenir?

11 S'ils ne usoyent de tels langages,
Leur marmitte ne bouilliroit,
Ils ne mangeroient de potages
Si gras, car chacun cognoistroit
La finesse et la meschanceté
Que contre nous ont complotté.

12 Mais pour leur conte faire rendre,
Vous qui estes de leur party,
Devez l'un après l'autre prendre
En leur disant : Çà, mon amy,
Partageons un peu ces deniers,
Qu'avez manié à milliers.

13 De soldat pourra alors dire :
La plus petite part je tiens,
Comme tu vois, si tu sçais lire,
Par le vray naturel des chiens,
Car où il y en a de gros
Les petits n'en ont que les os

14 Compagnons, si nous estions sages,
Entre tous nous embrasserions,
Je dis les villes et villages,
Et tretous ensemble boyrions,
Comme voysins et bons amys,
Demeurerions tous bien unis.

15 Celuy qui la chanson a faicte,
Ne vous veut pas dire son nom,
Combien qu'il vous estoit en teste
Avant qu'on tirât le canon,
Il ne souhaite que d'avoir
Moyen faire service au roy.

XX

CHANSON NOUVELLE

DE LA VILLE DE LA MURE,

COMPOSÉE PAR UN SEIGNEUR QUI ESTOIT AU SIÉGE ET PRINSE D'ICELLE.

Et se chante sur le chant de la Ligue.

1579.

1 Rendez-vous, rendez, messieurs de La Mure,
Ne nous faictes plus coucher sur la dure,
Sans estre si endurcis,
Rendez-vous tous aux mercis
De notre prince très doux,
Qui vous pardonnera tous.

2 Pauvres incensez, vous faictes la guerre
A celuy qui tient le frein du tonnère,
Et puis sans foy et sans loy
Vous irritez vostre Roy.
Si vous ne vous aviscz,
Vous serez tous massacrez.

3 Desja vous voyez (ô pauvre canaille)
Nos soldats logez sur vostre muraille.
Faytes fuir les corbeaux,
Ils feront de vous morceaux;
Après que serez morts,
Ils se paistront de vos corps,

4 Vos murs, vos rampars et voz forteresses,
Ne nous garderont de faire des bresches,
Et cognoistrez à l'assaut
La valeur de Livaraut;
Sacremor et ses soldats
Forceront tous voz remparts.

5 La noblesse aussi ira de furie,
Pour mieux soustenir nostre infanterie,
Monsieur de Tavanes, prompt,
Sautera dans l'esperon,
Et redoublant son effort,
Mettra voz soldats à mort.

6 Alors vous verrez grands sacrifices,
Puis en descendant aux champs Plutoniques
Vous sentirez le tourment,
Du vautour, du chien gourmand,
Vous sentirez les douleurs
Des infernales fureurs.

7 Aspremont, premier sortez de la ville,
Vous qui commandez, venez à la file,
Lesdiguières vous promet
Morges, Blascon, Gouvernet,
De bientost vous secourir :
Mais nous le ferons mentir.

8 N'ayez plus recours à la citadelle,
Mais vous resolvez de sortir d'icelle.
Dix huit doubles canons
Vous battront vos esperons,
Et de quatre cents pionniers
Nous ferons de baux terriers.

9 N'esperez jamais que l'hiver nous chasse;
Nous sommes armez contre la glace,
Nous avons de bons manteaux
Qui s'opposeront aux eaux :
La mort plustot vous viendra,
Que l'hivert ne nous prendra.

10 Car le Dieu du ciel qui nous donne force
Mettra dans noz cœurs une vive amorce.
Il nous encouragera,
Et de vous nous gardera,
Et par nos glaives tranchans
Il vaincra tous les meschants.

11 Sus donc, ô soldats, ne craignez la peine.
N'abandonnez pas nostre duc du Maine,
Suivez toujours valeureux
Mandelot le généreux,
Qui serviteur de son roy,
Combat pour la sainte foy.

12 Montrez-vous François remplis d'hardiesse,
Prenez vos harnois et fendez la presse.
Terrassons tous ces mutins
Qui sont chargés de butins
Du paysan villager,
Qui sont allé forrager.

13 Teignons dans leur sang nos armes tranchantes
Et coupons le fil de vies meschantes
Dont ils ont le corps remplis,
Et chassons tous leurs esprits
Dans les enfers ténébreux,
Dont l'huys est ouvert pour eux.

14 Et puis nous serons nobles par les armes :
Prisez d'un chacun, carressez des dames,
Un chacun nous bénira,
Et nous bénissant dira :
Voilà ce fier bataillant
Qui s'est montré fort vaillant.

XXI

LES VAILLANTISES

ET CHEVALEUREUX FAICTS D'ARMES

QUE FAIT MONSIEUR LE DUC AU PAYS DE FLANDRES.

Sur le chant de Sommière.

1582.

1 Noble François, prince illustre de France,
Vaillant guerrier sur tous, ton excellence
Nous promet, jà par tes faicts valeureux,
Que tu seras un jour un duc heureux.
Tu as le cœur rempli de hardiesse,
Pour désormais faire mainte proesse.

2 Ce noble duc, Flamans jà le redoutent,
N'y a celuy qui n'en soit en grand doute,
L'un à l'autre, disans comme paoureux :
Voicy un duc puissant et valeureux,
Délibérons sagement notre affaire
Ou par son camp nous fera tous déffaire.

3 Depuis qu'il a mis le pied sur nos terres,
Il nous a fait une cruelle guerre,
Tant par surprises, escarmouches et assaut,
Il a conquis maints canons et chasteaux,
En nous montrant que c'est luy qui veust estre
Le successeur de ses vaillans ancestres.

4 Par tous cantons où passe sa personne,
De veoir son camp un chasqu'un s'en estonné,
Et les Flamans disent en leur jargon :
Ne pensons pas contre luy tenir bon;
Il vaudrait mieux nous rendre d'allégresse
Que par ses gens nous faire mettre en pièce.

5 Monsieur le duc, pour ta première entrée,
Ta majesté est desja redoutée,
Comme un César ou un Sanson le fort,
On n'y verra nul qui te fasse effort.
Brave Vallois, vive ta noble race,
Du roy François tu en suis bien la trace.

6 Tu monstres bien, brave Duc d'excellence,
Qu'un fort pillier tu seras pour la France,
Quand je te voy desjà si fièrement
Flamans braver à ton commencement.
Si rudement que semblez sur leur terre
Toy et ton camp un foudroyant tonnerre.

7 Car où ce Duc de royale lignée
A de ses gens quelques petites campées,
Vous le verriez incontinent venir
A son vouloir, pour tost luy obéir,
Si concluray les voyant ainsi rendre
Qu'en bref sera le vray comte de Frandre.

8 Par tous les lieux, ou soit bourgade ou ville,
Où les Flamans tiennent par force ville,
Et en pensant contre luy faire effort,
Dieu luy permet d'estre encores plus fort
Et tellement leur montre sa puissance
Que maugré eux rendent obéissance.

9 Braves soldats, toute la fleur de France,
Monstrez qu'avez un cœur plein de vaillance,
En poursuivant ce qu'avez commencé,
Chacun de vous sera récompensé :
Car vous avez un chef très-charitable;
Il est benin, vaillant et amiable.

10 Pour ce bon duc, prions le roy de gloire,
Sur l'ennemi luy donner la victoire,
Et un bonheur à ses braves soldats,
Qui de bon cœur suivent ses estendars.
A leur retour louez leur prouesse,
Et à chacun une bonne mastresse.

XXII

CHANSON NOUVELLE

D'ANVERS.

Sur le chant : La Parque si terrible, etc.

1583.

1 Si j'avois la faconde
De sçavoir raconter,
Et dire à tout le monde
La grand nécessité
Qui est en ceste fois
Sur nous pauvres François. (*bis*)

2 Il y a en ceste armée
Tant de braves soldats,
Qu'endurent et patissent
Pour Messieurs des Estats,
Ne n'oseront chanter
Leur grand nécessité. (*bis*)

3 L'un veut vendre ses chausses
Et l'autre son pourpoint,
L'autre son arquebouze,
Pour un morceau de pain;
Vont chez le vivandier
Et s'en vont sans payer. (*bis*)

4 Le vivandier se fâche
A monsieur de Beaupuy,
Luy demandant justice
Au prevost et à luy:
Torment, tu cognois bien
Que les soldats n'ont rien. (*bis*)

5 Du temps que nostre prince
Estoit dedans Anvers,
Nous faisions bonne chère
Dedans les cabarets;
Nous avions des moyens,
Mais nous n'avons plus rien. (*bis*)

6 Nous avions de la bière;
De fromage et de pain,
Nous faisions bonne chére
. . . .
. . . .
. . . . (*bis*)

7 La chance est bien tournée,
Le temps est bien changé;
Nous n'avons plus de bière
Ne de pain à manger.
Mon Dieu le grand tourment
Quand on a point d'argent. (*bis*)

8 Depuis que nostre maître
S'est de nous exempté,
Nous n'avons que misère
En grand calamité.
Bien heureux est celuy
Qui est auprès de luy. (*bis*)

9 Vous faictes ici guerre
Pour des gens inconstans
Qui sont autant amiables
Comme la pluye au vent;
Le petit veut avoir
Sur le grand le pouvoir. (*bis*)

10 Monsieur le mareschal
Lieutenant général,
Ne faictes plus la guerre
Pour ses gens inconstants;
Amenez nos souldats,
Car nous mourons de faim. (*bis*)

11 Monsieur de La Val
Il y est esveillé,
Qu'avez toute puissance
Sur tous les chevaliers,
Pouvez-vous bien souffrir
Nous voir ainsi languir. (*bis*)

12 Monsieur de La Moverie,
La gard de Glaveson,
Priez tous, je vous prie,
Monseigneur le baron
Qu'il ne permette point
Que nous souffrions de faim. (*bis*)

13 Mais si jamais peux être
En France, en ma maison,
Ne feray jamais guerre
Pour ce villain Cryon :
Combattray pour mon roy,
Pour Monsieur et sa loy. (*bis*)

14 Prions tous, je vous prie,
Le Seigneur tout-puissant,
Qu'il nous donne la grace
De sortir de Brabant;
Et nous donne la paix,
Qui dure à tous jamais. (*bis*)

15 Qui a fait la chansonnette,
C'est un brave soldat
Estant en sentinelle
Près de Bergues sur Jon,
Qui n'en souffroit la faim
Et n'avoit point de pain. (*bis*)

XXIII

CHANSON

SUR LE SIÉGE DE SARLAT,

en novembre 1587,

ATTAQUÉ PAR LE VICOMTE DE TURENNE,

ET DÉFENDU PAR LE BARON DE SALLIGNAC.

1587.

Turaine, tu n'entreras,
Mais plustot tu creveras.

1 Turaine pensant ranger
Sous ce de Périgord Lisle,
Voulut la gentille ville
Sarlat ces jours assieger.

Turaine, etc.

2 Couant et lui et toy, Beynac,
Et le bravache Borsoles
Et milles personnes folles
Soubs l'aveugle Saligniac,

Turaine, etc.

3 Salignac dedans Sarlat,
Endepté jusqu'aux oreilles,
Faisoit accroire à merveilles,
A tous par son caquet fat.

Turaine, etc.

4 Monseigneur, ils sont à vous,
Disoit-il, ce sont canaille,
Car ceste foible muraille
Ne soutiendra pas dix coups.

Turaine, etc.

5 Nous irons tous assiéger
A notre tour ton village,
Toy qui pensoit du pillage
De Sarlat, Sarlat payer.

Turaine, etc.

6 Nous envoirons au sabat
L'ideuse et vieille sourcière,
Qui d'une colère fière
T'envoya contre Sarlat.

Turaine, etc.

7 Turaine et ses compagnons
Cuident mètre tout en poudre,
En un moment, par la foudre
De leurs six ou sept canons.

Turaine, etc.

8 Par l'espace de vingt jours
Tu n'as rien gagné que peine
De ta gloire trop hautène,
Rien n'ont pu les subtils tours.

Turaine, etc.

9 Turaine fort dépité
Jure Dieu, cent fois blasfesme,
Prins d'une colère extrême
Déteste notre cité.

Turaine, etc.

10 Maudit, dit-il, soit l'auteur
Du siége tant inutile,
Et qui d'assieger la ville
Fut le premier inventeur.

Turaine, etc.

11 Tu as par punition
De cette gloire hautène
Afamé ta brave armée
Et perdu ta munition.

Turaine, etc.

12 Nous mangeons les gras chappons,
Les poulles tendres et moles;
Et les soldats les virolles,
Les porcs et les ognons.

Turaine, etc.

13 Que ne viens-tu à l'assaut
Avec tes six cents gendarmes?
Refroidies sont tes armes,
Turaine, le cœur te faut.

Turaine, etc.

14 Les tiens te font donc horreur
Qui dans nos fossez font garde.
Ton œil de loin le regarde,
Ton cœur est gelé de peur.

Turaine, etc.

15 Turaine, compte tes gens
Qui vinrent pour faire guerre,
Engressée est notre terre
Pour le moins de quatre cens.

Turaine, etc.

16 *Limeil* jura son cousin
Que par sa ruse subtile
Il entreroit dans la ville,
Mais il n'a été prou fin.

Turaine, etc.

17 . . . . Il faut
Que je fasse l'assemblée
Des chefs, puis d'une voulée
Vous ferez donner l'assault.

Turaine, etc.

18 Mais, Fénélon connoissant
Ceste trahison felonne,
La breche point n'abandonne,
Repoussant le fort puissant.

Turaine, etc.

19 Fénélon, par sa vertu,
A des tonnantes bombardes,
Des picques, des halebardes,
Le fort pouvoir abatu.

Turaine, etc.

20 Fénélon et La Forets,
Par leur valiance animée,
Ont à l'Huguenaud armée,
Or le mur donné l'arets.

Turaine; etc.

21 Tant que Fénélon sera
Et La Forets aura dame,
Venir l'huguenaud infame
Contre Sarlat n'osera.

Turaine, etc.

22 Mais pour en faire la fin,
Turaine airois ton courage
En novembre, ce doumage
T'est causé par un destin.

Turaine, etc.

23 Tu receus sur ton beau front,
Devant Belvès l'autre année,
Par semblable destinée,
S'il t'en souvient, même afront.

XXIV

CHANSON NOUVELLE

DE LA VICTOIRE OBTENUE PAR MONSEIGNEUR
LE DUC DE GUYSE
A L'ENCONTRE DES RÉISTRES AVEC LE NOMBRE DES MORTS.

Sur le chant : Las! que dict-on en France.

1587.

1 Las ! que dict on en France
Du camp de l'ennemy,
Qui par outrecuidance
Nous pensoit faire ennuy !
Mais le bon Dieu de gloire
Donnera la victoire
Au noble roy chrestien,
Lequel a prins les armes
Et s'est mis en campagne
Contre les Calviniens.

2 Le noble roy Henry,
Lui estant adverty
Que les Reistres rebelles
Ne prenoient son party,
Mandit monsieur de Guyse
Qu'il vint sans nule faintize
Au secours vistement,
Se mettant sur les aisles
De tous les infidèles
Et maudicts Allemans.

3 Le bon duc de Lorraine,
Noble prince chrestien,
Mandit monsieur du Mayne,
Lequel print son chemin
Avec le duc d'Aumalle,
Qui a chargé leur malle
De terrible façon;
Puis le bon duc du Mayne,
Qui chargit la cuysine
Au sieur de Chastillon.

4 Quand ces Réistres infidelles
Se virent avancez,
Se voyant sur les aisles
De nos gens bien armez,
Monsieur le duc de Guyse
Il promet sans faintize
Y demeurer plustost
Comme prince doit faire,
Ayant tousjours memoire
A nostre Dieu très hault.

5 Sitost qu'ils furent en France,
On les vint à charger
A grands coups de noz lances,
Dont cuydèrent enrager.
A monseigneur de Guyse
Voulurent sans faintize
Le jour parlementer,
Et luy savoir à dire
Qu'ils vouloient sans mot dire
Tretous leur en aller.

6 Alors monsieur de Guyse,
Hardi comme un César,
Fit l'ennemy poursuivre
Tant d'amont que d'aval,
Lequel fist grant deffaicte,
Sans aucune retraicte,
Auprès de Montargis;
Seize cents mis par terre
En faict de bonne guerre
De ces Reistres maudits.

7 Les braves gentils-hommes,
Capitaines et soldats,
D'une grace fort bonne
Marchant de toutes parts,
Avec le duc de Guyse
Qui vint sans nule faintize
Pour charger l'ennemy,
Et leur livrer bataille
A tout ceste canaille
Qui viennent en ce pays.

8 Le jour vingt deuxiesme
De novembre dernier,
Le duc, chose certaine,
Les envoie attaquer
Par monseigneur de Vince;
Afin qu'il les atteinse,
Lequel fit son devoir,
Mettant des embuscades,
Lesquels firent bravades,
Taschant à les avoir.

9 Alors monsieur de Vince
N'avoit que cens chevaux,
Leur disant qui se tinsent
Auprès du pont d'Auneau.
Dont sortirent sans honte
Lieutenant et deux comptes
Les vint à poursuivir;
Mais monsieur de La Chastre
Ayant l'heur de combattre,
Neuf vingts ils ont occis.

10 Lors monseigneur de Guyse
Ne fut pas endormy,
Et sans longue devise
Poursuivre l'ennemy.
Et pour bonne enseigne
Veille saincte Catherine,
Vint en la tour d'Auneau,
Et va de grand furie
Avec l'infanterie
Et monsieur de Sainct-Paul.

11 Quand monsieur de Sainct-Paul
Vint à donner dedans,
Par le pont du chasteau
Où entrèrent nos gens,
Il sortit sept Cornettes
Dont cinq furent deffaictes,
Trois cents de prisonniers.
Leur chef fut mis par terre,
En faict d'homme de guerre
Deux mille cinq cens tuez.

12 Ces Reistres infidelles,
Chargez d'apointement,
Lors se delibérèrent
De fuyr vistement;
Se mestant tous en route,
Ne pouvant en leur troupe
Avoir pain à manger;
Puisqu'ils sont en la France,
Leur faut fendre la pance
Et les faire crever.

13 Huguenots pleins de rage,
Vous estes bien faschez,
Plus n'avez de courage;
Vos Reistres sont cassez.
Ils voudroient d'assurance
Estre hors de la France
Ou en pays lointain;
Ou bien à La Rochelle,
Avec les infidelles
Disciples de Calvin.

14 Ils pensoient bien nous mestre
En tribulation;
Mais Jesus nostre maistre
A eu compassion
De l'armée catholique.
Celle des Reistres unique
A faict son testament;
Dont le pays de Beauce
Leur a servi de fosse,
Jamais n'y en eut tant.

15 Par toutes les églises
Te Deum fut chanté,
Pour monseigneur de Guise,
Prince bien redouté.
Pour l'heureuse victoire
Obtinse dont mémoire
Sera à tout jamais,
Dont la loy ancienne
Et l'église chrestienne
Vivra mieux desormais.

XXV

CHANSON NOUVELLE

SUR LE TESTAMENT DES RÉISTRES ET HÉRÉTIQUES, LA OU ILS ONT ESTÉ RESTRAPPEZ EN LA BEAUCE.

Sur le chant : N'est-elle pas jolie m'amie.

1587.

1 Sus, sus, chantons tous catholiques
En despit de tous hérétiques,
Qui nous pensoyent endommager.
Mais ilz ont cuidé enrager,
Ces gueux et hypocrites;
Huguenotz, voilà le testament
Des Reistres et Hérétiques.

2 Ils estoyent accouruz en France
Afin de remplir leur pance,
En leur pensant bien remplumer;
Mais on les a tous desplumé,
Ces Reistres et hérétiques.
Voila la fin et testament
De tous les maudicts Reistres.

3 Ilz ont laissé à La Rochelle
Une potance et une échelle
Pour les pendre et estrangler,
Afin qu'il ne puisse prescher
La loy des Calvinistes.
Voila la fin et testament
De tous les maudicts Reistres.

4 Ils ont laissé dedans Geneve
Un fouet pour bien estriller Beze
Et tous les autres predicans;
Ils leur ont donné des lians
Pour les pendre à la Reistre.
Voyla la fin et testament
De tous les maudictz Reistres.

5 Ils ont laissé, je vous afie,
A ceux de Sainct-Jean une sie
Pour les fendre par la moitié,
Comme appostatz, moine renié,
Qui n'ont quitté leurs pratiques.
Huguenots, voyla le testament
Des Reistres et hérétiques.

6 A ceux de Mont-Auban il donne
Quatre chariots et une tonne;

C'est pour les trainer dedans l'eau
Comme ministres et huguenots,
Vrais gueux et hypocrites.
Voyla la fin et testament
De tous les calvinistes.

7 Ilz ont laissé à tous les Reistres
Du bois pour chauffer leurs fesses,
Les donne tous à Lucifer,
Qui est le premier prince d'enfer,
Chef des diaboliques.
Huguenots, voyla le testament
Des Reistres et des hérétiques.

8 Ils ont donné à l'Angleterre
Cinq ou six navires de pierre,
Afin de tous les assommer
Sans qu'il en puisse relever
Pas un de ces belistres.
Voyla la fin et testament
De tous les maudicts Reistres.

9 Il faut prier Dieu sans nul doute
De ce qu'ils se sont mis en route,
Dont ils ne sçavent où aller,
Le diable les puisse emporter!
Eux et toute leur conduite.
Voyla la fin et testament
De tous les maudicts Reistres.

10 Huguenots, vous voyla bien tristes
D'avoir ainsi perdu vos Reistres,
Lesquels estoient vostre secours;
Mais vous n'avez plus de recours,
Vous estes bien belistres,

Voyla la fin et testament
De tous les maudicts Reistres.

11 Ils sont noirs comme petit diable,
C'est une chose véritable.
Ils ressemblent à des corbeaux,
Que maudicts soient les huguenots
Et pervers hérétiques!
Huguenots, voyla le testament
Des Reistres et hérétiques.

12 Jamais ne reviendront en France
Pour remplir leur grosse pance.
Ils pensoient avoir de l'argent;
On les a frottés seulement
Dans le pays de Beauce,
Qui les à ce coup servy
A leur faire des fosses.
Voyla la fin du testament
De tous les Calvinistes.

13 Celuy qui fit la chansonnette,
C'est un soldat homme honneste,
Lequel est toujours serviteur
Au bon duc de bon cœur,
N'aymant les hérétiques.
Voyla la fin et testament
De tous les maudicts Reistres.

XXVI

CHANSON NOUVELLE
ET CIMETIÈRE DES REYSTRES.

Sur le chant :

J'aime ma mie côme mon cœur.

1587.

1 Adieu, les Reistres, adieu,
Retirez-vous en autre lieu;
Laissez notre pays de France :
Allez au pays Navarrois
Reformer le peuple et les loix,
Car vous étes gens de science.

2 Vous pensiez dans voz chariots
De France emporter les trésors
Pour vivre désormais à l'aize;
Mais vous n'avez eu que des coups,
De la pluye, du vent et des poux,
Dont vous n'estes pas à votre aise.

3 Qui plus est, vous avez trouvé
En France forme à votre pied;
Las! c'est ce bon seigneur de Guyse,
Vray déffenseur de nostre loy,
Serviteur de Dieu et du roy,
Et pillier de toute l'église.

4 Hélas! pauvres Reistres abusez,
Vous avez bien esté trompez.
Croyans aux propos de mensonge
De ceux qui vous ont faict venir
En France pour vous enrichir ;
Mais vous n'y aurez que la honte.

5 Adieu tentes et pavillons,
Adieu cuysiniers et fripons,
Adieu tambours et trompettes,
Adieu Reistres et Allemans,
Retournez à soleil levant
Refaire faire voz cornettes.

6 Vous avez mangé notre blé,
Mais il vous a bien cher cousté ;
Car il vous a cousté la vie.
Vous avez pillé nos maisons,
Mangé nos poulles et chappons,
De vous voir n'avons plus d'envie.

7 Ceux qui vous ont esté quérir
Vous promettoient qu'au départir
Auriez ville pour retraite ;
En Lorraine pour hyverner
Pour mieux la France conquester,
Mais leur promesse n'ont pas faictes.

8 Ils vous promettoient payement,
Pour quatre mois en bel argent,
Et de la France le pillage.
Mais au lieu d'y avoir gaigné,
Tout le vostre y est demeuré :
Chariots, chevaux et bagages.

9 Adieu le baron de D'Aunay,
Qui avoit le reste amené
Afin de nous faire la guerre;
Vostre salaire avez receuz,
Car vous êtes morts, abatus,
Gisant à l'envers sur la terre.

10 Adieu cornettes et fanons,
Corselets noirs et morrions,
Chariots, chevaux et bagages;
Adieu Lansquenettes troussez,
Adieu gouges de camp rusez
Qui chargez tous nostre ménage.

11 Or adieu tous les régiments
Des Reistres noirs et Allemans;
Fuyez soudain en Allemagne,
Souvienne vous une autre fois
Que pour avoir veu les François
Vos corps en portent les enseignes.

12 Quand reviendrez en ce pays,
Si vous voulez être ensevelis,
Apportez draps ou toile blanche;
Car les François preux et hardis
Vous apprendront en ce pays,
Vous ne reviendrez plus en France.

13 Les mazières et les ruisseaux
Où gisent vos corps à monceaux
En porteront bon tesmoignage.
Les champs d'Auneau, près de Dourdan,
Où sont morts trois mille Allemans,
Sont plaines de telle canaille.

14 Or adieu les Reistres maros,
Vous avez perdu vos suppots
Et tous voz cantons d'Allemagne,
Vous pensiez bien vous relever
Et toute la France troubler,
Mais ils sont morts à la campagne.

15 Si vous voulez gaigner le jeu.
Aller vous faut en autre lieu,
Et ramener nouvelles forces.
Ce bon duc vous est attendant
Avec son coutelas tranchant,
Pour vous mettre ainsi qu'eux au coffre.

16 Or, si vous estes pleines d'ahen,
Allez pleurer vos riz d'enten
Et chercher une autre province.
France ne vous soustiendra plus,
Car elle cognoit vostre abus;
Aller vous faut à tous les diables.

XXVII

CHANSON NOUVELLE

SUR LA DEFFAICTE DES RÉISTRES.

Sur le chant de

La victoire obtenue par les Espagnols.

1587.

1 Ce joly moys de may,
Le premier jour d'esté,
Les princes catholiques
Commence à assembler
Leurs forces qui estoient
Plus de quinze mill' hommes;
Prions Jésus-Christ
Que victoire il leur donne.

2 Quant nous vindrent aprocher
Près le pont Sainct-Vincent,
Pensant donner bataille
Contre ces Alemans.
Mais ayant apperceu
Qu'ils estoyent si grand nombre,
Tant Reistres que François,
Bien cinquante mille hommes,

3 Monsieur de Guyse, alors,
De près les poursuyvoit,
Avec son armée,
Qui envie avoit

De leur monstrer bientost
Leur grande outrecuydance
De venir ruiner
Nostre pays de France.

4 Estant à Vilmory,
Eusmes advertissement
Qu'ils estoient en grand nombre,
De Reistres là-dedans,
Lorsque pensoient souper.
Pour leur entrée de table,
On les a saluez
A coup d'arquebuzade.

5 Ne se doutant du faict,
Commencent à se sauver,
Les uns sur leurs chevaux,
Et les autres à pied.
Le duc du Mayne estant
A l'entour du village
De ces Reistres meschans,
En fit un grand carnage.

6 Nostre roy très-chrestien,
Sage et bien advisé,
Avecq' sa noblesse,
A tousjours empesché
Les forces qui venoyent
Pour le roy de Navarre
Qu'ils ne passassent point
La rivière de Loyre.

7 Eux estant à Auneau
Furent bien ébays,
Que veirent tant d'enseignes

De ces François venir
Et qu'ils eurent appereeu
Nostre armée en bel ordre,
Ils s'en sont enfuis
S'épouvantant l'un l'autre.

8 Sainct Pol fut envoyé
Et eut commandement,
Approchant de la ville
Il a dit à ses gens :
Allons, soldats, allons,
Par-dessus la muraille
Allons tuer le guet
Qui nous porte dommage.

9 Quant le guet entendit
Les soldats approcher,
Tuans et decoupans
Ceux qui pouvoyent trouver,
Les autres sont fuys
Pour prendre leur armure,
Nous les ont poursuyvis
A grans coups d'arquebuze.

10 Capitaine Saint-Pol
S'écrie à ses soldats,
Sortant de l'embuscade
Tenant leurs coutelas :
Tuez, soldats, tuez,
C'est à vous le pillage,
Ny mettez point le feu
Ce seroit grand dommage.

11 Les soldats animez
Plus fort que des lyons

Ont commencé la charge
De maisons en maisons.
Les Reistres ne pouvant
S'assembler pour combattre,
Les soldats les tuoyent
Estant encore à table.

12 Lors entr'eux fut conclud
Et soudain arresté
Que leur artillerie
Il falloit enterré
Et bientost se sauver,
Ceux qui en avions envie,
Sinon qu'on leur feroit
A tous perdre la vie.

13 Les princes advisez
Ayant bien apperceu
Qu'ils n'estoient que canaille
Et bien peu résoluz :
Le bon Dieu a voulu
Monstrer la grand folie
De ces pauvres abusez
Ennemis de l'Église.

14 Nous prierons Jésus-Christ
Qui nous soit défenseur,
Faisant la grace au roy
Nostre bon gouverneur,
Qui puisse mettre à fin
Bientost toute hérésie,
Et qu'on voye florir
Tousjours la saincte Église.

XXVIII

CHANSON NOUVELLE

DE DEUX COMPAGNONS RÉISTRES

QUI ESTOYENT VENUS EN FRANCE EN ESPÉRANCE D'Y BIEN PILLER.

Sur le chant :
Allongez la moy, ma mère, ma ceincture.

1587.

1 Dictes-moy, compagnon Lance,
Dictes-moy, où allez-vous :
— Ma foy, nous allons en France,
Nous serons riches tretous.
Nous sommes bien trente-trois mille Reistres,
Pour les François faire tretous bélistres.

2 — Mais, compagnon, je vous prie,
Craignez-vous point ce monsieur,
Car il charge de furie
Et nous ha à contre cœur?
Si une fois il vous enferme en France,
Il vous fera à tous payer la chance.

3 — Compagnon, je vous asseure
Que joindrons les Navarrois :
Quand j'aurons passé la Meuze ;
Nous ferons de ces François
Nostre vouloir ; nous pillerons leur terre
Et leur ferons jour et nuict forte guerre.

4 — Compagnon, donnez-vous garde,
Si vous allez à Paris;
Ils se tiennent sur leurs gardes,
Cent mille hommes fort hardis.
— Quoi! que dis-tu? nous aurons leur finance
Pour nous braver à tout jamais en France.

5 Nous aurons leurs belles bagues,
Leurs chesnes et leurs thrésors,
Nous emplirons nos malles,
Nos bahus et chariots,
Si qu'à jamais nous n'aurons plus que faire
De travailler, nous vivrons à notre aise.

6 — Ha! vous comptez sans vostre hoste!
Il faudra compter deux fois,
Si une fois il vous choçque;
Ainsi, comme je le crois,
On vous fera à tous perdre la vie,
C'est le destin de monseigneur de Guyse.

7 — Compagnon, maudit soit l'heure
Qu'à la France j'ai esté!
Jamais n'y feray demeure,
Il m'y a trop ennuyé;
D'y retourner j'en ai perdu l'envie,
Mes compagnons y ont perdu la vie.

8 — Compagnon, dy-moy où fut-ce
Que vous fustes attaquez?
— Aussitost que passez fûmes,
Ces Françoys-là tout exprès
Nous attendoyent pour nous donner la charge
En nous faisant tousjours mainte bravade.

9 — Entrastes-vous en la France
Jusques bien près de Paris?
— Ouy, pour nous mauvaise chance;
Car là nous fûmes assaillis,
Dedans Auneau, par monseigneur de Guyse,
Qui nous bouta en pourpoint sans chemise.

10 — Ha! compagnon, quelle parole!
Et où sont vos chariots?
— Ma foy, tout y est frelore,
Mesmes tous nos gens sont morts.
Heureux celuy qui couroit le plus vite,
Évitant mort par une heureuse fuite.

11 — Ha! compagnon, quelles nouvelles!
Y retournerez-vous plus!
Nos gens sont-ils pesle-mesle
Comme vous dictes abbattus?
— Ha! compagnon, je n'y ai plus d'envie
Car j'ay failly à y perdre la vie.

12 Nous estant sortis de France,
Ce fut la plus grand pitié.
Les paysans à puissance,
Dedans la Franche-Comté,
Nous ont deffaicts et par grande furie
Au demeurant ont faict perdre la vie.

13 — Ha! compagnon, vous me faictes
A ce coup bien ébahi.
Mais dictes-moy, nos cornettes
Sont-ils toutes à Paris?
— Ouy, compagnon, en signe de victoire
A tout jamais il en sera mémoire.

14 — Or, dictes-moy, je vous prie,
Retournez-vous au pays ?
— Ma foy, je ai grande envie
Pour compter à noz amis
De tous nos gens la piteuse défaicte.
Adieu, vous die, je vais faire retraicte.

XXIX

CHANSON

ET ACTIONS DE GRACES POUR LES MIRACULEUSES VICTOIRES OBTENUES CONTRE LES HUGUENOTS, RÉISTRES, ALLEMANS ET SUISSES.

Sur le chant : **Laissez la verde couleur.**

1587.

1 Seigneur Dieu, nous te louons,
Et chacun de nous confesse,
Que par toutes nations
Tu seigneuries sans cesse.

2 Tu es le Père éternel,
Qu'adore toute la terre,
Et te doit dresser autel
Tout paré d'or et de lyerre.

3 A toy tous les anges saints,
Tous les cieux et les puissances,
Chérubins et séraphins,
Incorporelles substances,

4 Proclament à haute voix,
Incessable et continuë,
Saint, saint, sainct, cent mille fois,
Dont la vertu est cogneue.

5 Cogneues tes vertus sont,
O Seigneur Dieu ! es batailles,
Les histoires foy en font,
Et Philistins que tu tailles.

6 Les Huguenots Alemans,
Les Réistres et Suysses,
Qui estoient Luthériens,
En vont ainsi qu'écrevice.

7 Tu les as épouventez
Et chassez hors de la France,
Dont nous sommes exemptez
Par toy de mainte souffrance.

8 Noz harnois, noz morions,
Ne nous ont donné victoire,
Mais tes bénédictions
Et assistance notoire.

9 Car les foibles tu rends fort
Et les forts tu rends débiles,
Et contre tous les efforts
Des malins nous fais agilles.

10 Les cieux et terre sont plains
Des majestés de ta gloire,
Les astres et les humains,
En laissent partout mémoire.

11 Des apostres glorieux,
Le cœur et la mélodie,
L'exalte sur tous les cieux,
O vray principe de vie !

12 Des prophètes quand et quand,
Te loue un nombre honorable,
Et des saints martyrs le rang,
Triomphant et admirable.

13 Par le monde universel
Te confesse sainte église,
Père immense et immortel,
De majesté infinie.

14 Et ton adorable fils,
Co-éternel et unique,
Par lequel de rien tu feis,
Tout est nature angélique.

15 O que ton esprit saint est
Consolatif et amiable,
Et d'illuminer tout prest
L'homme en ténèbres palpable.

16 Tu es, ô seigneur Jésus !
Le roy de gloire éternelle ;
Et nul ne sera confus,
Qui te portera bon zèle.

17 Mais tous confonduz seront,
Huguenots et Calvinistes,
Et à néant deviendront
Leurs entreprinses maudites.

18 Seigneur Jésus-Christ, vray Dieu,
Tu n'eus horreur de la Vierge.
Au sacré ventre avoit lieu
Pour estre de toy concierge.

19 Et après avoir vaincu
L'aiguillon de mort sanglante,
As ouvert par ta vertu
Les cieux à l'âme croyante.

20 Tu es à la dextre assis
De Dieu tout-puissant ton père,
Près laquelle tu as mis
En âme et en corps ta mère.

21 En gloire y est à tousjours,
Et de là juger le monde,
Viendras au dernier des jours,
Lorsqu'iniquité abonde.

22 Parquoy nous te supplions,
Donne secours favorable
De tes serfs au milion
Par ton sang ostez au diable.

23 Et nous fais estre enrollez
Avec tes saincts en ta gloire
Que ne soyons dévalez
D'enfer à l'abîme noire.

24 Seigneur, sauve, aussi bénis
Ton peuple et ton héritage
Et à jamais les régis
Et extolle d'aage en aage.

25 Tous les jours te bénissons
Donnans à ton nom louange,
De siècle en siècle et chantons
Ta bonté qui ne se change.

26 Seigneur, te plaise aujourd'hui,
Nous garder te faire faute,
Sois nous bouclier et appuy
Contre tentation caute.

27 O Seigneur ! ayes pitié
De nous et miséricorde
Et que ta grande bonté
Ores sur nous se desborde.

28 Ta clémence dessus nous
Gracieuse soit monstrée,
Comme nous avons espéré tous
Te priant jour et nuictée.

29 Seigneur, en toy j'espéreray
Tu as été mon attente,
Dont honteux onc ne seray
Devant tout âme vivante.

30 Or grâces nous te rendons
Pour tous tes grands bénéfices,
Te priant nous faire dons
De t'offrir dignes services.

31 Dieu doint bonne vie au roy
Et à sa gendarmerie,
Qui ont mis en désarroy
Toute la force ennemie.

XXX

CHANSON NOUVELLE

DE LA RENCONTRE DERNIÈRE DÉFAICTE DES RÉISTRES PAR MONSEIGNEUR LE DUC DE GUYSE.

Sur le chant : Pauvre Verdun, etc.

1587.

1 O puissant duc de Guise,
O excellent floron,
L'honneur et gloire acquise
De ta noble maison
Redouble tous les jours,
Car par ta vaillantise
Ton bras tu fais sentir
Aux haineux de l'église.

2 Comme duc magnanime,
Ainsi que tes ayeux,
Tu clos de gloire insigne
Tes œuvres en tous lieux ;
Tu n'épargnes ton corps
Pour faire au Roy service.
Chacun en est recors
Qui suit ton exercice.

3 La noblesse de France
T'ayme de tout son cœur;
Pour ta grande vaillance
Chacun te fait honneur.

Les grands et les petits,
Tout chacun te révère,
Et ont intention
De suivre ta banière.

4 Quand tu as sceu qu'en France
Venoyent les Allemands,
Et qu'à grande puissance
Reistres entroient dedans,
Tu t'es mis sur les rangs
Pour leur couper passage,
Employant tous les moyens
Pour leur livrér bataille.

5 Sachant que leurs cornettes,
Près d'Auneau de renom,
Pensoyent faire retraite
Logez à l'abbandon,
Ce prince valeureux
Leur fit rompre leur chance
Et la dévotion
De revenir en France.

6 Il despêcha à l'heure
Deux mille hommes vaillans
Pour aller sans demeure
Trouver ces Allemands,
Qui ont donné dedans,
Faisant telle deffaicte
Qu'on deffeit à l'instant
Bien vingt-cinq cornettes.

7 Chariots et bagages,
Jumens et bons chevaux,
Furent en proie et pillage
Aux bons soldats joyaux,

Qui d'un cœur valleureux
Combattirent ces Reistres,
Qui venoient courageux
Entrer dans noz limites.

8 Leurs cornettes par pièce
Furent jettez à bas
Tant qu'il ne resta pièce
De ces Reistres couarts.
Bien heureux se tenoient
Ceux qui par la fuitte
Pensoient éviter la mort
En gaignant la gueritte.

9 Ils accouroient en France,
Pensant leur remplumer
Et nous mettre en outrance
Comme le temps passé.
Dieu les engardera,
Car le roy et les princes
Les feront retirer
Jusques à leur province.

10 La noblesse françoise
Et gens de tous estats,
A la gent Genévoise
Feront sentir leur bras.
Leur tranchant coutelas
Feront rougir et taindre
Au sang de ces pillards,
S'ils le peuvent attaindre.

11 Là on voit les enseignes
Marcher de toutes parts,
Pavillons et courtines,
Et force bons soldats.

Gentils hommes et seigneurs,
Qui de volonté bonne
Vont hardis courageux
Deffendre la couronne.

12 Dieu doint au roi victoire
Contre ses ennemys,
Pour servir d'exemplaire,
Tant qu'ils soyent à mort mis,
Aux princes et seigneurs,
Deffenseurs de l'église,
Accompagnez de cœur
Le noble sang de Guise.

XXXI

COQ A L'ASNE

FORT JOYEUX ET RÉCRÉATIF SUR LE TEMPS QUI COURT.

Sur le chant : En revenant de Genève, etc.

1587.

1 Tremblez, tremblez, hérétiques maintenant,
Car vous n'avez plus le temps,
Voz ministres sont brouys ;
Mais que dit-on au pays de Lymosin?
Je crois qu'ils ont le crédit
Qu'ils sont bien esbahis.
Vive les François, car ils ont à ceste fois
Les Allemans mis en fuite.
Si le duc de Lorrain les attrape une autre fois,
Payront les voires cassez.

2 Mais que dict-on de la déffaite d'Auneau;
Je croys qu'à ce renouveau
Il faudra passer la mer.
Je vis hier en dormant sur un chalit
Un rouleau où est escript
Le procès de Jean Luther.
Où sont-ils allé, à propos du Pont allez?
On le voit près Saint-Eustace;
Tous ces retournez seront très tous gens de bien,
De peur de perdre leur bien.

3 Dedans Paris on dict que les Allemands
Fuyent vers soleil levant,
Et si n'ont soulier en pied.
Si ces regnards fussent venus à leur fin,
Tous les pauvres maillotins
Eussent peu gaigner au pied.
On dict à Gien que ceux qui n'ont point d'argent
Sont taillez d'avoir souffrette;
A Rouen, on dit que ceux qui ont des escus
Feront beaucoup de quocus.

4 Mais à propos, j'entendis un Allemand
Qui s'en alloit gringottant
Une piteuse chanson.
Dame Bietriz a esté faire cela,
Bien on le sçait; mais voila,
Tout va bien en la maison.
S'il estoit du vin pour déjeuner au matin,
Les enfans de platte bource
Iroient volontiers reveiller le tavernier.
Faute d'argent faut jeuner.

5 Le demeurant de ces Reistres fricassez
Pensoien bien estre eschappez,

Retournans à leur pays ;
Mais en passant le Rhin et les grosses eaux,
Ils ont laissé les houseaux :
Car les gens du plat pays
Les ont attrapez ; ils ont vomy les pastez
Dont ils avoient fait grand chère.
Adieu à tousjours, Reistres ; si vous revenez,
Vous serez ainsi payez.

6 Peuple françois, il nous faut tous resjouir
De voir le bon temps venir
Et la France vivre en paix.
Or, Dieu mercy, les usuriers sont brouys ;
Ils ont eus nos beaux logis
Pour un bien petit de bleds.
Que dict-on alen du bon homme Jean d'Autun ?
Je croy qu'il a la vérolle, ce mal est commun ;
Car plusieurs soubs leurs manteaux
Sont verts comme papegaulx.

7 Si on estoit passé au pays anglois,
On réformeroit les loix
De Luther et de Calvin.
Le jour de l'An, j'entendis un petit mot,
Dieu pardonne a Dasticot,
Jamais n'étois saoul de vin.
Les soldats françois voudroient bien à ceste fois,
Voir le pays d'Angleterre ;
Ils se chargeroient de nobles et d'angelots
Pour bouter à leurs thrésors.

8 Or pleut à Dieu que le grand Turc Soliman
Fust devenu bon chrestien,
Et qu'il tint de Dieu la loy.
On m'a conté que la grande royne d'Alger

S'est faict ces jours baptizer
Et prins nostre saincte foy.
Pour conclusion de la petite chanson,
Prenez tous garde à vos bources;
Gardez bien aussi qu'on n'y boute de l'argent,
Sus, acheptez vistement.

XXXII

CHANSON

SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR DE JOYEUSE,
INVITANT TOUS BONS CATHOLIQUES
A LAMENTER LE TRÉPAS D'UNE SI EXCELLENTE
COLONNE DE LA FOY.

1587.

1 Je veux faire, ne pouvant mieux,
Une mer de mes yeux;
Je veux couvrir de mes pleurs à ce jour
Tout ce mortel séjour;
Je n'en puis plus, hélas !
C'est ores que pers tout soulas,
C'est ores qu'en France,
L'on peut voir la France
Loing de joye et plaisir
Et de tout son désir.

2 Hélas ! ai-je pas bien raison,
Veu l'horrible saison,
Veu la fortune aussi qui me conduit,
Et mon bonheur destruit,

Ayant ainsi permis
Que le plus grand de mes amis,
Mon cher fils Joyeuse,
Dans la fosse creuse,
Gise desanimé
En poudre consommé!

3 Lorsque l'on me faisoit effort,
C'estoit mon reconfort,
C'estoit celuy qui, la lance en son poing,
M'aidoit au besoing :
Et par le coutelas,
Mettoit les meschans au trespas,
Qui vouloient par guerre
Ruyner ma terre.
Bref, jusqu'à ce jourd'hui
Il s'est faict mon appuy.

4 Est-ce donc à juste droict
Que pleure en cet endroit
Le grand malheur qui luy est advenu
A l'univers cogneu?
O trop facheuse mort,
Pourquoy me faisois-tu ce tort
De mettre à outrance,
Par ta grand' puissance,
Un seigneur si bien né,
Et de vertu orné.

5 Mort, que ne vas-tu triompher,
Par le tranchant du fer
De ceux qui vont piller le villageois
Et le peuple françois,
Sans aux bons t'adresser,
Et par ton dard les oppresser!

O mort trop sanglante,
Tu es violente;
Mort, tu n'espargnes rien,
Soit pour mal ou pour bien.

6 Hélas! je voy mon puissant roy
Lamenter avec moy;
Je le voy faire à part mille regrets
En souvenirs aigrets;
Je voy la royne aussi
L'accompagner en ce soucy.
Son cri renouvelle
Et sa voix très-belle
Appelle, en priant Dieu,
Joyeuse en chacun lieu.

7 D'une autre part, par amitié,
En sanglotant, criant et soupirant,
Va mille fois mourant,
D'un extrême couroux,
Déplorant son loyal espoux;
D'une façon telle
Va la tourterelle
Regretter en temps deu
Le sien masle perdu.

8 Ainsi la court pour tel malheur,
Ne porte que douleur;
Un chacun est en ce royal manoir
Tout revestu de noir.
Le plaisir et le ris
Ne gouverne plus un Paris.
Le peuple pour armes
N'a rien que les larmes.
Le dueil en toutes parts
Assiste les vieillards.

9 Croyez aussi que quand on pert
Un seigneur tant expert,
Il y a bien occasion de pleurs
Et d'amères langueurs.
Encor un homme tel
Qui ne doutoit rien de mortel,
Lorsque comme un foudre
Il broioit en poudre
Mes mutins ennemis
Soubs sa lame soubmis.

10 Sus, pays esploré, allons,
Et tous nous adveillons,
Puisqu'en ce point, moy qui ta mère suis,
L'enfant bon, et suit tousjours,
Tant que peuvent durer ses jours,
Sa mère amiable,
Douce et pitoyable.
Plorez donc comme moy
Joyeuse mon esmoy.

XXXIII

CANTIQUE CATHOLIQUE

NARRATIF DES POMPES FUNÈBRES,

ET ORDRE TENU AU CONVOY

DE FEU MONSEIGNEUR LE DUC DE JOYEUSE,

LUY VIVANT ADMIRAL DE FRANCE, etc.;

LEQUEL FUT PORTÉ DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES-DU-HAUT-PAS,
ES-FAUX-BOURG SAINT-JACQUES, A PARIS,
AU MONASTÈRE DES AUGUSTINS,

le mardy, huictiesme jour de mars 1588.

Et se chante sur un chant nouveau.

1588.

1 Vous, chrestiens, qui vous employez,
A vivre bien et sainctement,
Du seigneur de Joyeuse oyez
Le convoy faict honnestement
Dedans Paris, belle cité.
Aux Augustins il fut porté
En triumphantarroy,
Par le vouloir du roy.

2 Estoit en rang premièrement
L'hospital de la Charité,
Du Sainct-Esprit semblablement,
Et aussi de la Trinité;
Les Capussins alloient après,
Les Feuillans aussi tout exprès,
En grand dévotion
De bonne affection.

3 Les Pénitens noirs, bleus et gris
Marchoient après, pleins de soucy,
Et les mendians de Paris
Les suyvoient en bon ordre aussi.
Les paroisses d'autre costé
Sans faillir y ont assisté
  En ordre, comme il fault
  Suivre un prince si hault.

4 Deux cent pauvres vestus de deuil,
La torche allumée en la main,
Lentement et la larme à l'œil
Estoient de ce funèbre train;
Du défunct tous les serviteurs
Regrettoient aussi les valeurs
  De ce bon duc aimé
  Jadis tant renommé.

5 Après l'église on pouvoit voir,
Les chevaux de velours couverts,
De bon zèle et d'un franc devoir,
Menez par hommes tous divers :
Et dedans un char bien orné,
De velours tout environné,
  Estoit porté le corps
  Pour mettre entre les morts.

6 Ce char funèbre estoit conduit,
De gentilshommes de la court,
Chascun desquels estoit induit
De plorer les malheureux tours,
Que la fortune nous a faict
Lorsque ce seigneur fut deffaict
  Par le camp au champ mis
  Des maudits ennemis.

7 De monseigneur de Sainct-Sauveur
Frère de ce preux admiral,
Lequel mourut au lict d'honneur,
Avec luy, par le sort fatal,
Le corps estoit aussi porté,
Avec toute sainctcté,
Par les blancs Pénitens,
Qui l'aimoient de tout temps.

8 Plusieurs évesques et prélats
Suivoient les défuncts dessus dits,
Avec un merveilleux hélas
Perdans deux seigneurs si hardis :
Ce faict, on vit suivre l'instant
L'effigie représentant
Ce seigneur honoré
Du peuple déploré.

9 Sur le char où mise on avoit
Ceste pourtraicture si bien,
L'habit de pénitent se voyoit,
Afin de n'y oublier rien ;
Aussi le siflet marinal
Que doibt porter tout admiral,
Sans vouloir oublier
L'ordre de chevalier.

10 Les pénitens environnoient
Ce char enrichy tellement,
Après lequel aussi venoient
Plusieurs seigneurs pareillement :
L'un portoit en l'air l'ancre d'or,
L'autre, pour singulier trésor,
Son armet précieux,
Pour paroistre à nos yeux.

11 La couronne de duc estoit
Portée aussi triomphamment,
Tellement que rien ne restoit
Peur l'honorer humainement :
Le noble duc de Montpensier,
Que nous devons regracier,
Menoit premier le deuil
A ce triste cercueil.

12 Maint seigneur le suivoit aussi
En ceste affaire noblement,
Comme aussi faisoit en cecy
La docte cour du Parlement.
Voilà, Chrestiens, en vérité,
Comme enfin on s'est comporté,
Conduisant bien et beau
Ce bon duc au tombeau.

XXXIV

LES REGRETZ ET DOLÉANCES

DE MADAME DE JOYEUSE,

SUR LE TRÉPAS DE MONSEIGNEUR LE DUC DE JOYEUSE.

Sur le chant : Las, ma mère, je ne puis.

1588.

1 Quelle soubçonneuse peur
Esblouit ma fantasie?
Quelle abayante douleur
A ma poitrine saisie?

2 Je fonds d'impatient dueil
Comme neiges primeraines.
Il faut doncques que mon œil
En distille deux fontaines.

3 Pleurez, Dames, avecques moi,
Pleurez ma triste complainte;
Pleurez la raison pourquoy,
Hélas! mon ame est attainte.

4 Je doy bien pleurer la mort
Du noble duc de Joyeuse,
Celuy qui m'aymoit si fort
D'une amour affectueuse.

5 O trop cruel Atropos,
Qui, par ta ruse et cautelle,
Tu m'as osté mon repos,
Qui me ronge la cervelle!

6 Las! je doy bien lamenter
Un si vaillant personnage,
Un si brave conseiller,
Qui fust occis par outrage.

7 France, tu dois bien pleurer
Le noble duc de Joyeuse,
Un si vaillant chevalier,
Dont sa mort est doloreuse.

8 O mal-heureux ennemys!
O tygres remplis de rage!
Pourquoy avez-vous occis
Un si noble personnage!

9 Sus donc, ma triste chanson,
Courez toute échevelée,
Criant d'estrange façon,
D'un long crespe noir voilée.

10 O siècle mal fortuné !
Si tu eusses cognoissance,
De ce prince tout bien né
Tu plaindrois la grande offense.

11 O mort, trop cruelle mort,
Tu doys bien estre assouvie
Qui, par ton cruel effort,
Mourir a fait ma partie !

12 Hélas ! je doy bien pleurer
Une mort si doloreuse,
De voir mon espoux si cher
En la tombe ténébreuse.

13 Je doy bien porter le deuil,
Pauvre princesse esplorée,
Voir en un piteux cercueil
Celuy qui m'a tant aymée.

14 A tousjours et à jamais
De ceste piteuse histoire,
Les soupirs seront pourtraicts
Engravez en ma mémoire.

15 J'espérois que vivant luy
Verrois délivré la France
De tout soucy et ennui,
Mais je voy tourner la chance.

16 Hélas! je suis maintenant
Pauvre vefve demeurée;
Faut-il qu'en fleurs de mes ans
Me veoir ainsi délaissée!

17 Loyal serviteur du roy
A esté toute sa vie
Par un traistreux desarroy
On luy a osté la vie.

18 Prions Dieu dévotement
Et la Vierge très-piteuse,
Mettre l'âme à sauvement
Du noble duc de Joyeuse.

XXXV

CHANSON

SUR LA MORT DU DUC DE GUISE ET DU CARDINAL DE LORRAINE A BLOIS.

Sur le chant :
Escoutez moy, ô débile jeunesse, etc.

1588.

1 O cruauté! falloit-il que la France
Goustast encor' tes traicts trop inhumains?
Faut-il, hélas! que je sois en souffrance
Par toy, cruel, qui souille au sang tes mains?
Tu prens plaisir à occir mes enfans,
Dont j'ay au cœur mille souspirs cuisans.

2 Las! falloit-il ma caduque viellesse
Combler de pleurs au lieu de reconfort?
Par toy, Henry, qui me mets en détresse,
Ayant occis de France le support;
Si la perte n'estoit qu'à mon èndroit
Avec le temps le mal se passeroit.

3 Mais souz ta foy tu as surprins au piége
Mes deux enfans, qui à mal ne pensoient,
Et as osé commettre sacrilége
Par trahison aux saincts prestres sacrez
O quelle foy! d'un tyran apostat,
Qui faisoit tant le doux et papelart!

4 Tu as couvert ta trahison mauditte
D'un fein semblant, convoquant des Estats,
Disant vouloir mettre au pays police
Et mettre fin aux guerres et debats,
Mais, ô cruel! tu y as bien ouvert
Monstrant ton cœur de cruauté couvert.

5 Je ne peux mieux acomparer ta vie
Qu'à celle-là de ce cruel Néron.
Semblable à toy, il estoit plein d'envie,
De cruauté, rancune et trahison.
Il feit mourir sa mère sans mercy,
Et toy, tyran, tu en veux faire ainsi.

6 Tu veux occir nostre mère l'Église,
Faisant mourir son soustien et appuy,
Afin qu'après l'hérétique maistrise,
C'est ton dessein, on le void aujourd'huy.
Aux Huguenots tu fais plus de faveurs
Qu'aux gens de bien, du grand Dieu serviteurs.

7 Dedans Rouen, pour palier ta rage,
Feis un édict très-catholique et sainct,
Donnant ta foy au saint clergé pour gage,
Semblant ton cœur environné et ceint
D'un bon vouloir humain et cordial;
Mais on le void cruel et desloyal.

8 Si mes enfans t'avoient commis offence
Ou au pays fait faute ou trahison.
N'y a il pas des mareschaux en France,
Et du conseil pour en faire raison?
N'y a il pas des cours de parlement
Pour à chacun donner vray jugement?

9 Tu dis pour tout qu'ils vouloient la couronne,
Et le pays par leur force usurper;
Hélas! cruel, c'est ce que te blasonne
Un d'Espernon, ton diable familier,
Car on sçait bien que leur bien ils ont mis,
N'espargnant rien, deffendant ton pays.

10 Sans eux, cruel, tu n'eusse la couronne
Dessus le chef, elle fust à l'estranger.
Ils t'ont esté quérir jusqu'en Poulongne,
Te conduisant à Rheims pour te sacrer;
Tu as tué celuy qui t'a sacré,
Est-ce pas là une grande cruauté?

11 Pour mettre fin à ma dure complainte,
A jointes mains je prie le Tout-Puissant
Que tes sujets, d'une révolte saincte,
Soient contre toy jour et nuit combatant,
Pour recevoir la tribulation
De tes grands maux et de ta trahison.

12 Je prie à Dieu ayder aux catholiques
Qui sont aux champs pour venger ton forfait,
Chasser aussi dehors tous politiques
Qui t'ont suivi approuvant ton souhait,
Afin qu'en paix nous puissions Dieu louer,
Et son sainct nom par tout glorifier.

XXXVI

COMPLAINTE EN VERS

POUR LE DUC DE GUISE.

LE FAUX MUFLE DÉCOUVERT DU GRAND HYPOCRITE DE LA FRANCE, CONTENANT LES FAITS MÉMORABLES PAR LUY EXERCEZ ENVERS LES CATHOLIQUES EN CES DERNIERS TEMPS.

1588.

1 Henry, comme par passe-temps,
Employoit la pluspart du temps
A son fainct dévot exercice,
Et proches des chaudes saisons
Aux masquées processions
Alloit pour couvrir sa malice.

2 Ainsi faisoit cest hypocrite
Affin que sous l'habit d'hermitte
Libres soient ses méchancetez.
Forçant femmes et viollant filles,
Faisant des nonins putes villes,
Qui sont d'Henry les sainctetez,

3 De l'église oster les joyaux
Pour ses mignons et maquereaux,
Enrichir et faire grands princes,
Donner mittre à quelque coquain,
Orner de crosse une putain,
Comme on voit en plusieurs provinces.

4 Jamais, tandis que l'on verra,
Que la sainte nef vaguera
Dessus ceste onde venimeuse
De l'avare indignité,
Jamais n'auront que pauvreté,
Et enfin sera périlleuse.

5 Catholiques, souvenez-vous
Que pour couvrir les cruels loups
Les peaux de brebis font office;
Et après, ainsi déguisez
En leurs faits subtils et rusez
Aux corps nuds monstrent leur malice.

6 Ainsi en fut le bon Guysart,
Qui mit corps et biens en hazard
Pour faire nommer le roy maistre.
Mais ce vilain monstre pelé
A tousjours dans son cœur celé
Le mal qu'enfin luy fit paroistre.

7 Au vœu d'Henry quatre pendards
Vindrent à grands coups de poignards
Desgorger sur lui leur furie;
Puis estendu mort on le met
Dans son malheureux cabinet,
Couvert d'une tapisserie.

8 Après ce trahiste desloyal,
Vers luy mande le cardinal
Qui fut de ce grand prince frère,
Qui, sans respect du sang sacré,
Le lendemain fut massacré
D'une mort encor plus sévère.

9 Ainsi, de France les flambeaux
Sont terrassez par les bourreaux
Que ce vilain mit en besogne,
Faute lourde, qui causera
Qu'un chacun de nous maudira
Ce meschant banni de Poulongne.

10 Malheur sur toi, ville de Blois,
Qui enclos ce trahistre Vallois,
Qui fut vray fils d'une chimère;
Mais malheur, dis-je, non sur toy,
Mais advienne à ce tyran roy,
Qui fait dans ton corps son repaire.

11 O trompeur! qui a fait mourir
Les princes qui t'ont fait florir,
Souz le masque d'œuvre pieuse;
O! perfide et déloyal roy,
Un Turc ne fauce pas sa foy,
Encor qu'elle soit malheureuse.

12 Mais que diront tous les François,
Qui voyent violer les loix,
Et faucer serment et promesse?
Auront-ils recours au serment
Qu'il fit à son couronnement,
Plus qu'au sacrement de la messe?

13 Ce plus que trop enragé chien
Portoit tiltre de très-chrétien
Auparavant ses belles œuvres;
Mais c'est le dire coustumier
Qu'à l'œuvre on cognoit l'ouvrier,
Qui est chose certaine et seure.

14 Catholiques, ayez tousjours
Du Mayne, d'Aumalle et Nemours
En grand honneur et révérence,
Car Dieu vous les a préservez
Afin que soyez gouvernez
Par leurs vertus, force et prudence.

15 Ce malheureux s'attendoit bien
Que d'iceux ne dut rester rien;
Mais pour recevoir tel outrage
Qu'ont receu leurs frères et cousins,
Mit maints postillons par chemins
Portant paquets et même charge.

16 De la noblesse les premiers
Il tient captifs et prisonniers,
Qui jamais ne lui firent offence,
Comme un cardinal de Bourbon,
Qui, entre nous, a le renom
D'être le premier de la France.

17 Puis de Joinville, fils aîné
De ce grand duc assassiné,
Et plusieurs autres catholiques.
O! Hérodes, tu montre bien
Que jamais tu ne vallus rien
Qu'à estre chef des hérétiques.

18 Donnez-vous garde, mes amis,
Car il se trouve dans Paris
Plusieurs hommes qui vous escoutent,
Que vous pensez hommes de bien,
Et toutefois ne vallent rien,
Car à bien faire ne voyent goute.

19 Ce sont harengères en caquets
Qui descouvrent tant de paquets
Pour le peuple mettre en discorde;
Ce sont envieux de vostre heur
Qui désirent en vostre malheur;
Bref, telles gens méritent la corde.

20 A vous, habitans de Paris,
Je consacre les miens escrits,
Qui m'estes compagnons fidelles,
A vous j'apan ces tristes vers,
Forgez d'un mélange divers
Des fautes d'Henry plus nouvelles.

XXXVII

CHANSON NOUVELLE

OU EST DÉCRITE LA VERTU ET LA VALEUR DES LYONNAIS EN LA DEFFENCE DE PONTOISE.

1589.

Pontoise, afin qu'à l'advenir,
Chacun se puisse souvenir
Que tu as fait grand résistance
Au dernier Valois de la France,

1 Je veux publier en ces vers,
Par tous les coins de l'univers,
Que tu as deffendu sans crainte
Le parti de la cause sainte.

2 Plusieurs régimens commandez
Par grands seigneurs furent mandez
Dans Pontoise pour la deffendre,
Car l'ennemi la vouloit prendre.

3 Deux rois, usant d'un pied léger,
La vindrent soudain assiéger,
Ayants à force infanterie
Et une grande cavalerie.

4 Henry de Valois y estoit
Lequel ses troupes excitoit,
Et pour leur hausser le courage
Leur donnoit Pontoise au pillage.

5 Le roy de Navarre guidoit
Ses Huguenots et présidoit
Au camp, car Henry de sa grace
Luy faisoit là tenir sa place.

6 Ceux qui dedans Pontoise estoient
A bien deffendre s'apprestoyent,
Sans s'estonner de voir l'armée
De deux rois contre eux animée.

7 Mais surtout raconter je dois
Ce qui firent les Lyonnois,
Qui monstrèrent en toute sorte
Une asseurance brave et forte.

8 Ils repoussèrent bien souvent
L'ennemy, lorsque plus avant
Pensant s'approcher pour combattre,
Hardis, ils le venoient abattre.

9 Si l'on eut razé les faubourgs
Qui ceint Pontoise tout au tour,
Il n'y avoit moyen quelconque
De l'assaillir ou la prendre oncque.

10 Mais on ne voulut nullement
Démolir si grand bastiment,
Et voilà comme l'avarice
Apporte tousjours préjudice.

11 L'on ne voyoit le cœur faillir,
Soit pour deffendre ou assaillir,
Aux Lyonnois, lesquels sans cesse
Combattoient avec grand adresse.

12 Ils soubstindrent virilement
Et combattirent longuement
Dedans l'église vénérable
De la Vierge très-honorable.

13 Car les ennemis de plein sauts,
Par là donnèrent leur assauts,
Pensant, s'ils gagnoient celle église,
Que la ville seroit tost prise.

14 Les Lyonnois qui entendoient
A quoy les ennemys tendoient,
Gardèrent d'une force exquise
Tout le pourpris de celle église.

15 Mais les canons des ennemys,
Qui contre estoient braquez et mis
Et tonnoyent ainsi que le foudre,
Mirent toute la vouste en poudre.

16 Le camp des deux rois a esté
En ce siége très-bien frotté;
A veu, assiégeant Pontoise,
Que vault la force Lyonnoise.

17 Parquoy ces roys de plus en plus,
Voyants tant de leurs chefs perdus,
Se despitoyent, et leur courage
Estoient tout agité de rage.

18 Par dix-sept jours tout entiers
Ils nous battoyent de tout quartier,
Mais nous repoussions leur furie
A grands coups d'escopeterie.

19 Les citoyens n'espargnoient rien
De ce qui estoient de leurs biens,
Et donnoyent aux soldats courage
Par bonne chère et bon visage.

20 Les femmes venoyent aux rempars
Et y apportoyent aux soudars
De tous ce qui estoyent nécessaire,
Sans craindre le camp adversaire.

21 Mais tant jour que nuit canonans,
Et sur notre ennemy tonnans,
Noz pouldres, hélas ! nous faillirent
Et en grand tristesse nous mirent.

22 Nous en apporter l'on n'osoit,
Car l'ennemy s'y opposoit,
Se tenant sur les advenuz
Avec canonades menues.

23 Mais pour ce le cœur ne perdions,
Ains bravement nous deffendions,
Voulant, la bande Lyonnoise,
Mourir pour deffendre Pontoise.

24 Lors, on fit composition,
Avec bonne comdition,
Et ne fut la ville outragez
Ny par l'ennemy saccagez.

25 Car nous voulions plustot la mort
Que de permettre un si grand tort;
Plustot eussions perdu la vie
Que voir la ville en pillerie.

26 Par quoy sortîmes de ce fort
Avec un honorable accord;
Et Dieu voulut nostre sortie
Et aussi nostre départie.

27 Car après, Henry de Valoys
Pensant voir rendre les abboys
A Paris, ville renommée,
Où il vint camper son armée,

28 Il logea au Bourg de Saint-Cloud,
Où il fut frappé d'un tel coup
Le jour des Liens de saint Pierre,
Qu'il ne nous fera plus la guerre.

29 Nous prions Dieu qu'en Paradis
Soyent tous nos bons compaignons mis,
Lesquels sont morts dedans Pontoise,
Et qu'au ciel leur âme s'en voise.

30 Celuy qui a fait la chanson
Est un des enfans de Lyon
Qui commandoit dedans Pontoise
A une bande Lyonnoise.

XXXVIII

CHANSON NOUVELLE

DE LA FINESSE DU JACOBIN.

1589.

1 Il sortit de Paris
Un homme illustre et sainct,
De la religion
Des frères jacobins.
Tu ne l'entens pas le latin.

2 Qui portoit une lettre
A Henry le vaurien;
Il tira de sa manche
Un couteau bien à poinct.
Tu ne l'entens, etc.

3 Dont il frappa Henry
Au-dessoubz du pourpoint,
Droit dans le petit ventre,
Dedans son gras boudin.
Tu ne l'entens, etc.

4 Alors il s'escria :
O meschant jacobin!
Pour Dieu qu'on ne le tue,
Qu'on le garde à demain.
Tu ne l'entens, etc.

5 Voicy venir la garde,
Ayant l'espée au poingt,
Qui, d'une grande rage,
Tua le jacobin.

Tu ne l'entens, etc.

6 Le président Laguele
A l'instant il fut prins,
Disant : Faictes-moy pendre,
Si jamais j'en seus rien.

Tu ne l'entens, etc.

7 Henry, fort affoibly,
Il demanda du vin,
Manda l'apotiquaire,
Aussi le médecin.

Tu ne l'entens, etc.

8 Luy ordonna un clystère,
Disant : Las ! ce n'est rien.
Dict : Allez-moi quère
Ce Biernois genin.

Tu ne l'entens, etc.

9 Quand il fut arrivé
A plorer il se print :
— Hé ! mon frère, mon frère,
Pour Dieu, n'y plorez poinct.

Tu ne l'entens, etc.

10 Je vous laisse ma couronne,
Mon royaume en vos mains,
Pour prendre la vengence
De ce peuple inhumain.

Tu ne l'entens, etc.

11 En disant ces parolles,
Luciabel y vint
Avec sa compagnie
Qui l'emporte au matin.

Tu ne l'entends, etc.

12 Pour servir compagnie
A sa mère Catin.
Vous aurez veu la vie,
Vous en voyez la fin.

Tu ne l'entens, etc.

13 Nous prions Dieu pour l'âme
De l'heureux jacobin,
Qu'il reçoive son âme
En son trosne divin.

Tu ne l'entens pas, la, la, la,
Tu ne l'entens pas le latin.

XXXIX

CHANSON

PLEINE DE RÉJOUISSANCE AVEC ACTION DE GRACE

SUR LA MORT ADVENUE A HENRY DE VALLOIS,

PAR UN SAINCT ET TRÈS DIGNE DE MÉMOIRE

FRÈRE JACQUES CLÉMENT,

RELIGIEUX DU COUVENT DES JACOBINS DE PARIS,

NATIF DE SERBONNE,

POUSSÉ DU SAINT ESPRIT POUR METTRE LES CATHOLIQUES EN LIBERTÉ.

1589.

1 Peuple dévot de Paris,
Resjouis-toy de courage,
Par gay chants et joyeux ris,
Estant libres du naufrage
Préparé aux catholiques,
Par ce pervers et meschant
Bouclier des hérétiques,
En tous les faits inconstants.

2 Plus cruel et inhumain
Qu'un Néron, brouant de rage
Dont le sang est en la main
De sa mère le carnage,
N'a-t-il pas fait le semblable
En La Rochelle et ailleurs,
Ce rendant leur secourable,
S'accompaignant de voleurs !

3 Tesmoing en est ce Biron,
D'avarice l'exemplaire,
Et le démon d'Espernon,
Des enfers le secrétaire.
Il laissera leur salaire
Bien préparé, je le sçay;
Daumont et les confraires
En jouiront de l'essay.

4 Il a faict profession
De deffendre notre église;
Mais plus cruel qu'un lyon,
Ce nourissant en sa guise,
S'accosta des hérétiques,
Gens semblables à Henry,
Contrefaisant l'hypocrite
De tous vices endurcy.

5 Il a sucé tout le sang
De son peuple débonnaire,
Comme un taureau mugissant
C'est rendu son adversaire,
Tirant du fort et du faible
Les moyens en gaudisant
Vers nous c'est rendu corsaire,
La rage l'engloutissant.

6 Après avoir fait mourir
De ce siècle l'espérance,
Cuidoit les aultres férir
Tous vrays suppots de la France.
Mais le mol fer de sa lance
A rebouché en rompant,
Et ce cousteau d'espérance
L'a fait mourir à l'instant.

7 Il s'approche de Paris,
Y voulant couper les vivres;
Mais à Sainct-Clou fut surpris,
Y gissant mort s'il n'est yvre.
Je l'ay vu, je le tesmoigne,
Estant assis sur un lict,
Mis à mort par un sainct moyne,
Jacobin, ainsy qu'on dict.

8 Dont le chantons, bien heureux
D'avoir fait tel sacrifice,
Faisant mourir l'orgueilleux
De tous les maux la nourrice;
Qui tant afflige son peuple
Qu'il ne peult plus respirer;
Tout le reste de son meuble
Veult le Biare hériter.

9 Mais ses jours il finira
Bien plustot que il ne pense;
Ou diligent s'en yra
Hors d'icy; ô noble France,
Qui tant as souffert d'outrance
De ce tyran inhumain,
L'on luy crevera la pance,
Soit aujourd'huy ou demain.

10 Oses-tu bien hazarder,
Biernois plein de fallace,
D'orgueil, voulloir impiéter
Ce royaume plain de grace?
Ta teste n'est suffisante;
A quel jeu l'as-tu gaigné?
Par ta preische desplaisante
De tes desseings eslongné.

11 Il est mort, ce traistre roy,
Il est mort, ô l'hypocrite,
Il est mort en desarroy.
Vestus de ces faits inicques.
Il est mort, ô le meschant!
Sa sépulture aux enfers
Et à jamais languissant.
C'est le guerdon des malfaicts.

12 O le bon Dieu qui a soin
De son peuple variable
L'a regardé au besoin
En se rendant favorable.
Le délivrant de la perte
Visible devant nos yeux,
C'estoit chose descouverte
O desseings pernicieux!

13 Prions tous dévotement
Pour ce moyne secourable
Qui s'est offert librement
Au supplice exécrable;
C'estoit pour nous desmonstrer
Le sang de ce cruel,
Et pour estre transporté
Au royaume éternel.

14 O le sainct religieux,
De Sorbonne sa naissance,
Jacques Clément bien heureux,
Des jacobins l'excellence,
Qui, par sa benevolence,
Guidé par le sainct esprit,
A mérité asseurance
L'en haut au ciel où il vist.

XL

CHANSON SPIRITUELLE

ET ACTION DE GRACES

CONTENANT LE DISCOURS DE LA VIE ET TYRANNIE
DE HENRY DE VALOIS,
ET LA LOUANGE DE FRÈRE JACQUES CLÉMENS,
QUI NOUS A DÉLIVRÉ DE LA MAIN CRUELLE DE CE TYRAN,
LE 1er JOUR D'AOUST 1589.
DÉDIÉE A TOUT LE PEUPLE CATHOLIQUE.

1589.

1 Celuy qui avoit tant trompé
Le peuple françois et l'église,
Est mort, et a esté frappé
D'un qui pour nous sa vie a mise.

2 Henri de Valois, dès le jour
Qu'il prit en ce monde naissance,
Monstra qu'il n'avoit point d'amour,
Point de pitié, point de clémence.

3 Il a esté tousjours nourry
En vices et en hérésie,
Où son cœur estoit tout pourry
Et son ame toute moisie.

4 Soubs le roy Charles bataillant,
Il soustenoit les hérétiques,
Et secours sous main leur baillant,
Il oppressoit les catholiques.

5 Il a fait mourir à crédit
Un nombre infiny de gens-d'armes,
Et a, le meschant et maudit,
Remply nostre France de larmes.

6 Il n'avoit point d'autre désir
Que de sang, de meurtre et de rage;
Il n'avoit point d'autre plaisir
Que la cruauté et carnage.

7 Les Rochelois estoient vaincus,
Et à luy jà se vouloient rendre;
Mais il ayma mieux leurs escus
Que les surmonter et les prendre.

8 Monstrant bien par là qu'il estoit
Le support de noz adversaires,
Et que faveur il leur prestoit
Pour aigrir tousjours les affaires.

9 Puis en la Poulongne il passa,
Qui pour roy l'avoit fait eslire;
Mais tost après il la laissa,
Et s'en revint sans mot luy dire;

10 Et en la France retourna
Pour la tourmenter et destruire,
Car jamais rien sceu faire il n'a
Qu'affliger le françois empire.

11 Las! chacun se resjouissoit
De son retour et revenue;
Mais le ciel, qui le cognoissoit,
Pleuroit d'une pluye menüe.

12 Dès qu'il a esté de retour,
Le peuple françois et l'église
N'a eu cesse d'avoir tousjour
La main dedans la bourse mise,

13 Pour fournir argent à ce roy,
A ce tyran très-exécrable,
Qui a tout mis en desarroy,
Rendant son peuple misérable.

14 Il a mesprisé les seigneurs
Et les princes des plus haults tiltres,
Et a advancé aux honneurs
Des petits coquins et belistres.

15 Tel qu'a esté vu d'Espernon,
Lequel se nomme Jean Vallette,
Qui a esté son seul mignon,
Et qui faisoit tout à sa teste.

16 Il n'avoit point de pitié,
Ni point de foy durant sa vie;
Tousjours hypocrite a esté,
Dissimulant son infamie.

17 Enfin voulut faire mourir
Dans Paris plusieurs catholiques,
Et ne les faisoit point périr
Que pour ayder aux hérétiques.

18 Parquoy le peuple se banda
Contre ses desseins détestables,
Et partout se baricada
Pour ne voir choses exécrables.

19 Dès ce jour le tyran fasché
De voir sa volonté déceue,
Et qu'on l'avoit bien empesché
Qu'elle n'eust point sa fière issue,

20 Il sortit de Paris, jurant
Qu'il la réduiroit toute en cendre,
Et que devant qu'il fust un an
Il feroit tout le peuple pendre.

21 Et pour mieux venir à la fin
De son vouloir et entreprise,
Il fit semblant, comme estant fin,
D'aymer le haut seigneur de Guise.

22 Puis fit les estats assembler
A Blois, près le fleuve de Loyre ;.
Mais c'estoit pour mieux tout troubler,
Ce que pour lors l'on n'eust sceu croire.

23 Les estats donc estant dressez,
Et venus de toutes provinces,
Et plusieurs propos prononcez
Par luy et par les autres princes,

24 Il fit (ô acte de tyran)
Massacrer les seigneurs de Guise,
Qui là tenoient le premier rang
Pour la noblesse et pour l'église.

25 Et fit emprisonner tous ceux
Qui estoient esleuz des provinces,
Sans avoir esgard ny à eux,
Ny à la foy des roys et princes.

26 Puis voyant son peuple irrité
Contre luy pour ce faict inique,
Il a accreu sa malheurté,
Et s'est joinct avec l'hérétique.

27 Et est venu devant Paris,
Avec une puissante armée,
Menaçant dangers et périls
A la ville tant renommée.

28 Si bien que le peuple trembloit,
Craignant sa furie enragée,
Et jà à un chacun sembloit
De voir la ville saccagée.

29 Mais Dieu, qui secoure au besoin
Le peuple qui en luy se fie,
Par sa bonté a eu le soin
Des Parisiens et de leur vie.

30 Mouvant le cœur dévotieux
De Jacques Clément de Sorbonne,
Bon prestre et bon religieux,
Qui tousjours a eu l'ame bonne,

31 A tuer ce tyran maudit,
Ce qu'il a fait de galant homme,
Voyant qu'il estoit interdit
Par notre saint Père de Rome.

32 Avec un couteau bien petit,
Il a tué ce roy inique,
Ce tyran meschant et maudit,
Vray ennemy du catholique.

33 Et luy ayant donné les coups
Qu'il falloit pour l'oster du monde,
Il s'est jetté à deux genoux,
Priant Dieu d'amitié profonde.

34 Les quarante-cinq malheureux,
Voyant Henry plaignant sa pance,
Ont frappé ce religieux,
Le massacrant à toute outrance.

35 O religieux fortuné !
O heureux, ô vrayement louable !
Heureux le jour que tu es né,
Pour nous estre si secourable.

36 Tu as toi seul plus entrepris
Que nostre camp et nostre armée,
Tu mérites un tres grand prix
Et une grande renommée.

37 Près de Seine, au bourg de Sainct-Cloud,
Le jour des Liens de sainct Pierre,
Fut fait ce beau et heureux coup,
Qui rompit les liens de la guerre.

38 Roy de Navarre, tu n'as plus
Ny force, ny pouvoir quelconque ;
Tu es foible, tu es perclus ;
Roy, tu ne le seras pas oncque.

39 Le peuple françois ne veut pas,
Puisqu'il est bon et catholique,
Avoir un roy qui aux estats
S'est déclaré pour hérétique.

40 Nous n'avons peur comme tu vois
De toy, ny de ton exercite,
Puisque le tyran de Valois
Est allé aux eaux du Cocyte.

41 Mais je reviens à ce Clément,
A ce religieux honneste,
Qui a tué le faux tyran,
Et nous a tous remis en feste.

42 Il faut qu'en un temple honnoré
Il soit mis avec grande gloire,
En or ou cuivre eslaboré,
Pour une éternelle mémoire,

43 Et qu'à l'entour de son pourtrait
Et de sa puissante effigie
L'on mette avec un brave traict
Cest épitaphe de sa vie :

44 C'est ici ce Clément heuré
Qui jadis delivra la France
Du dernier Valois malheuré,
Qui tenoit le peuple en souffrance.

45 Pourquoy que chacun d'an en an
Célèbre la feste honnorée,
Et que bien solennelleman (*sic*)
Sa louange soit célébrée.

XLI

CHANSON NOUVELLE

Sur le chant :
Dame d'honneur, je vous prie à mains joinctes.

1589.

1 Pleurez, pleurez, fidèles royalistes,
Et vous aussi que l'on dit politiques,
Vous devez bien pleurer à ceste fois,
D'avoir perdu noble Henry de Vallois.

2 Vous, d'Espernon, et aussi La Vallette,
Ne pleurez-vous la mort de vostre maistre,
Qu'en son vivant vous avoit tant aymez
Que ses mignons vous estiez renommez?

3 Ce noble roi de France et de Polongne,
Qui vous aymoit autant que sa personne,
Il fut tué par un meschant mutin,
Jacques Clément, qui estoit jacobin.

4 Jacques Clément, si tu estois à naistre,
Las! nous aurions nostre roy, nostre maistre;
Tu l'as occis avecques un cousteau,
Tu as faict pis que fit oncques bourreau.

5 Incontinent que tu reçus baptesme,
Te fust venu quelque mort bien extrême,
L'on te tiendroit au rang des innocens
Là où tu es le meschant des meschans.

6 Ce fust en aoust, en sortant de l'église,
Estant remply de toutes meschantises :
Comme celuy qui n'a ne foy ne loy,
Tu t'en allas pour massacrer le roy.

7 Quant de Sainct Pierre-aux-Liens l'on faict feste,
Droict au faubourg ce traistre se transporte,
Devant le roy se mettant à genoux,
Ayant tousjours son malheu eux courroux.

8 En luy disant : Bonjour, mon roy et maistre,
Je suis ici vous pourtant une lestre,
Que vous transmet de Brienne le seigneur,
Qui prisonnier a besoin de faveur.

9 Ils ont cogneu la faute qu'ils ont faicte
D'avoir voulu eslir un autre maistre,
Et ce voudroyent bien tous estre endormis,
Alors que vous sortistes de Paris,

10 Le noble roy voulant lire la lettre,
Ne se doubtant de ce malheureux traistre :
De sa grand manche en sortit un cous eau
Qui luy perça le ventre et le boyau.

11 Incontinent les archers de la garde
Subitement à grands coups d'hallebarde
Se sont jettez dessus le jacobin,
Jusques à tant qu'ils en ont veu la fin.

12 Après cela que tous ces seigneurs virent,
Que pensez-vous les regrets qu'ils en firent?
Chacun crioit que pour ce grand péché
Cet assassin en avoit bon marché.

13 Quand le roy vit que la mort falloit prendre,
A Jésus Christ son ame il recommande,
En luy disant : Ayez de moy mercy,
Car je suis mort sans l'avoir deservi.

14 Et vous aussi, noble roy de Navarre,
Soyez tousjours suivi de bonne garde,
Ne vous fiez en ces traistres Ligueux ;
Car vous voyez le malheur qui vient d'eux.

15 Si l'on a veu un grand malheur en France,
C'est aujourd'hui, hélas! car il avance
Le cours de vie du noble roy Henry ;
Je prie Dieu que luy doint Paradis !

16 Mais ce grand roy de Navarre et de France
Nous ostera trestous hors de souffrance ;
Aussi il est à toutes vertus né,
Et pour nostre heur du haut ciel destiné.

XLII

CHANSON NOUVELLE

CONTENANT LES DERNIERS PROPOS DU FEU ROY TRÈS CHRESTIEN

HENRY DE VALOIS,

IIIe DU NOM.

Sur le chant de Lognon.

1589.

1 Si une main traistresse
Terrassé ne m'avoit
Ma majesté maistresse
Que le chef relevoit,
Peu devant ma blessure
Je faisoy ces projects
De remettre en paix seure,
Mes divisez subiects.

2 La maison Guysiarde
Ne contoit pas ainsi,
Ny la Savoysiarde,
Ny l'Espagnole aussi :
Car le repos de France,
Tant et tant attendu,
Leur bridoit l'espérance
Sur tout leur prétendu.

3 Afin que je despeuple
La rebellion donc
D'entre mon françois peuple
Liguez par eux adonc,

M'estant deffait de Guyse,
Qui la Ligue semoit
Et qui contre ma guise,
Lis contre lis armoit,

4 J'amassay pour un siége
Mes François agguerris,
Et de trois camps j'assiége
Mon chasse-roy Paris,
Et si bien l'environne
Que j'espère de voir
Cette Ligue felonne
Bientost soubs mon pouvoir.

5 Pour fuyr ceste lice
Et ce coup de baston,
Un jacopin complice
Des anges de Pluton,
Instigué par le presche
Des Ligueurs desloyaux,
Prétend de faire bresche
A travers mes boyaux.

6 Et coiffé de promesse
D'un futur Paradis
Par la Ligue traistresse,
Est sorty de Paris.
Ce moyne avec courage
De me tuer subit,
En palliant sa rage
D'un sainct et feint habit.

7 Qui cognoistra ma vie
Sçait qu'en ma region
J'ai la trasse suyvie
De leur religion.

Et d'amour principale
Dévot je respectois
La sainctelé papale,
Comme roy que j'estois.

8 Abusant de ce zèle,
Le moyne ont introduit
Qui dessous son froc cèle
La fraude qu'il conduit.
A genoux il se jette
Des lettres m'apportant,
Avec sa sagette
Qu'il veut teindre en mon sang.

9 A part je me retire,
Pour lire l'escriteau,
Et de sa manche il tire
Son venimeux cousteau.
Puis avant que je pense
A sa desloyauté,
Me fourre dans la panse
Son meurtre prétenté.

10 Créature bourelle,
Dis moy, que t'ai-je faict,
Que sans autre querelle
Je suis par toy deffaict?
Alors je m'esvertue,
Criant soudainement
Que point on ne le tue,
Ce traistre garniment.

11 Estre comme fidelle
La France j'esperoy,
Qui eut jamais creu d'elle
Qu'elle eust tué son roy ?

Race de Francois, prince,
Sang de mon sang enfin,
Pensiez-vous que je prinsse
Si misérable fin?

12 Ce coup criant demande
Justice au potentat,
Et requiert reprimande
D'un si grand attentat,
Et toy, ô debonnaire,
Qui me va succédant
Du party sanguinaire
Venge-moy cependant.

13 Ce collier je te donne,
Car ton col est royal;
Et aux princes j'ordonne
Que par serment loyal
Pour roy on te révère.
Car Dieu, juge très bon,
Pour légitime avère
La maison de Bourbon.

14 Je n'ay receu la grace
D'engendrer un dauphin,
Ains des Valois la race
Par mon trespas prend fin.
Tant que ma voix est franche,
Je dis et je maintiens
Qu'à Bourbon l'autre branche
Du royaume appartient.

15 Mes vices vont en nombre
Les estoilles passant,
Et mon pesché le nombre
Du sablon surpassant.

Mais ta miséricorde,
O Dieu! qu'au repentant
De grace tu accorde,
Les passe bien d'autant.

16 La couronne honnorable
Polongne me donna,
France plus désirable
Le chef me couronna.
O Père, auquel j'aspire,
Veuille moy pardonner,
Et en ton sainct empire
Trois fois me couronner.

17 Peu après rendit l'ame
Ce prince en sa vigueur;
Par le poison et l'ame
D'un jacopin ligueur,
Mort qui Henry dethrosne
Très grand entre les roys,
Pour asseoir sur son throsne
Henry roy Navarrois.

18 Entrez en conférence,
Vous qui oyez cecy,
Fut-il onc apparence
Voir tel faict que cecy?
Car la Ligue inhumaine,
Qui les cieux eschelloit,
Ce roy grand capitaine
Desarçonner vouloit.

19 Gravez dedans vostre ame
Que Dieu tirer sçait bien
Le bien du mal qu'on trame
Contre un homme de bien.

Et pourtant qu'on vous voye
Reverence porter
A celui qu'il envoye,
Sans plus vous revolter.

20 Faites que la clémence,
Justice et piété,
Son royaume commence
Par debonnaireté.
Sus, François, qu'on embrasse
Ce roy vous embrassant,
Qui est François de race,
Du lis François naissant.

21 Ne faites qu'il acqueste
Par un sang répandu,
Ne faites qu'il conqueste
Le royaume à luy deu.
Ains que chacun aporte
Son hommage et devoir,
Et lors dans vostre porte
La paix nous pourrons voir.

XLIII

CHANSON NOUVELLE

A LA LOUANGE DU ROY.

Sur le chant :

Pensez-vous que mon cœur soit sans amourette !

1589.

1 Les Ligueurs n'ont point de foy,
Ils ont faict tuer leur roy,
Par un traistre jacopin
Dont ils font un martyre.

Pensez-vous qu'un Ligueur
Peust du Roy bien dire.

2 Las! ce n'est pas le premier
Lequel a esté meurtrier;
Un autre empoisonna
Henry, chef de l'Empire.

Pensez-vous, etc.

3 Traistres Ligueurs enragez,
Traistres Espagnols bazanez,
Qui voulez saisir l'Estat,
Vous n'en faictes que rire;

Pensez-vous, etc.

4 Vous en voudriez faire autant
Au roy à présent regnant

Mais le Dieu doux et benin
De vos mains le retire.

Pensez-vous, etc.,

5 Escoutez bien leurs sermons,
Ce n'est rien que seditions.
Au lieu de prescher la paix
Ils la veu'ent destruire.

Pensez-vous, etc.

6 Couvrant leur ambition
Du manteau de religion;
Mais il en est tant usé
Qu'un chascun le deschire.

Pensez-vous, etc.

7 Dieu, où sont ces bons François,
Qui ont tant aimé leurs roys,
Et qui fussent plustost morts
Que d'en ouyr mesdire?

Pensez-vous, etc.

8 François, vous avez un roy
Qui est un prince de foy,
Qui craint Dieu, et le salut
De son peuple désire.

Pensez-vous, etc.

9 C'est un prince valeureux,
De la vertu amoureux;
Aimez-le, cherissez-le,
Et faictes son nom bruire.

Pensez-vous, etc.

10 On luy range ses esbats
Au beau milieu des combats ;
Mais c'est là que l'on verra
Sa grande vertu reluyre.

Pensez-vous, etc.

11 Sus donc, nobles, armez-vous,
France vous invite tous
D'accompagner vostre roy
Pour la Ligue destruire.

Pensez-vous, etc.

12 Prions donc notre Sauveur
Qu'il garde nostre seigneur,
Car c'est un prince d'honneur
Que le roy nostre Sire.

Pensez-vous, etc.

13 Celuy qui a faict la chanson,
C'est un enfant de Lyon
Qui est un bon compagnon
Menant joyeuse vie.

Pensez-vous qu'un Ligueur
Peust du Roy bien dire ?

REGNE DE HENRI IV.

I

CHANSON NOUVELLE

DU BIERNOIS (*Béarnais*).

Sur le chant : Sallisson Ortoillon.

1590.

1 Qui veult ouyr chansonnette,
Du maudit Biernois,
Qui pensoit faire amplette,
A vestu son harnois,
Pensant par finesse
Abolir la messe.

Jean Sandreux (1), malheureux,
Retire-toy arrière,
Tu as les pieds poudreux.

(1) *Jean Sandreux.* Il y a ici un jeu de mots contre Henri de Navarre. Le chansonnier fait allusion à la ville de *Dreux* assiégée par les royalistes en 1590, peu avant la bataille d'Ivry. *Jean Sandreux* est une injure adressée au Béarnais et qui signifie *Jean sans Dreux*.

2 Sachant la mort certaine
De Henry de Vallois,
Pensoit sans avoir peine
Nous régir soubs ses loix,
Et de penser fratche
Nous bailler la presche.

Jean Sandreux, etc.

3 Tu fais le catholique,
Mais c'est pour nous piper;
Et comme un hypocrite
Tâche à nous attraper.
Puis soulz bonne mine
Nous mettre en ruyne.

Jean Sandreux, etc.

4 Pour couvrir ta malice
Prend la peau d'un renard,
Mais de tel artifice
Et de toy Dieu nous gard,
Et de tes politiques
Pirs que hérétiques.

Jean Sandreux, etc.

5 Ta face hypocrite,
Sentant son harlequin,
Et son feu hérétique,
Tendoit à ceste fin
Nous faire apparoistre
Que tu voulois estre.

Jean Sandreux, etc.

6 Les villes que tu as prise
Témoigneront toujours
Comme de telle entreprise
A joué un vain tours;
Leur faisant promesse
D'aller à la messe.

Jean Sandreux, etc.

7 Dreux, la gentille ville,
Pensois bien attraper
Pour la rendre serville
Et ta presche y planter.
Mais pour fin de compte
La quittent à grand honte.

Jean Sandreux, etc.

8 Sens, ville catholique,
Te montrant sans obéir
Qu'a un roy hérétique
Il ne faut obéir,
Ne moins recognoistre
Tel que tu veux être.

Jean Sandreux, etc.

9 Vive la sainte Ligue,
Vivent tous les Ligueurs,
L'Église cathoilque
Et tous les bons seigneurs
Qui sans nul envye
Amployent leur vies.

Jean Sandreux, etc.

10 Noblesse catholique,
Mais à quoi pensez-vous
De suivre un hérétique
Qui se moque de vous ?
Il se donne carrière
Se morgue en derrière.

Jean Sandreux, etc.

11 Dieu permet hérétiques
Quelque fois dominer,
Ensemble hypocrites
Pour quelques temps régner,
Mais la fin finable,
En est misérable.

Jean Sandreux, etc.

II

CHANSON NOUVELLE

SUR LA TYRANNIE DE LA LIGUE.

Et se chante sur le chant :
Les soldats de la Guettise , etc.

1590.

1 Celuy qui est bon François
Maintenant se resjouisse,
Car il faut qu'à ceste fois
Le Lorrain d'honte rougisse

Puisque par l'aide de Dieu
Sommes mis en nostre lieu,
Et que nous faisons la figue (*bis*)
Aux tyrans de la Ligue, Ligue, Ligue.

2 La Ligue au commencement
Nous tenoit tous en misères,
L'Espagnol tyrannément
Nous faisoit ses tributaires,
Le voile de saincteté
Les couvroit de tout costé
Si qu'il n'estoit catholique (*bis*)
Qui ne fust de la Ligue, Ligue, Ligue.

3 Ha ! disoyent ces imposteurs,
Vrais charmeurs et vrais Sirènes,
Vous n'aurez plus d'exacteurs
De tant d'exactions vaines.
Nous vous acquerrons un roy
Qui vivra selon la Loy ;
Voila le project inique (*bis*)
Dont nous endormoit la Ligue, Ligue, Ligue.

4 Hélas ! on voit clairement
De tout cela le contraire,
Cil qui estoit simplement
Est au triple tributaire.
Puis ces prescheurs souldoyez,
D'Evangile fourvoyez
N'avoient en eux point de stille (*bis*)
De louer Dieu, mais la Ligue, Ligue, Ligue.

5 Mais celuy qui du sommet
De la montaigne celeste
Voit tout ce qui se commet,
A veu l'orgueuil manifeste,

Et que la dévotion
Farde leur ambition;
Veu que ce chant hypocrite (*bis*)
Va tresbuchant avec la Ligue, Ligue, Ligue.

6 Les Lorrains et les Guisards
Se disoyent enfans de France;
Cependant comme bastards
Tenoyent leur mère en souffrance.
Hélas! France, qu'as-tu faict?
Tu as nourry de ton laict
Ceux qui ton fils légitime (*bis*)
Chassent sous le nom de la Ligue, Ligue, Ligue.

7 Ceux qui sont tes vrais enfans
Opposent à ce leur force;
Dieu les fera triomphans
Maugré l'Espagnole amorce,
Sans pouvoir par leurs abois
Inquiéter les François:
Car leur boutade est faillie (*bis*)
Et les forces de la Ligue, Ligue, Ligue.

8 Dieu nous donnera le loz
Sur ces bandes desunies
Qui vouloient jusques aux oz
Par leur ruse ennemies
Espuiser tout nostre sang,
Puis se mestre en nostre rang;
La trahison jacopine (*bis*)
N'a pas tant faict que la Ligue, Ligue, Ligue.

9 Ce disciple de Pluton,
Moyne Machiaveliste,
Nostre roy par trahison
Fit mourir à l'improviste.

Son successeur n'est pas mort
Qui a bien vengé le tort;
C'est sa majesté Henricque, (*bis*)
La terreur de la Ligue, Ligue, Ligue.

10 C'est ce vray chef des François
Qui vous ressere aux tannières,
Et sa redoutable voix
Fait trembler vos mains meurtrières.
Ha! que ne dechassez vous
Unanimement trestous
Ceux que la mort jacopine (*bis*)
A faict comme vous de la Ligue, Ligue, Ligne.

11 Vous souffrez que les canons
Foudroient toutes vos villes,
Qui pour la religion
Se rendent à eux servilles.
Las! que les yeux sont scillez
De ces pauvres aveuglez
De rompre leur République (*bis*)
Et contre leur roy jurer Ligue, Ligue, Ligue!

12 Mais quoy : les discours flattans
De ces bouffis d'arrogance,
Qui se disent combattans
Pour le repos de la France,
Ont fait opposer sans loy
Le subject contre le Roy;
Mais depuis la gent Gallicque (*bis*)
N'a faict compte de la Ligue, Ligue, Ligue.

13 Dieu de là haut tout voyant
Les a mis en bonne voye;
Faisant un séparement
Du froment avec l'ivroye

Qui les avoit arresté
Sous l'habit de sainctelé,
Si que d'un accord unique (*bis*)
Chasserons de nous la Ligue, Ligue, Ligue.

14 Desja l'Espagnol venoit
En grande magnificence;
De ces mulets on oyoit
Le son par toute la France,
Et le pauvre paysan
De peur s'en alloit fuyant
Ceste grande brimballerie, (*bis*)
Tesmoing de l'horreur de la Ligue, Ligue, Ligue.

15 Mais le chef des estandarts
De la nation Françoise,
Vray modelle des Césars,
Ne recula d'une toise,
Ains envoya demander
S'il vouloit s'entre choquer.
Le chef des Ligueurs inique (*bis*)
N'osa approcher ne sa Ligue, Ligue, Ligue.

16 La pluspart de ces mulets
Tous chargez nous demeurarent,
Et les plus vistes genets
Par les esperons crevarent.
Ceux qui n'estoient bien montez
Servoient de planches aux fossez;
Ceste vergoigneuse fuite (*bis*)
Fera souvenir de la Ligue, Ligue, Ligue.

17 Considere donc, François,
Que l'amitié paternelle
De Dieu pere des François
Veut ton ame estre immortelle,

Et que des Guisards Lorrains
Servant de fouë en ses mains;
Par sa bonté déifique (*bis*)
Se consumera la Ligue, Ligue, Ligue.

III

CHANSON NOUVELLE

DE LA LIGUE.

Sur le chant :

Lorsque de ses souspirs plus doux, etc.

1590.

1 Fy de la Ligue et de son nom,
Fy de la Lorraine estrangère.
Vive le roi ! vive Bourbon !
Vive la France nostre mère !
La Ligue n'est que trahison,
Fy de la Ligue et de son nom !

2 La Ligue est un monstre odieux
Remply de rage et perfidie,
A Dieu et aux hommes hayneux,
Et plein de fureur estourdie ;
La Ligue est yssue d'enfer,
Fille aisnée de Lucifer.

3 Car ce monstre n'est que poison
Duquel l'Espaignolle semence,

Tasche par mortelle achoison
D'ensorceller toute la France.
Mais tous François de cœur benin
Résisteront à ce venin.

4 Il y a cent mille François,
Qui ont l'âme si généreuse,
Qu'ils mesprisent tous les abbois
De ceste Ligue furieuse ;
Et qui mourront plustost cent fois,
Que de fleschir dessous ses lois.

5 Vous devriez, ô Guisars malins !
Rougir de voir vostre patrie
Par vos séditieuses mains
Ravagée en mutinerie.
On void les marques en tous lieux,
De vos desseings malitieux.

6 Du manteau de dévotion
Armez vostre foy Catholique,
Vous couvrez la saincte union
De vostre Ligue frénétique,
Pour mettre l'honneur des François
Soubs le joug des Lorraines loix.

7 Nostre saincte religion
Vous sert d'un prétexte vollage,
Pour remplir ceste religion
De sac, de sang et de carnage.
Mais vos desseings sont descouverts,
On voit le jour tout à travers.

8 Par un désir ambitieux,
Remply de folle outrecuydance,

Vous pensiez escheler les cieux
Et subjuguer toute la France.
Mais Dieu, qui préside aux combas,
Vous fera tresbucher en bas.

9 Oncques vous ne viendrez à bout
De vos desseins remplis d'audace,
On verra plustost coup à coup
Nostre France changer de place :
Car tous François braves et forts,
S'opposeront à vos efforts.

10 Vostre bruslante ambition
Nous a enflammé ceste guerre,
Allumant la sédition
Aux quatre coings de nostre terre,
Pour mestre sans droict ny raison
La couronne en vostre maison.

11 Vous avez, Ligueurs, cy devant
Par trop nostre France charmée,
Mais vos entreprinses de vent
S'esvanouyront en fumée :
Vostre Ligue est un bastiment
Qui n'a appuy ny fondement.

12 Vous n'oseriez, Lorrains Guysards,
Desployer aux champs vos bannières;
Vous avez fuy comme renards,
Dans Paris chercher vos tannières,
Sitost qu'avez veu nostre roy
Marcher pour vous faire la loy.

13 Jamais vous n'avez eu le cœur
De resister de vive force,

Car voyant le roy jà vainqueur
Vous luy avez faict une extorse :
Vostre deloyale union
N'est que fraude et sédition.

14 Contre tout droit, Lorrains sans foy,
Possédez de grand félonie,
Avez faict mourir vostre roy
Par un moyne plein de manie,
Couvrant vostre meschanceté
Dessous l'habit de sainctété.

15 Voyant vostre Ligue quasi
Estre par le roy renversée,
Le desespoir vous a saisy
Et une fureur insensée
Qui vous ont induit sans raison
L'assassiner par trahison.

16 Mais cent mille soldats françois
Et vingt mille gens d'armes,
Ont protesté tout d'une voix,
De ne poser jamais les armes
Qu'ils n'aient raison de la mort
De leur roy massacré à tort.

17 Il a laissé un successeur
Qui a l'âme généreuse,
Pour venger son prédécesseur
De ceste mort si malheureuse ;
C'est ce preux Henry Bourbonnais,
Roy de France et Navarrois.

18 C'est ce grand prince de valeur
A battre vos testes superbes,

Qui baissera vostre grandeur
Jusques à la baisseur des herbes,
Et qui par l'aide du grand Dieu
Vous bannira tous de ce lieu.

19 Vous abusez le peuple en vain
Par vos beaux discours de mensonge,
Luy faisant croire que demain
Secours viendra (c'est l'os qu'il ronge).
De bec toute victoire avez,
Mais tousjours vaincus vous trouvez.

20 Ainsi le peuple maintenez,
Ignorant le faict de son prince,
Et à tous maux abandonnez,
Faictes ruiner sa province
Par vostre damnable conseil
Qui procède de vostre orgueil.

21 Vous estes si peu soucieux
D'observer de Dieu l'ordonnance,
Qui veut qu'à un roy vicieux
Mesmes l'on rende obéissance
(Tesmoin David, qui ne voulut
Tuer Saul, encor qu'il peut),

22 Que plein d'arrogance amplement
Vous faictes Dieu auteur du meurtre,
Et dictes que frère Clément,
Qui bien souvent paya la multe,
Est allé droict en Paradis,
Si croire faut à vos beaux dicts.

23 Vous l'accomparez à Judith,
Mais il y a grand différence :

Car laissant le corps mort au lict
S'en retourna sans nulle offense,
Au contraire le jacopin
Chastié fit mauvaise fin.

24 Puis les bras vengeurs du haut Dieu
Toute la force Assyrienne
Chassa soudain du mur Hebrieu
Sauvant la race Isacienne :
Mais ce moyne hors de mal-heur
Esteint des François le bonheur.

25 Bref, vous, Ligueurs séditieux,
Qui aimez tant le malencontre,
Superbes et ambitieux,
Dieu fera qu'elle vous rencontre.
Vous preschez la sédition,
Mettant tous en desunion.

26 De loups vous vous faictes brebis
Pour attraper vostre substance,
Dont vous faictes, qui est le pis,
La guerre à Dieu et à la France,
Et destruisez en un instant
Ce qu'on a basti en mille ans.

27 Vous causez la calamité
Que ce pauvre royaume endure,
Disans que la divinité
Doit avoir de vous soins et cure
Il hayt vostre saincte union
Remplie de rebellion.

28 Vos affaires vont au rebours,
Vos secours sont imaginaires,

Et si vous esperez tousjours
Avoir vos bazanez corsaires,
Qui de loing bien souvent font peur,
Mais vous cherchez vostre malheur.

29 Enfin ce ne sera qu'un van
Que de la promesse Espagnolle,
Et faudra que le Savoyan
Nous rende nostre Carmagnolle,
Ou nous luy ferons un bon tour,
S'il y faict gueres long sejour.

30 Voicy le Roy presques assis
Contre vos grez dessus son throsne,
Le sceptre es mains luy avez mis;
Il passera bientost le Rhosne
Pour vous faire passer les monts
Où sans cesse vous poursuyvrons.

31 Puis les François Dieu beniront
De les avoir tiré de peine,
Quand leurs ennemis s'enfuyront
Avec leur chef le duc du Mayne,
Qui au mal les a faict entrer
Dont ne les pourra depestrer.

32 Celuy qui composa ces vers,
C'est un François qui bien souspire
De voir par ces Ligueurs pervers
Ainsy ravager cest empire,
Et qui a juré sur sa foy
De faire service à son roy.

IV

CHANSON NOUVELLE

CONTRE LES LIGUEURS REBELLES A SA MAJESTÉ.

Sur le chant :

O qu'il est oublieux qui se fie en fortune, etc.

1590.

1 N'est-ce pas un grand malheur
De voir la pauvre France
Confuse en grand douleur,
En misère et souffrance,
A l'appétit de ceux
Qui, par trop envieux,
Désirent la couronne
Et sont cause des maux
Aussy des grands travaux
Qu'endure la Bourgogne !

2 Cil est en désarroy
Et plein d'outrecuidance,
Qu'entreprend sur son Roy
Et contre sa puissance.
Tous ces méchants Ligueurs
Sont mutins en leurs cœurs
Et félons de courage.
Ils vouloyent renier
Leur roy, juste héritier,
Hors de son héritage.

3 Ils ont beau amuser
La pauvre populace,
Ce n'est que l'abuser,
Ils sont pleins de fallace.
Ne fleschiront les cœurs
Des loyaux serviteurs,
Plustost mourront en trance
Que le royal fleuron
Du tige de Bourbon
Ne soit vray roy de France.

4 L'estranger, fournissant
Aux ligueurs de pécune,
Faisoit voir clairement
Sa meschante rancune
Contre ceux de Bourbon,
Veu qu'il ne treuve bon
Qu'un roy de ceste race
Regne sur les François,
Comme si un tel choix
Dépendoit de sa grâce.

5 L'Espagnol insolent
Et la race Italique,
Désirent grandement
Que nostre république
Soit sans aucun repos,
Afin que ses suppos
Peschassent en eau trouble.
Mais un jour on verra
Que le mal tournera
Sur les Ligueurs au double.

6 Et vous, nobles François,
Qui tournez vos visages,

Bon cœur à ceste fois
Chacun prenne courage
Pour soustenir le droict,
Afin qu'à chaque endroict
Vostre grandeur redonde,
Car qui le droict soustien
Se voit rempli de bien
Et d'honneur en ce monde.

7 Cesse donc ton dessein,
O François misérable,
Et monstre-toi humain
Envers ta mère aymable ;
Ne sois plus si léger
De te mettre en danger
Par ceste fausse Ligue :
Ce n'est rien que poison,
Rien plus que trahison,
Et des traistres la brigue.

8 Sus donc! noble François,
Menons resjouissance,
Crions tous d'une voix :
Vive le roy de France!
Qui, selon nos souhaits,
Nous donnera la paix
En dechassant le vice,
Et maugré le Ligueur
Remettra en vigueur
L'Église et la justice.

V

CHANSON NOUVELLE

CONTRE LES LIGUEURS, ESPAGNOLS

QUI NE VEULENT R GNOISTRE LE ROY.

Et se chante sur le chant :

Le dix-huit septembre dernièrement passé, etc.

1590.

1 François, que faisons-nous? sommes-nous endormis?
C'est à vous qu'on en veut, ce sont nos ennemis,
Dont nous devons avoir entière cognoissance,
Qu'on veut bouleverser la courone de France.

2 Dieu nous a bien monstré qu'il nous tendoit la main,
Quand il a appellé ce prince tant humain,
Nostre roy naturel, à la foy catholique ;
Il n'y a que le Ligueur qui le dit hérétique.

3 Le Ligueur Espagnol s'est fort scandalisé
Quant il a veu le roy s'estre catholisé ;
N'ayant plus de subjet pour luy faire la guerre,
Chacun d'eux s'est bandé pour occuper sa terre.

4 Maintenant, disent entr'eux qu'il faut premièrement
Estre absouz du passé, ne pouvant autrement
Estre oingt ny sacré qu'il n'ait fait pénitence,
Et qu'il ne peut avoir la couronne de France.

5 Ce roy doux et benin, sans se montrer divers,
A Rome a envoyé le prince de Nevers;
Il n'y fut pas receu si bien comme mérite
Un prince ambassadeur d'un roy d'un grand mérite.

6 Par là nous voyons bien que l'Espagnol ligueur,
Qu'à tor et sans raison il veut gagner le cœur
Du pontife romain, afin que point ne donne
Prompte absolution à ceste grand' couronne.

7 L'Espagnol voudroit bien la France gourmander,
Mais Dieu vous sçaura bien de ses traits nous garder
En assistant le roy et toute sa noblesse
Dont nous luy chanterons une hymne d'allégresse.

8 Je vous prie, François, monstrons-nous de bon cœur,
Obéyssons au roy pour le rendre vaincueur;
C'est un roy valeureux, haut, puissant et sublime,
De courage invaincu, d'une âme magnanime.

9 L'Espagnol nous transmet force doubles doublons
Pour mieux entretenir leur Ligue et union,
Pour faire assubjectir sous son obéissance
Ceux qui n'ont recongneu encor le roy de France.

10 Le gouverneur de Meaux a faict un brave traict,
Lorsque ces beaux doublons il leur a arresté,
En suivant son devoir il remet à son prince
La ville de Meaux et toute la province.

11 Cela doit estre exemple à chaque gouverneur
De suivre le party de nostre roy vainqueur,
Lequel maugré leurs dents est leur roy légitime,
Des autres surmontant le renom et l'estime.

12 Ces traistres Espagnols ont cherché tout moyen
De nous intimider par l'ost Italien,
Mais faire il ne le peut sans domage et esclandre,
Il luy faut des soldats pour le pays de Flandre.

13 O pauvre tiers-estat ! tu porte tout le bast,
Tu es tousjours follé au milieu des débats ;
Tousjours les assassins se trouve dans la terre
Manger ton revenu en te faisant la guerre.

14 Le pauvre paysant, mort de fain est troublé,
Et le goujat bélistre est de son bien saoulé.
Voilà les beaux esbats que rapporte la Ligue,
Le desgats du pays par la meschante brigue.

15 Pourquoy empesche-il que le Roy valeureux
Ne soit bien obéy ? Il faut en dépit d'eux
Qu'on le révère au Throsne estant bon catholique,
Selon le droict divin et nostre loy salique.

16 Quoy qu'on aye trasmé, quoy qu'on aye entrepris,
De l'oser massacrer il leur en est mal pris ;
Dieu l'a tousjours gardé par sa saincte puissance,
Il aura soing de luy par sa douce clémence.

17 Il nous faut espérer que Dieu nous gardera,
Et qu'enfin le Ligueur confus se trouvera ;
Car son intention se déborde en tout vice,
Hayssant tout bon ordre et la bonne police.

18 Qui a faict la chanson ? c'est un soldat françois
Qui a tousjours porté les armes pour ses roys.
Et ores encor' plus qu'il s'est fait catholique,
Vive la saincte foy romaine apostolique !

VI

COMPLAINTE

DU DECEZ DE LA LIGUE.

Sur le chant :

Veuille, Seigneur, par ta grâce, etc.

1590.

1 Venez, Ligueurs, je vous prie,
Venez tous me voir mourir,
Venez pour voir de ma vie
La fin et dernier soupir.
Las ! j'ai la France
Mise en souffrance
Par mon ambition ;
Mais à ceste heure
Faut que je meure
Par Henry de Bourbon.

2 J'ai troublé toute la France
Et aussi tout l'univers,
Je fournissois des finances
Afin de mettre à l'envers
Ceste couronne
De qui personne
Ne pouvoit hériter,
Que ce roy mesme,
Henry quatriesme,
On ne luy peut oster.

3 J'avois les forces d'Espagne,
Des Suisses et de Savoys,
J'ai esté en la campaigne
Bien souvent six contre trois;
Mais l'hardiesse
Et la prouesse
De ce roy généreux,
M'a mis en fuite
Par la poursuite
De son bras valeureux.

4 Toutes les villes de France
Se rendent à leur vray Roy;
J'en avois en ma puissance
Trois fois plus qu'il n'en avoit.
Mais Dieu qui est juste,
Voyant l'injure
Que faire luy voulois,
M'a mis en ruyne.
Adieu la Ligue,
Car mourir je m'en vois.

5 J'ai faict rougir les campaignes
Du sang des braves François,
J'ai faict ouyr aux montaignes
Les cris que souventes fois
Faisoyent les vefves,
Voyant la perte
De leurs maris occis,
Piller les villes,
Violer les filles;
Dieu a ouy leurs cris.

6 Je suis cause de la ruyne
Des villages et villageois;

Ils me doyvent bien maudire
Une infinité de fois.
Bref, en ce monde,
Je suis immonde,
Mon nom est odieux,
Jusques aux cendre
Il faut que j'entre
Dans l'enfer ténébreux.

7 Or adieu, monsieur du Mayne,
Qui de moy s'estoit armé
Pour avoir ce diadesme
Qu'il espéroit de porter.
Mais las ! mes forces
Sont toutes mortes,
Mes membres sont tous morts.
Il ne me reste
Sinon la teste
Qui s'esbranle jà fort.

8 Or adieu, le Roy d'Espaigne,
Qui doit estre mal content
D'avoir jetté en campaigne
Tant de soldats, tant d'argent,
Pensant s'estendre
Dedans la France ;
Mais il s'est bien trompé,
Et qu'il s'asseure
Pour chose seure
Qu'il luy faut desloger.

9 Adieu, tous les autres princes,
Qui m'ont voulu maintenir,
Afin d'avoir des prouvinces
Et de s'y faire obéir ;

Las ! vos affaires
Vont au contraire
Que vous ne pensez pas ;
Car vostre Ligue
S'en va perie,
Elle est près du trepas.

10 Le vray François me deschire,
Chacun me veut poignarder ;
Je me meurs, plus ne respire,
Mon tombeau faut préparer.
Caron s'appreste
En sa nacelle
Afin de me passer.
Tout l'enfer s'arme
Contre mon âme
Afin de l'enchaîner.

11 Mes chefs et mes capitaines,
Changez tous d'opinion,
Ne vous mettez plus en peine
De la Ligue et Union ;
Suivez l'exemple
De ceux qui se rendent
A leur roy naturel ;
Il est affable
Et en sa grâce
Il vous fera rentrer.

VII

CHANSON NOUVELLE

DU PRINTEMPS RETOURNÉ SUR LE TEMPS QUI COURT.

Et se chante sur le chant :

Quant ce beau printemps je voy, j'apperçoy, etc.

1590.

1 Quand ce dur printemps je voy,
Je cognois
Toute malheurté au monde;
Je ne voy que toute erreur
Et horreur
Courir ainsi que fait l'onde.

2 Plus il n'y a d'amitié
Ne pitié,
Plus n'y a de courtoisie,
Il n'y a plus de support
Ne confort,
Tout n'est plus que fascherie.

3 Nous voyons nostre prochain
Qui la faim
Endure quasi de rage
Sans luy donner verre d'eau,
Ne morceau;
C'est bien un lasche courage.

4 Nous voyons de grand amy
Ennemy,
Prest à se tuer l'un l'autre;
Nous voyons le plus cher
Déchasser
Son enfant pour prendre un autre.

5 Nous voyons l'enfant divers
Et pervers
Battre son père et sa mère.
Nous voyons un estranger
Nous manger,
C'est un cruel vitupère.

6 Nous voyons femmes parler,
Se mesler
D'une infinité d'affaires;
Et portant de grands cheveux
Fardineux
Pour à ce monde complaire.

7 Nous voyons les paysans
Indigens
Demandant partout leur vie,
Un bissac pour tout recol
Sur son col
D'une pauvreté demie.

8 Nous voyons tant de voleurs
Pleins d'horreurs,
Qui pillent, ruent et saccagent,
Ne craignant ny Dieu, ne roy,
D'un esmoy
Vomissent dix milles rages.

9 Nous voyons la belle fleur
De couleur
Se changer d'une avanture;
Nous voyons le beau jardin
Au matin
Se fanir de sa verdure.

10 Nous voyons le feuillu bois
Ceste fois
Anéantir son feuillage.
Nous voyons le rossignol
D'un chant mol
Déduire tout son ramage.

11 Mais trop loin le laid hiboux
Qui jaloux
Est de nostre jouyssance,
Il chante à haute voix
Dans les bois
Pour nous faire desplaisance.

12 Nous voyons les amoureux
Rigoureux
Laissant leurs gentes maistresses,
Au lieu d'estre gracieux
Et joyeux
Portent dix mille tristesse.

13 Nous voyons un jeune enfant
De six ans
Renier Dieu et sa mère,
Et faisant comparaison,
Sans raison,
D'un horreur par trop sévère.

14 Nous voyons les pauvres biens
Terriens
Diminuer d'heure en heure,
Et les gentils arbrisseaux
Verts et beaux
Qui par le pied soudain meurent.

15 Nous avons eu tant de maux
Et travaux,
Guerre, famine et peste,
Cruauté, horreur, esfroy
Et esmoy,
Qui nous rompt quasi la teste.

16 Qui est cause de ce mal
Dur, fatal ?
Noz peschez ords et terribles ;
Nous sommes comme brutaux
Animaux
A bien faire inutiles.

17 Nous ne tenons plus de foy,
Ny de loy,
Tant nous sommes gens ignares ;
Nous sommes esblouis des cieux
Gratieux
A tous nos péchez barbares.

18 Et changeons nostre vouloir
D'un espoir
Et aussi nostre coustume ;
Recognoissans nostre Dieu
En tous lieux,
Nous ostera d'amertume.

19 J'ai voulu par passe-temps
Ce printemps
Vous monstrer estre fragile,
Afin de vous corriger
Et changer
Sans estre plus inutile.

VIII

CHANSON NOUVELLE

SUR LA DÉSOLATION DE LA FRANCE.

Et se chante sur le chant :
Pauvre ville de Remolins.

1590.

1 Qui veut ouyr une chanson
Faicte des malheurs de la France ?
Et se chante d'un piteux son
Pour vous conter sa doléance.

2 Il y a desjà si longtemps
Que la guerre y est commencée,
Dont tant de millions de gens
Sont morts au tranchant de l'espée.

3 Tu te sers de ces estrangers
Qui sont de la maison de Guise,
Liguez avec d'autres meurtriers,
Tous contre Dieu et son Église.

4 Ce ne sont pas de Dieu les loix
D'avoir massacrer en France,
Nos peuples, nos princes, nos roys,
Maïs Dieu en fera la vengeance.

5 D'entre vous fut un jacopin
Qui fit mourir nostre bon prince ;
Jamais un peuple si mutin
Ne fut en aucune province.

6 Vous luy bailliastes le cousteau,
O gens remplis de meschantise!
Donc fit mettre sur le tombeau
Le roy qu'aimoit tant nostre Église.

7 En signe que vous désirez
De voir la France consumée,
En feu et sang vous vous plaisez
Portant le rouge pour livrée.

8 Chassez au loing ces estrangers,
Le duc de Guyse et du Maine,
Faictes leur prendre les cartiers
Devers le pays de Lorraine.

9 Hélas ! ne vous alliez pas
Avec ce tyran d'Espagne,
Car il ne prend point ses esbas
Si dans le sang il ne se baigne.

10 Ayant un fils beau et plaisant,
Contre luy print si grant malice,
Bien qu'il luy fut obéissant,
Il le feit mourir au supplice.

11 Dieu vous a de vos ennemis
Préservez dès vostre naissance,
Le septre vous avoit promis
De ce beau royaume de France.

12 Ce bon Dieu, il vous aime tant
Qu'il vous faict florir en la guerre,
Et ses faveurs abondamment
Vous accompagnent sur la terre.

13 Un million d'autres succez
Et des victoires remarquables
Vous a donné, sy y pensez;
Mais les humains sont variables.

14 Suyvez tousjours la loy de Dieu,
En ressentant vostre noblesse,
Obéissez à vostre roy
Et luy soyez tousjours fidelles.

15 Prions Dieu qu'une bonne paix
Nous veuille donner en la France
Et reformer à tout jamais
Le roy à son obéissance.

16 A nostre noble Henry de Bourbon,
Nostre roy et souverain sire,
Ce n'est rien de bien commencer
A celuy qui ne persévère.

17 Celuy qu'entreprint composer
Ceste chanson, je vous supplie,
Si n'est bien faicte, l'excuser,
Il n'entend rien à la poésie.

IX

CHANSON NOUVELLE

D'UN BON SOLDAT, VRAY ET NATUREL FRANÇOIS.

Et se chante sur le chant :

En quel boys plus sauvage, etc.

1590.

1 Depuis quinze ans que j'ai suivy la guerre
Et du dieu Mars les superbes estandars,
J'ai recherché les plus braves soldats
Et plus hardis qui soyent dessus la terre.

2 L'honneur françois m'a fait prendre les armes
Pour mon vray roy, mon honneur et ma foy ;
S'il s'en trouve un plus vigilant que moy
Pour cest effect à courir aux alarmes,

3 Si je n'y vay avec une asseurance,
Si je n'y vay d'un courage parfaict,
Si je n'y vay de bon cœur en effect,
N'ayez jamais de soldat souvenance.

4 La France a veu la fleur de mon jeune aage,
Et la vigueur de mon jeune printemps ;
Je suis François, et pour ce je prétens
Faire service au roy de bon courage.

5 Je ne suis point un tyran de Judée,
Je ne suis point soldat de l'union;
Je suis vassal de Henry de Bourbon,
Et pour luy seul je porte mon espée.

6 J'ay dans mon cœur la fleur de lys gravée,
J'ay dans mon cœur gravé le nom françois :
J'aimerois mieux mourir cent mille fois
Que de quitter le Roy, ny son armée.

7 Ce grand Néron, que du Mayne on appelle,
Qui veut venger de ses frères la mort,
Va l'Espagnol chercher pour son support,
Il attend vengeance éternelle.

8 Lyon, tu es pour certain bien heureuse
D'avoir reprins le party de ton roy
Et vaillamment déchassé loin de toy
Ceste union et Ligue malheureuse.

9 Bastards françois, tyrans pleins de furie,
Recognoissez vostre roy maintenant.
Ouvrez les yeux, vous verrez clairement
Que Dieu luy veut conserver sa patrie.

10 Sus donc, François, prenons trestous les armes,
Et nostre roy suivons aux fiers combats,
Pour ces Ligueurs espagnols mettre à bas,
Suyvons-le donc aux assauts et alarmes.

11 Que l'Espagnol et le Ligueur damnable
Sentent l'effroy des redoubtez François,
Et que vaincus ils soient à ceste fois
Et dechassez comme peste exécrable.

12 Pour faire fin, crions trestous sans cesse
Vive le roy ! ce valeureux Bourbon,
Ce grand roy, prince de grand renom
Et luy chantons un hymne d'allégresse.

X

CHANSON NOUVELLE

DU SIÉGE DE LA VILLE DE DREUX.

Et se chante sur le chant :
Las ! que dit-on en France, etc.

1590.

1 Las ! que dict on en France
Des bons soldats de Dreux
Qui par grande prudence
Et d'un cœur vertueux,
Qui par grand hardiesse
Ont soutenu sans cesse,
Durant bien quinze jours,
Le camp du Borbonesse
Et de tous ses complices,
Nous canonans tousjours ?

2 Cinq cents coups et quatorze
De son double canon
Lascher furent à grand force
Tout contre le donjon ;

Dont eux voyant la bresche
Suffisante et parfaicte :
A l'assaut faut aller,
Mais de grand hardiesse
Aussi de grand rudesse
On leur fait renverser.

3 Icelle gent maudite
Estoient presqu'enragez,
Voyant par grand furie
Estre ainsy repousez.
Lors d'ennui et graud rage
Vindrent à l'escalade
Pensant nous attraper,
Mais nous d'un grand courage
Et non point d'un cœur lache,
On les fait reculer.

4 Les dames de la ville
D'un courage fort bon,
Alors sur les murailles
Troussant leurs cotillons,
Portant des confitures
Et aussi nourritures
Pour ces braves soldats,
Jettant feux d'artifices
Contre ces hérétiques
Par dessus les rempars.

5 Ce Biarnois inique
Enrengeant de grand deuil,
Voyant les compagnies
Amoindrir de moitié,
De rechef ils nous firent
Assaut fort et terrible

Et escalade aussi ;
Du costé de la ville
D'une grande furie
Nous vindrent assaillir.

6 Lors nos gens voyant estre
Rudement assaillis,
Crièrent tost l'alarme
N'estant point endormis.
Monsieur de la Vierte
Va de grande vittesse
Prendre la pique en main,
Et nos soldats habiles
Repoussant par grand ire
Ces meschans inhumains.

7 Seize cens sur la place
Furent mis à l'envers ;
Voila comme on terrace
L'hérétique pervers ;
Car Dieu par sa clémence
Aussi par sa puissance
A eu pitié de nous,
Chassant ceste canaille
Bien loing des murailles
Les renversant tretous.

8 Monseigneur de Flandre,
Comme un bon gouverneur,
Lorsqu'on crioit l'alarme
Faisoit prière à Dieu
Qu'il préserve sa ville
Qui est belle et gentille.
Soutenant son party
Contre ces hérétiques

Lesquels de grande envie
Luy veulent faire ennuy.

9 Nuit et jour faisoit ronde
Ce brave coronal
De monseigneur de Joge
A l'entour du rempart;
Et monsieur de la Vierte
Qui par grande hardiesse
Se marchoit bravement,
Faisant tousjours bravade
Et aussi à la garde
A ces loups très meschans.

10 Alors d'un grand courage,
Tant les petits que grands,
Tost la bresche remparent
Plus fort qu'auparavant;
Dont la voyant refaicte
Et aussi bien parfaicte
Rebraquent leurs canons
Du côté de la ville,
Pensant par grand furie
Que nous espouventerions.

11 Le jour qu'ils canonèrent
Que l'assaut fut donné
Le grand Dieu des victoires
Nous a bien eprouvez,
Un excellant miracle,
En faisant une bale
Dessus il s'apparut
Un crucifix sans falace,
Et un pigeon blanchatre
Qui là vola tousjours.

12 Prions Dieu par sa grace
De péril nous garder,
Prions donc sans cœur lache
Aussi nous preserver ;
Et que les hérétiques
Aussi les politiques
Soient renversez par bas,
Priant Dieu que nos princes
Deffenseurs des provinces
Les mettent morts par tas.

XI

CHANSON NOUVELLE

DU RENCONTRE DE L'ARMÉE DU ROY AVEC CELLE DU DUC DU MAYENNE.

Sur le chant :
Pontoise, afin que l'advenir, etc.

1590.

1 Le troisiesme jour de mars
Se sont trouvez par hazards
Le roy et le duc du Mayne
Dans une campagne pleine.

2 Pour dire la vérité,
Monsieur du Mayne a faict assez ;
Mais ceux du roy de Navarre
Les ont renversé par terre.

3 Se voyant les ennemis
En bataille se sont mis :
Pour ce jour là d'une gloire
Perpetuer la mémoire.

4 Mais Dieu, qui est favory
A ce puissant roy Henry,
A bien voulu la ruyne
De ceste Ligue mutine.

5 Quand par ses faits glorieux
A rendu victorieux
Ce preux Henry debonaire
Roy de France et de Navare.

6 Le Roy vint fort en bon point,
L'espée royale au poing,
Fraper d'une grand' furie
Dessus la cavallerie.

7 Et monsieur de Montpensier
Qui s'en vint d'un cœur bien fier
Frapper d'un brave courage
Dessus ces Ligueurs volages.

8 Et le mareschal d'Aumont,
Le sieur Givry et Byron,
Et la noblesse de France,
Leur ont passé sur la panse.

9 Lors le comte d'Aiguemont,
Escrioit à ces Vallons :
Pour Dieu, sauvez ma cornette,
Qu'elle ne soit point desfaitte.

10 Se voyant bas estendu :
Las, dict-il, je suis perdu,
Voila la fin de ma guerre,
Vray Dieu, le pauvre salaire !

11 Les Suysses et Lansquenets,
Comme aussy les Albanois,
Crioyent les genoux en terre :
Vive le roy de Navarre !

12 Les François Ligueurs vaincus,
Vers ce bon roy sont venus
Demander misericorde ;
Ce grand roy la leur accorde.

13 Quant à ces Ligueurs mutins,
Larrons, meurtriers, inhumains :
Le Seigneur par sa puissance.
Les a mis en grand souffrance.

14 Nostre Roy très debonnaire,
Voyant ses haineux par terre,
Alors il fit sa prière
Que Dieu ne mit en arrière.

15 Prions donc Dieu à recoy
Qu'il fasse florir le roy,
Afin que bien nous regisse
Et la paix sous luy florisse.

16 Près de Dreux cela fut faict,
Les Ligueurs furent defaicts :
Pres de Dreux celle journée,
La bataille fut livrée.

XII

CANTIQUE

FAICT EN L'HONNEUR DE DIEU

PAR HENRY DE BOURBON,

QUATRIESMÉ DE CE NOM,

TRÈS CHRESTIEN ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE,

APRÈS LA BATAILLE OBTENUE SUR LES LIGUEURS

EN LA PLAINE L'YVRY,

LE 14 MARS 1591 (*vieux style*).

Sur le chant :

Hélas! que sert-il d'aimer si on ne m'aime, etc.

1590.

1 Puisqu'il te plaist, Seigneur, d'une heureuse poursuite
Espandre, libéral, sur moy ton serviteur
Un monde de bienfaicts, et qu'ores en ma faveur
Tu as mis justement mes ennemis en fuite;

2 Je ne veux me cacher sous un ingrat silence,
Ou trop fier m'eslever en ma foible vertu;
Je veux dire que toy, ce jour as combatu,
Et rompu des meschans la superbe arrogance.

3 Je chante ton honneur sous l'effect de mes armes,
A ta juste grandeur je rapporte le tout :
Car du commencement, du milieu jusqu'au bout,
Toy seul m'a garanti au plus fort des alarmes.

4 L'ennemy forceneur appuyé sur son nombre
Se promettoit le gain du combat furieux ;
Enflé de trop d'orgueuil, pensoit victorieux
Mettre dessus mon chef un si mortel encombre.

5 Rien que sang ne que meurtre en son camp ne résonne
Là l'Espagnol cruel et l'avare Germain,
L'Italien, le Suisse, et le lâche Lorrain,
Se vantoyent, insensez, de perdre ma couronne.

6 Du plus haut de ton ciel regardant en la terre,
Mesprisant leur audace et de graves sourcis,
Desdaignant ces mutains, soudain tu les a mis
Au plus sanglant malheur que sçeut porter la guerre.

7 Comme l'ours qui descend du haut de la montaigne
Estonne furieux le troupeau qui s'enfuit,
Ceste armée par toi estonnée produit
Le semblable soudain en quittant la campagne.

8 J'ai vu l'estonement, et ma troupe esbranlée
A demy l'a senty; mais alors, tout certain
De ton secours, Seigneur, j'ai suivi mon dessein
Et marchay courageux encore en la meslée.

9 La victoire esbranloit douteuse et incertaine;
Certaine toutes fois elle tourne vers moy,
Mes gens reprennent cœur et secourent leur roy,
Renversant, foudroyant ceste troupe inhumaine.

10 L'heure à demy encor ne s'estoit avancée
Qu'avancé je me vis au dessus des meschans,
Et mesprisant l'effort de leurs glaives tranchans
Je veis en ma fureur leur fureur renversée

11 Du coursier généreux la carrière plus viste
Tardive se trouvoit à tous ses gens fuyards
Courans espouvantez, rompus de toutes parts :
J'ay la terre rougie en leur honteuse fuite.

12 Le jour cessé plutost que la chasse ne cesse,
Tout ce camp désolé ne se peut asseurez
Et à peine la nuict les laisse respirer :
Car les miens courageux les poursuivoyent sans cesse.

13 Là j'ay foulé l'orgueuil de l'Espagne trop fière,
Et au prix de son sang j'ay gravé, valeureux,
Du trenchant coutelas sur son soldat paoureux
De fuite et lascheté la lasche vitupère.

14 L'Italie a sa part à ce honteux diffame,
Le Vallon, le Lorrain y a perdu l'honneur,
Le desloyal François y reçoit la terreur,
En tremblant estonné ma douceur il reclame.

15 Mille et mille sont morts ; et en ceste poursuite
J'ay veu les grands effects de ton saint jugement,
Qui tarde quelquefois, mais plus violement
Les meschans en ruine enfin il précipite.

16 C'est toy, Seigneur, qui a parachevé cest œuvre ;
Cest œuvre tout entier, ô mon Dieu ! tu l'a faict,
Tu t'es servy de moy pour le rendre parfaict
Et sur moy en cela ta bonté se descouvre.

17 Humble, recoignoissant tes bontés paternelles,
Je loue ta grandeur de tout ce qu'est en moy;
Et puisque je n'ay rien que je n'aie de toy,
A toy rendre je dois ces graces solennelles.

18 Seigneur, tu m'as donné la volonté très bonne
De ne rester ingrat; donne moy les effects,
Car je veux tesmoigner les biens que tu m'as faicts
Et faire que ton nom en ma France raisonne.

19 Ny le sceptre royal ny la grande mondaine
De divers courtisans, ny mes propres desseins,
N'empescheront jamais qu'au milieu de tes saincts
Je ne chante tousjours ta bonté souveraine.

20 Je feray que ton nom très sainct et admirable
En ma France sera sainctement honoré,
Afin qu'estant de moy et des miens adoré,
De plus en plus, Seigneur, tu nous sois favorable.

XIII

DE LA MIRACULEUSE DÉLIVRANCE

DU DUC DE GUISE,

FILS DU BALAFRÉ.

1591.

1 Ce fut le jour d'un jeudy,
Environ sur les midy,
Que le vaillant duc de Guise
S'est sauvé par bonne guise.

2 A ses gardes il a dit :
Lequel de vous s'enhardit
De sauter à l'escalade
Contre moy qui suis malade?

3 Et à cloche-pied montant,
Ne cesser jusque attant
Que soyons à ma demeure
Je luy donne une monture.

4 Lors un de ses gens a dit :
Je n'y fais point contredit;
Jurez moi donc sans finesse
Que vous me tiendrez promesse.

5 Et lors il luy a promis;
Puis à monter se sont mis,
Mais n'a peu sa faible garde
Le suyvre à ceste escalade.

6 Sur quoy sa porte fermant,
Il luy fait un serment
Qu'il n'auroit pas sa monture
Puisqu'il perdoit la gageure.

7 Lors il va droit au carneau,
Estant pourveu d'un cordeau
Duquel en bas il devalle,
Sans faire aucune intervalle.

8 Mais manquant la corde assez
Il sauta dans les fossez,
Haut de deux toises et demie
Malgrez ses gardes hardies.

9 Lors estant à bas en paix,
Il demande a son laquais
S'il n'avoit arme qui vaille,
Mais un poignard il lui baille.

10 Et puis estant remontez
Des fossez, quoy que hourdez,
Ils advisèrent un homme
Sur une jument de somme.

11 Parquoy ils l'ont adverty :
Rends nous ceste jument cy,
Autrement sera ta vie
Par ce poignard cy ravie.

12 Lors sans être pourchassez
La rivière ils ont passez,
Ne trouvant homme ny femme
Qui leur feist aucun diffame,

13 Hormis deux femmes du lieu,
Dont l'une est servante à Dieu,
L'autre au diable et maheutresse
S'accusant comme traitresse.

14 Disant à tous les bourgeois :
Or ay-je veu ceste fois
Sauver, sans point de faintise,
Votre prisonnier de Guise.

15 Lors il est sorti de Tours
Bien cent chevaux aux fauxbourgs,
Qui de tous cotez cherchèrent
Celuy là qu'ils n'attrapèrent.

16 Car en le voyant de loing
Ils crioient à leurs besoins
Qu'ils s'arrestat sans mesgarde
Pour obéir à sa garde.

17 Mais d'aussi loing il respond
A celuy qui le semond :
Tu ne m'auras à ta guise
Car quatre chevaux j'advise.

18 Puis après en les trouvant
Monta sur un cheval blanc,
Et un autre qu'ils donnèrent
A celuy qu'ils emmenèrent.

19 Et pour ce les poursuyvans
S'en retournèrent resuans,
Cognoissans bien que leur peine
Eust pour eux esté trop veine.

20 Monsieur de Guyse dailleurs
Vint avec ses chevaucheurs
Joindre monsieur de la Chastre
Jusques dans Bourges s'esbattre.

21 Et ceux de Bourges joyeux
Se sont mis à faire feux
Deça et par les rues,
Et grace à Dieu ont rendu.

22 Les habitans de Paris
Aussi grande joye ont pris,
Oyans si bonne nouvelle
Que de long-temps n'eurent telle.

23 Le Te Deum ont chanté
Duquel ne s'est apsenté
Le peuple, ains en abondance
Y a fait belle assistance.

24 Et les Espagnols aussi
Ayant ouy tout cecy,
S'esgayent par braverie
A coups d'escoppeterie.

25 Le Bearnois estourdy
S'en est si fort estourdy
Qu'à peu près vaincu de rage
Il n'ait perdu le courage.

26 Comme donc monta aux cieux
Le corps sainct et glorieux
De la Vierge nostre Dame
Accompagné de son ame;

27 Ce jour mesme aussi montant
Et gayement s'esbattant,
Dieu sauva monsieur de Guyse
Et le remit en franchise.

XIV

CHANSON NOUVELLE

DES FARRIGNEZ.

1591.

1 Ce fut Dimanche au matin
Que ce coqu roy genain
Nous a voulu par bravade
Surprendre par escalade.

2 Accompaigné il estoit
De Nevers fort mal adroit,
Qui avoit joint son armée
Pour dans Paris faire entrée.

3 De Sourdy cy est paru
Qui d'un sac estoit vestu,
En conduisant la farine
Dont il faisoit bonne mine.

4 De la Nouë suivoit pas à pas
Pour frapper du coutelas,
Pour revanger la journée
Qui eut la cuisse cassée.

5 D'O avecques d'Espernon
Habillez en vigneron,
Sur le dos portant la hotte,
S'approchèrent de la porte,

6 Ils commencèrent à parler
Et les gardes appeler,
Disant : Ouvrez-nous la porte,
Sont des vivres qu'on apporte.

7 Lors responce on leur a faict :
Vous n'avez garde du fait.
Retirez vous, je vous prie,
D'attendre à vous c'est folie.

8 Sy sont vivres que avez,
De vers la rivière allez,
Vous y trouverez les gardes
Qui vous serreront vos hardes.

9 A bien ouï vostre voix,
Vous n'estes pas villageois.
Sus, enfans, prenez vos armes
Et que l'on sonne l'alarme.

10 Lors se voyant descouvert
Et leurs desseins à l'envers,
Las ! ilz crient et renient
L'auteur de leur entreprise.

11 Ils regardent les rempars
Bien bordez de toutes pars
D'hommes armez prest à bien faire
Pour pousser leurs adversaires.

12 Monsieur de Blin curateur,
De nostre bien désireux,
Fait dire de rue en rue
Que les chênes soient tendüe.

13 Lors le prévost des marchands,
Armez avecques ses gens,
Va partout faisant la ronde,
Donnant courage au monde ;

14 Les quatre échevins aussi
Avec un pareil soucy,
Regardant parmy les rues
Sy les traistres se remuent.

15 C'estoit chose belle à voir
Que chasqu'un faisoit devoir
Pour soubstenir la furie
De la trouppe ennemy.

16 Ceux de dessus les rempars
Préparoient de toute pars :
C'estoient pailles allumez
Dans les fossés et tranchez.

17 Le Biarnois très marry
D'avoir à son coup failly,
Frustré de son entreprise,
Tout honteux il se retire.

18 Les bourgeois bien esveillez,
A leurs deffences amenez,
Bransient piequea et hallebardes,
D'autres tirent arquebuzades.

19 Celui qui fit la chanson,
Ce fut un bon compaignon
Commandant sur la rivière
En la troupe marinière.

20 Celuy qui la chanson list
Advisez de Dieu la fist,
Luy rendant grâce et louange
De sa divine puissance.

XV

COMPLAINTE

DES PAUVRES CATHOLIQUES DE LA FRANCE,

ET PRINCIPALEMENT DE PARIS,

SUR LES CRUAULTÉS ET RANÇONS QU'ON LEUR A FAIT ÉPROUVER, etc.

1591.

PARIS.

1 Mon Dieu, où est le temps
Que l'on vivoit en France?
L'honneur et le printemps
Vivions par ordonnance.
Nous avions roy en France,
Supports de chrestienneté
Par leur bonne ordonnance
Maintenoit vérité.

2 Où est aussi le temps,
La foy et l'asseurance
Et aussi le bon temps
Qu'on avoit en la France?

On vivoit d'asseurance
En toute seureté.
Mais tout va au contraire,
N'y a que pauvreté.

3 Force n'est plus que vol
Et toute pillerie,
Puis chacun fait son flot,
Bref, n'est que volerie.
La rançon est en règne
Et partout les quartiers,
Et mettent en espargne
Noz biens et noz deniers.

LES PAYSANS.

4 Je parleray du camp
Et des cruautez grandes
Des Huguenots mechans
Qui vont avec leurs bandes.
Ils viennent dans nos granges,
Aussi dans nos maisons,
En prenant, chose estrange,
Cheveaux, bœufs et moutons.

5 Encor n'estant content
D'avoir noz biens et bestes,
Nous lie et nous mettant,
Nous bandent yeux et testes,
Nous battent et nous moleste,
Jurant et blasphemant :
Faut que rançon tu paye
Cent escus tout comptant.

6 Si nous ne payons rançon,
De grands coups nous moleste,

Nous mettant en prison,
Nous lient comme beste,
Jurant et reniant :
Si ta rançon ne paye
Te turay tout comptant.

7 Je vous laisse à penser
Quelle douleur amère,
Perdre sans offenser
Noz biens, aussi nos terres ;
Encore davantage,
Ils brulent nos maisons,
Ces Hugues plein de rage,
Ces voleurs et larrons.

PARIS.

8 Mon Dieu, ayez pitié
De vostre pauvre France,
Vous priant d'amitié
Pardonner les offenses
Au peuple sans doubtance,
Qui est du tout ruiné,
Vous priant d'espérance
Nous vouloir pardonner.

9 Ne permettez aussi
Que tous ces hérétiques,
Qui sont hommes transis,
Suppots des politiques,
Veulent par l'hérésie
Abolir nostre loy,
Faisant par tyrannie
Mourir gens de foy.

10 L'exemple et le fait
En est bien d'apparence,
Le monstrant par effet
Au royaulme de France,
En la ville nostable,
Grand cité de Paris.
Ils ont fait exécrable
Mourir homme de pris.

11 Est-ce par cruautez
D'affamer ceste ville?
Est-ce par cruaultez
De prendre aussi les vivres?
Et puis par leur grand ire
Faisoit coutelacer
Ceux qui les apportoit;
Ils estoient massacrez.

12 Las! ils ont fait mourir,
Dans Paris, noble ville,
Et de faim fait languir
Hommes, femmes et filles,
Encor plus de dix mille,
Sans les pauvres enfans
Qui mourroient aux mamelles
De mères languissants.

XVI

CHANSON

DE LA LIGUE.

1593.

1 Si pour vivre heureux et content
Il faut renoncer à la Ligue,
S'il faut estre aussi inconstant
En la foy que le politique ;
Sus, sus, faite-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

2 S'il faut enfin faire la paix
Avec les frelus et maheutres,
Et s'il faut estre desormais
Entre Dieu et le diables neutre,
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

3 Si pour roy il faut recevoir
Un prince qui est hérétique
Et fait la guerre à son pouvoir
Contre l'église catholique,
Sus, sus, faictes-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

4 S'il faut que la noblesse soit
Du party de la tyrannie,

Quand même le tyran voudroit
Planter en France l'hérésie,
Sus, sus, faictes-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

5 S'il faut voir en France prescher
Partout de Calvin l'hérésie,
Et s'il faut veoir aux pieds fouler
Le Saint-Sacrement de l'hostie,
Sus, sus, faictes-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

6 S'il faut que les prédicateurs
Catholiques quittent la chaire,
N'osans plus reprendre les mœurs
Ny faire aux ministres la guerre,
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

7 S'il faut souffrir de profaner
Les bénéfices de l'église,
Les vendre, acheter et troquer,
Comme si c'estoit marchandise,
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

8 S'il faut veoir les gens mariez
Tenir les plus beaux bénéfices,
Et aux putains estre donnez
Pour le loyer de leurs services,
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

S'il faut acheter cherement
De la justice les offices,

Et vivre après cela du vent
Ou bien de présens et d'espices,
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

10 S'il faut qu'en justice faveur,
Plus que le droict ait de puissance,
Que le meurtrier traitre et voleur
Ne soit puny de son offence,
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

11 S'il faut que la corruption
De tous estatz on continue,
Et des abuz l'invention
Soit tousjours en France receue,
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

12 S'il faut que la réunion
Que demandent les Politiques
Soit mise à exécution,
Adieu, c'est faict des Catholiques.
Sus, sus, faites-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

13 Lorsque les Catholiques françois
Seront par le roy de Navarre
Traictez comme sont les Anglois
Par la Jezabel d'Angleterre,
Sus, sus, faictes-moy donc mourir,
Il n'est que de mourir martyr.

14 Mais si, comme Henry de Valois,
Tyran cruel et sanguinaire,

Aussi le tyran navarrois
Reçoit des tyrans le salaire,
Je veux alors me rejouir
De veoir la Ligue refleurir.

XVII

CHANSON NOUVELLE

SUR LA RÉDUCTION DE LA VILLE DE MASCON

A SA MAJESTÉ.

Et se chante sur un chant nouveau.

1593.

1 Voici le jour bien heureux
Et la journée saincte
Qu'il nous faut estre joyeux,
Car d'un cœur sans feinte
Nous crierons d'une grande allégresse :
Vive le roy et toute la noblesse.

2 Tous habitans de Mascon,
Rendons à Dieu louange,
Et nos voisins appelons
Pour sortir de la fange ;
Et pour crier d'une grande allégresse :
Vive le roy et toute la noblesse.

3 C'est le roy le plus humain
Qui fut jamais au monde,
Dieu luy a tendu la main ;
En luy tout bien abonde,
Et si n'a pas son pareil en vaillance :
Vive le roy de Navarre et de France.

4 Mettons-nous tous à genoux
Avec les mains jointes,
Prions le grand Dieu de tous
Qui par ses graces saintes
Fasse régner nostre bon roy de France,
Pour nous tirer hors de toute souffrance.

5 Qu'il chasse ses ennemis
Si loing de nostre France,
Qu'ils soyent à jamais bannis
Et chastiez à outrance,
Et que la paix nous demeure pour arre :
Vive le roy de France et de Navarre.

6 Prestons-luy tous serment
De vraye obéissance ;
Gardons-le infailliblement
A nostre roy de France,
A celle fin de n'avoir plus la guerre :
Vive le roy et par mer et par terre.

7 Remercions le gouverneur
De nature gentille,
Lequel a avecque honneur
Tenu en paix la ville,
Il ostera de discorde la barre :
Vive le roy de France et de Navarre.

8 O le sainct Dimanche heureux
Du mois de may quinziesme
Que le roy tant généreux,
Du nom d'Henry quatriesme,
Des Masconnois est recogneu vray prince :
Vive le roy et toute sa province.

9 Si quelqu'un est endurcy
Par l'Espagnole race,
S'il demande au roy mercy,
Le roy luy fera grace :
Sus donc, François, chantez en allégresse,
Vive le roy et toute sa noblesse.

10 Vive donc ce grand Bourbon,
Restaurateur de la France,
Vive aussi son grand renom.
O Dieu, par ta clémence,
Fais-le longuement régner en ce monde,
Puisqu'en luy seul toute vertu abonde.

XVIII

CHANSON NOUVELLE

SUR LA RÉDUCTION

DES VILLES DE PARIS, ORLÉANS, ROUEN ET LYON,

A L'OBÉISSANCE DU ROY.

Sur le chant :

A Mont-Brison forte maison, etc.

1594.

1 Orléans, Paris et Rouen,
Qui sont rendus maintenant,
En voyant Lyon la jolie
Qui a recogneu son roy,
Comme prince de sa patrie ;

2 Lyon, prochain du Savoyart,
A bien monstré qu'il est soldat,
L'une des clefs de France,
Et vous a monstré le chemin
Pour vous oster ors de souffrance

3 Espagnol, Anglois et Lombard,
Napolitain et Savoyard,
Vous n'aurez plus licence
De gouverner ce bon pays,
Qui appartient au roy de France

4 Vous tremblerez dessous le Lys,
La fleur blanche de si grand pris,
Vous nous rendrez par force
Ce que nous vous avons presté,
En despit de toutes vos forces.

5 France vous a favorisez,
Vous vous en teniez trop prisez
Et n'avez sceu cognoistre
L'honneur qui vous en procedoit;
L'on vous recognoit pour des traistres.

6 Rendez les villes et chasteaux
Où vous avez tant fait de maux;
Car si nous y entrons de furie,
Nous vous ferons par grand effort
A tous soudain perdre la vie.

7 Rendez au d'Urfé Mont-brison,
Pippet, Toissay à ce Lyon,
Et fuyez de Servière,
Qui est source de vos malheurs
Que vous suyviez naguière.

8 Allez-vous-en à vos maisons
Avecques vos petits mignons
De quoy vous faisiez compte,
Mesprisant les braves seigneurs,
Les marquis, barons et les comtes.

9 Il vous sera expédient
De rechercher diligement
Vos maisons et patrie,
Nous n'aurons que faire de vous;
Or, vive France la jolie.

10 Celuy qui a faict la chanson,
Un capitaine de Lyon,
Menant joyeuse vie
Dans le chasteau de Vernayson,
N'engendrant point mélancolie.

XIX

CHANSON NOUVELLE

SUR LES CONQUESTES DU ROY.

Sur le chant de La Rochelle.

1594.

Vive le roy de France
Qui nous est en ce lieu
Donné par sa puissance
Et la grâce de Dieu.

1 Quand ces pervers Lorrains,
Pleins d'ire et de vengeance,
Eurent souillé leurs mains
Au noble sang de France,
Dieu leur fit resistance
En nous donnant un roy
Plein d'honneur et de vaillance,
De justice et de foy.

Vive le roy, etc.

2 Ils pensoyent avoir fait
D'avoir tué leur maistre,
Mais leur propre forfaict
Leur a fait recognoistre
Que Dieu a fait renaistre
Un quatriesme Henry,
Heureux, vaillant, adextre,
Et aux armes nourry.

Vive le roy, etc.

3 Ce meurtre ainsi commis,
Ce rebelle du Mayne,
En campagne s'est mis
Et avec luy y mayne
Une armée Lorraine
D'Espagnols ennemys,
De l'église romaine
En couvrant l'ennemy.

Vive le roy, etc.

4 Il eust en moins de rien
Une grand troupe d'hommes,
Vallons, Italiens,
Mais peu de gentilshommes
S'ils furent en somme
Combattus bravement,
En attendant de Rome
Un excommuniement.

Vive le roy, etc.

5 Le roy les repoussa
Hors toutes ses tranchées,
Leurs Lansquenets chassez
A force coups d'espées,
Les ayant occupez.
Faignant de ce vouloir
Leurs enseignes laissées
Rendre sur son pouvoir.

Vive le roy, etc.

6 Le Roy fut le vainqueur,
Brisant cette canaille ;
D'hardiesse et de cœur
Il gagna la bataille

Que d'estoc et de taille
Leur camp leur fit quitter;
Toute ceste marmaille
Ne luy peut résister.

Vive le roy, etc.

7 Sitost que son secours
Fut venu d'Angleterre,
Ce fut tout leur recours
Qu'à s'enfuyr grand erre
Pour passer la rivière
Tirant devers Paris,
Ils tournoyent le derrière,
Honteux mal aguerris.

Vive le roy, etc.

8 Le Roy ne perdit temps
Ains les suyvans sans cesse,
Arriva à l'instant
Près de leur forteresse;
Brief, si fort il les presse
Qu'il gaigna leurs fauxbourgs,
Quittant de hardiesse
Rues et carrefours.

Vive le roy, etc.

9 Il s'esjouira trois jours
Avec toute l'armée,
Mais durant tels sejours
Ceste ville opprimée
Est de douleur pasmée;
Enfin manda querir
Ceste rare milice
Qui le vint secourir.

Vive le roy, etc,

10 Le Roy les attendit
Quatre lieux dans la plaine,
A un trompette il dit :
Dites au duc du Mayne
Présentement qu'il vienne,
Qu'icy je l'attendray
Pourveu qu'a luy ne tienne
Que je le combattray.

Vive le roy, etc.

11 Le roy voyant que point
Il ne faisoit sortie,
Son armée divisoit
Et mande une partie
Garder la Picardie,
Sa Majesté tira
De la reste suivie
Linas, près de là.

Vive le roy, etc.

12 Le lendemain, il print
Estampes, longuevilles,
Sans sejourner il vint
Tout soudain à Joinville,
Qu'il print estant utile
Pour mieux boucher Orléans,
De la beauté fertile
Venant bleds de léans.

Vive le roy, etc.

13 A Vendaume il s'en vint,
Sa terre paternelle,
Quant il luy ressouvint
Qu'elle luy estoit rebelle,

Il envoya vers elle
Sommer le gouverneur.
S'il luy seroit fidelle
Luy faisant trop d'honneur.

Vive le roy, etc.

XX

CHANSON NOUVELLE

SUR LA PRINSE DES ARMES

ET TRAHISONS DESCOUVERTES

EN LA VILLE DE LYON.

Et se chante sur le chant :
O peuple de Coindrieu, n'es-tu pas bien heureux, etc.

1594.

1 Le dix-huict septembre dernièrement passé,
Dans Lyon, bonne ville, se sont barricadé
Contre ces Savoyars qui ne sont que canailles,
Et maudits Espaguols qui ne valent pas mailles.

2 La noblesse françoise a mandé à Lyon
Qu'on se donnast de garde d'une grand trahison,
Que ce traistre Nemours faisoit sur nostre ville
Pour puis nous saccager et nous mettre en ruine.

3 Les Messieurs de la ville se sont tous assemblez
Dans la maison de ville où ils ont accordé
Que de ce Savoyard n'en falloit tenir compte,
Le falloit laisser là pour luy monstrer son honte.

4 O prince savoyard, tu estois trop heureux
D'avoir en gouvernance un peuple si piteux;
Tu estois trop heureux d'avoir en gouvernance
Un peuple si bening, le plus doux de la France.

5 Il fait venir ses troupes autour de Lyon,
Des maudicts Espagnols, Bourguignons et Gascons,
C'estoit pour nous ruiner et saccager en somme,
Mais nous avons monstré que vrais François nous sommes.

6 Et celuy que l'on nomme vicomte de Chamois,
Gouverneur de Toissey, fort bien s'acheminoit,
Pensant avoir l'honneur de ceste entreprinse;
Mais il demeura court aussi bien que son prince.

7 Et ce brave Marquis, qu'on dit de Fortuna,
Qui se mit à pleurer lorsque l'on l'emmena
Chez monsieur de Lyon pour entendre l'affaire
Touchant la trahison qui luy fut fort contraire.

8 Il commença dès lors à bien se souvenir
Des meurtres et larcins qu'en France il a commis,
Et, se désespérant, un poignard il demande,
Afin de se tuer avant que l'on le pende.

9 Ce gascon Montespan, avecques d'Arbigny,
Estoyent desjà tout prests, pensant de s'enrichir,
Mais on leur a monstré qu'on ne les craignoit guères,
Leur ayant faict sentir qu'ils sont trop téméraires.

0 Ce monsieur Du Chelas, apostat renié,
Avecques beau regard il les falloit nié
Et leur faire sentir le mal qu'ils vouloient faire;
Mais on n'en a rien faict, n'estant point sanguinaire.

11 Donat sçait bien comment tout l'affaire passoit
Avec La Bretonnière, qui partout escrivoit
A ces braves voleurs qu'ils vinssent en diligence
S'aider à saccager une des clefs de France.

12 Et ce machiaveliste sorcier de Ferrarois,
Qui vouloit mettre en ruine les pauvres Lyonois
Par ces maudits conseils qu'il donnoit à son prince,
Le pensant faire roy de toute la province.

13 Qu'en veut-on faire là qu'on ne le fait mourir,
Aussi bien en ce monde il ne fait que languir,
Estant estroupiat des gouttes qui le mange,
Qui luy puisse tenir et luy vingne le cancre.

14 Le Marquis de Violence est party de Rion
Avecques cent chevaux pour venir à Lyon;
C'estoit pour violer les femmes et les filles,
Piller et saccager et nous mettre en ruine.

15 O Marquis, ce n'est pas nous rendre le guerdon
Des biens que t'avons faict, estant devant Lyon,
T'avons nourry petit en ayant espérance
Que tu serois en tout le soulas de la France.

16 Tu dois bien louer Dieu, ô peuple Lyonnois,
De t'avoir fait la grace d'estre encore François;
Mais ce n'est rien de fait si tu ne persevères,
Rompant la teste à ceux qui voudroyent le contraire.

17 Qui a fait la chanson, c'est un vrai Lyonois,
Et encore davantage un naturel François,
Combattant pour la foy aussi pour sa patrie,
Jusqu'au dernier soupir y exposant sa vie.

XXI

CHANSON NOUVELLE

DE LA PRINSE DU VISCONTE DE CHAMOIS.

Sur le chant :

Dieu tout premier, puis père et mère honnore, etc.

1594.

1 L'Espagnol sot cherche toujours querelle,
Comme cruel et meschant, desloyal,
Qui n'est à Dieu ni aux hommes loyal,
N'exceptant nul tant luy soit-il fidèle.

2 Les loix il rompt divines et humaines,
Ne croit en Dieu ni à sa mère aussi
(Ne ce qui est partout ce monde icy),
Ne redoutant sa vertu et son hayne.

3 Partout il va et il revient sans cesse
Pour renverser de Dieu l'intention,
Mais il fera que leur abusion
Les mattera par leur même finesse.

4 Ils ne peuvent rassasier leur courage
Du noble sang du François redoubté,
Et jusques là sont si fort dehonté,
Que du malheur rassasient leur rage.

5 Mais nous voyons Dieu, lequel nous faict craindre,
Nous fait gagner le dessus jà perdu,
En nostre lieu les voyons esperdus
En consumant du grand jusques au moindre.

6 Nous le tenons le grand vacher de Dombes,
Qui ne taschoit qu'à puiser nos maisons,
Nous menaçoit d'estre sa venaison,
Mais Dieu nous a osté de ses encombres.

7 Nous le tenons de Chamois le visconte,
Qui en Savoy alloit pour nous ruyner,
Et pensoit rendre le chasteau le plus cher
Qui fust en tout le bon païs de Dombe.

8 Mais nostre Dieu cognoissant leur courage,
Caut et meschant plein de toute rigueur,
A destourné loing de nous ce malheur,
Les faisant vivre en continue rage.

9 Ils s'en iront tous les meschans en friche,
Que nous vouloyent à tort faire mourir
Pour de nos biens traistres se resjouir :
Adieu donc ceux de la maison d'Austriche.

10 Adieu ceux-là d'Espagne partie,
Adieu aussi adherens aux Ligueurs ;
Plus ne verront vos corrompues mœurs,
Pour les Bourbons faut faire despartie.

11 Adieu, Lorrains, la Savoy et l'Espaigne;
Vous nous avez tenu en grand langueur,
Tout le passé qu'aussi l'aage futur.
Ores est temps que sortiez de campaigne.

12 Si les meschans voyent leur destinée
Pour quelque temps en ce monde mortel,
Encor qu'on voit trembler perpetuel :
Sachons qu'iceux ne sont pas de durée.

13 Nous le devons bien donc remercier
De nous avoir delivrez de l'ennuy
Qui nous eust faict mourir en grand ennuy,
Pour de noz biens grands thresors amasser.

14 Et reposant en un sommeil paisible,
Nous eussions eu la mort dedans le cœur.
Ainsi qu'eussions senty nostre malheur,
Qui eust esté à nos enfans nuisibles.

15 Ils se vantoyent par leurs langues perverses
D'estre baignez dans le sang Lyonnois,
Avant que voir tous leurs derniers abbois,
Et que fussions tous renversez par terre.

16 Puis devant nous vouloyent violer nos femmes
Pour nous combler de toutes malheurtez,
Et jusques là estoyent si hébétez,
Qu'il ressembloyent des boucs par trop infames.

17 De grands Bourdeaux vouloyent remplir nos temples
Pour assouvir leurs désirs malheureux,
Ne recordant qu'un nom luxurieux
Pour nous souiller par leurs meschans exemples.

18 Mais nostre Dieu qui voyoit leur courage,
A bien veillé alors que nous dormions.
Qu'en nos maisons en joie nous couchions,
Ne redoutant leur fureur ne leur rage.

19 Or, rendez-vous dessous l'obéissance
De nostre roy auquel sont les vertus,
Qui oncques furent à nos rois cy dessus,
En redoutant sa très-juste vengeance.

20 Loué soit Dieu, nostre Dieu aimable
Qui nous faict voir sa puissance et pouvoir,
Nostre cher roy fleurir nous faisant voir,
Mettant à fin la Ligue abominable.

XXII

L'ADIEU

DES TRAISTRES DE LYON

MIS HORS LE NEUVIESME JOUR DE FEBVRIER,
L'AN MIL CINQ CENS NONANTE-QUATRE
POUR LA LIGUE.

Et se chante sur un chant nouveau.

1594.

1 Adieu, troupe Combourgeoise,
C'est la noise
Qui vous a faict absenter.
Faute de bonne concorde,
C'est la corde
Qu'en bas vous a faict trebucher.

2 Pour avoir à la patrie
Trop d'envie
De faire un lasche meschef,
Nous sommes en ceste sorte
Hors la porte
Mis nous et nostre chef.



3 Dire que nostre folie
Est périe
Nous pouvons à ceste fois;
Ores nostre tyrannie
Est bannie
A jamais du Lyonnois.

4 Que dira le duc de Mayenne
Qui se peine
Avec nous se maintenir?
Puisque nous n'avons peu faire
Que son frère
Libre soit peu devenir.

5 Les Dieux nous sont bien contraires,
Nos affaires
A bien n'ont peu réussir.
Et toute nostre industrie
S'est périe,
Il nous faut tous desunir.

6 Helas! bourgeoise assistance,
A la dance
Vous nous avez devancez,
La peine nous est bien deüe,
Puisqu'à l'heure
Ne nous sommes pas trouvez.

7 Nous vous enchargeons nos femmes,
Et le blasme
Ne leur soit point imputé.
A nos enfans cest outrage
En tout aage
Leur sera il reproché.

8 O Dieu, grande est ta justice :
Tu visites
Ceux qui t'ont trop offensé.
Et le peché point n'endure
A ceste heure,
Sur nous tu l'as bien tourné.

9 Tu punis de droict nos fautes,
Puisqu'aux autres
Nous avons laschement faict,
Garde donc qu'en la présence,
Veu l'offense,
Il nous soit ainsi faict.

10 Adieu donc Lyon la ville
Tant jolie,
Où nous prenions nos esbas,
Et qui estoit gouvernée
Par menée,
C'est ce qui nous a mis bas.

11 Citoyens restant en elle,
Faictes d'elle
Un autre gouvernement
Soubs une bonne police ;
Sans faintise
Durera éternellement.

12 Adieu les murs de la ville,
Puisque dignes
Ne sommes d'y demeurer ;
Dans cinq ans verrons les portes,
Comme aux autres
Il nous convient sejourner.

13 Au moins si l'écharpe blanche
Sur la manche
On nous vouloit attacher,
Et que nous en fussions quictes,
Le mérite
Nous feroit party changer.

XXIII

CHANSON NOUVELLE

DE L'OPINIASTRETÉ DE CERTAINES DAMES DE LYON.

Et se chante sur le chant :
Dames d'honneur, je vous prie à mains jointes.

1594.

1 Dedans Lyon y a certaines dames
Qu'il semble veoir estre mauvais gens d'armes,
Tant tristes sont de ce doux changement,
Et vous diriez que c'est bien à escient.

2 Elles vous font de leur propheteresses,
Vous jugeriez que ce n'est que sagesses
A les ouyr de l'Estat discourir
Et du danger que prévoyent venir.

3 Non, non, mes Dames, ne soyez si sevères
Envers celuy qui nous rendra tous frères,
Ne nous tenez pour des séditieux
Mais pour le bien commũn fort soucieux.

4 Mais quant on leur parle de cette sorte
Elles se fâchent et comme demi mortes,
Dressent les yeux et jettent gros soupirs
De ce qu'on a osté tous leurs desirs :

5 On n'a rien faict, disent elles, qui vaille ;
Nous autres hommes ne sommes que canaille,
Hors de l'Église pour avoir ceste fois
A bon escient crié Vive le Roy !

6 J'aymerois mieux, dit dame Perroquette,
Mourir cent fois et perdre ma jaquette,
Que d'obéir à ce roy Navarrois
Et l'appeler prince roy des François.

7 Y en a d'autres à qui l'on a faict croire,
Pour mieux de lui obscurcir la memoire,
Qu'il ne croit pas au sauveur Jésus-Christ,
Et par ce n'est conduict du Sainct-Esprit.

8 Vous en orrez d'autres tant opiniastres,
Vieilles resveuses et mauvaises et marastres,
Qui barricadent comme les vieux mullets
Et de despits mordent leurs bourrelets

9 Nous sommes tous, qui croiront à leur dire,
Bannis de Dieu et qu'il nous faut maudire :
Et qui pis est nous sommes devenus
Tous huguenots, bref sommes mal venus.

10 Tel est le chant de ces dames Collettes,
Et encor mieux dessous leurs aureilletes
Ont imprimé qu'on leur a faict grand tort
D'avoir admis celuy qu'on voudroit mort.

11 Mais en voicy qui font bien autres plainctes
Et de regrets sont grandement atteintes
Quand leurs maris on a chassé dehors,
Pasles, defaicts et comme demy morts.

12 Cestes icy ont mieux de quoy se plaindre
S'il leur valoit, et ont encore à craindre
Beaucoup plus pis si le Roy n'a mercy
De leurs maris et n'en prend le soucy.

13 Cela leur est un remords de conscience
Et toutes fois faut avoir patience,
Préméditant qu'ainsi leur esprit est-il faict
Comme à ceux là contre qu'ils ont meffaict.

14 Bien il est vray qu'on se fut de la troque
Assez passez, croyez que je me moqué;
En serions souvent dit on bien vray?
Ceux ne le sçavent qui n'en font pas l'essay.

15 Si se faut il bonnes dames resoudre
Et de patience encor un point coudre,
Patience faict faire digestion
A des soupirs et dueils un milion.

16 Contemplez toutes, contemplez, je vous prie,
Ceux qui de mort sont retournez à vie,
Que vos maris ont cy devant bannis,
Vous leur voyez les visages pollis.

17 Ainsi luyra de vos maris la face
A leur retour, Dieu leur en doint la grace,
Et tel retour soit ainsi sauve et sain,
Rendu leur est le change dans leur seing

18 Escrivez leur qu'il allent recognoistre
Le roy Henry de Bourbon pour leur maistre,
Il est si bon qu'il leur pardonnera
Et puis joyeux chacun retournera.

XXIV

CHANSON NOUVELLE

Sur le chant : La volte de Provence.

1595.

1 Puis donc que la paix est faite
Retirez vous, picquoriens,
Et gardez vous de plus mal faire
Ny de plus dérober les biens
De ces pauvres et bonnes gens
Que desrobiez tant sur les champs.

2 Et que chacun en besogne
Retourne prendre son mestier
Et plus le pays n'arrançonne
Comme la pluspart faisoit :
Mais qu'on se mette à travailler,
Et cela soit sans tant deviser.

3 Soit la coignée ou la pioche,
Ou la faucille courbée,

Ou la serpe bien manchée,
Ou la charrue bien forchée,
Ou d'autre mestier d'artisan,
Soit de cardeur ou tisserant.

4 De quel qu'il soit somme toute
Il s'y faudra adonner.
Et laisser toute ceste troupe
Qui ne fait que vagabonder,
Car peut estre ne pouroit durer
De vouloir vivre ét rien gagner.

5 Nous verrons que les picquorées
Feront vivre quelques uns
Et durer quelques années ;
Enfin nous ferons communs
Et faudra qu'ils prennent le chemin
De ne faire plus le Florentin.

6 Si je disois qu'il n'y en a point d'autres
Sinon les pauvres soldats
Qui robent, dictes vous autres,
Cappitaines et sergents,
Et gentils-hommes, où estes-vous?
Avez menti me direz-vous.

7 Aussi si vouliez dire
Que j'en voulusse blasmer,
Toute gens je m'en retire
Tant que je puis m'en garder,
Et ne parle qu'à ces meschans
Qui battoyent tant les bonnes gens.

8 Mais la trouppe est bien petite
De ceux qui n'ont rien desrobé,

Soit Huguenaut ou Papiste
Et qui ne s'y soit trouvé;
Mais pour la fin Dieu leur pardon
Comme il fit au bon larron.

XXV

CHANSON NOUVELLE

SUR LA RÉJOUYSSANCE DES BONS FRANÇOIS

A L'HONNEUR DU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Et se chante sur le chant :

Montmorancy, te souvienne de Pienne.

1595.

1 Voicy la saison plaisante,
Florissante,
Que le beau printemps conduict;
Voicy le soleil qui chasse
Froide glace,
Voicy l'esté qui le suit.

2 Voicy l'amoureux Zéphire
Qui souspire
Parmy les sentes des fleurs;
Voicy Flora, sa mignonne,
Qui luy donne
Un baiser tout plein d'odeurs.

3 Voicy Pomona la belle
Qui près d'elle
Voit son amy Vertumnus;
Voicy Vertumnus qui, d'aise,
La rebaise
Mille fois le jour et plus.

4 Voicy Vénus Cythérée
Bien parée,
Qui tient Mars enamouré,
Ses graces et mignardises
Bien apprises
Des combats l'ont retiré.

5 Voicy du sainct Mont-Parnasse
L'humble race
De Jupiter qui descend;
Voicy toute ceste plaine
Desjà pleine
De son doux fruict plus récent.

6 Voicy des nymphes cent mille
A la file,
Qui sortent des eaux et bois,
Chantant toutes ensemble,
Ce me semble,
Le noble sang Bourbonnois.

7 Dieu vous gard', troupes gentilles,
Dieu gard' filles,
Dieu vous gard' toutes et tous.
De grâce où allez-vous, belles
Immortelles ?
S'il vous plaist, dites-le nous.

8 Nous allons chassant discorde,
En concorde
Maintenant ici vivons :
Nous t'offrons, à ta vaillance,
Roy de France,
Et Mars vaincu te livrons.

9 Roy généreux, franc et sage,
Ton partage
T'est si justement acquis
Que par l'Union perverse
Qui renverse
Jamais ne sera conquis.

10 Jouis donc des verds boccages
Et rivages,
Jouis des fruicts de nos champs.
Nous sommes de ton lignage
L'héritage
Malgré l'Espagnol meschant.

XXVI

DE LA RÉJOUISSANCE
DES FRANÇOIS
SUR L'HEUREUX ADVÈNEMENT DE LA PAIX.

Se chante sur le chant :
Veuille, mon Dieu, par ta grâce.

1595.

1 O Dieu, fais que notre France
Puisse vivre désormais
Avec humble obéissance
Soubs l'heureux don de la paix :
Fais que la guerre
Plus en la terre
Ne nous face d'ennuis.
Mais la grand' joye
Partout en voye
Réclamer jours et nuicts.

2 Fais que nostre roy puisse estre
Amateur des sainctes loix,
Et qu'il puisse, comme maistre,
Régir son peuple françois ;
Faisant justice
En temps propice
Aux bons et vicieux ;
Et que sa vie
Enfin ravie
Puisse voler aux cieux,

3 Fais que tant qu'il sera homme
Puisse tousjours maintenir
En amitié son royaume,
Et de guerre l'abstenir :
Que feux de joye,
Plustot on voye
Par tous les carrefours,
Que voir gens d'armes
Marcher en armes
Au son de leurs tambours.

4 Que les chemins puissent estre
Abandonnez des meschans,
Pour en seureté se mettre
Tous voyageurs et marchands ;
Qu'en sa besongne
Nul ne s'eslongne,
De louer Dieu tousjours,
Qu'il nous maintienne
Et entretienne
En sa paix nuict et jour.

5 C'est celuy-là qui nous donne
La pluye en temps et saison ;
C'est luy aussi qui foisonne
Les biens en nostre maison,
Jamais ne laisse
Ceux qui sans cesse
Le servent loyaument,
Obéissance
Et révérence
Luy plaisent grandement.

48.

6 Puis donc qu'il veut et commande
De luy estre obéissant,
Qu'un chacun les bras luy tende
Pour estre aussi jouissant
De la concorde
Qu'il nous accorde
En paix et union,
Qui met la France
Hors de souffrance
Et de dissention.

7 Pour fin, prions qu'il luy plaise
Entendre nos tristes voix,
Et que sa fureur s'appaise
Envers nos pauvres Françoys :
Et qu'il nous donne
Volonté bonne
De l'aymer loyaument,
Pour avoir place
Devant sa face
Là sus au firmament.

XXVII

DÉPLORATION

DES DAMES DE LA VILLE DE LA FÈRE

TENUES FORCÉMENT PAR LES ENNEMIS DE LA RELIGION CATHOLIQUE.

1596.

1 Sus, sus, regrets, sortez de nos poitrines
Pour discourir nos douleurs et ruines,
Et qu'un Écho, pleurant nostre soucy,
Soit entendu par tout ce monde cy;

2 Que nos deux yeux soyent deux mers et fontaines.
Tesmoins certains de nos amères peines,
Pour de nos pleurs esmouvoir l'univers
A la pitié, oyant nos tristes vers.

3 Que nos beaux jours ne soyent rien que ténèbres,
Nos chants communs que mortelles funèbres
Sans que jamais, voire dans le cercueil,
On puisse voir mourir nostre grand deuil:

4 Sus, gémissons soubs l'habit noir nos pertes,
Ou bien de sac tant seulement couvertes,
Ainsi que fait, délaissant son arroy,
Pour ses péchez, le Ninivite roy.

5 N'avons-nous pas grand raison de ce faire,
Estant es mains du cruel adversaire
Qui nous borelle et qui de tous nos biens
Veut disposer comme s'ils estoyent siens!



Est-ce pas bien chose assez déplorable
De voir (hélas !) son haineux à sa table,
Rire, chanter, et vivre opulément
De ce qu'avions gardé soigneusement!

7 En nostre lict quand il veut il se couche,
Faict nos maris aller à l'escarmouche,
Ou à sa breche enconstre notre foy,
Pour résister à Jésus et au Roy;

8 De nos thrésors il fait grande largesse,
Et en soudoye une sotte jeunesse
Qui luy subvient soubs le nom du soldat,
A faire teste et garder le rempart.

9 Au lieu d'aller à nostre saincte messe,
Journellement le Huguenot nous presse
D'aller ouyr un ministre mutin,
Prescheur criar de desjuner matin.

10 De nos deniers une grande partie
A jà esté traistrement despartie
Au Reystre noir afin de le saouler
A venir cy par la France voller.

11 O cruauté, ô grande tirannie,
Faire manger soy-mesme sa patrie
Aux estrangers qui arrachent le pain,
Le vivre aussi de nostre pauvre main!

12 Nos anciens avoyent en révérence
Pour le pays combattre à toute outrance;
Et les meschans se bandent contre luy,
Pour l'abismer en éternel ennuye.

13 Ils n'ont en cœur que l'infernalle rage,
Et enyvrez d'un furieux carnage,
Prennent plaisir se servir d'Atropos
A nostre église et à ses bons suppos.

14 Quand est de nous, nous n'avons autre viande
Que la complainte en nostre douleur grande,
Et ne pouvons plus grand ayde chercher
Qu'aux tristes pleurs pour la soif étancher.

15 Des faux tyrans, inhumains et infames,
La plus grand part des hommes et des femmes
De cette ville ont voulu mettre hors
Parce que tous n'estoyent de leurs accords.

16 Ils sont errans par villes et bourgades,
Les uns chétifs, pauvres et bien malades,
Les autres (las!) de la faim agravez,
Plusieurs chemins de leurs corps ont pavez.

17 Et nous (ô Dieu!) qui, foibles femelettes,
Sommes icy dedans nos maisonnettes,
Journellement nous mourons mille fois,
Et en nos cris nous n'avons qu'une voix.

18 Nous voudrions bien venir à fin des monstres,
Et leur filler mortelles mallencontres,
Comme un matin, pour sauver les François,
Ceux de Paris firent sur les Anglois.

19 Mais ces bourreaux, lesquels sont de nos membres,
Maistrisans (las!) nos villes et nos chambres,
Veillent tousjours contre nous animez,
Et font le gué jour et nuict tous armez.

20 Ainsi pour vray, d'un cœur exempt de joie,
Nous n'attendons qu'être mises en proye
Par un assaut où le brisant canon
Foudroyera tout et perdra nostre nom.

21 O ennemy outrageux et superbe!
Que tu nous fais, estant jeune et en herbe,
Souffrir de maux! ô malheureux le jour
Que tu as fait en La Fère séjour!

22 Ne prends-tu pas sur les autres exemples,
Qui, méprisant de Jésus-Christ le temple,
Le roy aussi, furent enfin deffaicts,
Dieu ne voulant endurer leurs forfaits!

23 Las! nous perdons si belle remonstrance;
Il ne t'en chaut : ô dames de la France,
Plorez, plorez, et nostre affliction
Vous fasse avoir de nous compassion.

XXVIII

CHANSON

POUR GABRIELLE D'ESTRÉES,

COMPOSÉE PAR HENRI IV.

1596.

1 Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'apelle
A la suite de Mars,

Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

2 Bel astre, faut-il que je vous quitte !
O cruel souvenir !
Ma douleur s'en irrite ;
Vous revoir ou mourir.
Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

3 Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos
Incessamment répètent
Ces tendres et tristes mots :
Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

4 L'amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendards.
Cruelle départie,
Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour.

5 Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brilloit,
Jusques aux bord de l'Ebre
L'Espagne me craindroit.

Cruelle départie,
  Malheureux jour,
Que ne suis-je sans vie
  Ou sans amour !

6 Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-la de mon cœur.
Moment digne d'envie,
  Heureux retour,
C'est trop peu de ma vie
  Pour tant d'amour.

7 Je n'ay pu dans la guerre
Qu'un royaume gaigner ;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Moment digne d'envie,
  Heureux retour,
C'est trop peu d'une vie
  Pour tant d'amour.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

DES DIFFÉRENTES CHANSONS

CONTENUES DANS CETTE SÉRIE,

avec l'indication d'autres chansons relatives aux mêmes évènements.

RÈGNES

DE LOUIS XII ET DE FRANÇOIS Ier.

1500 à 1547.

1515. — Quatrième chanson sur la bataille de Marignan...... 65
La guerre.

F° 17 de : *Le Difficile des chansons*. Premier livre, contenant xxij chansons nouvelles à quatre parties, en quatre livres de la facture et composition de maistre Clément Jennequin. Imprimées nouvellement à Lyon, par Jacques Moderne, dict Grand-Jacques, demourant en rue Mercière, près Nostre-Dame-de-Confort. 1 vol. oblong. goth.

Indication. — 1515. — Ballade double sur la victoire obtenue contre les Suisses par François, roy de France, premier de ce nom, en la campaigne près Marignan, au moys de septembre mil cinq cent quinze ; par Guillaume Budé, domestique serviteur de François Ier.

Catalogue de feu M. de La Vallière, t. II, page 120, n° 3022.

Sur ce manuscrit, le rédacteur du catalogue a fait la note suivante : « Manuscrit sur vélin, du XVIe siècle, contenant 24 feuillets. Il est écrit en *bâtarde brisée*, à longues lignes, et enrichi de lettres capitales peintes en or et en couleurs. Cette ballade, dont les vers sont de dix syllabes, sans alternatives de rimes masculines et féminines, est précédée d'une longue lettre de Budé à François Ier et datée de l'an 1529, dans laquelle il parle d'une maladie grave qu'il a eue et qu'il attribue à une étude longue et pénible. Cette maladie l'empêcha de célébrer plus tôt la défaite des Suisses près de Marignan. Une épître en vers du même auteur termine cette même pièce, que nous ne croyons pas avoir été imprimée. »

1521. — Six chansons sur le siége de Mézières ; éloge du chevalier Bayard........................ .. 68, 69, 71, 73, 74, 76

Recueil imprimé de la Bibl. r., n° Y. 4457.

1521. — Chanson sur les Flamands, Henouyers et Barbansons, sur le chant : *A vous, belles, je me complains*..............

Recueil de la Bibl. r.

1521. — Trois chansons sur la prise de Hesdin....... 80, 81, 84

Recueil imprimé de la Bibl. r., n° Y. 4457.

1524. — Chanson sur les Protonotaires......................... 85

Brantôme, *Vie des Capitaines et hommes illustres*, Discours xxviij. *M. de Lescun*, t. II, p. 144 des OEuvres complètes.

1525. — Cinq chansons sur la bataille de Pavie et sur la captivité de François Ier :

1° La Chanson nouvelle faicte par les Aventuriers estans à la journée de Pavie du noble roy de France, sur le chant : *Gentil fleur de noblesse*.................................... 86

Fleur des chansons, p. xxxiij.

Indication. — 1548. — Chanson nouvelle sur la mort de monsieur d'Enghien; et se chante : *Plorez France, aussi la Picardie.*

Page 155 du Recueil des plus belles chansons de ce temps, mis en trois parties. Lyon, 1569. In-18.

RÈGNES

DE HENRI II ET DE FRANÇOIS II.

1547 à 1560.

1552. — Chanson nouvelle des victoires du roy sur les frontières du Liége, sur le chant : *O noble roy d'Escosse !*

Monsieur le connestable
Et monsieur de Chastillon
Qui faisoyent l'avant-garde,
Sont partis de Trespont
Pour aller à Glayion,
Avec gens d'ordonnance
Qui de guerre et d'assaut
En sçavent bien l'usance.

Page 101 du Recueil des plus belles chansons de ce temps, mis en trois parties. Lyon, 1559, in-18.

Page sign., f° v² du Recueil de toutes les sortes de chansons, etc., 1555.

Pag. sign. F 5. du Recueil de toutes les sortes de chansons, etc., 1555. — Page 103 du Recueil des plus belles chansons de ce temps, mis en trois parties. Lyon, 1559, in-18.

Pag. sign. K 2 v° du Recueil de toutes les sortes de chansons, etc., 1555.

F° sign. K v² du Rec. de toutes sortes de chansons, etc. 1555.—P. 98 du Recueil des plus belles chansons de ce temps, mis en trois parties. Lyon, 1559, in-18.

Indication. — 1552. — Chanson nouvelle faicte et composée de la rendition de Metz, et se chante sur le chant de *Landreci-la-jolie.*

Recueil des plus belles chansons de ce temps, mis en trois parties, 1559.

Chansonnier de Maurepas, manuscrit, t. I, p. 91.

Indication. — 1554. — Chanson nouvelle de la deffaicte des Bourguignons devant Renty, sur . *Un mardy de devant la Tou sainct est arrivé en Germanie.*

Pag. 116 du Recueil des plus belles chansons de ce temps, mis en trois parties. 1559.

RÈGNES

DE CHARLES IX, DE HENRI II ET DE HENRI IV.

1560 à 1600.

Indication. — 1562. — Ode hystoriale de la bataille de Sainct-Gilfe, sur le chant du pseaume 81. *Chantons gayement.*

Lyon, 1553, pièce in-8° de quatre feuillets.

Deux chansons spirituelles, l'une du siècle d'or avenu tant désiré, l'autre de l'assistance que Dieu a faite à son église; avec quelques dizains et huitains chrétiens; par les protestants de l'Evangile de Nostre-Seigneur Jésus Christ, à la louange de monseigneur de Bourbon, prince de Condé.

Lyon, 1562, in-8°, pièce de huit feuillets.

1563.— Advertissement à MM. du Puy, touchant l'idolâtrie qu'ils commettent envers l'idole de leur Nostre-Dame, sur le chant du pseaume 40. — Avec une chanson spirituelle à la louange de la paix, sur le même chant. — Plus un écho qui déclaire par ses responses la source des troubles de France et l'effet de la guerre.

A Lyon, 1563, pièce de huit feuillets.

1563.— Echo parlant à la Paix, avec une ode des princes et seigneurs fidèles de France.

Cité par M. Leber, p. 75 de l'*Etat réel de la presse.*

1563. — La chanson du prince de Condé, Dieu gard' de mal le petit homme.. 279

Chansonnier manuscrit de Maurepas, t. I, p. 143; imprimé en partie par M. Leber, p. 80 de l'*Etat réel de la presse*, etc.

1566. — Chanson sur Louis Ier de Bourbon : *Bourbon, dormez*.. 282

Chansonnier manuscrit de Maurepas, t. I, p. 147. — Couplet cité par M. Leber, p. 82 de l'*Etat réel de la presse.* — Voyez aussi, dans la Bibliographie des Recueils, le n° 13 des Recueils sans date, les pièces 48, 49.

1566. — La chanson de Poltrot, vaudeville d'adventuriers chanté à Poltrot, avec son anniversaire, le 24 de février 1566, de sa délivrance le troisième.......................... 283

Chansonnier manuscrit de Maurepas, t. I, p. 149, cité en partie par M. Leber, pag 82 de l'*Etat réel de la presse.*— Voyez, dans la Bibliographie des Recueils de chansons, le numéro 13 des Recueils sans date, les chansons numéros 4 et 6.

1566.— Le Convoi du duc de Guise, romance populaire.... 287

T. III, pag. 247 des Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire, etc. 1785, in-12.

1566.— La chanson d'un Cordelier sorboniste faisant des enfants.. 289

Deux couplets cités par M. Leber, p. 86, de l'*Etat réel de la presse.* — La chanson entière est dans le manuscrit Maurepas, t. I, p. 155.

Chant de la Victoire obtenue par le roy à l'encontre des rebelles. In-4°.

Bibl. royale, Recueil imprimé, L. V. 959, n° 11.

1573. — Coq-à-l'asne récréatif, nouvellement composé contre les Huguenots de La Rochelle............................ 308

F° 70 du Sommaire de tous les Recueils de chansons, etc. Lyon, Benoist-Rigaud, in-18.

Indication. — Chanson nouvelle contre les mutins et rebelles de La Rochelle, Montauban, et plusieurs autres; sur le chant *Les enfants de Picardie ont amené la guise de boire d'autant.*

Chanson 65 du Recueil de Christofle de Bourdeaux. Elle commençait ainsi :

Tremble, tremble, La Rochelle!

Autre chanson sur le même sujet, qui commençait par ces mots :

Traîtres de La Rochelle.

Voyez plus bas la seconde chanson sur le siége de La Charité. — Année 1577.

1573. — Response faicte par les Rochelois sur la remonstrance à eux faicte; sur le chant de la Guerre faicte par l'Empereur au Turc.. 312

F° 45 v° de le Rosier des Chansons nouvelles, etc. 1580, Lyon, in-32. — F° 48 v° de la Fleur des Chansons, p. 133 de la réimpression de Techener.

1574. — Chanson nouvelle sur la mort de madame Marie de Clèves, princesse de Condé; et se chante sur le chant : *Plorez, chrestiens*.. 315

F° 30 v° du Nouveau Vergier florissant des belles chansons, etc. Lyon, s. d., in-32.

1574. — Chanson nouvelle, contenant les derniers propos du roy Charles neufiesme avant son trespas; sur le chant : *Dames d'honneur, je vous prie à mains joinctes*.............. 318

F° 30 du Nouveau Vergier florissant des belles chansons. Lyon, s. d., in-32.

Indication. — 1574. — Chanson nouvelle faicte contre ceux de Livron, sur le chant : *Ils sont sortis de Nismes cinq cens.*

Page 10 du Joyeux Bouquet des belles chansons, etc. Lyon, 1583, in-32. — Page 95 du Cabinet des plus belles chansons, etc. Lyon, 1592.

1577. — Chanson nouvelle du pillage et surprinse de la ville d'Anvers faict par les Espagnols, sur le chant de *Nismes*. 321

F° 33 v° de le Rosier des chansons nouvelles, etc. 1580, in-32. — F° 38 v° de la Fleur des chansons, p. 103 de la réimpression Techener.

Indication. — 1576. — Les vertus et proprietez des mignons, poème en 15 couplets cité par L'Estoille dans le Journal de Henri III.

Registre-Journal de Henri III, publié par MM. Champollion-Figeac et Aimé Champollion. — Dans la Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France de M. Michaud. — 2e série, t. I, p. 74.

Autres pièces de vers contre les mignons.

Pages 98, 99, 107 du même ouvrage.

1577. — Chanson nouvelle du Discours de l'ordonnance du roy sur le faict de la police générale de son royaume, sur le chant du *Soldat de Poictiers*........................ 324

F° 3 v° de la Fleur des chansons, p. 6 de la réimpression Techener.

1577. — Coq-à-l'asne de Sanserre et de La Charité........... 328

F° 73 v° du Sommaire de tous les recueils de chansons, etc. Benoist-Rigaud, in-18.

1577. — Chanson nouvelle du Siége de La Charité, et se chante sur le chant : *Traistres de La Rochelle*................. 333

F° 31 r° de le Rosier des chansons nouvelles, etc. 1580, Lyon, in-18. — F° 37 de la Fleur des chansons nouvelles, P. 98 de la réimpression Techener.

1577. — Chanson nouvelle de la Prise de La Charité, sur le chant : *Dames d'honneur, je vous prie*.................... 336

F° 1 r° de le Rosier des chansons nouvelles, tant de l'amour que de la guerre, contenant, etc. 1580, Lyon, in-32. — F° 7 v° de la Fleur des chansons. P. 17 de la réimpression Techener. F° 55 v°.

Chanson nouvelle de la Prinse de La Charité rendue en l'obeyssance du roy nostre sire, et se chante sur le chant : *Quand j'estoye libre*.................................. 339

F° 57 r° de la Fleur des chansons.

Indication. — 1577. — Chanson nouvelle de la complaincte qu'ont faict les habitants de La Charité sur la prise de la dicte ville, sur le chant : *Tremblez, pauvre Verdun.*

P. 46 du Joyeux Bouquet des belles chansons, etc. Lyon, 1583, in-32. — P. 119 du Cabinet des plus belles chansons. Lyon, 1592, in-32.

Vers 1578. — Chanson de Sommière........................ 342

F° 5 v° de la Fleur des chansons. Page 12 de la réimpression Techener.

Chanson contre le duc de Mayenne, sur sa maladie.

Remarques sur la Satyre Menippée. Edit. de Leduchat, t. II, p. 26.

1590. — Chanson nouvelle à la louange du roy, sur le chant : *Pensez-vous que mon cœur soit sans amourette?*....... 480

P. 31 du Recueil de plusieurs belles chansons, 1593.

1590. — Chanson nouvelle du Biernois sur la prise de Dreux, sur le chant de *Salisson Ortoillon*........................ 483

Portefeuille de L'Estoile, f° xxv.

Indication. — Chanson de remonstrance au roy de Navarre, sur le chant :

Au fort! au fort! je ne suis pas tout seul
Qui vis en peine et en langueur.

Recueil de L'Estoile, f° xxv v°.

— Stances sur la misère du siége de la ville de Paris, les Mariniers français aux ligueurs

Vers manuscrits de la main de l'Estoile au v° du feuillet xxix de son Recueil.

1590. — Chanson nouvelle sur la tyrannie de la Ligue, et se chante sur le chant : *Les soldats de la Guetise*, etc......... 486

P. 11 du Recueil de plusieurs belles chansons, etc. 1593, in-32.

1590. — Chanson nouvelle de la Ligue, sur le chant : *Lorsque de ces soupirs plus doux*.................................. 491

P. 24 du Recueil de plusieurs belles chansons, etc. Lyon, 1593, in-32.

1590. — Chanson nouvelle contre les Ligueurs rebelles à Sa Majesté, sur le chant : *O qu'il est oublieux*, etc............ 498

P. 6 du Recueil de plusieurs belles chansons, etc. Lyon, 1593, in-32. — Desnoyers, *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. I, p. 285.

1590. — Chanson nouvelle contre les Ligueurs, Espagnols qui ne veulent recognoistre le Roy. Et se chante sur le chant : *Le dix-huit septembre dernièrement passé*, etc............. 501

P. 44 du Recueil de plusieurs belles chansons, etc. 1593, Lyon, in-32.

1590. — Complainte du Decez de la Ligue, sur le chant : *Vueille, Seigneur, par ta grace, me préserver de malheur*.......... 504

P. 47 du Recueil de plusieurs belles chansons, etc. Lyon, 1593, in-32. — Desnoyers, *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. I, p. 286 des Documents.

Voyez, dans la Bibliographie, n° 13, des Recueils sans date, l'indication de plusieurs chansons sur la Ligue et en sa faveur.

1595. — Chanson nouvelle sur la resjouyssance des bons François à l'honneur du roy de France et de Navarre ; et se chante sur le chant : *Montmorency, te souvienne de Pienne.* 565

P. 41 du Recueil de plusieurs belles chansons, etc. Lyon, 1593, in-32. — P. 18 de la Fleur des plus belles chansons. Lyon, 1596.

1595. — Chanson nouvelle de la Resjouyssance des François sur l'heureux advenement de la paix, sur le chant : *Vueille, ô mon Dieu,* etc. 568

P. 101 du Recueil de plusieurs belles chansons, etc. Lyon, 1595, in-32. — P. 26 de la Fleur de plusieurs belles chansons. Lyon, 1596. — Desnoyers, *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, t. 1, p. 281.

Indication. — 1594. — Autre chanson sur la mesme paix dont le *Te Deum* a esté chanté à Nostre-Dame de Paris, et se chante sur le chant : *Beny soit l'œil noir de madame.*

F^{os} 4 et 6 du premier Recueil de toutes les chansons nouvelles, etc. Troyes, 1590, in-32. — F° 2 de la Fleur des chansons nouvelles, partie première de la réimpression Techener.

1595. — Chanson de la Ronde des bergers, sur *Les roys sont passés.*

Satyre Menippée, édition de Leduchat, t. 1, p. 23.

1596. — Déploration des dames de la ville de La Fère tenues forcément par les ennemis de la religion catholique, sur : *Dames d'honneur* 571

F° 69 du Cabinet des plus belles chansons, etc. Lyon, 1592.

1596. — Chanson sur Gabrielle d'Estrées, composée par Henri IV. 574

Chansonnier Maurepas, manuscrit, t. 1, p. 261.

Indication. — 1597. — Pasquil contre Henri IV. Il était intitulé : *Tableau en platte peinture de la vie et mœurs de Henri IV.*

Registre-journal de Henri IV, par l'Estoile, t. 1, 2e série des Mémoires relatifs à l'histoire de France, par Michaud, p. 282.

BIBLIOGRAPHIE

DES RECUEILS DE CHANSONS.

RECUEIL SANS DATE.

1. — Recueil de chansons, vaudevilles, sonnets, épigrammes, épitaphes et autres vers satiriques et historiques, avec des remarques curieuses, depuis 1389 jusqu'en 164... Recueil manuscrit en 37 volumes in-folio reliés en maroquin rouge. Cette collection vient de la bibliothèque de M. de Maurepas, et fait partie du cabinet des Manuscrits de la Bibl. royale.

2.— Chanson de la Folle entreprinse des Henoyers, dessus le chant: *Cy congé prends de mes belles amours.* — Item plus autres chansons nouvelles des Flamans, Henouyers et Brebansons, sur le chant de : *A vous, belle, je me complains.*—Item plusieurs chansons nouvelles du comte de Nansot, opuscule de l'an 1521. — (Brunet, Nouvelles Recherches, t. 1, p. 308.)

3. — La Fleur des chansons. — Les grans chansons nouvelles qui sont au nombre cent et dix, où est comprinse la chanson du Roy, la chanson de Pavie, la chanson que le roy fist en Espaigne, la chanson de Romme, la chanson des Brunettes et Te remu tu, et plusieurs autres nouvelles chansons, lesquelles trouveras par la table en suyvant. 1 vol. petit in-8° goth., s. d. Réimprimé en 1833 dans la collection des Joyeusetez, facéties et folastres imaginations, etc., de Techener.

4.—S'ensuivent les chansons Georgines, imprimez en Vallenchiennes, par Jehan du Liége, devant le couvent de Saint-Pol, s. d. in-8° goth. Livre rare, attribué à Georges Chastellain. Brunet, Manuel du Libraire. Nouvelles Recherches, t. 1, p. 307.

5.— S'ensuivent plusieurs belles chansons nouvelles, et premièrement Chanson nouvelle des Anglois, sur le chant de *Ma bien aquise*, Vive le roy. Gentille ville de Hedin. Petit in-8° goth., s. d., contenant 4 feuillets. Bibl. r., Y, 4457.



6. — S'ensuyvent VIII belles chansons nouvelles dont les noms s'ensuivent. Et premièrement : C'est boucaner que se tenir à une. Ma bien acquise, je suis venu icy. Le cœur est myen quiconques ne fut prins. Qui la dira la douleur de mon cœur. La response sur Qui la dira. Chanson des Gallots. Le roy s'en va delà les monts. La chanson de Vive le roy. Cahier in-8° goth., de quatre feuillets, sans titre. Recueil de la Bibl. r., Y, 4457.

7. — S'ensuyvent quatorze belles chansons nouvelles. In-8° goth. Bibl. de l'Arsenal, n° 8801. B. L. F. Ces deux Recueils sont dans le même volume. On n'y trouve de chansons historiques que celle qui commence par :

Le roi s'en va delà les monts ; *Bis.*
Il y menra force piétons,
Ilz yront à grant peine.
L'alayne m'y faut, l'alayne.

8. — Sensuivent seize belles chansons nouvelles dont les noms s'ensuyvent. Et premièrement : Aymez-moy, belle Margot. Le roy s'en va delà les monts. Qui la dira, la douleur de mon cœur. Je me repens de vous avoir aymée. Au boys du deuil, à l'ombre d'ung soulcy. Je m'y plains fort, amours m'ont rué jus. Amy, souffrez que je vous ayme. Adieu amours, de vous suis las. Ne te repens de m'avoir trop aymée. De bien aymer je te jure. Ne suis-je pas bien malheureux. Pour avoir mis la main au bas. De mon triste et desplaisir. Si je m'y plains, ce n'est pas sans matière. Puisqu'ainsi et que je n'ay plus d'amie. Vive le roy. Petit in-8° goth. de huit feuillets, sans date.

9. — S'ensuyvent dix-sept belles chansons nouvelles. Petit in-8° goth. Bibl. de l'Arsenal, 8801. B. L. F.

10. — Nouveau Vergier florissant des belles chansons nouvelles, pour la récréation des Tristes ; à Lyon, par Benoît Rigaud, 1 vol. petit in-8° de trente-neuf feuillets ; sur le recto du 39ᵉ feuillet commence la table des chansons Bibl. r., n° Y, 6053.

11. — Sommaire de tous les Recueils des chansons tant amoureuses, rustiques que musicales ; avec plusieurs chansons nouvelles non encore mises en lumière ; à Lyon, par Benoist Rigaud. 1 vol. petit in-8°, contenant cent douze feuillets. Sur le verso du feuillet 110 commence la table alphabétique des chansons. — Le même Recueil, imprimé à Paris, sous le même titre, daté de 1576. In-16. Nic. Bonfons.

12. — Chansons spirituelles pleines de consolation in-16 de 438 pages, non compris 4 feuillets pour la table. « Duverdier cite ce » Recueil, dont il ne donne ni la date ni le format, et à cette » occasion l'abbé de Saint-Léger parle plus au long du même » livre, d'après un exemplaire sans frontispice. Ce sont des » chansons contre les papes, les moines, la messe et les cérémo- » nies de l'Église romaine. Il y en a une, page 225, sur l'air : » *Harri l'asne!* sans doute la même que la Chanson nouvelle » contenant la forme et manière de dire la messe, sur l'air : » *Harri, harri l'asne!* Imprimé en 1562, in-8°. » Brunet, Manuel des Libraires, t. I, p. 376.

13. — Recueil de plusieurs belles chansons spirituelles (*sic*), faictes et composées contre les rebelles et perturbateurs du repos et transquillité de ce royaulme de France, auec plusieurs autres chansons des victoires qu'il a pleu à Dieu de donner à nostre tres-chrestien roy Charles, neuvième de ce nom; par Christofle de Bourdeaux.

Vignette sur bois représentant des cavaliers romains qui attaquent leurs ennemis.

P. (*sic*) Paris,

Pour Magdeline Berthelin,

Rue Sainct-Jacques, à l'enseigne de l'Éléphant.

Un vol. in-16 de 96 feuillets chiffrés.

Voici le titre et le premier vers des différentes chansons qui composent ce Recueil :

1. — Chansons nouvelles des bons roys de France qui ont régné par cy-deuant, soustenant la querelle de Dieu et de nostre mère saincte Église, sur le chant : *Ie suis fâché contre mon capitaine.*

Bons chrestiens qui auez déuotion. 2

2. — Autre chanson nouvelle, qui se chante à plaisir sur le chant : *Te rogamus, audi nos* (contre les Huguenots).

Voulez-vous ouyr chanson chanter. 3

3. — Chanson nouvelle de l'ymage Nostre-Dame qui a esté remise à la porte Saincte-Honoré, sur le chant : *Les Bourguignons ont mis le camp devant la ville de Péronne.*

Chrestiens qui seruez de bon cœur. 5

51.

Cette chanson, qui est encore de Chr. de Bordeaux, se termine par les deux quatrains suivants :

L'an mil cinq cens soixante-neuf,
Entre Coignac et Chasteauneuf,
Fut porté mort, sur une ânesse,
Le grand ennemy de la messe.

L'an mil cinq cens soixante-neuf,
En Greue, deuant l'Hostel-Neuf,
De la ville, sans guères attendre,
Croquet et Gastines on veit pendre.

Au verso du feuillet 64, on trouve le titre suivant : Nouvelles chansons spirituelles pour récréer les esprits des catholiques, affligez des ennemis et aduersaires de la foy, par F. Légier Bon-Temps.

Un dizain au lecteur chrestien

Huictain au lecteur.

Ici finissent les chansons de Légier Bon-Temps, pour reprendre celles de Chr. de Bordeaux, et d'autres peut-être.

RECUEIL

DE CHANSONS HISTORIQUES

COMPOSÉES EN FAVEUR DE LA LIGUE.

Le titre de ce chansonnier manque; mais si l'on juge par analogie, il a dû être imprimé en 1589 ou 1590, par Nicolas Bonfons, à Paris, l'exécution typographique et la forme des caractères ayant un rapport assez identique avec un autre chansonnier qui porte la date de 1597 et le nom de ce même libraire. Le volume est in-16; il a 47 feuillets et 1 table non chiffrée.

*Les 2 chansons marquées d'un * ont été omises dans la table, qui n'en contient que 19 au lieu de 21.*

1. —Les Regrets et doléances des Catholiques, sur la mort douloureuse de monseigneur le duc de Guise, sur le chant de *la Fille de Digeon.*

France réduite en vertu.

2. — Chanson nouuelle sur le chant : *Escoutez-moy, ô débile ieunesse* etc., sur le meurtre des Guises.

O cruauté! falloit-il que la France.

3. — Les Regrets lamentables du clergé sur la mort violente de monseigneur le révérendissime cardinal de Guyse, sur le chant de *Martot.*

O Dieu, quel grand douleur.

4. — Chanson nouuelle, le Meurtre du duc de Guise, sur vn chant nouueau.

Ie chante icy des peruers.

5. — Chanson nouuelle, la duchesse de Guyse déplorant la mort de son mari; sur le chant : *As-tu bien veu, père des dieux, forgé dans tes cieux*, etc.

Ie veux faire, ne pouuant mieux.

6. — Chanson nouuelle, Louange au duc de Guise, sur le chant de la *Fille portant panier*.

Soyez remercié,
Très-puissant duc de Guise.

7. — Chanson nouuelle d'un Réformé converti, et se chante sur le chant de *Sommières*.

O quel mal-heur, ô quelle destinée.

8. — Chanson nouuelle, Vœux d'un Catholique pour le bonheur de la France, et se chante sur le chant : *Vueille, mon Dieu, par ta grace*.

O Dieu, fais que nostre France.

9. — Chanson nouuelle pour la Saincte-Union, sur le chant : *Ie chante icy des peruers*, etc.

Combien de temps pauures François.

10. — Chanson nouuelle. Combat livré par le duc de Mayenne au nom de la Ligue, et se chante sur le chant : *Traistres de La Rochelle*, etc.

Peuple qui désires
Ouyr quelque nouuelle.

11. — Chanson nouuelle sur les combats de la Ligue contre le pouuoir royal, et se chante sur le chant : *Or va, pauure garson*, etc.

Mauditte hérésie.

12. — Chanson nouuelle, Victoire remportée par la Ligue après la mort des Guises; sur le chant : *Adieu les maudits Reistres, adieu*, etc.

Courage, valeureux soldats.

13. — Chanson nouuelle, Combat devant Pontoise entre la Ligue et les troupes du roy; sur le chant : *Estendu parmy les fleurs*.

* Pontoise, afin qu'à l'aduenir.

14. — Chanson nouuelle, la Mort du tyran Henri III, racontée par un ligueur; et se chante sur le chant : *Tremblez, tremblez, Huguenots*.

Peuple déuot de Paris.

15. — Chansons nouuelles, Mort de Henri III, louanges de Jacques Clément; et se chante sur le chant : *La Parque est si terrible.*

O pauvre destiné
De Henry de Vallois.

16. — Chanson spirituelle et actions de graces, contenant le discours de la vie et tyrannie de Henry de Valois, et la louange de frère J. Clément, qui nous a déliuré de la main cruelle de ce tyran, le premier jour d'aoust 1589. Dédiée à tout le peuple catholique.

Celuy qui auoit tant trompé.

17. — Chanson nouvelle, et se chante sur le chant : *Las! ma mère, ie ne puis.* (Mort du duc de Joyeuse).

Quelle soupçonneuse peur.

18. — Chanson nouvelle : *Las! que dit-on en France.* Combat gagné contre les Reistres par le duc de Guise.

Las! que dit-on en France.

19. — Chanson nouvelle, et se chante sur le chant : *Ie chante icy des peruers*, etc. Mort de Henri III, et louange de J. Clément.

Alors que Henry espéroit.

20. — Chanson nouvelle de la dernière deffaicte des Reistres par M. le duc de Guise; et se chante sur le chant *de Sommière.*

* Finira point la race malheureuse.

21. — Chanson nouvelle d'un amant se complaignant de sa mie, sur vn chant nouueau.

Rozette, pour vn peu d'absence.

M. Auguste Veinant, auquel appartiennent les deux volumes dont je viens de publier la table, a bien voulu me la rédiger.

RECUEILS DE CHANSONS

AVEC DATE.

1. — S'ensuyvent plusieurs belles chansons nouvelles et fort joyeuses, avec plusieurs autres tirées des anciennes..... Mil cinq cens xxxvij. On les vend à Paris, en la rue Neuve Nostre-Dame, à l'Escu de France. Petit in-8° goth., de 5 et xij feuillets. « Re- » cueil rare; il y en a de plusieurs éditions, sans lieu ni date, » petit in-8°. Nous en connaissons une de Paris, Alain-Lotrian, » 1543, petit in-8°, et nous avons vu aussi Chansons nouvel- » lement composées. 1548. Paris, Jehan Bonfons, petit in-8° » goth. » Brunet, Manuel du Libraire, t. I, p. 376.

2. — Chansons démonstrantes les erreurs et abuz du temps présent, etc. S. L. 1542. 8 f. D. 2. — Prophétie des abuz des prestres, moines et rasez, sur le chant de *Letabundus*. Cité par Ferdinand Wolf, page 411 du vol. intulé : Uber die Lais, Sequenzen und Leiche. — Ein beitrag zur Geschichte der Rhythmischen formen, und Singweisen der Volkslieder und der Volksmassigen Kirchen und Kunstlieder im mittelalter. Heidelberg, 1841, in-8°.

3. — Chansons nouvellement composées sur divers chants tant de musique que de rustique nouvellement imprimées. Paris, Bonfons. 1548. Petit in-8° goth. de 126 pages.

4. — Recueil de toutes les chansons nouvelles, rustiques et musicales. comme aussi de ceulx qui sont dans la Desploration de Venus. Lyon, 1555, in-16. Bibl. r., n° Y, 6082. Plusieurs des pièces qui composent ce recueil se retrouvent dans le suivant.

5. — Recueil des plus belles chansons de ce temps, mises en trois parties, dont la première contient les chansons musicales et d'amours; la seconde et tierce parties contiennent les chansons rustiques et de la guerre, avec la Déploration de Vénus. Lyon, par Jean d'Ogerolles, 1559, in-16. Fait partie du cabinet de M. Jérôme Pichon.

6. — Recueil de plusieurs chansons, tant musicales que rurales, anciennes et modernes; augmenté de chansons nouvelles qu'on chante à présent. Lyon, Ambroise du Rosne, 1567, petit in-12 de 94 feuillets. Brunet, nouvelles Recherches, t. III, p. 150.

7. — Chanson à l'encontre des Huguenots, avec une chanson des Magnificences qui ont été faites à Paris au mariage du roy de Navarre et de madame Marguerite. Lyon, 1572, in-8°. Pièce rare. Brunet, Nouvelles Recherches, t. I, p. 307.

8. — Reueil et Eslite de plusieurs belles chansons joyeuses, honnestes et amoureuses, parties non encore veues et autres, colligées des plus excellents poètes françois, par J. W. Livre premier. Anvers, 1576. 1 vol. petit in-12. Fait partie du cabinet de M. J. Pichon. Brunet cite ce livre au nom de WALCOURT (Etienne), t. III, p. 585.

9. — Recueil de chansons branles, gaillardes, courantes et autre espèce de poésie, pour la récréation des cœurs mélancholiques. Paris, Monstrail, 1579, in-16. De Bure, B. L., t. I, p. 600.

10. — Le Rosier des chansons nouvelles tant de l'amour que de la guerre, contenant la pluspart des heureuses victoires obtenues en Auvergne et ailleurs. Lyon, 1580, in-16. Bibl. r., n° Y, 6081. (M.) Brunet, t. III. p. 150 de ses Nouvelles Recherches, indique une édition de ce recueil datée de 1577.

11. Le Printemps des chansons nouvelles, composées sur chants modernes fort récréatifs. A Lyon, par Benoist Rigaud, 1583. Petit in-8° de soixante-quatre feuillets; sur le recto du soixante-quatrième commence la tables de chansons.

12. — Le joyeux Bouquet des belles chansons, nouvelles qu'on chante à présent. Lyon, 1583. In-16. Bibl. r., Y, 6081.

13. — La Fleur des chansons nouvelles, traittans partie de l'amour, partie de la guerre, selon les occurences du temps présent, composée sur chants modernes fort récréatifs. Lyon, 1586, avec le portrait du roi et de la reine de France sur le titre. Bibl. roy., n° Y, 6081. Réimprimé en 1830 dans la Collection des Joyeusetez, facéties et follastres imaginacions de Caresme-Prenant, Gauthier Garguille, etc., de Techener.

14. — Sommaire de toutes les chansons nouvelles, tant amoureuses que rustiques et musicales. Paris, Bonfons, 1588. In-16. Bibliothèque roy., 6081.

15. — Premier recueil de toutes les chansons nouvelles. Troyes, 1590, in-32. Bibl. de l'Arsenal, n°. 1736. B.

16. — Le Cabinet des plus belles chansons. Lyon, 1592, in-16. Biblioth. roy., 6083 Y.

17. — Chansons nouvelles, amoureuses et récréatives, Lyon, 1592, in-16. Bibl. r., n° Y, 6083.

18. — Recueil de plusieurs belles chansons nouvelles et modernes. 1593, in-32. Bibl. de l'Arsenal.

19. — La Fleur de toutes les plus belles chansons qui se chantent maintenant en France, tout nouvellement faites et recueillies. Imprimé à Paris, l'an MDCXIV. 1 v. in-32.

20. — La Fleur de plusieurs belles chansons nouvelles, tant d'amours que de guerre, dont plusieurs n'avont encore jamais esté imprimées; recueillies de plusieurs autheurs. Lyon, 1596, in-16, avec l'écu de France sur le titre. Bibl. r., n° Y, 6083.

21. — Requiel de toutes les plus belles chansons. Lyon, 1596, in-32 Brunet, Manuel du Libraire, t. II, p. 30.

LES BELLES FIGURES ET DROLLERIES DE LA LIGUE, *avec les peintures, placards et affiches injurieuses et diffamatoires contre la mémoire et honneur du feu roy, que les Oisons de la Ligue apeloient Henri de Valois, imprimées, criées, preschées et vendues publiquement à Paris par tous les endroits et quarrefours de la ville, l'an* 1586.

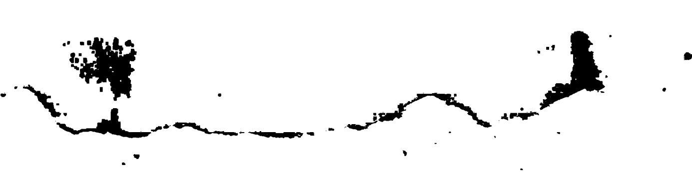
Desquelles la garde (qui autrement n'est bonne que pour le feu), tesmoignera a la postérité la meschanceté, vanité, folie et imposture de cette Ligue infernale, et de combien nous sommes obligés à nostre bon roy qui nous a délivrés de la servitude et tirannie de ce monstre.

Ce Recueil formé par L'Estoile est un fort volume grand in-folio, composé de pièces imprimées et d'estampes gravées sur bois. L'Estoile, auteur du journal des règnes de Henri III, de Henri IV et de Louis XIII, a écrit des notes historiques et donné des explications sur les différentes pièces qui composent ce vo-

lume. Comme on a pu le voir précédemment, il contient un certain nombre de chansons que j'ai reproduites pour la première fois. — On peut voir une analyse des différentes pièces de ce Recueil avec des citations, p. 310 de la première partie des registres-journal de Henri III, publié d'après le manuscrit autographe de L'Estoile, etc., par MM. Champollion-Figeac et Aimé Champollion. — T. I, seconde série des Mémoires pour servir à l'Histoire de France, depuis le XIII[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e], par MM. Michaud et Poujoulat.

TABLE.


UNIVERSITY OF MICHIGAN




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05639 1363

